

Je sais tout

Encyclopédie Mondiale Illustrée

Rene Vincent

1 9 0 7

II

(Juillet-Décembre)



PUBLICATIONS
PIERRE LAFITTE

90, Av. des Champs-Élysées

P A R I S

TABLE DES MATIÈRES

Articles

Grands Faits

Le Service de deux ans	3
Quand nous aurons des Ailes, par Camille Flammarion . . .	147
La Guerre sainte est-elle possible?	291
L'Appétit du Monde	435
L'Inde sanglante	583
La Famine de l'Or	721

Lettres & Arts

Supplément d'Art. — Noël Coytel	101
Une seconde Visite à Pierre Loti	109
Cinq mille Femmes de Lettres. Supplément d'Art. — Théo- bald Chartran	159
Une grande Gloire française (Gustave Flaubert)	243
Supplément d'Art. — M ^{me} Vi- gée-Lebrun	304
Alfred Capus aux champs. Supplément d'Art. — La Fi- gure de la Vierge	385
Supplément d'Art. — Ernest Hébert	419
La Chanson, Reine de la Butte	505
Supplément d'Art. — Les Muses des grands peintres du xviii ^e siècle	671
	735
	817

Théâtre & Musique

Les Coulisses des tournées théâtrales, par Jane Hading . . .	45
Jean-Sébastien Bach	260
Un Conservatoire des Ama- teurs	333

Danseuses d'hier et d'aujourd'hui, par Carlotta Zambelli	534
Cinquante ans de Théâtre : la vie de Victorien Sardou	597

La Vie Sociale

L'Espéranto	29
Vendanges et Mélanges	397

Tous les Sports

Le Raid des 85 départements. Sport de France et de Na- varre (la pelote basque)	89
A Gibier précieux, Fusil royal. Les Villes vues du ciel	167
Allez, Messieurs ! par J. Joseph- Renaud	405
	485
70 Kilomètres à l'heure à quatre pattes	623
	761

Curiosités & Variétés

Ceux qui veulent souffrir	129
Les Apaches d'autrefois, par Georges Claretie	173
Les Veuilleurs de l'Infini	261
Du Dauphiné à la Tarrago- naise	277
Une Excursion à Wagonville. Les Tragédies de la réalité : Le Vieillard de Rodez (l'af- faire Fualdès)	315
Collet, roi des escrocs, par Georges Claretie	425
Tout ce qui peut devenir bouteille	497
Le Président conspirateur, par Paul Ginisty	653
Nous voyons tout	778
	788

A Travers le Globe

Une semaine chez Guillaume II De Pékin à Paris, par le prince Borghèse	119
Fêtes religieuses en Italie	183
Le Massacre des Phoques : Un cri d'alarme du Président Th. Roosevelt	371
Y a-t-il encore des Esclaves ?	475
	747

Elégances

American Drinks	21
Le Beau des Beaux	271
Ce que fait une Femme à la mode	455
La Mode masculine	561
La Conquête des Toisons d'or	825

Science & Nature

Les Monstres minuscules	15
La Couleur prisonnière	115
Une Chasse à la vipère, par Henri Cain	255
A l'Assaut du Pôle Nord	321
Un Océan de lumière, de cha- leur et d'énergie	379
Le Végétarisme guérit-il la vieillesse ?	411
Les Savants sportifs	545
Le Corps humain, Aquarium marin	609
A bon Photographe, bon Rat Le Railway de l'avenir	689
Bizareries de Plantes	743
	835

Armée et Marine

Canons monstres, boulets géants	683
--	-----

Table des Matières

Commerce & Industrie

Le Triomphe de l'Imprimerie.	235
La Montagne pour tous.	417

Moeurs

Le Chien, gardien de la Société	361
---	-----

Voyages

Le Congo se civilise, par le prince Ph. de Caraman-Chimay	37
Sous le Ciel éblouissant, sur la Mer bleue.	555
Les Boucaniers, professeurs d'énergie.	630

Romans en cours

& Nouvelles

<i>Le Majorat</i> (suite et fin), par M.-A. de Bovet	135,	283
<i>La Lampe juive</i> (nouvelles Aventures d'Arsène Lupin), par Maurice Leblanc.	221,	341
<i>Rien pour moi ?</i> par Henri Lavedan.		463
<i>L'Hallucination de Monsieur Forbe</i> , par Jules Perrin (à suivre).	567, 705,	843
<i>Le Voleur invisible</i> , par Williamson		639
<i>Quelques Notes dans le ton de la</i> , par Clifford-Carlisle Osborne.		771

Poésies

<i>Aridité</i> , par Emile Verhaeren.	369
<i>Le Soir</i> , par Pierre de Bouchaud.	370
<i>L'Orgie de Bepho</i> , conte de Noël, par Jacques Richepin.	525
<i>Notre-Dame de Honfleur</i> , par M ^{me} Lucie Delarue-Mardrus.	703
<i>Les Vieilles Cloches</i> , par Christian-Frogé	704
<i>Nick</i> , par Catulle Mendès	841
<i>La Flûte</i> , par André Dumas	842

Pages comiques

L'Esprit à l'Étranger, par W. Heath Robinson : Sauvé, le Tournant dangereux ou les Policemen-Signaux, le Signal improvisé. 553, 616,	769
--	-----

Pièces de Théâtre complètes

<i>Les Deux Madame Delauze</i> , pièce en 3 actes, par M ^{me} Gabriel Mourey	57
<i>M. Lambert, marchand de tableaux</i> , pièce en 2 actes, par	

Max Maurey.	199
<i>Le Système du docteur Goudron et du professeur Plume</i> , pièce en 1 acte, d'après Edgar Poë, par André de Lorde.	513

<i>Son Excellence Dominique</i> , pièce en 1 acte, par Jean Thorel	657
<i>L'Étranger</i> , pièce en 1 acte, par Edmond Lepelletier	795

Gravures

Hors-Texte

Dans le Monde, par Albert Guillaume.	461
Le Reitre, par Roybet.	483
Marie-Antoinette à la Conciergerie, par Tony-Robert Fleury	531

Chasse à courre, par Lévis Brown.	543
Le Banquet des Ambassadeurs Barbares chez l'Empereur Justinien, par Georges Rochegrosse	619
A l'Hôtel des Ventes, par Prinnet.	757

Frontispices

Chu-la-longkorn, roi de Siam.	1
Le prince Scipion Borghèse.	145
Le général Drude	289
L'empereur François-Joseph	433
Victorien Sardou	581
Le roi Carlos de Portugal	7-9



Mementos

Grands Faits

15 JUIN-15 JUILLET 1907

La Révolte du Midi : photographies des meneurs (Marcellin Albert, Fournier, Ollé, Rixaire)	13
A Narbonne : l'attaque d'un gendarme ; les barricades de l'Hôtel de Ville ; un mausolée élevé aux victimes	13
Marcellin Albert discourt sur son toit	13
La deuxième Conférence de La Haye : groupe de congressistes ; groupe de reporters .	14
Voyage des souverains danois en France : le roi à l'Élysée, la reine au Musée du Luxembourg	14
Le Centenaire de Garibaldi : A Caprera ; inauguration d'une statue à Paris	14

15 JUILLET-15 AOUT 1907

Place publique à Casablanca .	157
Les travaux du môle à Casablanca	157
M. Maupertuis, consul général à Casablanca	157
M. Zaziny, interprète du consulat	157
Dans la rade d'Oran pendant l'embarquement	157
Une position fortifiée par des mitrailleuses	157
La corvée des cadavres à Casablanca	157
Entrevues de souverains et de ministres	158
Une vue de Séoul : la cathédrale	158
L'Arc de l'Indépendance	158
Bataillon coréen à l'exercice .	158
L'amiral américain Stockton .	158
Le vice-amiral japonais Gorô-Ijuin	158
Marins japonais du <i>Tsukuba</i> . .	158

15 AOUT-15 SEPTEMBRE 1907

Notre action militaire au Maroc : Deux documents rétrospectifs	302
La batterie marocaine de Casablanca	302
Photographies de l'amiral Philibert, du général Drude, etc.	302
Les Officiers du 1 ^{er} étranger sur l'Oasis	302
La première brèche	302
Une mosquée de Casablanca .	302
La maison d'où l'on fusillait les Français	302
Tirailleurs congolais	303
Les consulats d'Allemagne et de Norvège	303
Le commandant Provost	303
Débarquement de la cavalerie	303
L'enseigne Bernard de Teysier	303

Pour le ravitaillement	303
Le capitaine de spahis Caud . .	303

15 SEPTEMBRE-15 OCTOBRE 1907

Débarquement de M. Regnault à Casablanca	445
Le gouverneur de Casablanca rend visite au général Drude	445
Gonflement du ballon <i>Dar-el-Beida</i>	445
Vue du camp de Casablanca . .	445
Le seul être vivant trouvé à Sidi-Brahim	445
Le lieutenant Monod blessé . .	445
Le nouvel empereur d'Annam	446
Sir John Bell, le nouveau lord-maire	446
Les nouveaux souverains badois	446
M. de Schoen	446
M. de Wedel	446
L'archiduc François-Ferdinand d'Este et l'archiduchesse . .	446
Les inondations du Midi	446

15 OCTOBRE-15 NOVEMBRE 1907

M. Alex. de Salazar, ministre d'Espagne	593
Le prince Mahomed Réchad . .	593
Le prince Youssouf	593
Lord Cromer	593
Notre action militaire au Maroc	593
Les souverains espagnols à Paris	594
New-York manque d'or	594
Guillaume II en Angleterre . .	594

15 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1907

Le président de la 3 ^e Douma .	731
M. Nathan, maire de Rome . .	731
Le duc de Marlborough	731
L'héritier du trône de Portugal	731
Les événements d'I Maroc . .	731
Nouveaux cardinaux français .	731
Mort du duc de Parme	731
Le nouveau ministère autrichien	731
Mort d'Oscar II	732
Les nouveaux souverains de Suède	732
Le prince héritier et sa femme	732
La disparition du <i>Patrie</i>	732
L'affaire Druce-Portland	732
Le drame de Monte-Carlo	732

Lettres et Arts

15 JUIN-15 JUILLET 1907

L'Avènement de Bonaparte (2 ^e vol.), par Albert Vandal	99
A l'Académie, par le comte d'Haussonville	99
Photographies de lauréats de prix littéraires : M. de Lanzac de Laborie, M. E. Salone, M. Roth, M. Gustave Lanson, M ^{me} M. Tinayre, M. F.	

Vanderem, M. Tourneux, le lieutenant A. Droin, M ^{me} Edgy, M. Ch. Géniaux	99
L'Emigré, par Paul Bourget . .	99
Le Mariage d'Agnès, par Jules Claretie	99
Femmes, par Marcel Prévost . .	99
L'Ecran brisé, par Henri Bordeaux	99
Le Miracle moderne, par Jules Bois	99
Le Mouvement littéraire, par Emm. Glaser	99
Le peintre Henri Martin, titulaire de la médaille d'or . . .	100
Le sculpteur Antonin Larroux, lauréat	100
Inauguration de l'Exposition de Venise	100
Ces Dames du régiment, par la baronne Olivier	100
Inassouvis, par M ^{me} L. Georgesco	100
Madame l'Ambassadrice, par M ^{me} Daniel Lesueur	100
Demi-Amours, par V. Mandelstamm	100
Mémoires d'un Trésorier général, par Ch. Darwant	100
Le romancier Ch. Derennes, lauréat	100
Clartés, par Marie Dauguet . .	100
Les Sangsues et L'Ecole des Mariages, par Edmond Jaloux	100
Tu ne tueras pas, par Marguerite Roland	100
Helvétius, par Albert Keim . .	100
L'archéologue Giacomo Boni .	100
Sous le forum	100

15 JUILLET-15 AOUT 1907

Promotions et nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur : MM. Paul Meyer, Tony-Robert-Fleury, L. Ganderax, H. Lavedan, Marcel L'Heureux, Jean Revel, Gustave Kahn, Maurice Dejean, M ^{me} Poilpot, MM. J. Cayron, G.-H. Gorguet	241
Mort d'Hector Malot	241
M. Ch. Rodocanachi, lauréat .	241
La Félure, d'Albéric Cahuet . .	241
Pour s'amuser en ménage, par Max et Alex Fischer	241
Les Deux Courages, par A. Couvreur	241
En Panne, par R. Lefebvre . . .	241
Le Bruit et le Silence, par L. Legendre	241
Contes de la Limousine, par G. Nigond	241
Les Montagnardes, par D. Sivet	241
Clavier des Harmonies, par H. Allorge	241
La Moisson de la solitude, par F. Saisset	241
Quarante petits poèmes, par J.-L. Vaudoyer	241
Discours de combat, par F. Brunetière	241

Table des Matières

	15 OCTOBRE-15 NOVEMBRE 1907		
<p><i>Lettres de Chantilly</i>, par Marcel Boulenger 241</p> <p><i>L'Ame limousine</i>, par J. Nesmy 241</p> <p><i>Clotilde</i>, par l'abbé Jouin 241</p> <p><i>Tante Cacatois</i>, par J. Blaize 241</p> <p><i>Ronsard</i> (édition Dorchain) 241</p> <p>Portrait de la marquise de Boufflers (frontispice du livre de M. Maugras) 241</p> <p>Le monument des défenseurs de Bayonne en 1814 242</p> <p>Le tombeau de Léon XIII à Saint-Jean de Latran 242</p> <p>La statue équestre de Lafayette à Paris 242</p> <p>Les prix de Rome 242</p> <p>Les fouilles de Pestum 242</p>	<p>Jules Renard, élu membre de l'Académie Goncourt 679</p> <p><i>Quand le coq chante</i>, par G. Bourdon 679</p> <p><i>L'Enfer</i>, par Henri Barbusse 679</p> <p><i>Le Carquois</i>, par M. Maindron 679</p> <p><i>Le Roman de la vingtième année</i> par J. des Gachons 679</p> <p>La propriété littéraire au Parlement 679</p> <p><i>Les Samedis littéraires</i>, par J. Ernest-Charles 679</p> <p><i>L'Ecole des Ministres</i>, par Pierre Veber 679</p> <p><i>L'Ombre du soir</i>, par Renée d'Ulmès 679</p> <p><i>La Petite Lotte</i>, par Simone Bodève 679</p> <p><i>Notre Minnie</i>, par A. Lichtenberger 679</p> <p><i>L'Inviolable</i>, par Charlette Adrienne 679</p> <p><i>A la merci de l'heure</i>, par Jean Tarbel 679</p> <p>Monument de Jehan de Meung 680</p> <p>Statue de Bernardin de Saint-Pierre 680</p> <p>Monument de J.-J. Rousseau 680</p> <p>Statue de Pierre-le-Grand 680</p> <p>A la mémoire des enfants de Corbeil 680</p> <p>Les Amis de Versailles 680</p> <p>Exposition au Musée Galliera 680</p> <p>Exposition des aquarellistes 680</p> <p>En route pour Longchamp 680</p> <p>Pilleurs d'églises 680</p>	<p>Un nouveau peintre de Venise (M. Jeanès) 734</p> <p>Exposition des œuvres de Marcel Coignet 734</p> <p><i>La Peinture anglaise</i>, par Armand Dayot 734</p> <p>Au Musée d'ethnographie de Christiania 734</p> <p><i>Au bord des bassins de Tivoli</i>, tableau de P.-A. Laurens 734</p> <p><i>Souvenirs galants</i>, tableau de Cappelletto 734</p>	<p style="text-align: center;">A travers le Globe</p> <p style="text-align: center;">15 JUIN-15 JUILLET 1907</p> <p>A l'Exposition coloniale de Vincennes 28</p> <p>Courses à Dakar 28</p> <p>Une mission persane en Europe 28</p> <p>La Chine ouverte 28</p> <p>Un royaume d'Islande 28</p> <p style="text-align: center;">15 JUILLET-15 AOUT 1907</p> <p>Le commerce et le confort au Congo allemand 270</p> <p>Poste militaire au Sénégal 270</p> <p>Un griot 270</p> <p>Corps de garde à Thiès 270</p> <p>Le Vésuve tel qu'il est aujourd'hui 270</p> <p>L'internement du roi d'Annam 270</p> <p style="text-align: center;">15 AOUT-15 SEPTEMBRE 1907</p> <p>Les forçats américains construisent leurs propres prisons 395</p> <p>Que mes cendres soient jetées à la mer! 395</p> <p>Nomades civilisés 395</p> <p>Un monument commémoratif aux premiers colons anglais aux États-Unis 395</p> <p>De l'eau pour New-York 395</p> <p style="text-align: center;">15 SEPTEMBRE-15 OCTOBRE 1907</p> <p>La station du cercle polaire 495</p> <p>La station de Narvik 495</p> <p>Les frontières de la peste 495</p> <p>L'église la plus au nord du globe 495</p> <p>Mort d'un aga centenaire 495</p> <p style="text-align: center;">15 OCTOBRE-15 NOVEMBRE 1907</p> <p>Disparition d'un lac 681</p> <p>Pèlerinage à Fontarabie 681</p> <p>Les Japonais en Hawaï 681</p> <p>Le différend américano-japonais 681</p> <p>Les Allemands et leurs colonies 681</p> <p>La pêche aux huîtres 681</p> <p style="text-align: center;">15 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1907</p> <p>Alphonse XIII chez le Dr Moure 756</p> <p>Le roi de Portugal et son fils aîné inspectant des ambulances 756</p> <p>En loge, en Chine 756</p> <p>Le tombeau du roi siamois Akbar 756</p> <p>Pour l'exposition franco-anglaise 756</p> <p>Cérémonie abyssine 756</p>
<p style="text-align: center;">15 AOUT-15 SEPTEMBRE 1907</p> <p><i>Le Passé de la Guerre et l'Avenir de la Paix</i>, par le prof. Richet 313</p> <p><i>Le Crime de Gramercy Park</i>, traduit par J.-H. Rosny 313</p> <p>Mort du général de Biré 313</p> <p>Mort de Sully-Prudhomme 313</p> <p><i>Souvenirs d'hier</i>, par Fernand Laudet 313</p> <p><i>Espagne</i>, par H. Guerlin 313</p> <p><i>La vieille Allemagne</i>, par F. Bac 313</p> <p><i>L'Allemagne</i>, par Jules Huret 313</p> <p><i>Du Mariage</i>, par Léon Blum 313</p> <p><i>Les Reflets de la Vie</i>, par H. de Rothschild 313</p> <p><i>Le Livre du Soleil</i>, par A. Ibels 313</p> <p>Maurice Charpentier 313</p> <p><i>Monsieur, Madame et l'Auto</i>, par Michel Corday 313</p> <p><i>Le Seuil</i>, par Pierre de Beaupré 313</p> <p><i>Les Broussards</i>, par Pierre Rey 313</p> <p><i>Les Sources claires</i>, par Marguerite d'Escola 313</p> <p><i>Le Salon des peintres divisionnistes italiens</i> 314</p> <p><i>L'Archéologie égyptienne</i>, par G. Maspéro 314</p> <p><i>La Décoration des Intérieurs au XVIII^e siècle</i> 314</p> <p style="text-align: center;">15 SEPTEMBRE-15 OCTOBRE 1907</p> <p>Mémoires de Sarah Bernhardt 447</p> <p><i>Le Blé qui lève</i>, par René Bazin 447</p> <p><i>La Discorde</i>, par Abel Hermant 447</p> <p><i>Vacances d'artistes</i>, par Aug. Filon 447</p> <p><i>La Révolution russe</i>, par Tolstoï 447</p> <p><i>La Société française pendant le Consulat</i>, par G. Stenger 447</p> <p>Les candidats à l'Académie française : MM. Henri Poincaré, Bergerat, Jean Richepin, H. de Régnier, M. Montégut, et 447</p> <p>Au Salon d'Automne 1907 : l'œuvre de Carpeaux 448</p> <p>Le monument de la Défense de Chalons 448</p> <p>Monument Goblet, à Amiens 448</p> <p>Le château de Radinghem 448</p> <p>Le monument du tsar Alexandre III, à Sofia 448</p>	<p style="text-align: center;">15 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1907</p> <p><i>Charles Nodier et le groupe romantique</i>, par M. Salomon 733</p> <p><i>La Morale des Idées-forces</i>, par Alfred Fouillée 733</p> <p><i>La Pensée moderne</i>, par Joseph Fabre 733</p> <p><i>Quelques figures de femmes aimantes ou malheureuses</i>, par T. de Wyzewa 733</p> <p><i>Terres lorraines</i>, par Emile Moselli, lauréat du prix Goncourt 733</p> <p><i>Les Fantoches</i>, par M^{me} Cl. Lemaître 733</p> <p>MM. Fabulet et Jackson, traducteurs de R. Kipling (prix Nobel, en littérature) 733</p> <p>Jubilé de Léopold Delisle 733</p> <p><i>Anthologie de l'amour asiatique</i>, par A. Thalasso 733</p> <p><i>Le Piège</i>, par M. Vaucaire 733</p> <p><i>L'Invasion</i>, par Louis Bertrand 733</p> <p><i>L'Autre Femme</i>, par Louis Payen 733</p> <p><i>Les Roses latines</i>, par Ernest Gaubert 733</p> <p><i>A la manière de</i> par Reboux et Muller 733</p> <p><i>Conseils à un jeune homme</i>, par M. Magre 733</p> <p><i>Récits épisodiques</i>, par L. Donnel 733</p> <p><i>La Robe brodée d'argent</i>, par M. Maryan 733</p> <p><i>Lucinde</i>, par P. Ginisty 733</p> <p><i>Le Roseau de fer</i> (édition illustrée), par H. Duvernois 733</p>		

Science et Nature

15 JUIN-15 JUILLET 1907

Chamois nouveau-né 53
 Le mulet de l'avenir 53
 Mouton unicolore 53
 Bœufs porteurs en Afrique 53
 Fantaisie de milliardaire 53
 La tomate réhabilitée 53

15 JUILLET-15 AOUT 1907

Un savant dans la misère (M. Mouchot) 251
 Mort du professeur Grancher. *Traité de l'arbitrisme*, par le Dr Ph. de Grandmaison 251
 Le docteur allemand Leyden. Photographie de la comète Daniel 251
 L'examen de l'œil 251
 Congrès de médecins à Exeter
 La vallée des narcisses 252
 Une orchidée de Java 252
 Fleur d'Égypte 252
 Le phalanger à tête courte 252
 Le caméléon des Indes 252
 Le ténor des batraciens 252
 La chasse aux cygnes en Angleterre 252
Le Petit domaine et Le Poulailler pratique, de Cyrille de Lamarche 252

15 AOUT-15 SEPTEMBRE 1907

Un poisson qui marche 396
 L'ami du crocodile 396
 Perroquet nocturne 396
 Le lierre, ses racines et ses crampons 396
 La statue de Buffon 396
Forces naturelles inconnues, par Camille Flammarion 396
 M. Joseph Vallot 396
Tout ce qu'il faut savoir, par Damé 396

15 SEPTEMBRE-15 OCTOBRE 1907

L'autruche de trait 474
 Nouvelle race de canard 474
 La reine des bouledogues 474
 Poule nègre 474
 Le Congrès de chirurgie 474
 Palette photographique des frères Lumière 474

15 OCTOBRE-15 NOVEMBRE 1907

La télégraphie sans fil 699
L'Alimentation à bon marché, par le Dr Cazalès 699
 Nouvelle machine volante 699
 Chasseur de monnaie 699
Comment étudier les astres, par L. Rudaux 699
 Ducos du Hauron 699
 Mort de M. Maurice Lœwy 699
Le Mal terrible, par le Dr J. Jullien 699
 Le professeur Bordas 699
 Action du radium sur les graines 699
 Attelage d'élans 700
 L'exposition des chrysanthèmes 700
 Une montagne de fer 700

15 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1907

Phalanger volant 793
 Chat-écureuil d'Italie 793
 Lapin des pampas 793
 La géométrie dans les plantes 793
 La science et la guerre 793
 Le professeur Laveran 793

Théâtre et Musique

15 JUIN-15 JUILLET 1907

Sur la scène du théâtre *Femina*: M^{lle} Trouhanova, M^{me} Jacques Isnardon, M^{me} Kutscherra, M. Legat et M^{lle} Vera Trefiloff, la comtesse de Lostanges, le comte de Fitz-James, la vicomtesse de Trédern, la baronne de Ravisi, M^{me} Vignat, M. de Radwan, M^{me} Thénard, M^{me} Teresa Cerutti 54
Raffles (Théâtre Réjane) 55
La Rivale (Comédie-Française)
 Le pianiste Francis Planté 55
Le Triomphe du dieu Pan (Théâtre des Roses) 55
 M^{lle} Flore Mignot dans *l'Enfant du Temple* (Ambigu) 55
 Le Théâtre aux champs: *La Liberté, Bucoliques, Messidor*
 Les premiers prix au Conservatoire 56

15 JUILLET-15 AOUT 1907

M^{lle} Mancini dans les *Hommes de proie* (Théâtre de la Nature) 197
Polyeucte (Arènes de Lillebonne) 197
Le Cortège d'Alcibiade (Théâtre de Champigny). — M. Michaud d'Humiac 197
Velléda (Théâtre de Cautelets). — M. Maurice Magre 197
 M. E.-P. Lafargue, revuiste 197
 Le plébiscite au théâtre 197
 Le violoniste Joachim 197
 M. Alphonse Franck décoré 198
 La légende de lady Godiva, reconstituée 198
 M. A. de Cailavet décoré 198
 Mort du professeur A. Marmontel 198
 Mort de l'acteur Gobin 198
 Mort de la cantatrice Margyl 198
 Mort de l'actrice Mathilde 198
 Mort de M. Hansen, maître de ballet 198
 La musique de la garde républicaine en Espagne 198

15 AOUT-15 SEPTEMBRE 1907

Salu...e (La Cigale) 331
Chacun sa vie (Comédie-Française), photogr. de M^{lle} Sorel et de Féraudy 331
 Mort d'Edouard Grieg 331
La Maîtresse de piano (théâtre Sarah-Bernhardt), photogr. de A. Barde et Maury 331
Joujou tragique (Gymnase), photogr. de M^{lle} d'Orliac et Polaire 331
 Mort de Rosine Laborde 331

15 SEPTEMBRE-15 OCTOBRE 1907

Phèdre à Biarritz 529
 Le théâtre Mévisto 529
 M^{me} Delna dans *La Vivandière* (Gaité) 529
 M. Henri Hertz 529
Les Liaisons dangereuses, chez M. de Clermont-Tonnerre 529
Panachot, gendarme (Palais-Royal) 530
Les Plumes du paon (Odéon) 530
La Sacrifiée (Théâtre Antoine). *L'Amour veille* (Comédie-Française) 530
 Les professeurs du Conservatoire d'amateurs: M^{me} Amel, Mariquita, Pauline Vaillant, M. René Monteux 530

15 OCTOBRE-15 NOVEMBRE 1907

L'Amour en banque (Variétés) 595
Patachon (Vaudeville) 595
Le Manteau du Roi (Porte-Saint-Martin) 595
Son Père (Odéon) 595
L'Eventail (Gymnase) 595
 Une statue à Saint-Saëns 595
Chacun sa vie (Comédie-Française) 595
Le Chemineau (Opéra-Comique) 595
 Les Conférences de *Je sais tout* (comte R. de Montesquiou) 596
Les Liaisons dangereuses (Théâtre Femina) 596
Samson (Gymnase) 596
 M. Codomat, *L'Homme rouge et la Femme verte* (Théâtre Antoine) 596
 Mort de Marie Sasse 596
 Mort de M^{me} Crosnier 596
Le Cri de Paris (Capucines) 596
 Reprise de *Tartuffe* (Odéon) 596
La Tragédie de Salomé (Arts) 596
Terre d'épouvante (Théâtre Antoine) 596
 Les tournées Bartet 596
Midinette (Boite à Fursy) 596

15 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1907

Le Pardon (Théâtre Réjane) 814
Vingt jours à l'ombre (Nouveautés) 814
 M. de Courpière (Athénée) 814
La princesse Sans-Gêne (Châtelet) 814
Le Cid, tel qu'on le jouait au temps de Corneille (Odéon) 814
Orphée, de Glück (Gaité-Lyrique) 815
Cœur à cœur (Théâtre Antoine)
L'Affaire des Poisons (Porte-Saint-Martin) 815
L'Ingénu Libertain (Bouffes-Parisiens) 815
Le dernier Troubadour (Théâtre des Arts). — M. Jean Thorel
L'Autre (Comédie-Française) 815
 La conférence de M. Porel 816
Le Baptême (Théâtre Femina). MM. Nozière, Savoir, Lugné-Poé 816
 M. Leitner, professeur au Conservatoire des Amateurs 816
 Une matinée d'abonnés de *Femina*. M^{me} Lise Berty

Table des Matières

Régina Badet, Marguerite et Nadia Sylva, MM. Chepfer, P. Franck.	816
Concert d'avant-garde de <i>Musica</i> : M ^{mes} Durand-Texte, Selva, Renié ; MM. Casella, Marsick.	816

Vie Sociale

15 JUIN-15 JUILLET 1907

M. Félix Roussel, président du conseil général de la Seine.	97
M. Hyades, délégué au congrès de la Croix-Rouge.	97
M. William Huguet, décoré.	97
Mort du comte Nigra.	97
Institution de jeunes Chinois pauvres à Shanghai.	97
M. Fallières visite l'asile de Nanterre.	97
Les petites de l'orphelinat des Arts.	97

15 JUILLET-15 AOUT 1907

Mort d'Edmond Demolins.	195
Le khédivé à Paris.	195
Mort de M. Poubelle.	195
Mort du cardinal Svampa.	195
Un train dans la Loire.	195
On construit des églises en Espagne.	195
Le Vieux-Paris qui s'en va et celui qui résiste.	195

15 AOUT-15 SEPTEMBRE 1907

Les grèves du port d'Anvers.	359
Victimes d'une grève.	359
Inauguration de l'église de la Résurrection à Saint-Petersbourg.	359
L'œuvre des congrès eucharistiques internationaux.	359
Mort de M. Renault-Morlière.	359
Le roi de Siam à Rambouillet.	359
Internement de l'empereur d'Annam.	359
Un gommier.	359
Le président de la République de Liberia à Paris.	359
Le capitaine Wendham.	359
Le couvent des Oiseaux.	359

15 SEPTEMBRE-15 OCTOBRE 1907

Maires français à Londres.	472
Délégation anglaise à Boulogne-sur-Mer.	472
Au Grand-Orient de France.	472
Médan à l'Assistance Publique.	472
Trois ministres à Saint-Nazaire.	472
Les bouchers de Londres fêtant les édiles parisiens.	472
L'encyclique contre les modernistes.	472

15 OCTOBRE-15 NOVEMBRE 1907

Etudiantes suédoises.	617
Etudiantes anglaises.	617
Alphonse XIII chasseur.	617
Coupon-réponse international.	617
M. Augagneur.	617
Les désastres italiens.	617
Dortoir de petites danseuses.	617
L'enseigne Ullmo.	617

15 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1907

La catastrophe des Gorges du Loup.	755
La catastrophe de Tarragone.	755
L'arrivée de M. Légitimus.	755
A l'assaut des tramways en Amérique.	755
Le président Roosevelt décore lui-même.	755
La musique de la police allemande.	755

Élégances

15 JUIN-15 JUILLET 1907

Le jeu du diable.	27
Garden-party chez M ^{me} Dubufe.	27
Robe en drap blanc.	27
Robe de mousseline.	27
Robe de voile plissée.	27
Toilette avec incrustations.	27
Le kaiser et le tennis.	27

15 JUILLET-15 AOUT 1907

Réunions élégantes en Normandie.	196
Chapeaux de feutre blanc et gris.	196
Chapeau de velours noir.	196
Robe de soirée pour jeune fille.	196
Robe de drap marron.	196
Toilette de mousseline.	196
Toilette de soirée.	196

15 AOUT-15 SEPTEMBRE 1907

Robe de mousseline.	332
Robe de drap marron.	332
Robe de drap blanc.	332
Toilette de velours.	332
La princesse Clémentine de Belgique.	332
Fiançailles de la princesse Marie Bonaparte.	332
Le concours hippique de Spa.	332
Les gymkanas se succèdent.	332

15 SEPTEMBRE-15 OCTOBRE 1907

Croquis photographiques pris aux courses de Longchamp.	471
Courses d'animaux et concours d'attelages à Pontailhac.	471

15 OCTOBRE-15 NOVEMBRE 1907

La fourrure aux courses.	702
Etagère à bottines.	702
Mariage de la princesse Louise de France et du prince Charles de Bourbon.	702
Exposition d'un trousseau royal (Marie Bonaparte — Georges de Grèce).	702
Robe de visite.	702

15 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1907

Scènes intimes à Woodnorton.	794
Au mariage de la princesse Louise de France.	794
Promenade d'Alphonse XIII.	794
La reine de Portugal en France.	794

Curiosités

15 JUIN-15 JUILLET 1907

A l'Exposition culinaire.	98
Pétition formidable.	98
Battue monstre.	98
Partie interminable d'échecs.	98
Statue de M. Harry Wright.	98
Concours de lenteur.	98

15 JUILLET-15 AOUT 1907

Une noce à Liliput.	269
Chien de poche.	269
Le chat parti, les souris dansent.	269
Le transport d'une girafe.	269
Une monstrueuse tortue de mer.	269

15 AOUT-15 SEPTEMBRE 1907

Le petit aquarium « Je sais tout ».	424
Nos filleules.	424
Après Pékin-Paris.	424
« Je sais tout » d'outre-Manche.	424
Un bel instantané.	424

15 SEPTEMBRE-15 OCTOBRE 1907

Concours de sauts périlleux.	496
Tomates gigantesques.	496
Grappes de raisins monstrueuses.	496
Concours de cerfs-volants.	496
Diabolo-Ville.	496

15 OCTOBRE-15 NOVEMBRE 1907

Maison fragile.	618
Bicyclette en bois.	618
Leçon de danse.	618

15 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1907

Jeu de patience.	770
Fauteuil aérien.	770
Cordages monstres.	770
Trophée.	770
M. Roosevelt caricaturé.	770
Séchoirs à houblon.	770
Fauteuil roulant en fer.	770

Tous les Sports

15 JUIN-15 JUILLET 1907

Les chevaux Sans-Souci II, Esther et Chilosa.	127
Les cyclistes Auffray, Devoisoux, Friol, Darragon, Meredith.	127
Hermans, grand prix d'aviron.	127
La coupe nautique de la <i>Vie au Grand Air</i>	127
Le grand prix de l'A.C.F.	128
L'autodrome de Brookland.	128
Le record de 24 heures en automobile.	128
Grand Challenge Cup.	128
La traversée de Paris à la nage.	128

15 JUILLET-15 AOUT 1907

La jument Sauge Pourprée.	253
La jument Czarine.	253
La jument Querido.	253
Le nageur Jarvis.	253

Le bateau Panhard-Tellier . . .	253
M ^{me} Nadoux	253
Le circuit des Ardennes . . .	253
La coupe de la Presse	254
Le cycliste Petit-Breton . . .	254
M. Maurice Caillault	254
Les nageurs Tartakover et Otto Scheff	254
De Pékin à Paris	254

15 AOUT-15 SEPTEMBRE 1907

Le Lorraine-Dietrich, le Lorraine II (meeting nautique d'Evian)	357
Otto Scheff (prix de natation de Joinville)	357
Rip (concours de chiens de police)	357
Madame la comtesse d'Orb . . .	357
La jument Punta Gorda	357
Le cheval Jubilee	357
De Pékin à Paris en automobile	358
Minoia (coupe Florio)	358
Bablot (meeting automobile de Provence)	358
Cagno (course automobile de Brescia)	358
Cibot (course pedestre Rouen-Paris)	358
Le cheval Anémone II	358
Rougier (course automobile du Ventoux)	358

15 SEPTEMBRE-15 OCTOBRE 1907

M. Kapferer	493
La perte du Nulli Secundus . . .	493
Le dirigeable Perseval	493
Les camions automobiles aux manœuvres	493
Le nageur Jarvis	493
Victoire du racer Panhard-Tellier	493
Le rameur Delaplane	493
La jument Luzerne	494
Le criterium de Maisons-Lafitte	494
M. Delobel, vainqueur du grand prix de l'Aéro-Club	494
La course de côte de Château-Thierry	494
Le marcheur Fantou	494
Le prix Gladiateur à Longchamp	494
La coupe de l'Auto pour canots automobiles	494

15 OCTOBRE-15 NOVEMBRE 1907

Nouvel aéroplane Santos-Dumont	621
Le record du vol plané (M. Farman)	621
Naudin, gagnant de la Coupe des voiturettes	621
Dé Fleurac, gagnant du prix Roosevelt	621
Miss Dorothy Lewitt	621
Le cheval Moulins-la-Marche . .	622
Rigal au meeting d'automobile d'Evreux	622

Ouverture du Salon de l'automobile	622
Le match de lutte Sam Mac Vey-Gaucher	622
Les Mémoires de Paul Pons . . .	622
Le boxeur Moreau	622
L'hydroplane Santos-Dumont . .	622
L'aéroplane Esnault-Pelterie . . .	622
L'aéronaute Erbsloh	622
Le motocycliste Olieslagers . . .	622
L'automobiliste Alfred Leblanc . .	622

15 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1907

Le Salon de l'Automobile	758
Le cheval Royal-Visiteur	758
La jument Lesbia	758
Le jockey Georges Stern	758
Le bateau-glisseur Ricochet . . .	758
Le match Racing-Club-Cambridge	758
Le monument Levassor	759
Le lutteur japonais Hiachiyama . .	759
L'explorateur Shackenton	759
Le boxeur Knocke	759
Course de dirigeables	759
Le lutteur Koch	759
Le match de football Stade-Toulouse	759
Le cheval d'Adonis II	759

Armée et Marine

15 JUIN-15 JUILLET 1907

La mutinerie du 17 ^e de ligne . . .	125
Les Américains s'arment	125
Un nouveau canot militaire	125

15 JUILLET-15 AOUT 1907

Le lancement du Bellerophon . . .	239
Le général de Lacroix	239
Le général Trémeau	239
Le général Brude	239
L'enseigne Ballande	239
Ecole d'espions japonais	239
Le carrousel de Saumur	239

15 AOUT-15 SEPTEMBRE 1907

Dans la marine américaine	394
Les grandes manœuvres en Italie	394
Les grandes manœuvres allemandes	394

15 SEPTEMBRE-15 OCTOBRE 1907

Les officiers étrangers aux grandes manœuvres du sud-ouest	533
Un épisode des grandes manœuvres anglaises	533
La vedette du comte Recopé	533
L'automobile du général de Lacroix	533
Le contre-amiral de Germinet . . .	533
Aux grandes manœuvres de l'Est	533

15 OCTOBRE-15 NOVEMBRE 1907

Nos troupes au Maroc	682
Aux manœuvres anglaises	682

Ecole des mousses allemands	682
La catastrophe du polygone de Bourges	682
L'explosion de Murwick	682

Commerce et Industrie

15 JUIN-15 JUILLET 1907

Le Chauffeur à l'atelier, par le Dr Bommier	126
Éléments de mécanique et d'électricité, par Valbreuze et Laville	126
Histoire d'une allumette et de sa boîte	126

15 JUILLET-15 AOUT 1907

L'inauguration du port de Bruges	240
Pavillon de la France à l'Exposition de Dublin	240
Congrès international d'hygiène scolaire	240
Le stand des Publications Pierre Lafitte et C ^{ie} , à l'Exposition du Livre	240

15 AOUT-15 SEPTEMBRE 1907

Concours de pompes fluviales	423
Le plus grand hôtel du globe	423
Le rival de Panama	423
Une grue de 150 tonnes	423
Le record de l'Atlantique	423

15 SEPTEMBRE-15 OCTOBRE 1907

Contre les incendies sur la Tamise	473
Le percement des Alpes bernoises	473
M. Nello Pignotti	473
L'arithmographe	473

15 OCTOBRE-15 NOVEMBRE 1907

Transformations à la gare d'Anversdam	701
Les cabines téléphoniques en Norvège	701
Surveillance des voies ferrées en Laponie	701
La relève des lettres en Norvège	701
Trayeuse mécanique	701
Lancement de la moitié d'un vaisseau	701

15 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE 1907

La voirie à Vera-Cruz	813
Fort comme un Turc	813
La voirie à Lisbonne	813
Robuste bicyclette	813
L'heure à Paris	813
La propreté des rues en Suède . . .	813
Horloge électrique	813



3^{me} Année — N^o XXXI

15 Août 1907

Je sais tout

PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & Cie, 90, Av. des Champs-Élysées
Abon^{ts} : 12 Fr. Étr. : 18 Fr. 528-64, 528-66, 528-68
Chang^e d'adresse 0 fr. 50 Publicité : Huguet, Minart & C^{ie}, 11, boulevard des Italiens



SA MAJESTÉ PARAMINDR MAHA CHU-LA-LONGKORN, ROI DE SIAM

Sa Majesté Chu-la-longkorn vient, en deux fois, de faire en France un séjour assez prolongé pendant lequel elle ne s'est pas départie de l'incognito qui a entouré son voyage.

SOMMAIRE

Vol. 31, 3^e année : 15 août 1907

Frontispice : SA MAJESTÉ PARAMINDR, MAHA CHU-LA-LONGKORN, Roi de Siam.	1
LE SERVICE DE DEUX ANS , par CHARLES TORQUET (12 dessins de BENJAMIN RABIER, 3 dessins d'ATAMIAN, 22 reproductions d'estampes anciennes et 6 photographies).	3
GRANDS FAITS : 15 JUIN AU 15 JUILLET 1907.	13
LES MONSTRES MINUSCULES , par HENRI COUPIN (5 compositions de LUCIEN RUDEAUX).	15
AMERICAN DRINKS (8 photographies et 1 dessin de RENÉ VINCENT).	21
ÉLÉGANCES : 15 JUIN AU 15 JUILLET 1907.	27
A TRAVERS LE GLOBE : 15 JUIN AU 15 JUILLET 1907.	28
L'ESPERANTO , suivi d'un dictionnaire et d'une grammaire (1 dessin de DE PARYS, 3 photographies).	29
LE CONGO SE CIVILISE , par le PRINCE PHILIPPE DE CARAMAN-CHIMAY (17 photographies).	37
LES COULISSES DES TOURNÉES THÉÂTRALES , par M ^{me} JANE HADING (8 photographies, et 2 dessins de DE PARYS).	45
SCIENCE ET NATURE : 15 JUIN AU 15 JUILLET 1907.	53
THÉÂTRE ET MUSIQUE : 15 JUIN AU 15 JUILLET 1907.	55
LES DEUX MADAME DELAUZE , pièce inédite en 3 actes de M ^{me} GABRIEL MOUREY (10 illustrations de Loévy).	57
LE RAID DES 85 DÉPARTEMENTS (3 photographies).	89
<i>Notes des Éditeurs.</i>	96
VIE SOCIALE : 15 JUIN AU 15 JUILLET 1907.	97
CURIOSITÉS : 15 JUIN AU 15 JUILLET 1907.	98
LETTRES ET ARTS : 15 JUIN AU 15 JUILLET 1907.	99
Supplément d'Art : NOËL COYPEL , par J. JOSÉ-FRAPPA (13 reproductions de tableaux).	101
UNE SECONDE VISITE A PIERRE LOTI , par HENRI DUVERNOIS (9 photographies).	109
LA COULEUR PRISONNIÈRE (La Photographie des couleurs) (7 photographies et 7 dessins).	115
UNE SEMAINE CHEZ GUILLAUME II (9 photographies).	119
ARMÉE ET MARINE : 15 JUIN AU 15 JUILLET 1907.	125
COMMERCE ET INDUSTRIE : 15 JUIN AU 15 JUILLET 1907.	126
TOUTS LES SPORTS : 15 JUIN AU 15 JUILLET 1907.	127
CEUX QUI VEULENT SOUFFRIR (5 photographies).	129
LE MAJORAT (suite) , roman inédit par MARIE-ANNE DE BOVET (3 illustrations de DU MOND).	135

Les romans et les pièces de "Je sais tout" peuvent être mis entre toutes les mains.

Dans le prochain numéro de *Je sais tout*

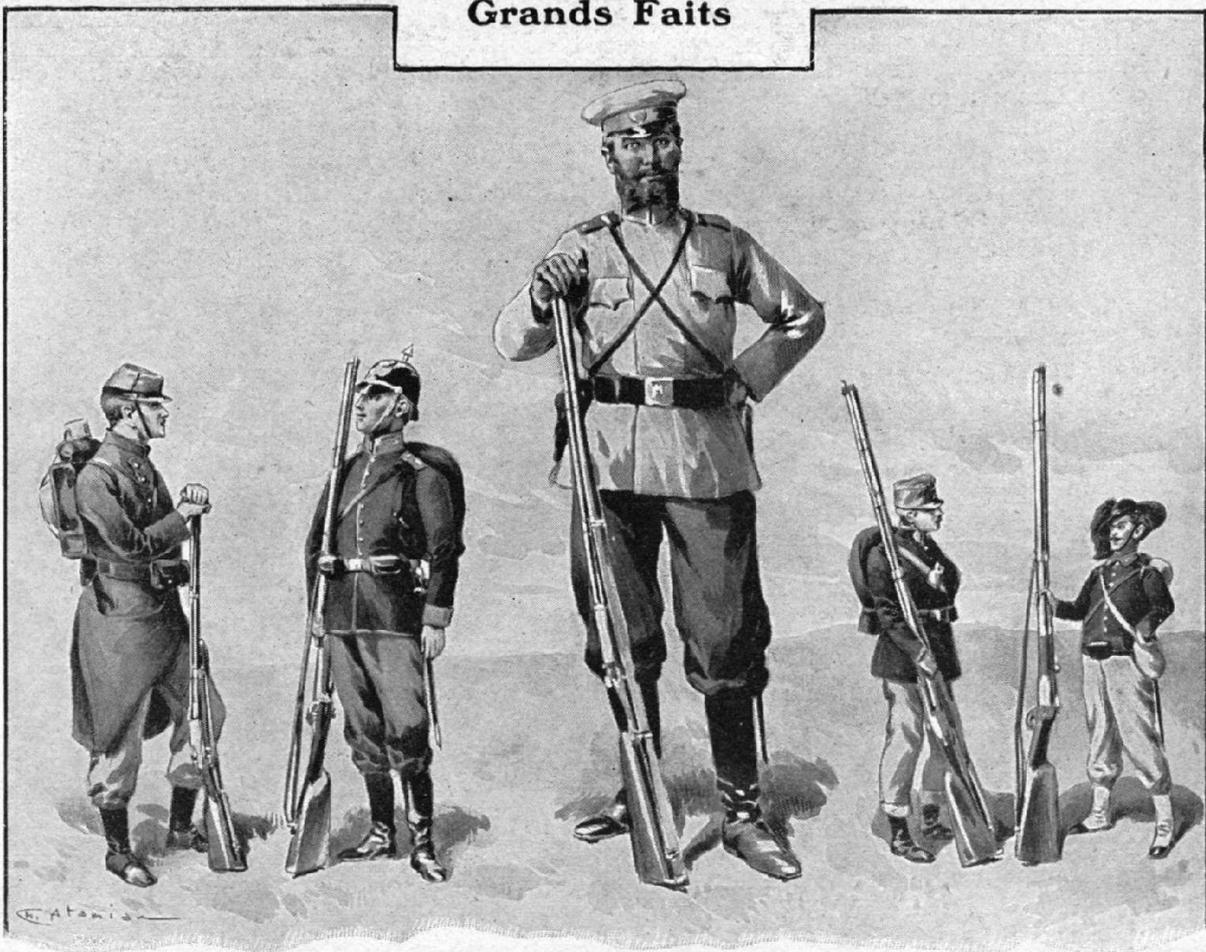
ARSÈNE LUPIN

fera sa réapparition

Nous sommes acheteurs du n° 1 de *Je sais tout* au prix de 1 fr. — Tout numéro reçu détérioré est remplacé gratuitement; il suffit de nous le retourner en l'accompagnant d'une carte postale pour prévenir l'administrateur.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège

Grands Faits



France

Allemagne

Russie

Autriche

Italie

QUEL EST L'EFFECTIF DES ARMÉES ET LA DURÉE DU SERVICE EN EUROPE ?

Dans ce dessin, la taille de chaque soldat est proportionnelle à l'importance de l'effectif de l'armée de son pays, et la grandeur de son fusil est en rapport avec la durée du temps de service. Pour une armée de 610.000 hommes, le Français sert deux ans et l'Allemand, trois. Russie : 1.226.000 hommes et cinq ans de service ; Autriche-Hongrie : 356.000 hommes et trois ans ; Italie : 269.000 hommes et trois ans.

LE SERVICE DE DEUX ANS

C'est cette année que la loi du 21 mars 1905 établissant le service, obligatoire et égal pour tous, de deux ans, est appliquée pour la première fois. Après tant de polémiques soulevées, nous allons pouvoir la juger à l'oeuvre. Espérons qu'elle répondra aux vœux de ses promoteurs et dotera enfin la France d'une véritable armée nationale basée sur l'égalité devant la loi du sang ❧ ❧ ❧



Au temps encore si proche des armées de métier, on s'égayait fort d'une harangue, concise comme l'antique, adressée à ses hommes par un capitaine de gendarmerie leur transmettant, en un jour de troubles civils, l'ordre qu'il venait de recevoir :

— Gendarmes ! nous allons charger. C'est dur, mais c'est l'ordre. Je ne vous dirai

qu'une chose : Souvenez-vous que vous êtes pères de famille et que vos chevaux vous appartiennent... En avant !

Ce bon Pandore, les braves à trois poils de ce temps-là le traitaient dédaigneusement de « soldat du pape ». Il n'était pourtant, en réalité, qu'un précurseur naïf. Aujourd'hui que, de par le service de deux ans, il n'est plus en France d'armée professionnelle, mais seulement une nation

armée pour sa légitime défense, il nous semble que ce prudent discours ne paraîtra plus si ridicule. De même qu'on dit parfois : « Les affaires, c'est l'argent des autres », toute une catégorie de citoyens a pu dire longtemps : « La guerre, c'est le sang des autres ». Il n'en sera plus ainsi désormais.

Il était facile de prôner la guerre quand on n'y participait pas. Dès qu'il faut y aller soi-même ou y envoyer ses enfants, les points de vue se déplacent.

AUTOUR D'UNE GRANDE RÉFORME. LE POUR ET LE CONTRE

Cette loi du 21 mars 1905, qui réduit au minimum possible, d'après les spécialistes, l'obligation militaire personnelle, tout en y assujettissant la totalité des citoyens (puisque les hommes exemptés pour invalidité, mais non indigents, fournissent leur part en argent, comme on dit, et paient une taxe de compensation, dite *taxe militaire*), elle a fait couler beaucoup d'encre et aussi de salive, ou d'éloquence, si on préfère. Son principe même

paraît logique. Que vaudra-t-elle dans l'application ?

Pour les uns, elle va porter à l'armée française le fatal « coup du lapin » ; pour les autres, elle va tout simplement conduire à son apogée la puissance militaire de notre pays.

L'avenir seul pourra nous dire qui avait tort et qui avait raison.

L'argument le plus souvent entendu dans cette grande controverse, c'est qu'il est impossible de former un soldat en deux ans. Or, en 1828, époque où les règlements de manœuvre étaient autrement compliqués qu'aujourd'hui, le maniement d'armes comportant trente-cinq exercices et quatre-vingt-trois mouvements, le général Morand disait déjà : « Après trois ans de service, le soldat d'infanterie, de cava-



1818

1824

1832

1868

LE SERVICE ACTIF EN FRANCE A TRAVERS LE XIX^e SIÈCLE

En 1818, l'effectif de paix fut fixé à 240.000 hommes fournissant six ans de service. En 1824, même effectif et huit ans. En 1832, 250.000 hommes et sept ans. En 1868, 400.000 hommes et sept ans. La taille du soldat est ici proportionnelle à l'effectif de l'armée en temps de paix, à son époque, et celle du sac à la durée du service.

lerie et même d'artillerie est instruit. »

Renchérissant sur cette opinion, il y a peu de temps qu'un journal anglais, le *Spectator*, voulut prouver la parfaite aptitude à faire campagne d'une armée composée de soldats *de six mois*, — je veux dire des soldats ayant six mois de service! — Notre confrère recruta donc une compagnie de cent jeunes hommes d'instruction primaire et d'intelligence ordinaire, ignorant tout du métier de soldat et le *Spectator* confia l'éducation militaire de ces recrues au lieutenant-colonel Pollock, de l'armée britannique.

Au bout de quatre mois, le lieutenant-colonel se déclarait prêt et le *Spectator*

présentait sa petite phalange à plusieurs des plus hautes compétences militaires anglaises en une série de manœuvres. Devant le duc de Bedford, lord Dudonald et les officiers qui les accompagnaient, les recrues du *Spectator* pivotèrent, défilèrent, et tirèrent même d'une façon tellement satisfaisante que leurs honorables examinateurs n'hésitèrent pas à déclarer cette compagnie égale, sinon supérieure, aux meilleures et aux plus aguerries d'Angleterre.

A cela, les défenseurs du service à long terme répondent que l'instruction technique n'est pas tout, qu'elle n'est même rien



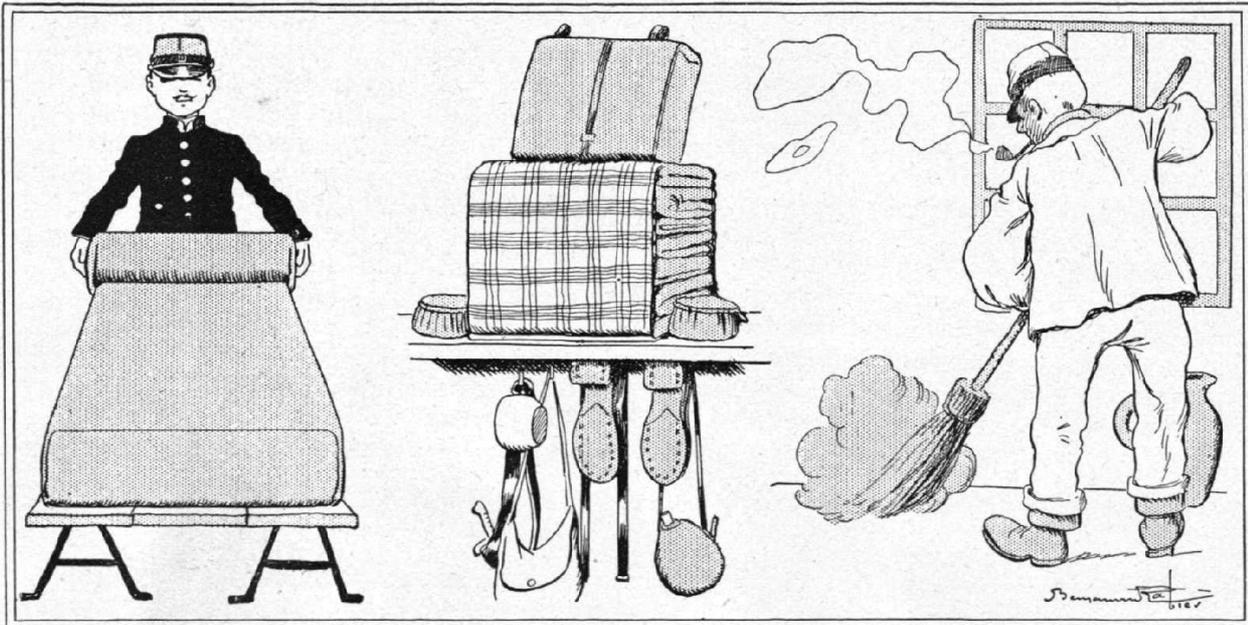
1872

1889

1907

LE SERVICE ACTIF A TRAVERS LE XIX^e SIÈCLE (SUITE) ET A L'AURORE DU XX^e

En 1872, l'effectif de l'armée active monta à 500.000 hommes et le temps de service s'abaisse à cinq ans. Aux 610.000 hommes de 1889, on demanda trois ans. A partir de 1907, ces 610.000 hommes ne fourniront plus que deux ans.



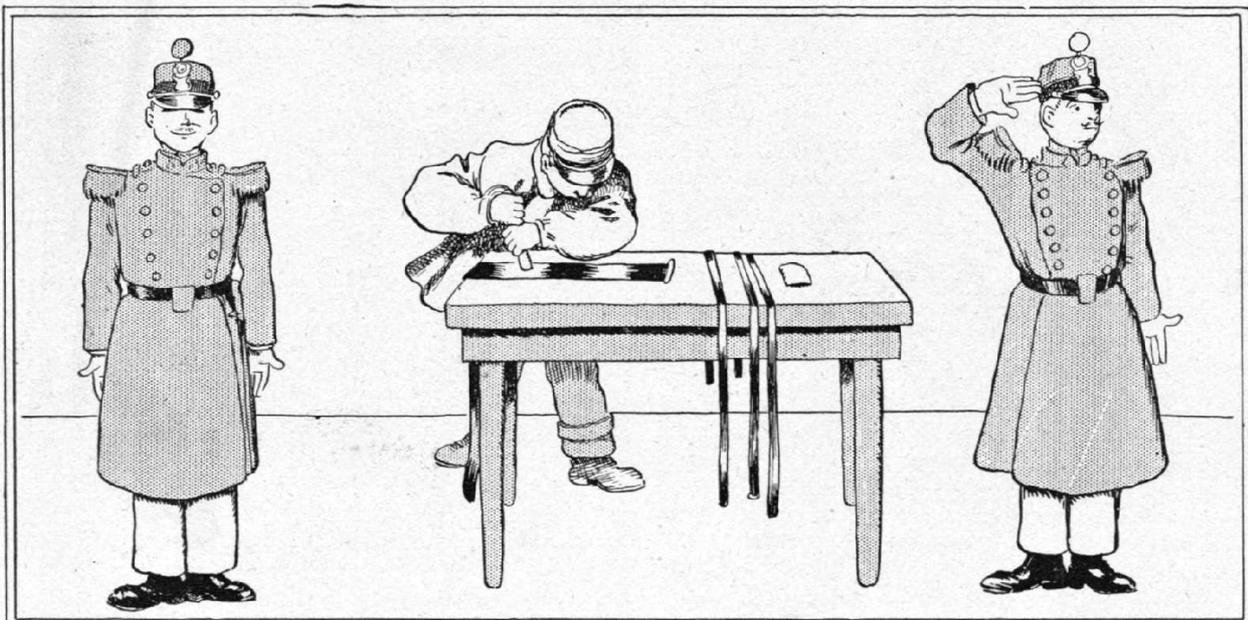
TOUT CE QU'UN SOLDAT DOIT SAVOIR

Au xx^e siècle, un soldat français doit être un homme quasiment universel. Il doit savoir faire son lit « carré comme un billard », établir son paquetage conformément à la plus rigoureuse symétrie et à un protocole minutieux. Il doit manier le balai de bouleau avec un art consommé.

sans l'éducation militaire morale, sans cet esprit militaire qui exalte l'ardeur et l'amour-propre du soldat, qui fait qu'il n'a qu'un but : saisir à demi-mot les intentions de ses chefs afin d'y concourir efficacement. Et ce but, le patient façonnage de son âme entre les mains de ses instruc-

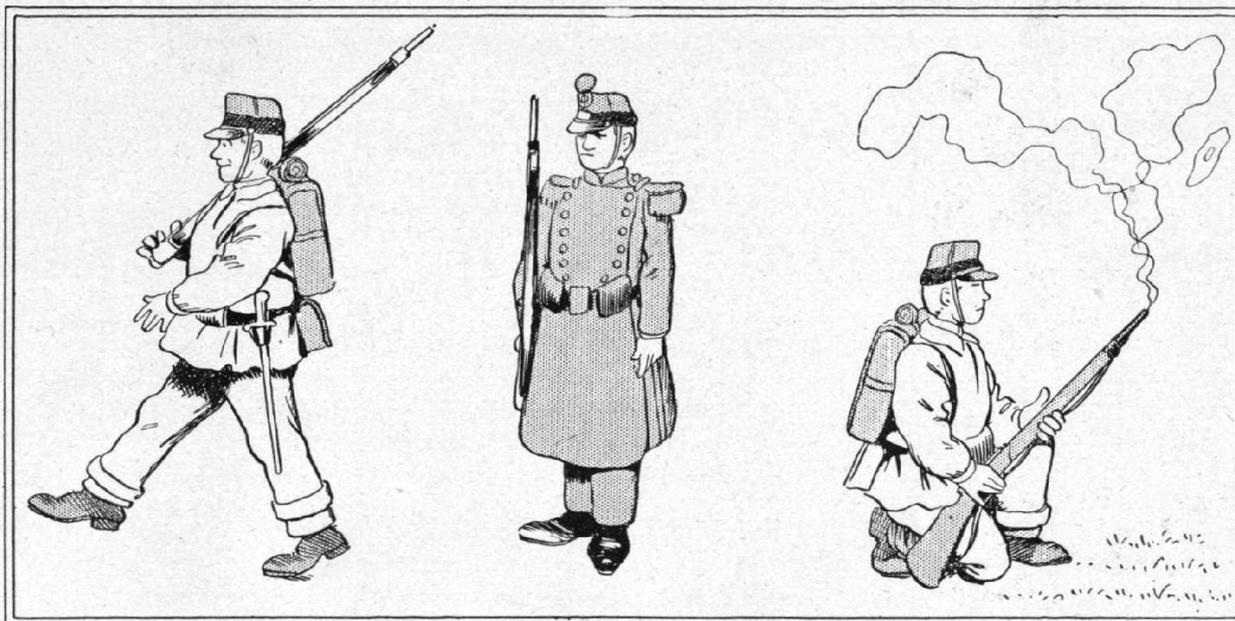
teurs, l'entraînement spécial de son intellect au contact continu des choses militaires le lui rendent aisé à poursuivre d'une façon presque automatique.

Seul, cet entraînement, disent-ils, met cet homme à même de puiser en soi et dans la présence à ses côtés de ses camarades du



TOUT CE QU'UN SOLDAT DOIT SAVOIR (SUITE)

Il doit savoir bien tirer sa capote, bien mettre sa cravate, porter l'uniforme avec « chic » et aisance, et prendre « une position militaire », astiquer son ceinturon et ses courroies selon certains rites séculaires et, au passage de ses supérieurs, exécuter avec automatisme les prescriptions de la civilité armée.



TOUT CE QU'UN SOLDAT DOIT SAVOIR (SUITE)

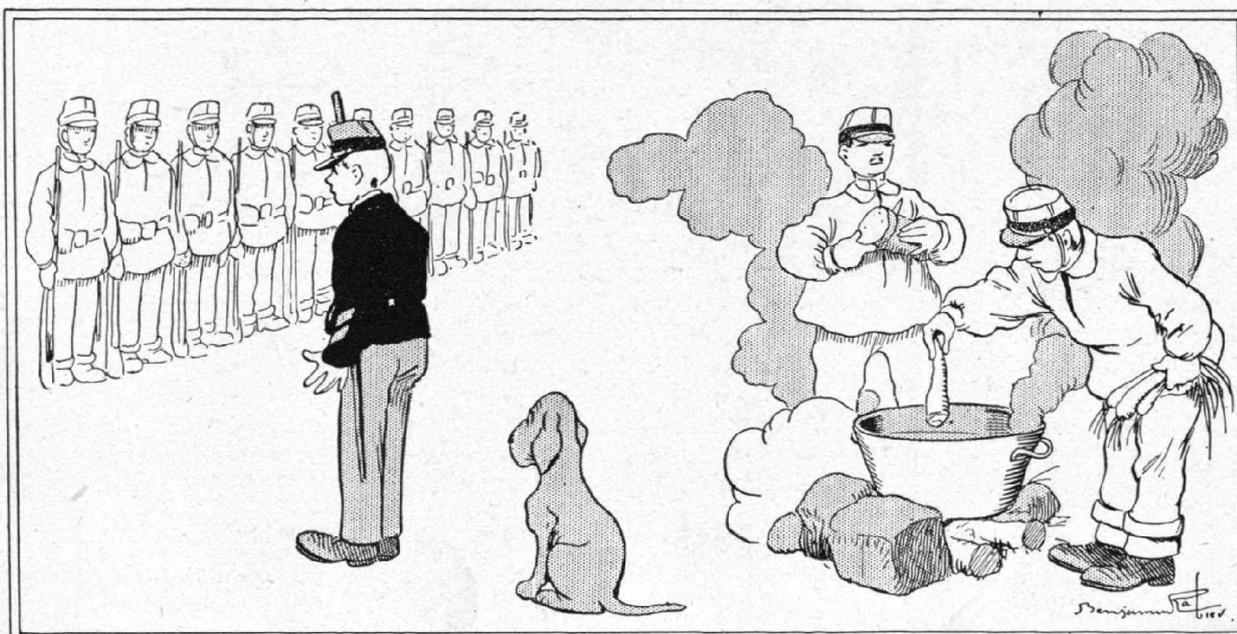
Un soldat doit savoir marcher au pas, obéir aux commandements du maniement d'armes, monter la garde, tirer debout, à genoux et couché, faire avec initiative le service en campagne.

corps auquel il appartient, le courage si difficile de tenir ferme sous une pluie de plomb lancée d'on ne sait où par un ennemi invisible. L'essence de l'esprit militaire, c'est l'esprit de corps : sans esprit de corps, pas de soldat!

Il est vrai que cette sorte particulière

d'amour-propre fait obtenir des hommes des choses extraordinaires et en voici un exemple :

En 1855, pendant le furieux assaut de Malakoff, il y eut de terribles corps à corps entre Français et Russes. Dans la mêlée, les armes s'étaient un peu mélangées. Les



TOUT CE QU'UN SOLDAT DOIT SAVOIR (SUITE)

Il doit savoir l'école du soldat, l'école de peloton, l'école de compagnie, toutes les écoles. Que ne doit-il savoir! Ne faut-il pas encore qu'il sache faire la soupe, après en avoir réuni les éléments grâce à son industrie, car c'est la soupe qui fait le soldat.

voltigeurs de la Garde du colonel Douay, combattaient coude à coude avec les tirailleurs algériens du colonel Rose. L'un des premiers, après une sorte d'étonnant assaut d'escrime avec un soldat du Tsar, finit par surprendre son adversaire et le jeter à terre d'un coup de baïonnette fort habile. Alors, il lui cria orgueilleusement :

— Console-toi, vieux frère. C'est un voltigeur de la Garde qui t'a passé celui-là. Demande donc à ces sauvages de tirailleurs s'ils seraient fichus de tenir la *fourchette* avec un pareil chic.

Un tirailleur algérien entendit ces paroles et, profondément blessé dans son honneur corporatif, hurla :

— Que tu dis, pauvre manchot ! Eh bien, regarde-moi ça, pour apprendre.

Et il se précipita sur les ennemis avec une telle rage qu'il disparut au milieu d'eux et ne tomba percé de coups qu'après en avoir fait un carnage épouvantable.

Voilà les terribles vertus de l'esprit de corps. Mais les champions du service de deux ans ripostent que si cet esprit était certainement indispensable aux armées de métier dont l'accoutumance professionnelle finissait à la longue par oblitérer les sentiments civiques, c'est le patriotisme, esprit de corps étendu, élevé, raisonné, bien plus noble, bien plus grand, qui soutiendra les citoyens français luttant pour leur pain, pour leur foyer, pour leur vie.

Alors les soutiens de la vieille armée se rabattent sur cette objection que, si cela peut, à la rigueur, aller pour l'infanterie, on ne saurait instruire un cavalier en aussi peu de temps. Et leurs contradicteurs de répondre :

— Nous ferons que notre cavalier ne s'occupe de rien autre que d'apprendre son métier au lieu de le laisser gaspiller son temps à quantité de besognes étrangères, comme auparavant. Nous leur apporterons des montures toutes prêtes à les recevoir, dressées en masse selon les nouvelles méthodes mécaniques et rapides employées au cirque Barnum et qui firent l'admiration de nos officiers.

— Eh bien, mais il faut faire aussi des artilleurs !

— Avec l'actuelle division du travail, avec la spécialisation des armes, il n'est pas plus long de faire un artilleur qu'un fantassin. L'artilleur n'a plus, comme autrefois à connaître toutes les spécialités. Qu'il appartienne aux batteries montées,

aux batteries à cheval, aux canonniers de forteresse ou à ceux de montagne, on ne lui donne que l'instruction dont il aura besoin dans l'action. Le même raisonnement s'appliquerait au génie.

Il semble, en effet, qu'avec le continuel perfectionnement des armes, des explosifs et des méthodes, avec la nécessité toujours plus pressante d'amener sur le champ de bataille un nombre d'hommes aussi grand que possible, pourvu qu'ils soient suffisamment instruits, on devait logiquement en venir au point où nous en sommes. Ainsi, les idées militaires ont accompli au cours du XIX^e siècle une évolution complète.

Au début, c'était un dogme qu'un petit nombre de soldats très aguerris était suffisant pour dominer le nombre, ce qu'on appelait les cohues armées. C'est pourquoi, en vue de conserver le plus tard possible les soldats instruits sous les drapeaux, on tenait au service militaire à long terme et l'on favorisait nettement le remplacement.

QUELQUES ÉTAPES DU SERVICE MILITAIRE EN FRANCE

C'est ainsi qu'en 1818, on servait six ans dans l'armée active, la seule à qui l'on reconnût quelque valeur militaire, et six ans dans les vétérans. Chaque année amenait 40.000 hommes sous les drapeaux et l'armée, sur le pied de paix, était de 240.000 hommes.

En 1824, le service actif fut porté à huit ans, les vétérans supprimés et le contingent annuel s'éleva à 60.000 hommes, l'armée active comportant le même effectif que ci-dessus.

En 1832, on adopta respectivement les chiffres de sept ans et 80.000 hommes, pour un effectif de paix d'environ 280.000 hommes.

Cette conception se maintint sans grandes modifications jusqu'en 1868 où le contingent annuel fut élevé à 100.000 hommes et où fut posé pour la première fois le principe de service personnel. Tous les exemptés non infirmes et les remplacés appartenaient à la Garde Mobile pendant cinq ans et devaient chaque année une période d'instruction de quinze jours. Mais, en somme, on ne comptait que sur l'armée active qui, nominalement, se montait à 400.000 hommes.

Par suite d'artifices budgétaires, quand les Allemands se précipitèrent sur nous, en 1870, avec un million d'hommes instruits — car, depuis 1814, nos voisins



LE RECRUTEMENT DE LA COMPAGNIE DE NOTRE CONFRÈRE ANGLAIS LE "SPECTATOR"

Pour se rendre compte du temps qu'il faut pour former un bon soldat, notre confrère, le Spectator, recruta cent jeunes gens pour leur inculquer une éducation militaire complète.

possédaient le service personnel! — nous en avons tout au plus 310.000 à leur opposer.

L'absurde traité de Francfort, faute capitale de Bismarck, qui, en nous enlevant l'Alsace-Lorraine, fit de nous des irréconciliables et suspendit sur toute l'Europe la continuelle menace d'une revanche, déclencha la folie des armements à outrance.

En 1872, nous réduisîmes le service à cinq ans et instituâmes le volontariat d'un an pour les jeunes gens les plus instruits, en même temps que la réserve et la territoriale et l'effectif de paix fut de 500.000 hommes. Enfin, en 1889, le service fut réduit à trois ans, l'impôt du sang étant dû pendant une période de vingt-cinq ans et l'armée active compta 610.000 hommes environ.

Nous en voici au service actif de deux ans et le cycle des réductions n'est peut-être pas encore fermé, si l'on tient compte

d'expériences en somme de bon augure, telles celle du *Spectator*, telle celle déjà ancienne de l'armée suisse, si remarquable malgré qu'elle ne soit qu'une milice instruite au moyen d'une courte période d'exercices annuels.

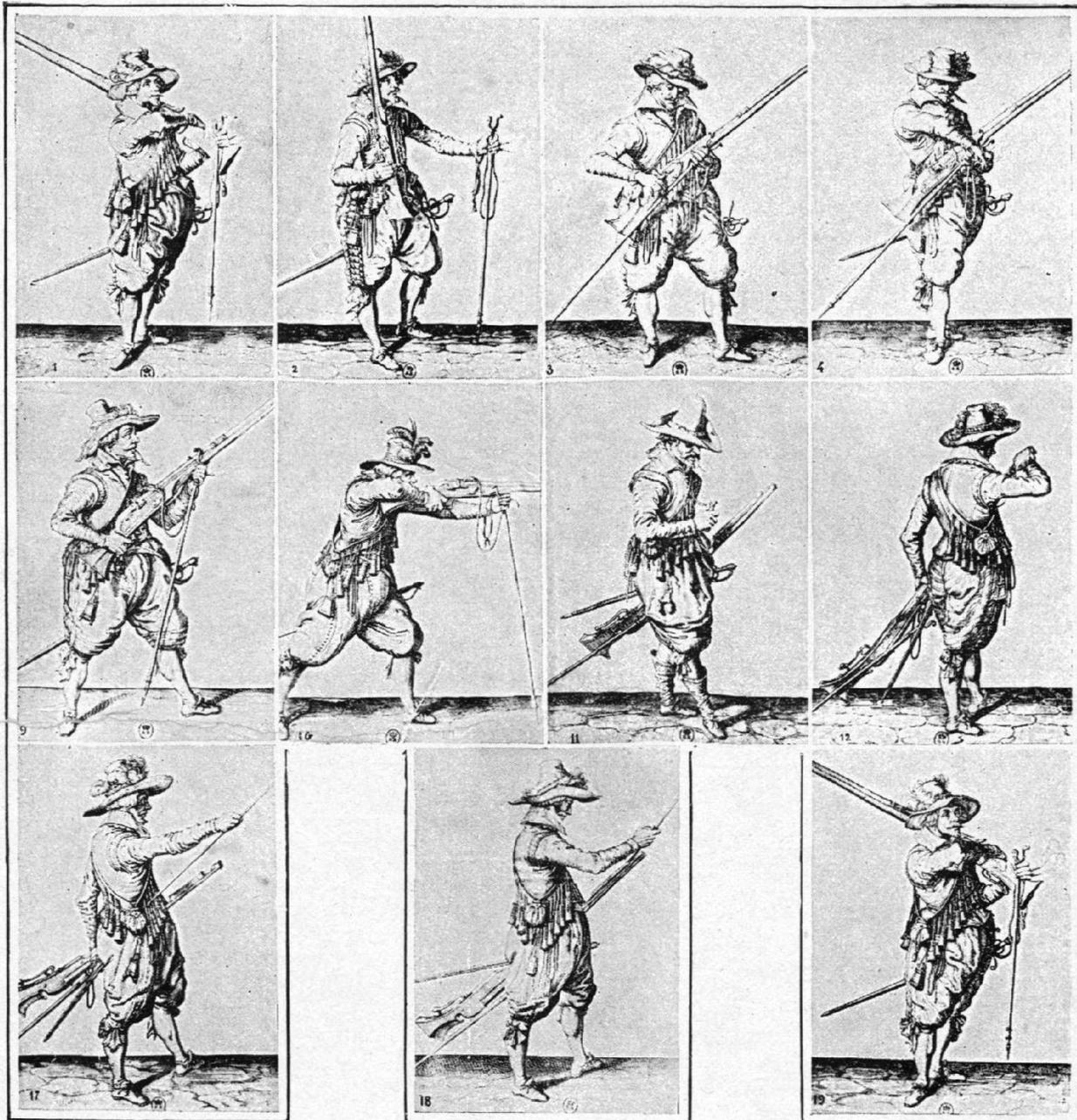
LES CONSÉQUENCES DE LA NOUVELLE LOI

La nouvelle loi ne modifie pas sensiblement notre effectif de paix. Le fait que nous n'avons que deux contingents annuels sous les drapeaux lui fait perdre environ 116.000 hommes. Mais la suppression des dispenses nous en rend 66.000. Puis, les rengagements de sous-officiers, de caporaux et de soldats, la seconde année de service imposée aux troupes d'Algérie, de Tunisie et des colonies et l'incorporation des hommes des services auxiliaires peuvent nous en valoir en tout environ 45.000.



QUATRE MOIS APRÈS

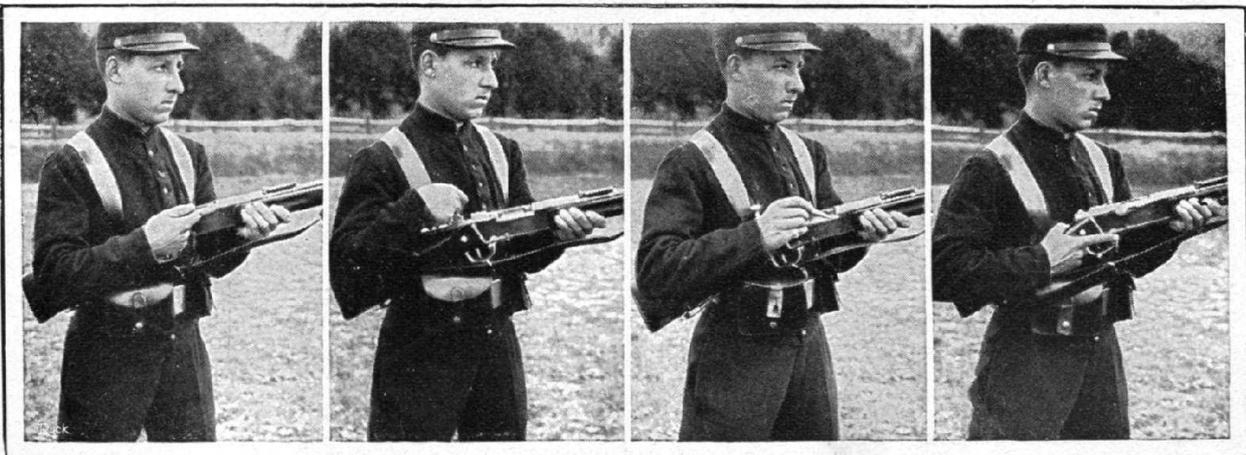
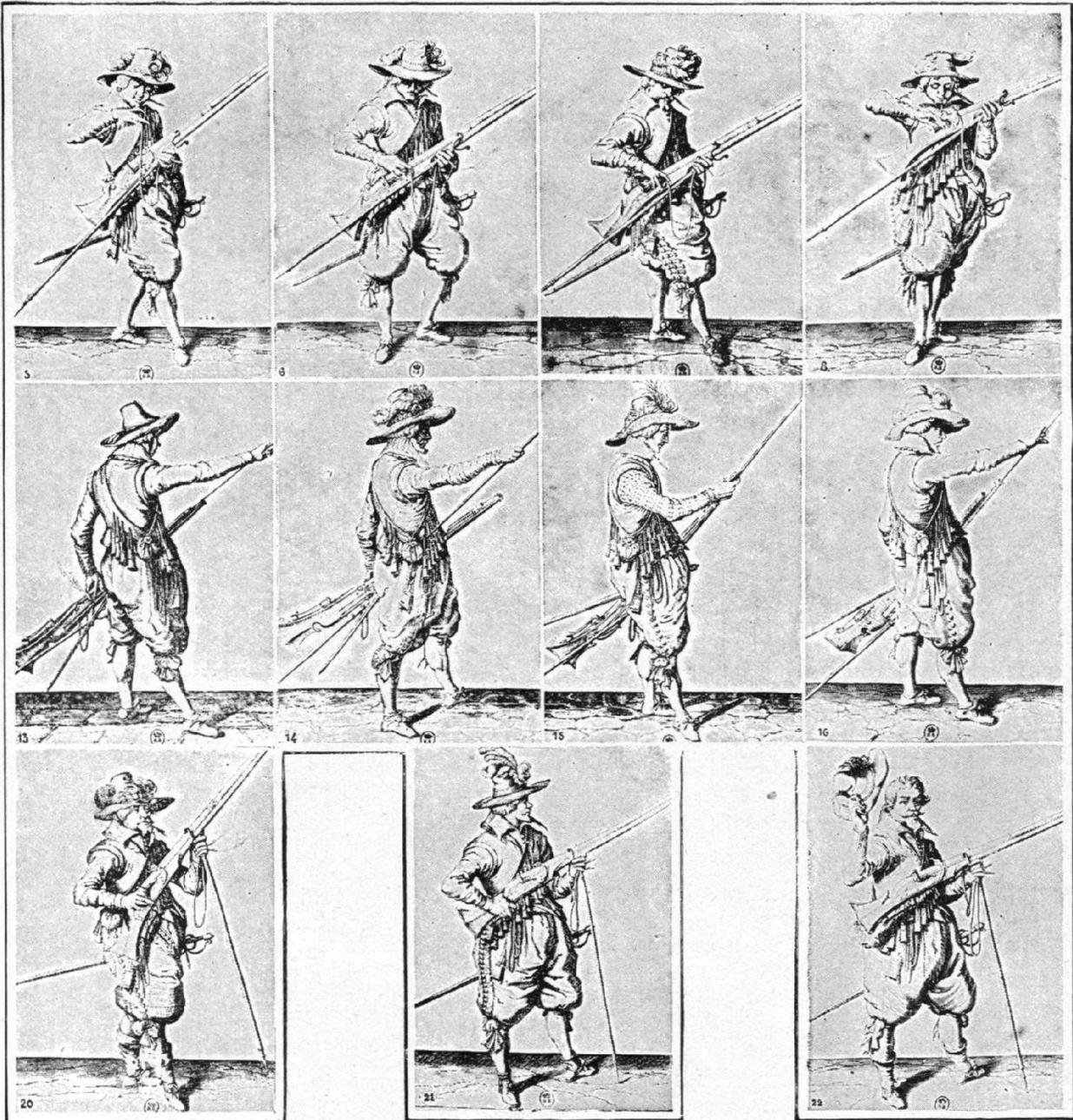
Après quatre mois d'éducation militaire, les cent jeunes gens, enrégimentés par notre confrère anglais, le Spectator, étaient parvenus à manœuvrer comme des « anciens ».



DU MOUSQUET AU LABEL

Quel extraordinaire contraste entre la multiplicité inouïe des mouvements nécessaires pour charger un mousquet, il y a trois cents ans, et les quelques temps, qui prennent au plus cinq à six secondes, du chargement actuel du fusil Lebel! Les figures que nous reproduisons ci-dessus, d'après une ancienne estampe, expliquent mieux que ne pourrait le faire un long commentaire les difficultés interminables auxquelles le mousquetaire se trouvait aux prises avant de pouvoir faire feu. Il portait l'arme chargée sur l'épaule gauche (fig. 1); pour tirer, il la faisait passer du côté droit, relevait le chien de la main droite tandis qu'il maintenait, avec la main gauche, en même temps que le lourd mousquet, la fourche qui devait lui servir de point d'appui pour le tir, et la mèche, préalablement allumée (fig. 3). Il s'agissait ensuite d'adapter la mèche au chien et de déposer quelques grains de poudre près de l'ouverture du canon, de façon à ce que cette poudre enflammée par la mèche, communique le feu à la charge. Il plantait alors sa fourche en terre, et tirait (fig. 10). Mais auparavant, il avait fallu charger l'arme, opération qui se faisait chaque coup tiré. Pour cela il fallait verser la mesure exacte de poudre, contenue dans la poire à poudre, dans le canon; mettre une bourre et l'enfoncer à l'aide de la baguette, faire de même pour la balle, replacer la baguette... On conçoit que les mousquetaires, pour peu qu'ils fussent harcelés par l'ennemi, ne pouvaient pas faire feu bien souvent durant une bataille!...

Le Service de Deux Ans



Cela s'équilibre. De plus, il y aura un petit gain du fait que les permissions ne doivent être accordées qu'avec beaucoup de circonspection et que l'incorporation du contingent sera avancée de six semaines.

Il faut également considérer qu'au bout de deux ans de service, les hommes resteront à la disposition de la Guerre pendant encore un an et qu'ainsi la nouvelle loi nous assure une plus forte réserve d'hommes instruits et prêts au combat. Si

éclatait, la force de la France peut bien être considérée comme deux fois et demie ce qu'elle était et n'oublions pas que, de l'aveu même des meilleurs écrivains militaires allemands, leur armée se trouva à plusieurs reprises dans une position extrêmement critique, dont les Français, mal pourvus d'artillerie et d'hommes, mal commandés, ne surent pas profiter pour déterminer le désastre que redoutaient nos ennemis.

Les rôles pourraient changer aujourd'hui

NATIONS	DURÉE totale du service militaire	HOMMES annuellement en âge de servir	HOMMES INCORPORÉS après révision	EFFECTIF sur PIED DE PAIX	TROUPES 1 ^{re} ligne PIED DE GUERRE	TROUPES 2 ^e ligne PIED DE GUERRE
France	27 ans	320.000	230.000	610.000	2.350.000	2.000.000
Russie	28 ans	980.000	254.000	1.226.000	2.187.000	1.429.000
Allemagne . .	31 ans	540.000	222.000	610.000	1.675.000	2.275.000
Autriche . . .	26 ans	470.000	128.000	356.000	950.000	1.450.000
Italie	22 ans	315.000	83.000	269.000	800.000	1.150.000

NATIONS	EXCÉDENT en HOMMES VALIDES	TOTAL des RESSOURCES EN HOMMES	BUDGET de LA GUERRE	PRIX ANNUEL de l'entretien d'un soldat	CHARGE MILITAIRE par HABITANT
France	450.000	4.800.000	693.000.000 fr.	1.136 fr.	18 fr. 25
Russie	9.384.000	13.000.000	902.000.000 fr.	735 fr.	7 fr. 05
Allemagne . .	3.950.000	7.000.000	807.000.000 fr.	1.323 fr.	14 fr. 40
Autriche . . .	5.000.000	7.400.000	396.000.000 fr.	1.112 fr.	8 fr. 80
Italie	1.200.000	3.150.000	282.000.000 fr.	1.048 fr.	8 fr. 55

donc le législateur ne s'est pas leurré dans ses prévisions, c'est un supplément de force très appréciable que nous apportent les nouvelles dispositions. La seule ombre à ce tableau, c'est que notre natalité continue à baisser, tandis que celle des autres pays s'accroît sans cesse. Nous avons atteint le summum de notre effort, tandis que nos voisins sont encore fort à l'aise. Qu'on en juge par le tableau que nous donnons dans cette page.

Il s'agit donc pour nous de viser plutôt à la qualité de l'armement et du soldat qu'à la quantité des hommes. Or, fort heureusement, dans toutes les branches soit anciennes, soit nouvelles de l'art de la guerre, l'avantage paraît se retourner nettement en faveur de nos inventeurs et de nos savants et cela est pour nous donner confiance dans l'avenir.

Par rapport à l'Allemagne, si une guerre

que les forces en hommes instruits sont sensiblement égales et que notre artillerie, inférieure en nombre, est très supérieure en matériel, que nos officiers savent beaucoup. Mais ce n'est pas une raison pour souhaiter la guerre.

Et maintenant, qu'on nous pardonne de finir sur une note un peu terre à terre; mais, puisque bientôt toute la nation française passera par la caserne, souhaitons de tout cœur aux jeunes soldats qui vont entrer dans la carrière d'y trouver une pitance plus appétissante que celle qui révolta les estomacs de leurs aînés. Que les chefs se pénètrent de la sagesse du vieux dicton des armées d'autrefois : « C'est la soupe qui fait le soldat », pour qu'on n'entende plus les pauvres Dumanet répondre douloureusement :

— Pour sûr. Mais, le malheur, c'est que c'est aussi le soldat qui fait la soupe!



QUELQUES NOTES SUR LA RÉVOLTE DU MIDI



Marcellin Albert, dit « le rédempteur du Midi ».



Fournier, président du comité de Lusignan.

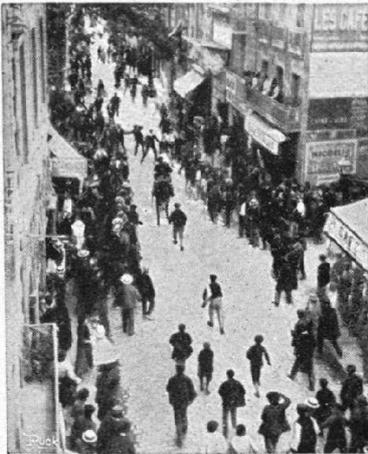


Ollié, maire d'Argeliès.



Rixaire, président du comité de Baixas.

L'ÉMEUTE SUCCÈDE AUX MANIFESTATIONS PACIFIQUES. — Nous avons signalé les grandes manifestations viticoles du Midi qui se sont terminées par de telles résolutions que le gouvernement a été contraint d'agir en envoyant des troupes protéger les fonctionnaires et défendre la loi. Le 19 juin, arrestation du Dr Ferroul, maire de Narbonne. La population surexcitée dresse des barricades et assiège la sous-préfecture où se trouvaient le préfet de l'Aude, M. Aubanel, et M. Icart, sous-préfet. Des gendarmes, dit-on, tirent sur la foule. Charges de cuirassiers. Deux morts. A Montpellier, manifestations devant le palais de justice où l'on a écrasé M. Ferroul et trois membres du comité d'Argeliès. Plusieurs blessés.



L'attaque d'un gendarme isolé.



A NARBONNE
La troupe détruit les barricades élevées devant l'Hôtel-de-Ville.

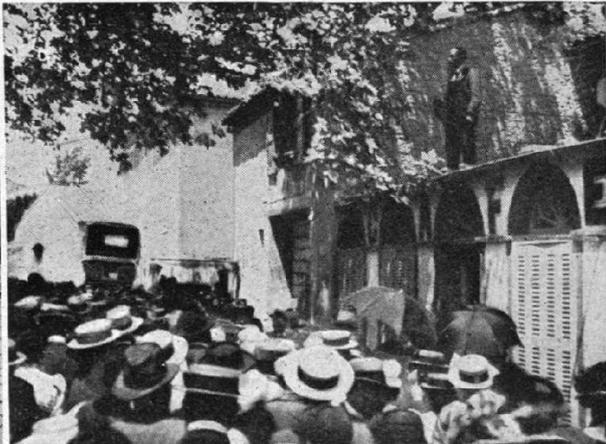


L'Hotel-de-Ville après l'assaut.

Le 20 juin, à Narbonne, l'hostilité d'une partie de la population contre la police devient farouche. M. Grossot, inspecteur de la sûreté, est roué de coups, condamné à mort par un tribunal improvisé et jeté dans un canal par des forcenés. Nouvelles charges, nouveaux coups de feu, cinq morts dont une jeune fille de vingt ans, Mlle Cécile Bourrel. Aux places où les victimes sont tombées, on improvise de sommaires monuments commémoratifs. — A Perpignan, des émeutiers saccagent la préfecture. — Trois membres du comité d'Argeliès, en fuite, se constituent prisonniers à Montpellier.



Un des mausolées improvisés aux places où tombèrent les victimes des troubles.



Monté sur son toit, Marcellin Albert rend compte de son entrevue avec M. Clemenceau.

Le 21 juin, à Narbonne, funérailles solennelles des victimes. La nuit précédente, mutinerie du 17^e de ligne à Agde (voir au memento Armée et Marine). Le 23 juin, Marcellin Albert, le « rédempteur du Midi », cause primordiale de tous ces troubles, et qui était caché, se présente spontanément au ministère de l'Intérieur. M. Clemenceau profite de l'occasion pour le charger d'une mission confidentielle. De retour au pays, Marcellin Albert rend compte de son voyage, mais il doit dès le lendemain se mettre à la disposition de la justice (25 juin).



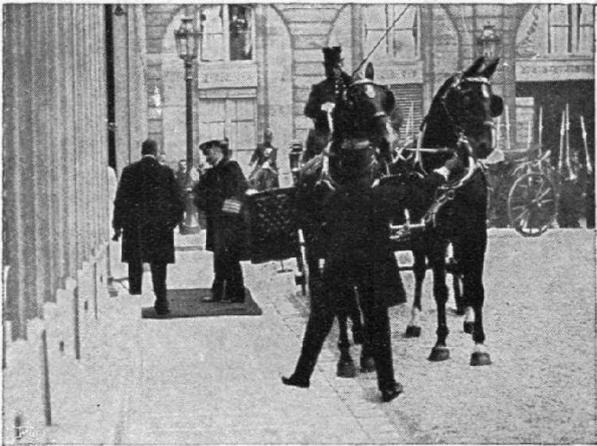
Groupe de congressistes à La Haye.

LA DEUXIÈME CONFÉRENCE DE LA PAIX, à laquelle prennent part une cinquantaine de puissances, a été ouverte à La Haye le 15 juin. Il y aura six séances



Les reporters à la sortie d'une séance.

plénières. M. Léon Bourgeois préside l'une des commissions. On ne sait pas encore si la question du désarmement partiel sera soumise aux congressistes.



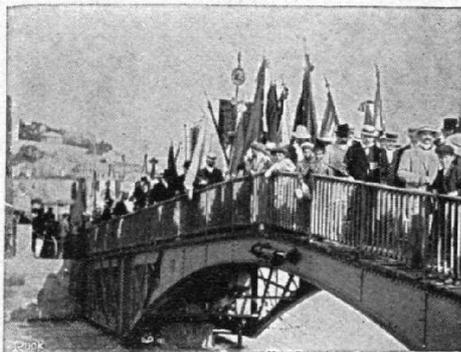
Arrivée du roi de Danemark à l'Elysée.

VOYAGE DU ROI ET DE LA REINE DE DANEMARK EN FRANCE. — Le président de la République française s'est rendu le 14 juin à Cherbourg pour recevoir les souverains danois qui arrivaient d'Angleterre à bord du yacht d'Edouard VII, le *Victoria and Albert*. Une revue navale a eu lieu en



La reine sortant du musée du Luxembourg.

leur honneur. Pendant leur séjour à Paris, qui a coïncidé avec le Grand-Prix hippique, Frédéric VIII et la reine Louise ont assisté à la réunion de Longchamp; ils ont visité l'Hôtel-de-Ville et le musée du Luxembourg. Leur départ pour Copenhague s'est effectué le 17 juin.



Manifestants se rendant à Caprera, où vécut le héros.



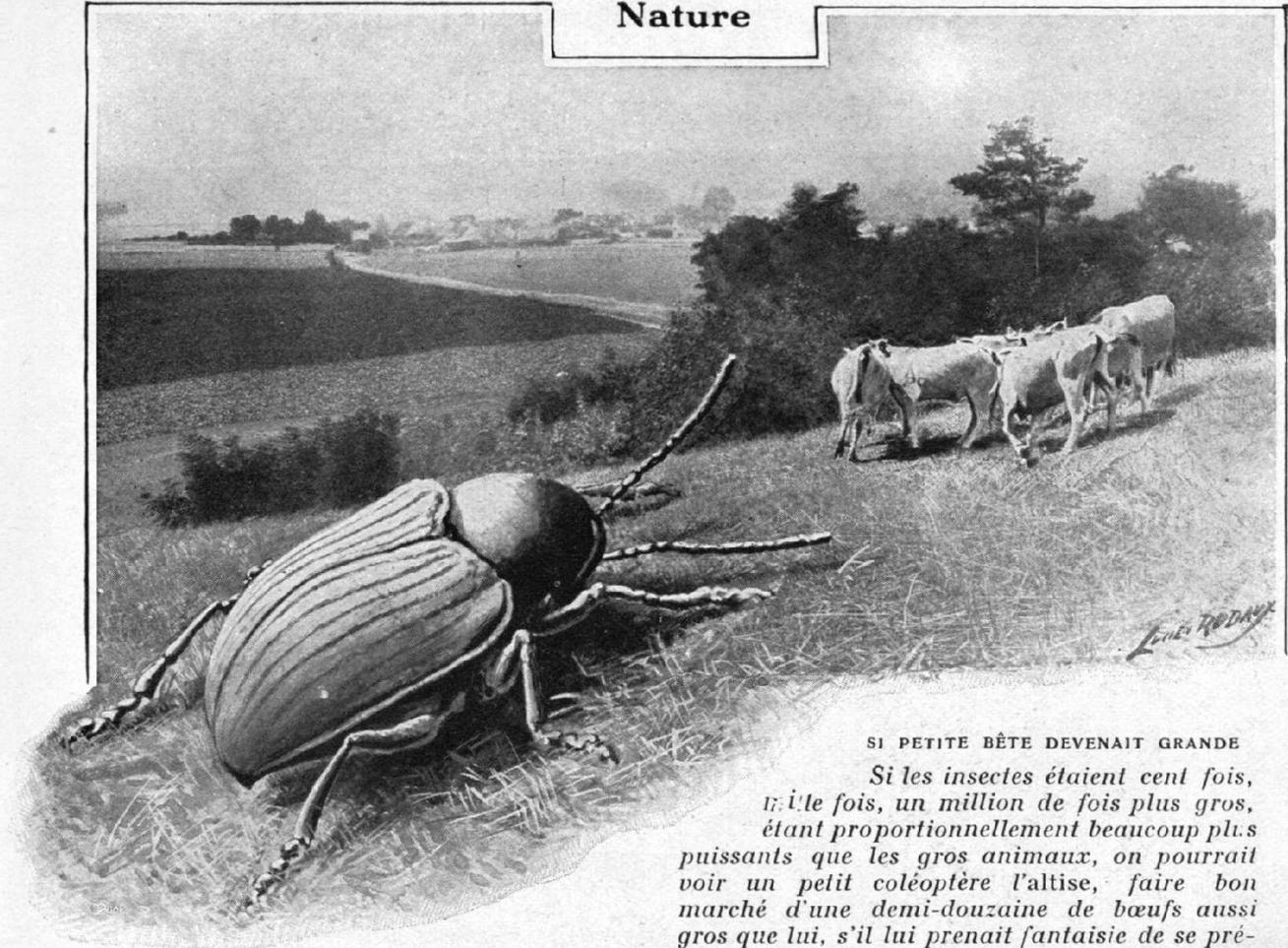
La statue de Garibaldi à Paris.

LE CENTENAIRE DE GARIBALDI (né à Nice le 4 juillet 1807) a été célébré dans toutes les villes d'Italie avec éclat. La maison de Caprera, où le héros de l'indépendance a vécu ses derniers jours, est désormais propriété nationale. — De son côté, Paris a voulu associer à la célébration de la Fête nationale le souvenir du général venu au secours de la France en des jours malheureux. Sa statue, œuvre du sculpteur V. Cochi, a été inaugurée au square Lowendal, le 13 juillet, en présence du chef de l'Etat, de toutes les notabilités officielles et d'une délégation des survivants de la légion garibaldienne. Le général Canzio, gerdre du grand homme que l'on glorifiait, représentait le gouvernement italien. Le lendemain, à la revue de Longchamp, le d'île des « chemises rouges » a soulevé l'enthousiasme populaire.

UN ACCORD ENTRE LA FRANCE ET LE JAPON a été conclu le 19 juin en vue du respect réciproque de leurs droits actuels en Asie. C'est une garantie de plus pour la paix générale.



M. Fallières et les ministres assistant à l'inauguration.



SI PETITE BÊTE DEVENAIT GRANDE

Si les insectes étaient cent fois, 17:1 le fois, un million de fois plus gros, étant proportionnellement beaucoup plus puissants que les gros animaux, on pourrait voir un petit coléoptère l'altise, faire bon marché d'une demi-douzaine de bœufs aussi gros que lui, s'il lui prenait fantaisie de se précipiter sur eux... par bonds d'un kilomètre.

LES MONSTRES MINUSCULES

Nul prodige accompli par l'homme n'est comparable à ceux des monstres minuscules, insectes, petits animaux, doués par la nature d'une force extraordinaire qui vient d'être établie de façon mathématique par un travail des plus intéressants. On verra que l'éléphant ou le boeuf ne sont que des pygmées à côté d'une puce ou d'un hanneton et que l'hirondelle bat, comme elle le veut, l'automobile la plus rapide! ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

GAVARNI montre, dans un de ses dessins, deux débardeurs aux prises. Le premier, gigantesque, dit à l'autre, minuscule :
— Viens-y donc, eh! trop petit!
Et l'autre riposte, fièrement :
— Viens-y donc toi-même, eh! trop grand!

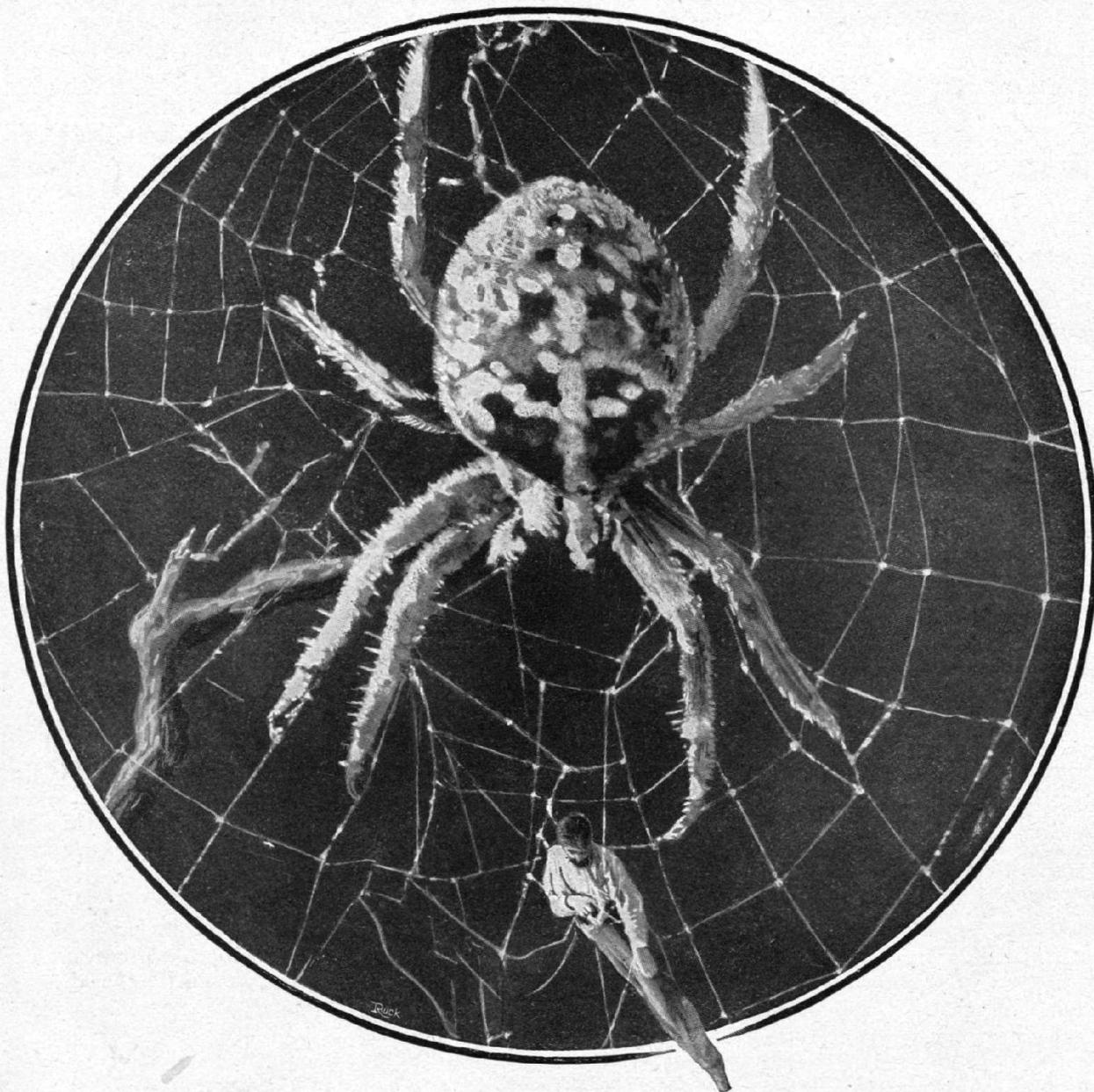
Les observations prises sur la nature confirment cette noble réponse de David à Goliath! Les animaux sont, en général, d'autant plus forts qu'ils sont plus petits. Tout le monde sait que la puce saute à une hauteur égale à plus de deux cents

fois sa hauteur; un homme qui serait doué d'un ressort aussi puissant franchirait d'un bond la tour Eiffel, sans crainte de s'empaler sur le paratonnerre qui la termine. Mais cet exemple n'est pas le seul; les vignes, par exemple, sont en butte aux déprédations d'un petit insecte qui n'est guère plus gros que la puce et que l'on nomme l'altise. Cette altise exécute des bonds égaux à quatre cents fois sa hauteur et dépassant cinq cents fois sa longueur. Supposons que l'altise soit aussi grosse que l'homme; celui-ci, pour la poursuivre, devrait être muni de bottes susceptibles de

lui faire exécuter des sauts de 125 mètres de longueur!

Un naturaliste belge, M. Félix Plateau, a fait de nombreuses expériences sur ce sujet. Pour mesurer les efforts de traction que peuvent exercer les insectes, il a cons-

soit, à son tour, entraînée. Le naturaliste a ainsi reconnu qu'un hanneton était *vingt et une fois plus vigoureux qu'un cheval*; l'abeille est *trente fois plus vigoureuse*. En effet, un cheval ne peut exercer un effort supérieur à cinq ou six fois son poids, alors

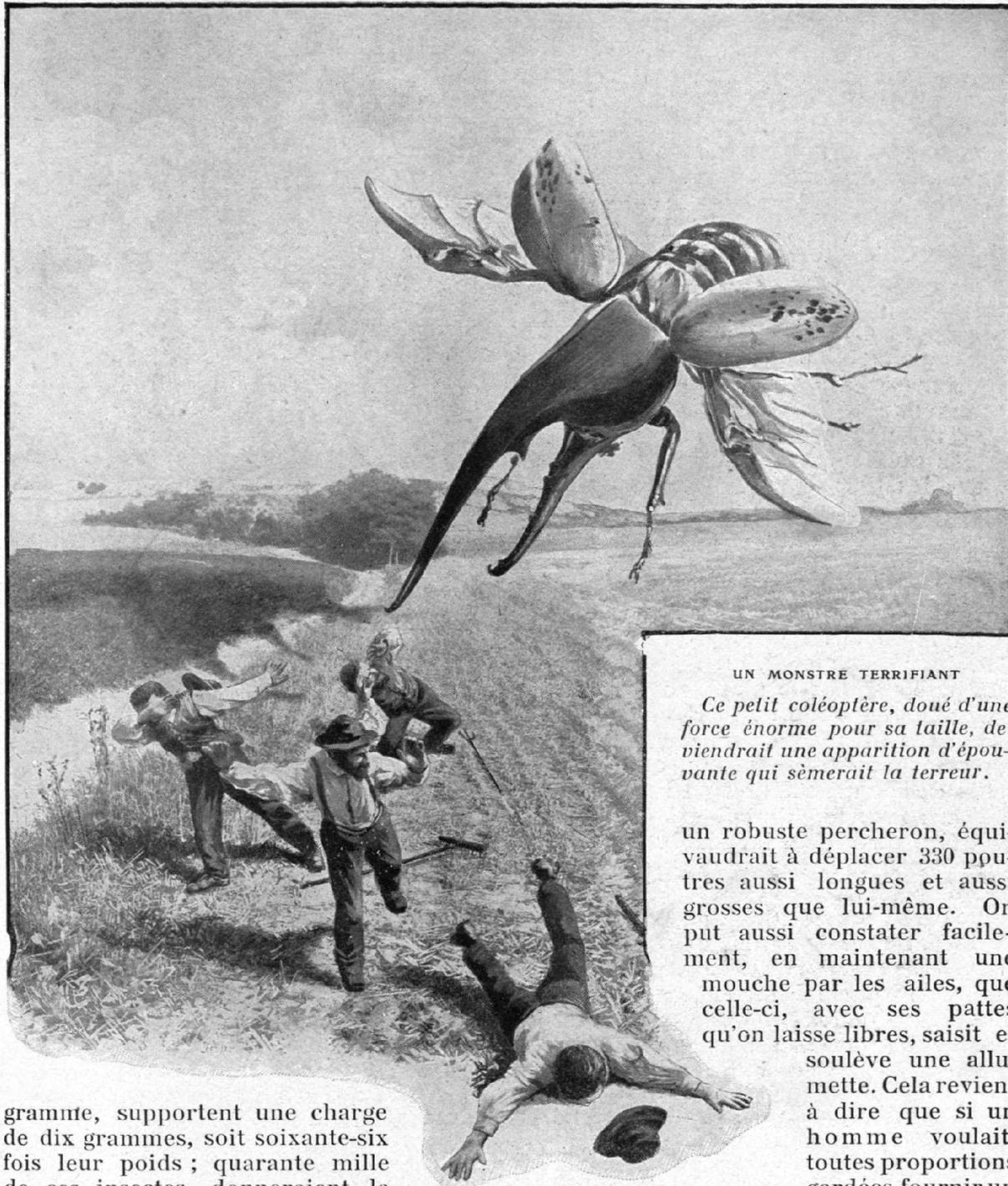


L'HOMME PRIS COMME UN MOUCHERON

Les imaginations les plus fertiles ne sauraient concevoir un monstre plus redoutable et plus hideux que cette araignée grossie au point de retenir dans ses filets, effroyable matériel de guerre, un homme de forte taille aussi facilement qu'une araignée ordinaire retient un moucheron qu'elle dévore.

truit un petit appareil très pratique : une sorte de harnais minuscule qu'on passe à l'insecte et qui traîne, par un fil passant sur une poulie, un plateau. L'animal, pourvu de ses harnais, se met en marche; on place sur le plateau des poids de plus en plus lourds, jusqu'à ce que la bestiole

qu'un hanneton traîne sans grand effort une charge équivalant à quatorze fois son poids et qu'une abeille attelée met aisément en branle un chariot pesant vingt fois plus qu'elle-même. Ces chiffres ne s'appliquent qu'à des « sujets » très ordinaires; certains, pesant un sixième de



UN MONSTRE TERRIFIANT

Ce petit coléoptère, doué d'une force énorme pour sa taille, de viendrait une apparition d'épouvante qui sèmerait la terreur.

un robuste percheron, équivaldrait à déplacer 330 poutres aussi longues et aussi grosses que lui-même. On put aussi constater facilement, en maintenant une mouche par les ailes, que celle-ci, avec ses pattes qu'on laisse libres, saisit et soulève une allumette. Cela revient à dire que si un homme voulait, toutes proportions gardées, fournir un

gramme, supportent une charge de dix grammes, soit soixante-six fois leur poids ; quarante mille de ces insectes donneraient la valeur d'un solide cheval de gros trait.

M. Plateau a aussi rencontré un autre coléoptère, un petit onthophage, pesant un demi-décigramme, qui va jusqu'à pousser près de cent fois son poids ! Si nous avions autant de « nerf », nous devrions jongler avec des poids de six mille kilogrammes et l'éléphant devrait culbuter des montagnes.

Un autre auteur a montré qu'un perce-oreilles, attelé à un petit chariot, traîne sans difficulté huit allumettes, ce qui, pour

pareil travail, il devrait soulever une poutre de 8^m,50 de long et de 0^m,40 de côté.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement chez les insectes que l'on rencontre une pareille force musculaire, mais aussi chez les mollusques. C'est ainsi que M. Plateau a déterminé l'effort de traction nécessaire pour provoquer l'ouverture des valves, c'est-à-dire pour vaincre la contraction des muscles qui les maintiennent fermées. Ses expériences ont porté sur un assez grand nombre de mollusques ; le dispositif en est

fort simple. Deux crochets métalliques sont introduits entre le bord des valves : l'un sert à suspendre le mollusque, l'autre soutient un plateau de balance que l'on charge graduellement de poids, jusqu'à ce que les valves commencent à bailler et s'écartent nettement d'un bon millimètre. Les valeurs ainsi obtenues sont énormes. Ainsi, une huître pied de cheval peut soutenir, sans s'ouvrir, un poids de dix-sept kilogrammes ! Un homme qui voudrait l'imiter serait obligé d'enlever à bout de bras, — ce qui serait un peu gênant, — 80 grosses locomotives. La « clovisse » des Marseillais porte plus de cinq kilogrammes et la moule peut résister à des efforts de traction de trois kilogrammes. Tous ces mollusques supportent, par conséquent, plusieurs centaines de fois leur propre poids. Les rapports les plus élevés ont été fournis par un petoncle et une telline qui supportent respectivement 492 et 346 fois leur propre poids, coquille comprise. Imaginez un acrobate soulevant un poids de trente-cinq mille kilogrammes...

La force des crabes est inouïe ; pour l'évaluer exactement, on attache l'animal sur une planchette placée verticalement ; la partie immobile de la pince est solidement fixée au moyen d'un fil de laiton. Ce doigt mobile laissé libre, on fixe assez près de son articulation un second fil de laiton se prolongeant inférieurement en une tige verticale à laquelle est suspendu un plateau de balance que l'on peut charger de poids.

Le crabe maintient, en général, la pince fermée. Des poids, puis de la grenaille de plomb sont versés dans le plateau jusqu'à ce que la pince commence à s'ouvrir. Il faut, bien entendu, obliger l'animal à mettre en jeu son maximum d'énergie musculaire. Dans ce but, on introduit une épingle à cheveux entre la queue repliée et la paroi du ventre et on l'agite. Cette titillation est particulièrement désagréable au crabe, qui, de rage, serre sa pince le plus possible.

En procédant de la sorte, M. Plateau a constaté que la force de contraction de la pince pouvait, chez le crabe, dépasser 2 kilogrammes. Il a trouvé 2 kg 322 grammes comme poids moyen auquel la contraction des muscles fléchisseurs de la pince gauche fait équilibre et 1 kg 959 grammes pour la pince droite. Si l'on rapporte ces valeurs au poids de l'animal, on trouve que la pince droite du crabe, c'est-à-dire la plus faible, est capable de soute-

nir près de trente fois le poids du corps tout entier, tandis qu'un homme adulte, du poids moyen de 70 kilogrammes, servant le dynamomètre avec la main droite, ne développe qu'une force de 50 kilogrammes environ, c'est-à-dire d'un peu plus des deux tiers de son propre poids.

Cette force, si remarquable qu'elle soit, ne l'est peut-être pas encore tant que celle déployée par les petits oiseaux dans leur migration. Ils traversent sans se reposer des espaces immenses, par exemple, d'une traite, la Méditerranée. Si l'on songe aux vents terribles qui règnent parfois sur la mer, on voit quel travail considérable représente le passage du Midi de la France en Afrique et *vice versa*. L'hirondelle arrive à faire de 90 à 150 kilomètres à l'heure, ce qui est humiliant pour les automobilistes.

LES PETITS ANIMAUX, CONSTRUCTEURS DE DEMEURES COLOSSALES

Voilà pour les prodiges de force musculaire. Admirons maintenant le travail, voyons les tout petits, architectes et constructeurs. On sait que les termites élèvent des demeures colossales. Celles-ci se présentent sous la forme d'énormes monticules en forme de pain de sucre ou de dunes à plusieurs pointements et édifices à l'aide d'une terre si dure qu'un homme ou un bœuf peut monter dessus sans les défoncer. Ces monticules d'argile triturée peuvent avoir jusqu'à cinq mètres de hauteur, soit *mille fois la longueur* d'un des ouvriers qui les ont élevés. La tour Eiffel, qui nous paraît si grande, n'a en somme que 187 fois la taille de l'homme. Si celui-ci voulait — et pouvait — faire aussi grand que le termite, il devrait élever une construction de 1.600 mètres, soit, à peu près, la hauteur du puy de Dôme.

Sans aller si loin, nous avons, tout près de nous, les constructions des fourmis, qui, tantôt, pénètrent dans le sol, tantôt s'élèvent en monticules de structures variées. Dans le premier cas, le sol est miné parfois jusqu'à une profondeur d'un à deux mètres de canaux entrecroisés, qui, mis à bout, formeraient certainement une longueur égale à cent mille fois la longueur d'une fourmi. Le métropolitain n'est rien à côté.

Fourmis et termites construisent des nids sur les tiges des arbres ; les nids des seconds portent le nom caractéristique de « têtes de nègres » et sont parfois si lourds qu'ils font craquer les arbres les plus résistants.



UN MONSTRE INVULNÉRABLE

Cette courtilière, hôte malfaisant de nos jardins, deviendrait un être invulnérable aux balles des fusils.



cyphonie fourchue et de la cyphonie tripide; la tête de ce bocydium globulaire s'agrément de boules perchées sur des branches; l'œda et le membrace sont invraisemblablement bossus.

La nature, prise ici d'une sorte de fantaisie joyeuse, s'est montrée maternelle pour d'autres insectes en les recouvrant d'une peau si dure que

Mais voici les chalicodomes (assez analogues aux abeilles) qui construisent, au vol, avec du véritable mortier, des demeures si solides qu'elles pèsent jusqu'à 30 kilos et qu'il faut des instruments de fer pour les entamer. Certains de ces nids, toujours tournés vers le Midi et semblables à des paquets de boue projetés par une voiture contre un mur, ont été construits avec des matériaux recueillis à 2 kilomètres de là: l'infortunée bestiole ne rapportant à chaque voyage qu'une boulette de la grosseur d'une tête d'épingle, on voit quel travail colossal cela représente.

LES PETITS ANIMAUX, VÉRITABLES ARSENAUX DE GUERRE

Les imaginations des auteurs des féeries les plus abracadabrantes semblent timides à côté des réalités observées chez les insectes. La nature a semblé s'amuser en fabricant le sphongophone balliste avec sa tête prolongée par une corne qui revient presque jusqu'à la partie postérieure en passant par-dessus le dos; le sphongophone de Bennet dont l'appendice de devant rencontre l'appendice de derrière; voilà les abdomens vaudevillesques de la

certaines coléoptères originaires des cassides, par exemple, ne peuvent se transpercer qu'avec une épingle frappée à coups de marteaux et on en fait des bijoux en les incrustant de pierreries, comme des métaux!

Outre cette carapace, que de moyens de défense qui constituent un véritable arsenal de chirurgie, depuis les larges mandibules des capricornes, qui sont de véritables forceps, jusqu'à l'aiguillon de l'abeille, que l'on ne saurait mieux comparer qu'à une seringue de Pravaz. D'autres, comme par exemple, les actinies, torpilles qui, au moment voulu, envoient des myriades de flèches dans l'animal qui vient troubler leur repos. Les bombardiers, eux, procèdent autrement en employant le canon; ces insectes, en effet, quand on les poursuit, émettent en arrière une fumée âcre en produisant une véritable explosion, qui suffit à mettre en fuite leur ennemi.

Toutes ces bêtes, d'ailleurs, présentent une résistance vitale incomparablement supérieure à la nôtre. Voyez un peu celle des tortues.

Nous nous sommes donné beaucoup de peine, raconte le naturaliste Kersten, pour trouver une manière quelconque de tuer les

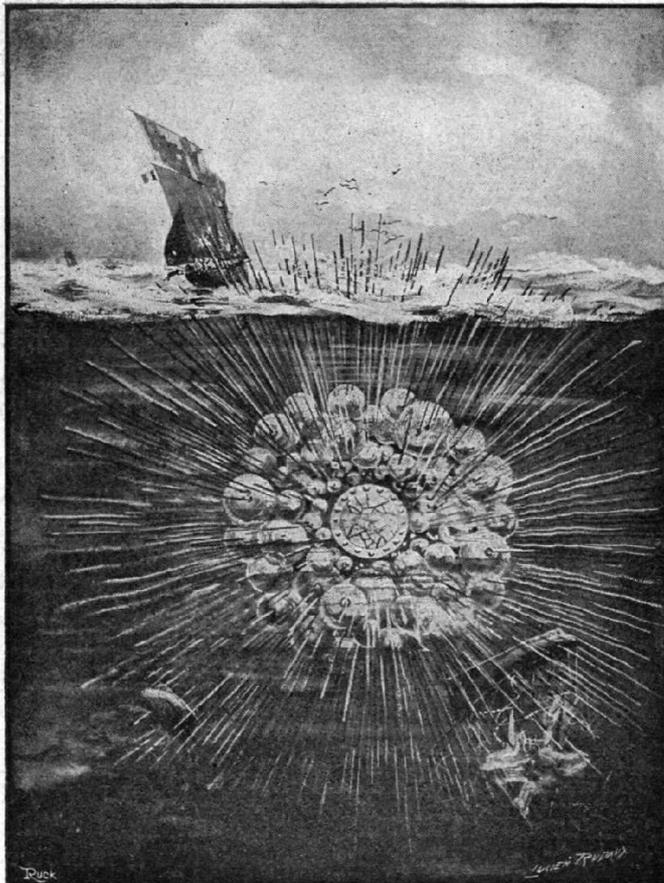
tortues que nous voulions placer dans nos collections, en les torturant le moins possible et en évitant autant que faire se pouvait d'endommager la peau et la carapace; mais leur vitalité déjoua tous nos efforts. Il ne nous resta finalement qu'à scier circulairement, sur le côté, la carapace résistante dans laquelle se réfugiait l'animal en vie, puis à déterminer la mort en lésant seulement alors les parties nobles. J'entrepris plus tard des expériences nombreuses dans le but de rechercher le procédé le plus propice pour tuer ces animaux. Je plaçai l'animal, la tête en bas, dans un seau rempli d'eau, je serrai le cou dans un lacet aussi solidement que possible: mais, même après avoir été privé d'air pendant des jours, l'animal vécut encore aussi sain que précédemment; j'enfonçai une forte aiguille entre la tête et la première vertèbre cervicale et je la remuai de côté et d'autre afin de séparer le cerveau de la moelle: vains efforts, la tortue demeura vivante. J'essayai de l'empoisonner: à l'aide d'un tube de verre effilé, j'insufflai de l'alcool dans la bouche et dans les cavités buccales et nasales et je répétai cette manœuvre avec une solution de cyanure de potassium, j'insufflai même cette redoutable liqueur dans les cavités oculaires et dans les points limités où la peau avait été dénudée; à ma grande stupéfaction, la tortue resta en vie. La décollation, elle-même, n'atteint pas le but proposé; car, pendant des jours encore, la tête décapitée mord aux alentours, et les membres s'agitent avec le tronc pendant un temps assez long. Le seul moyen qui paraît efficace pour tuer une tortue sans l'ouvrir, consiste

à la plonger dans un mélange réfrigérant, car ces animaux qui d'ailleurs ont la vie si dure, sont absolument vulnérables au froid.

Certains animaux sont des « monstres » non par leurs formes mais par leurs fonctions. Mais là ils sont trop et il nous faut nous borner. Contentons-nous de citer les noctiluques qui, quoique microscopiques, produisent le magnifique spectacle de la phosphorescence de la mer. D'autres se font remarquer par leur grande vitalité: on les coupe en deux et on croit les avoir tués. Point. Chaque tronçon se transforme en un animal complet. En divisant, nous avons multiplié; c'est à y perdre son arithmétique. Certains restent des mois, des années entières, sans bouger et sans manger: et c'est le cas des minuscules tanguettes qui vivent dans la mousse. Quand celle-ci est humide, ils font bombance, mais qu'elle vienne à sécher, ils ne s'en font pas plus de bile: ils s'endorment jusqu'à ce qu'une goutte d'eau vienne les réveiller.

En admirant l'art, l'ingéniosité de ces êtres microscopiques forcés de se livrer à une lutte géante pour vivre, écrasés qu'ils sont par tout ce qui les entoure, comment ne pas s'écrier en renversant le mot de Gavarni cité au début de cet article: « C'est cela qui donne une triste idée de l'homme! »

HENRI COUPIN.



UN EFFROYABLE SOUS-MARIN

Ce petit animal marin, actuellement microscopique, est un véritable arsenal de guerre qui irradie des myriades de flèches. Grossi dans les proportions que montre notre dessin, il mettrait à mal une flotte puissante.



CE QU'IL FAUT A UN BARMAN

C'est, outre les innombrables liqueurs : le sucre en poudre, la râpe à muscade, les chalumeaux, le poivrier, un citron, un verre, des flacons comple-gouttes et des limbales en argent. Ajoutez-y le génie du dosage et des mélanges !

AMERICAN DRINKS

La plupart de nos lecteurs et surtout de nos lectrices n'ont pas pénétré dans les établissements où les "barmen" préparent avec leur art raffiné de mystérieuses mixtures. Cet article leur apportera des renseignements précieux sur la confection de ces breuvages compliqués et savants : les boissons américaines ☞ ☞



DEUX CENT QUARANTE boissons différentes, allant de la limonade inoffensive à l'effroyable mixture qui eût congestionné Coupeau, l'alcoolique de *L'Assommoir*, tel est le total formidable des combinaisons diverses que doit connaître théoriquement et pratiquement le barman.

L'aspect seul du comptoir où il évolue est fait pour inspirer le respect au profane qui s'imaginerait qu'il s'agit là d'une tâche facile. Le bar américain est au café ce qu'est une quarante chevaux à une diligence. Il y a loin de notre verseur qui épanche à vue de nez la morne absinthe, le sempiternel vermouth, voire le simple

café-crème, à ce chimiste qui dose les mélanges les plus divers avec une habileté prodigieuse et une prestesse surprenante. Une goutte de liquide en trop et ce cocktail devient atroce au goût ; l'oubli de ce mince zeste de citron, de cette muscade râpée, de ce filet de liqueur, compromettrait le goût harmonieux de cette autre boisson. Le barman accomplit en se jouant une besogne de pharmacien. On l'entoure de vénération. Les consommateurs les plus avertis prennent les hautes chaises de bar qui lui font vis-à-vis et contemplant son méticuleux travail avec une véritable admiration. Il en est qui sont des ouvriers. D'autres sont des artistes ! Ce sont les créateurs ! En Amérique, patrie du bar, — il n'y a guère

qu'une quinzaine d'années que celui-ci existe réellement en France — l'inventeur d'un cocktail est un homme considérable et considéré. Il dédie sa trouvaille à l'homme du jour, Roosevelt ou Mark Twain. L'époque est peut-être prochaine où grâce au génie d'un barman français, nous aurons le cocktail Fallières ou le julep Marcel Prévost! Une des dernières trouvailles yankees est l'*oyster cocktail*, le cocktail aux huîtres qui provoqua une histoire assez fâcheuse : des négociants avaient eu l'idée de mettre des huîtres en bouteilles pour les vendre aux tenanciers de bars. Hélas ! ce breuvage était pernicieux, les huîtres en bouteilles empoisonnèrent des dégustateurs et le bureau de l'hygiène municipale de Chicago démontra que l'*oyster cocktail* était « une infecte pourriture ». Le plus triste c'est que les huîtres furent saisies dans tous les bars et qu'il y en avait pour des millions dehors ! Cette anecdote ne découragera point les novateurs dont l'ingéniosité est parfois spirituelle. Écoutez plutôt la recette donnée par Alphonse Allais d'une très authentique boisson américaine : *Stars and stripes for ever* (les étoiles et les raies du drapeau américain) :

Dans un verre flûte versez sans mélanger, crème de noyaux, marasquin, chartreuse jaune, curaçao et champagne.

Voilà pour les raies...

Quant aux étoiles, vous les apercevrez aussitôt que vous aurez d'un seul coup, lampé cette spiritueuse polychromie !...

Certes, l'alcool étant la base de l'énorme majorité de ces boissons, il n'est pas à souhaiter que les bars américains se multiplient en France, d'autant que le bar n'est pas, comme le café, propice aux conversations, on y vient pour boire, uniquement.

Mais l'ensemble est coquet et d'une merveilleuse propreté. Le barman est un gentleman dont la veste en coutil blanc affiche la plus irréprochable fraîcheur, il a une jolie cravate et ses mains de prestidigitateur sont soignées. Les outils sont nets et étincelants ; la verrerie éblouit, le nickel des gobelets aveugle ! Le barman, bien payé, est parfois d'excellente extraction bourgeoise. Au temps où les Anglais n'avaient pas encore pénétré au Transvaal, un de nos compatriotes, jeune homme fort bien élevé, pourvu de parchemins authentiques, partit là-bas dans l'intention de fonder une maison de commerce. Il ne réussit guère, malgré les très hautes relations qu'il se fit dans le pays ; alors il se

livra à des études spéciales et devint barman. Il n'en fut pas moins bien considéré et garda toutes ses relations ; les jours où il obtenait un congé, il troquait sa veste de coutil contre un smoking et se rendait dans les salons amis où il était fort bien accueilli.

Une considération à noter : la boisson américaine étant fort coûteuse ne peut guère devenir une consommation populaire chez nous. Elle n'a pas peu contribué à répandre ce qu'un hygiéniste distingué appelle « l'alcoolisme des classes dirigeantes ». Pour exciter la soif, le barman laisse à la disposition de ses clients des pommes de terres frites froides, abondamment salées, des grains de café, du cumin, etc., etc. ; on croque ces diverses substances qui préparent le gosier à la douche d'alcool glacé savamment préparée. Je vous dis que c'est tout un art...

LE BAR AMÉRICAIN CHEZ SOI

Rien n'est plus amusant que de faire chez soi le travail du barman. A l'intention de nos lecteurs nous avons pris l'interview d'une personnalité autorisée en la matière qui a bien voulu soulever en notre faveur les voiles des dosages et percer les arcanes des mélanges.

Les instruments indispensables sont les suivants : un pile-glace américain ; un shaller (double timbale), une passoire à cocktails, une grande cuiller à soda, un porte-épices ; une râpe à muscades ; deux poivriers ; quatre flacons à bouchons-goutte ; les trois mesures à whisky, brandy et liqueurs.

Les boissons américaines se subdivisent en dix-neuf catégories : les cocktails, les cobbler, coolers, crustas, daisies, egg nogs, fixes, fizzes, flips, juleps, jours, slings, smaskes, limonades, sangarees, punches, grogs, toddies, pousse-café et cups.

Avant d'entrer dans l'énumération et le détail de ces boissons jolies comme des pierres précieuses et d'une saveur attirante même pour les antialcooliques les plus endurcis, je voudrais vous donner quelques recettes préconisées par l'immortel *Captain Cap*, le héros d'Alphonse Allais. Voici son *corps e reviver* :

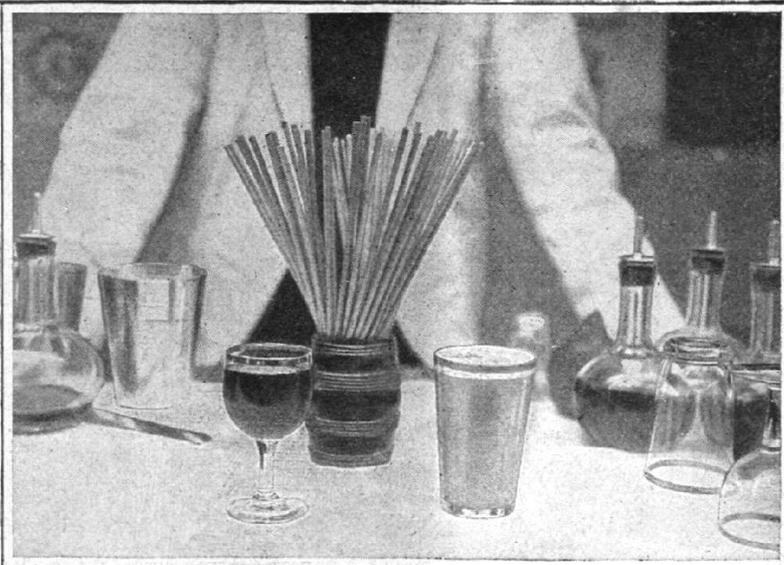
Cette consommation d'une si originale fantaisie, est assez difficile à préparer, les produits qui la composent étant eux-mêmes de densités fantaisistes. Il s'agit de verser à l'aide d'une petite cuiller, avec infiniment de précaution

American Drinks



EN AMÉRIQUE : UN BAR ÉLÉGANT

Devant une clientèle choisie, éprise des différents flips et cocktails qu'il confectionne avec un art souverain, le barman, docte comme un chimiste, adroit comme un prestidigitateur, secoue les mélanges, bat les œufs, dose l'angustura et le sherry pour servir, glacée à point, l'impeccable boisson américaine.



sifs, d'excellents aliments : le lait et les œufs. L'œuf donne à l'Américain l'illusion de se sustenter, de faire, selon l'hygiène moderne, de la suralimentation. Ainsi ont été inventés les *flips* et les *egg noggs*. Voilà la recette du « Baltimore egg nogg » :

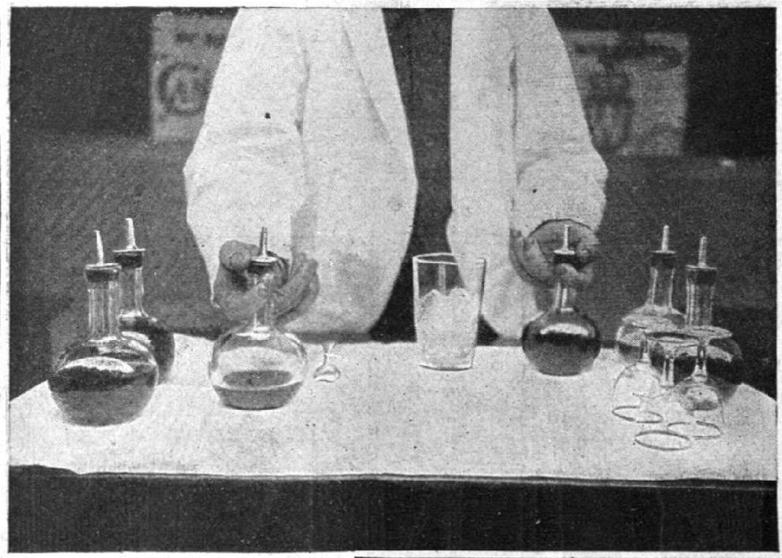
Mettez dans votre grande timbale : un jaune d'œuf, trois quarts de cuiller à bouche de sucre en poudre ; un peu de muscade râpée et un peu de cannelle en poudre ; battez-le comme une crème fouettée : ajoutez quatre morceaux de

PREMIÈRE OPÉRATION

S'assurer que les innombrables ingrédients nécessaires à la confection du breuvage se trouvent bien à portée de la main.

pour ne pas les mélanger, les douze liqueurs suivantes : grenadine, framboise, anisette, fraise, menthe blanche, chartreuse verte, cherry-brandy, prunelle, kummel, guignolet, kirsch et cognac. On avale d'un seul coup.

Dans la plupart de ces mélanges figurent d'inoffen-

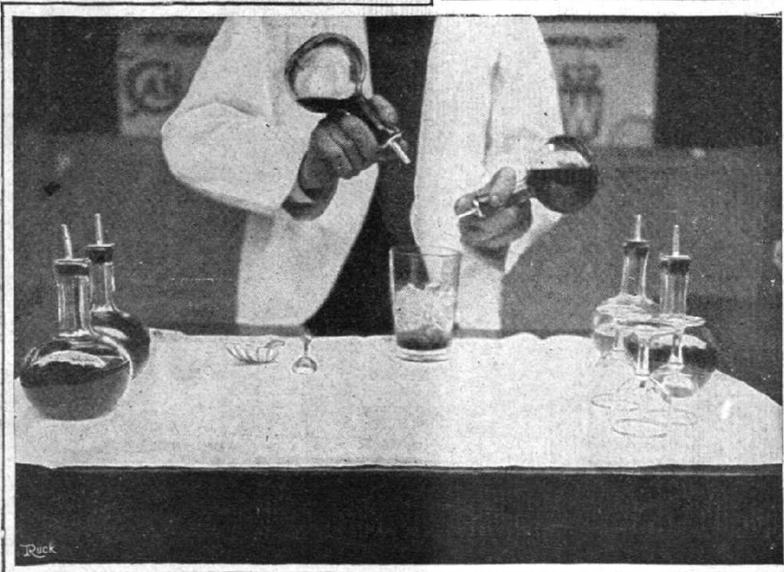


LES MÉLANGES

Le barman, dans les flacons compte - gouttes, a toujours devant lui ces six liquides : angustura, curaçao, orange-bitter, absinthe, crème de noyaux, peach-bitter, liqueurs fondamentales!

glace, un verre à liqueur de cognac ; un demi-verre à liqueur de rhum ; un verre et demi à liqueur de madère. Remplissez la timbale avec du bon lait et agitez fortement. Passez dans un grand gobelet et râpez dessus un peu de muscade. Servez avec de grandes pailles.

Il y a de l'alcool mais il y a aussi du lait et des œufs ! Ainsi le Captain Cap recommandait un lait de poule à

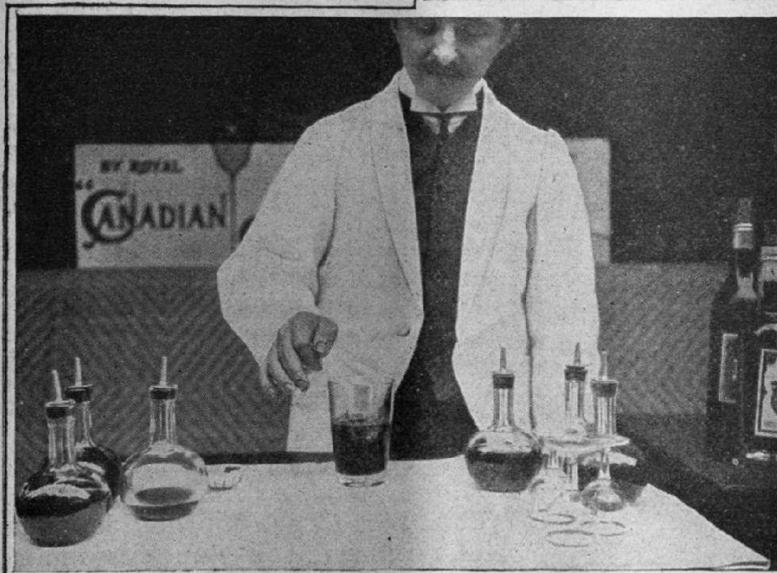
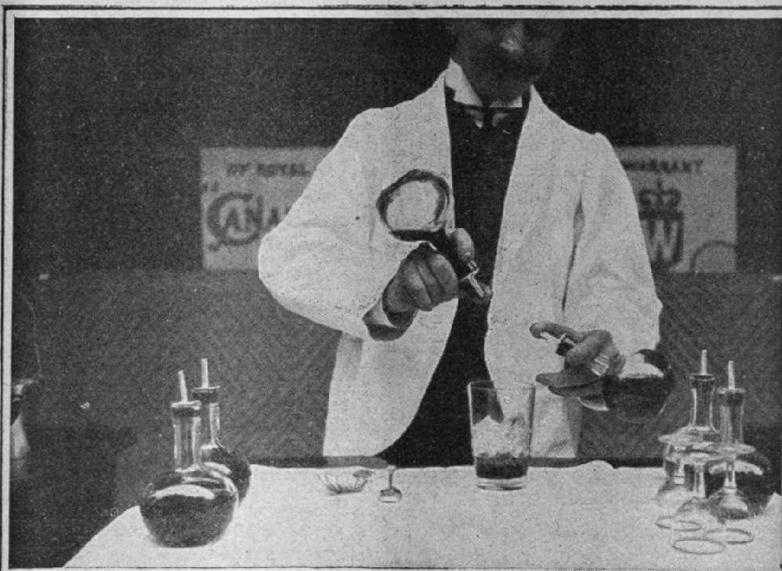


LE DOSAGE

Chaque jet de liquide qui sort du compte-gouttes s'appelle un « trait » mais il faut savoir doser ce trait exactement.

la bière au gingembre! Vous mettez un œuf battu avec de la muscade dans de la bière chaude et vous avalez. « Rien de tel au début d'un rhume », ajoutait gravement le Captain Cap.

Les flips sont des œufs battus avec une demi-cuillère à bouche de sucre en poudre dans du cognac (*brandy flip*), dans du scotch whisky (*whisky flip*), dans du porto rouge (*port flip*), dans du xérès pâle (*sherry flip*) agrémenté du jus exprimé d'un citron et versé dans de la bière au gin-



UN MOMENT DIFFICILE

Il s'agit de verser la liqueur dont le goût doit seulement être soupçonné.

occuper surtout des boissons d'été. Voici la plus connue et la plus compliquée aussi : le *mint julep* :

Faites dissoudre dans le gobelet au tiers rempli d'eau : une cuillère à bouche de sucre en poudre. Ajoutez : un verre et demi à madère de cognac et quatre branches de menthe fraîche. Pressez-les bien et remplissez le verre de glace pilée. Retirez les brins de menthe

AGITEZ !

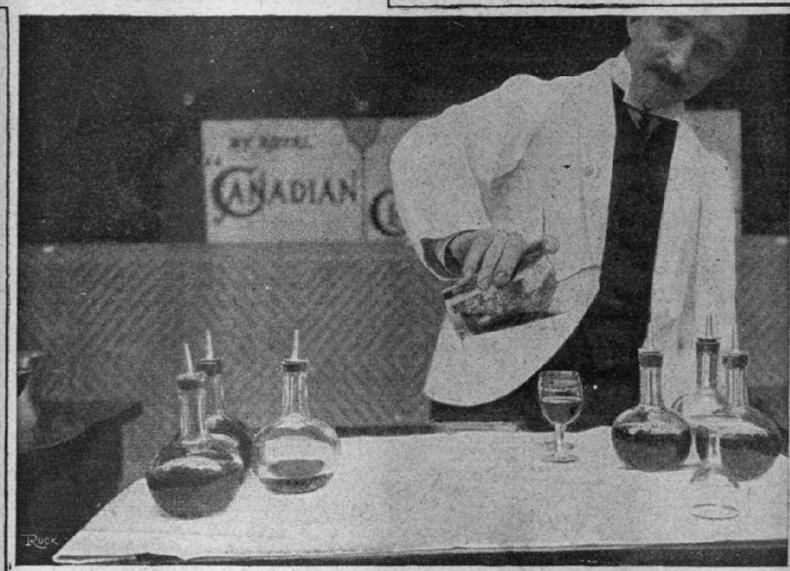
L'opération de l'agitation se fait avec une cuiller spéciale et doit être conduite avec célérité.

gembre, cela devient le *glasgow flip*.

Voici la recette du *port flip* :

Dans le gobelet en argent à moitié empli de glace en petits morceaux, versez quatre traits de curaçao (une petite cuillerée à café), deux traits de crème de noyaux, une petite cuillerée de sucre en poudre, ajoutez un jaune d'œuf bien frais, finir avec du porto rouge frappé ; passez, versez, saupoudrez de muscade et servez.

Mais la saison actuelle nous commande de nous



VERSEZ !

Le cocktail est enfin prêt ; il passe du gobelet préparatoire empli de glace aux petits verres dans lesquels on les servira.

et mélangez bien votre boisson. Dans un autre gobelet, plantez les branches de menthe en forme de bouquet, les queues en bas et versez dessus votre préparation. Ornez de fruits de saison (cerises, fraises, etc.) et quartiers d'oranges. Arrosez le dessus avec un peu de rhum et saupoudrez avec du sucre en poudre. Placez deux grandes pailles en travers du verre et servez.

Passons au *champagne julep* qui se fait avec de l'eau de seltz, du champagne frappé, des tranches d'orange et six grains de raisin et arrivons à l'imposante théorie des *cocktails*.

Le plus apprécié : le *Martini cocktail* se prépare ainsi :

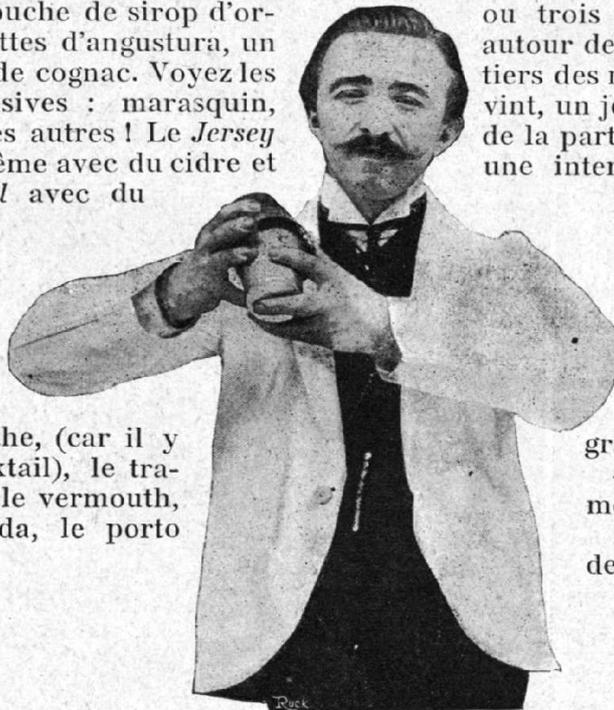
Prenez le grand gobelet, remplissez à moitié de glace pilée, versez quatre « traits » d'orange-bitter, un trait d'absinthe, trois traits de curaçao, trois de crème de noyaux, finir avec gin et vermouth de Turin.

Le gin cocktail, le plus connu s'obtient ainsi :

Dans le gobelet rempli à moitié de glace en petits morceaux, versez trois traits d'angustura, trois de curaçao, trois de crème de noyaux, finir avec gin; agiter, passer, ajouter reste de citron et servir avec des chalumeaux.

Le *cocktail indien* a changé ainsi la formule : une cuiller à café de sirop de framboise, une de curaçao, six de marasquin, six gouttes d'angustura et un verre à madère de cognac; le *cocktail japonais* : une cuiller à bouche de sirop d'orgeat, quatre gouttes d'angustura, un verre à madère de cognac. Voyez les matières inoffensives : marasquin, orgeat, à côté des autres ! Le *Jersey cocktail* se fait même avec du cidre et le *Derby cocktail* avec du sirop d'ananas.

Entrent encore dans la composition des vingt-quatre sortes de cocktails classiques : l'anisette, le bitter, l'absinthe, (car il y a l'absinthe cocktail), le tranoï, le whisky, le vermouth, le cognac, le soda, le porto rouge, etc., etc.



UN BARMAN PROFESSEUR

M. Walter Poser, un maître barman acclimaté Parisien qui nous donna pour cet article des recettes précieuses, forma vingt-six élèves répartis dans les divers bars américains de Paris.

Le *Sherry Cobbler* est la boisson américaine qui s'intronisa la première en France ; on en parle dans *Bébé*, le fameux vaudeville qui ne remonte pas à hier. Sa composition est assez simple.

Remplissez un verre moyen à moitié de glace pilée, versez deux traits de crème de noyaux, deux de curaçao, une cuillerée à café de sucre en poudre, finir avec du sherry, bien remuer, ajouter un rond d'orange, un rond de citron, des fruits de saison et, au moment de servir, verser doucement un peu de porto rouge sans mélanger.

Mais il est grand temps de parler de plus innocentes boissons, Voici, rêve des journées de canicule, l'*ice-cream soda* :

Dans un récipient rempli de glace pilée, versez deux verres à liqueur de crème de vanille et une de kirsch ; complétez avec moitié lait, moitié eau de seltz. On peut varier selon les goûts et remplacer la crème de vanille par la crème de cacao ou telle autre liqueur douce au choix. On peut également substituer le rhum au kirsch.

Et il y a les limonades, compliquées de citron, d'orgeat, de cherry, de vin du Rhin, de vin de Bordeaux, des inévitables œufs frais, voire de bicarbonate de soude.

Toutes ces préparations laborieuses sont le fruit de longues méditations. Dans un bar très parisien, fréquenté par deux ou trois maîtres de la littérature autour desquels se groupent volontiers des néophytes frémissants, survint, un jour, un reporter. Il venait, de la part de son journal, demander une interview à l'un des maîtres présents : ce que celui-ci avait le plus ardemment convoité dans sa vie.

L'interviewer ayant exposé l'objet de sa visite, se tut. Au milieu d'un silence respectueux, le maître réfléchit puis, gravement :

— Inventer un cocktail, mon cher confrère.

Le barman eut un sourire de supériorité !



LE JEU DU DIABLE AUX TUILERIES au commencement du XIX^e siècle. Cette gravure de Duplessis-Bertaux, le célèbre imagier des scènes de la rue, prouve qu'à un siècle d'intervalle, au commencement du XIX^e comme à celui du XX^e, l'engouement fut le même pour le jeu du Diable. Son nom a simplement été changé, ou plutôt traduit en celui de diabololo.



UNE POÉTIQUE GARDEN-PARTY CHEZ MME DUBUFE. — Une matinée artistique et charmante fut celle que donnèrent, dans un décor d'œuvres d'art, chez M. et M^{me} Dubufe, les élèves de M^{lle} Sandrini, de l'Opéra. Les gracieuses artistes mimèrent des scènes antiques, et recueillirent de chaleureux applaudissements de l'assistance élégante qui se pressait pour les voir.



ROBE EN DRAP BLANC, grande redingote avec parements et gros boutons passementerie, manches japonaises. Portée par Mme Devoyod.

(Cl. Henri Manuel.)



ROBE DE MOUSSELINE brodée à volants, grande ceinture satin tombant jusqu'en bas de la robe. Portée par la comtesse A. de R.

(Cl. Henri Manuel.)



ROBE DE VOILE PLISSÉE avec, en bas, large bande filet et petits volants mousseline de soie corsage ouvert sur empiècement filet.

(Cl. Henri Manuel.)



TOILETTE AVEC INCRUSTATIONS broderie et dentelle bis, longue jaquette taffetas marron avec broderies, applications et brandebourgs.

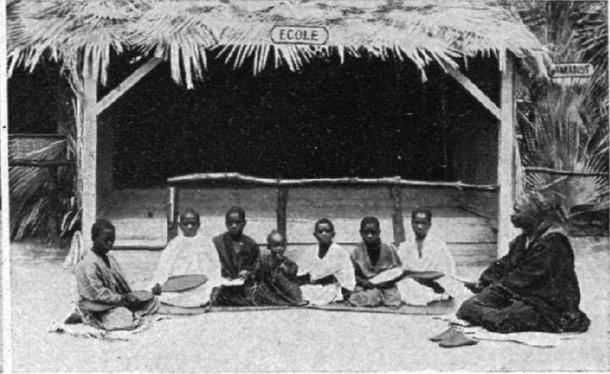
(Cl. Paul Boyer.)



LE KAISER ET LE TENNIS. — La curieuse photographie que voici représente l'Empereur d'Allemagne — de gauche — qui nous donnons plus loin quelques instantanés sur son yacht — arrivant sur son terrain de tennis et saluant ses charmantes partenaires. L'Empereur est incliné devant M^{lle} Léopold Mabilleau, dont le père est directeur du Musée Social et un des organisateurs du mouvement mutualiste français — salue, de son côté, Guillaume II. A droite, le prince de Monaco, qu'on aperçoit de profil, au second plan.

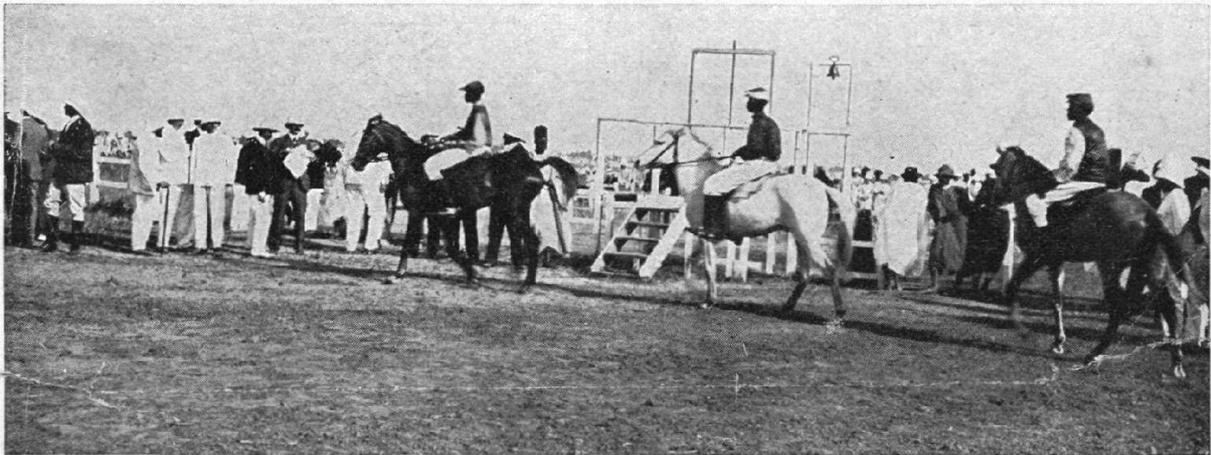


La Lutte.

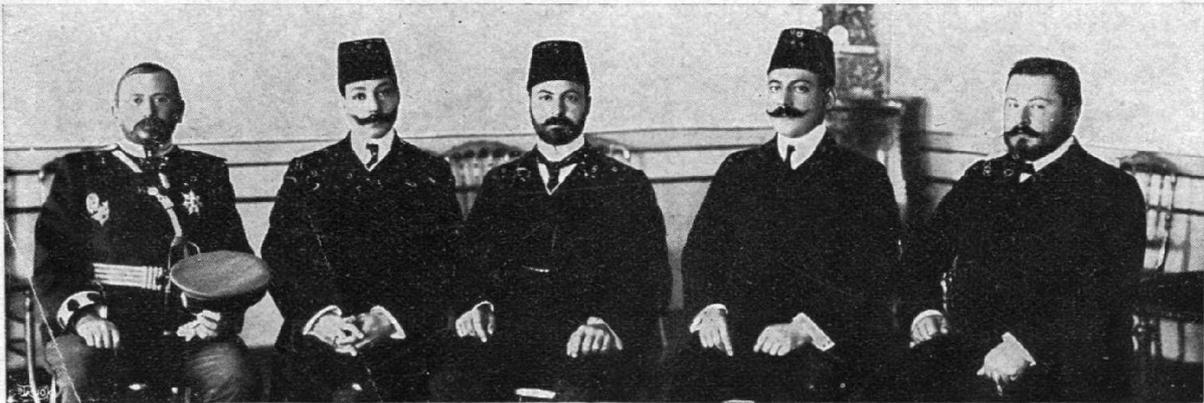


L'École.

NOS COLONIAUX A PARIS. — L'Exposition coloniale nationale continue à attirer de nombreux visiteurs à Vincennes. Voici deux instantanés qui nous introduisent dans l'intimité quotidienne de la vie africaine. D'un côté, c'est la lutte où s'exercent les adultes devant les chefs des tribus, et de l'autre l'influence française se montre sous la forme d'une proprette école et de sages petits écoliers.



COURSES A DAKAR. — C'est en 1894 que M. Gabard, maire de Rufisque, mettant à profit les bonnes dispositions des chefs du Cayor et des populations des villes du Sénégal, créait une société de courses qui prit le titre de Société d'Encouragement, installait un hippodrome et donnait une réunion avec règlements et prix; depuis lors, Dakar a suivi l'exemple. Les prix ne sont pas très élevés, les chevaux ne sont pas parfaits, les jockeys, presque tous noirs, sont surtout de bonne volonté, mais ces courses sont très suivies et en mai, cette année, elles ont obtenu un grand succès.



UNE MISSION PERSANE A TRAVERS L'EUROPE. — Photographiés à leur passage en Russie, voici les principaux membres de la mission persane qui parcourt l'Europe, qui est arrivée à Paris le 4 juillet et a été reçue à l'Élysée le 5. A gauche, M. Dewletschin; à droite, M. Bogojawlensky. Au centre, MM. Mirza Abdulla Khan, secrétaire; Mirza Chassan Khan Muschir al Mulk, chef de la mission, et Safant.

LA CHINE OUVERTE. — On annonce officiellement que les nouvelles douanes maritimes chinoises ont été inaugurées hier à Dalny, conformément au traité signé le 30 mai entre sir Robert Hart et le Japon en Chine. Le ministère des Affaires étrangères a notifié aux puissances que le commerce étranger des villes suivoies, Feng-Houan-Tchang, Ningouta,

Sansing, Hountchoun, Aigoun, Hailar, ce qui portera à vingt et un le nombre des villes ouvertes au commerce en Mandchourie.

LE ROYAUME D'ISLANDE. — Le roi Frédéric d'Islande, qui doit se rendre dans le courant du mois en Islande, modifiera, suivant un télégramme de Copenhague (3 juillet), la Constitution de l'île annexée en 1380 et l'érigera en royaume uni de Danemark.



UN MIRACLE DE L'ESPÉRANTO

Dans une ville de province, un Russe fut arrêté et prévenu d'un vol qu'il n'avait pas commis. Il ne savait que le russe et, dans la ville, personne ne parlait cette langue. Un avocat eut l'idée de faire passer au prisonnier un manuel d'esperanto et, deux jours plus tard, il pouvait converser avec lui et préparer sa défense.

L'ESPÉRANTO

LANGUE UNIVERSELLE AUXILIAIRE

On a beaucoup tourné en dérision les différents essais de langues universelles. Cependant, l'esperanto, oeuvre admirable et patiente du D^r Zamenhof, a déjà réuni plus de 150.000 adhérents et son expansion fait chaque jour des progrès incroyables. A l'occasion du 3^e Congrès des Espérantistes, à Cambridge, nous croyons rendre service à nos lecteurs en leur présentant l'esperanto et en leur donnant en moins de trois pages, à la suite de cet article, un lexique et une grammaire leur permettant de connaître tous les éléments de la nouvelle langue en quelques heures X X X X X X X X X X



EN 1905, la ville de Boulogne-sur-Mer donna au monde l'étrange spectacle d'une Tour de Babel où se croisaient tous les idiomes de la terre. Des gens à chapeaux mous, à lunettes d'or et à faces barbues, d'origine manifestement teutonne, hachaient consciencieusement leur paille, des Anglais modulaient leurs tyroliennes, des Amé-

ricains nasillaient cruellement, des Italiens gazouillaient, des Flamands mettaient leur orgueil à s'environner de ces sonorités boursouflées chères aux marchands de tonneaux, des lambeaux d'espagnol vous râpaient la figure au passage et le torrent de la volubilité russe menaçait d'entraîner à jamais toutes les idées vers on ne sait quel *nirvana*.

Quant aux Français, devant cet inextric-

cable fouillis de baragouins, de charabias et de sabirs, ils haussaient des épaules méprisantes, et s'éloignaient en bougonnant. Puis ils se reprenaient à massacrer leur langue maternelle, avalant leurs vocables avec une telle avidité qu'ils se comprenaient à peine entre eux.

Or, à certaines heures du jour, il se produisait un phénomène extraordinaire. Tout ce monde-là se rencontrait dans une grande salle ; instantanément, la confusion des langues se dissipait, tous ces gens des deux sexes venus des quatre coins du monde se mettaient à prononcer des paroles qui se ressemblaient comme des sœurs, se demandaient des nouvelles de leurs santés respectives, et s'entendaient à merveille. Du croisement des idiomes, une langue commune était née, douce, harmonieuse, facile à parler et à apprendre. Ces gens étaient les membres du premier Congrès de l'*esperanto*.

A ce premier Congrès, ils étaient 650 en tout. Au deuxième Congrès, à Genève, ils furent 1.000. Des artistes de dix nations différentes y jouèrent, en *esperanto*, le *Mariage forcé* de Molière. On les comprit admirablement et les moindres plaisanteries portèrent. A Cambridge, ils auront été plus de 3.000 et l'on jouera le triomphal *Anglais tel qu'on le parle* de Tristan Bernard, traduit par M. Gaston Moch. Mais il n'en faudrait pas conclure que les *Esperantistes* ne soient que 3.000. Ils sont plus de 150.000 et ils seront peut-être 250.000 l'année prochaine. Il semble bien qu'on puisse dire maintenant : « L'*esperanto* est parti : il ne s'arrêtera plus. »

C E QUE C'EST QUE L'ESPERANTO

Qu'est-ce donc que cet *esperanto* ? C'est l'œuvre merveilleuse de simplicité et d'ingéniosité du Dr Zamenhof, un modeste savant polonais qui a consacré sa vie à la conquête de ce qu'on croyait une chimère : la langue universelle.

On sait, en effet, que le Dr Zamenhof eut des précurseurs, et depuis longtemps, tant l'humanité est en mal de s'entendre. Leibniz avait conçu une langue algébrique où le raisonnement serait réduit à des opérations mathématiques. Elle est encore dans les limbes. Un savant allemand, Hermann Diels, avait proposé un latin simplifié, mais nuls remaniements ne purent galvaniser cette langue morte et bien morte.

D'autres, comme Léon Bollack, l'inventeur de la *Langue bleue*, prétendirent créer

une langue de toutes pièces. Il y eut le *Volapük* de l'abbé Schleyer, le *Neutral* et le *Panroman*, ou *Universal*, de M. Moleenaar. De ces langues laborieusement échafaudées, pas une ne s'est montrée pratique. Les unes sont impossibles, les autres ont, certes, des mérites ; aucune n'a réussi.

La seule qui ait failli prendre quelque importance, le *volapük*, finit, après une vogue passagère, par s'effondrer dans un ridicule d'ailleurs injuste.

L'*esperanto* ne prétend pas se substituer aux langues particulières. Il veut seulement être un moyen de communications internationales.

Quand il entreprit la construction de sa langue, le Dr Zamenhof avait d'abord songé à employer un latin remanié de façon qu'il pût s'adapter aux besoins de notre vie actuelle et aux manifestations de la pensée moderne. Il y renonça bientôt, comprenant qu'une langue universelle est condamnée dès qu'elle n'est pas plus facile à apprendre que n'importe quelle langue existante.

Après bien des tâtonnements, après avoir appris lui-même vingt-sept des principales langues parlées à la surface du globe, il se résolut à se servir des racines les plus communes et par conséquent les plus connues. Il créa une grammaire d'une simplicité sans pareille, contenue tout entière en 16 règles et qu'on peut apprendre en une heure. Il n'y a qu'un article, qu'une conjugaison, avec une seule terminaison pour toutes les personnes de chaque temps, qu'une déclinaison de deux cas : nominatif et accusatif. Chacune des parties du discours, nom, adjectif, etc., se termine toujours par une même lettre, qui la fait reconnaître à première vue et la différencie, sans confusion possible, des autres sortes de mots (voir, plus loin, la méthode).

Quant au vocabulaire, il est extrêmement simplifié par l'emploi d'un certain nombre d'affixes et de suffixes qui, joints aux racines principales, permettent de former le mot exprimant une idée complexe au moyen des diverses idées primitives dont elle se compose.

Au surplus, qu'il nous suffise de dire qu'un homme cultivé *sait* l'*esperanto* en quelques heures, reconnaissant la plupart des mots au passage. A une personne d'instruction primaire, il faudra quelques jours, mais, ces rudiments assimilés, les progrès seront rapides. Il n'est homme d'intelligence médiocre qui ne puisse connaître à fond son *esperanto* en trois mois.

tentent un essai immédiat; c'est un jeu. Ils en seront ravis.

Voulez-vous écrire à un étranger dont vous ignorez la langue, qui ne sait rien de la vôtre et qui n'a peut-être jamais entendu parler de l'esperanto? Je suppose que vous connaissez la langue du Dr Zamenhof, mais ce n'est pas une condition indispensable, puisqu'un travail de deux ou trois heures vous mettra à même d'écrire une lettre suffisamment correcte.

Vous écrivez donc en esperanto et, dans votre lettre, vous glissez une petite *clef* esperanto rédigée en la langue de votre correspondant. Cette petite *clef* coûte 5 centimes; elle ne pèse que 5 grammes et il en existe en toutes langues. Elle prévient le destinataire que, par son moyen, il lira aisément votre missive.

Et le miracle a lieu. Votre correspondant vous comprend et, enchanté, il s'efforce de vous répondre par la même voie. Bientôt vous recevez une lettre fort compréhensible, en dépit de quelques incorrections et voilà un ami de plus pour vous, un enthousiaste de plus pour l'esperanto.

En 1905, un Russe nommé Ostrovski fut arrêté en province sous l'inculpation de vol. Il ne parlait que le russe et il fut impossible de trouver dans toute la ville personne qui comprît cette langue. Voilà les autorités fort embarrassées.

Sur ces entrefaites, l'affaire vient aux oreilles d'un des principaux avocats de la ville et qui est en même temps un esperantiste de la première heure. Avec les plus grandes difficultés, car les autorités regimbaient, se demandant à quelle manœuvre ténébreuse elles prêtaient la main, il fait passer un manuel esperanto au prisonnier.

Le lendemain, il venait le voir dans sa cellule, l'accusé et l'avocat se comprenaient et ils pouvaient si bien préparer la défense que M. Ostrovski fut renvoyé indemne, ce qui, d'ailleurs, était justice.

Celui qui écrit cet article, à l'aide de cette petite *clef* dont il parlait plus haut, a pu traduire presque instantanément quatre lignes d'un texte en esperanto à sa première rencontre avec la langue du Dr Zamenhof et tout le monde peut faire comme lui, pour peu qu'on ait le désir de tenter l'expérience.

Mais j'entends d'ici l'objection : une langue n'est pas quelque chose d'immobile. Cela évolue et se transforme constamment. Comment maintiendrez-vous l'intégrité de votre esperanto, de façon

qu'il reste identique à lui-même et qu'il ne se modifie pas au gré du génie particulier de chaque pays? D'abord, l'intérêt général des esperantistes, qui en arriveraient bientôt à ne plus se comprendre, est là pour les empêcher de rien changer à leur instrument international sans s'être mis d'accord au préalable. Mais, d'autre part, dès le premier congrès, le Dr Zamenhof abdiqua tout droit sur la langue qu'il avait inventée et il remit ses pouvoirs entre les mains d'un Comité qui admet ou repousse sans appel tous les nouveaux mots que nécessitent les besoins des vocabulaires techniques pour chaque profession ou pour chaque science.

LES AVANTAGES DE L'ESPERANTO. SES PROGRÈS

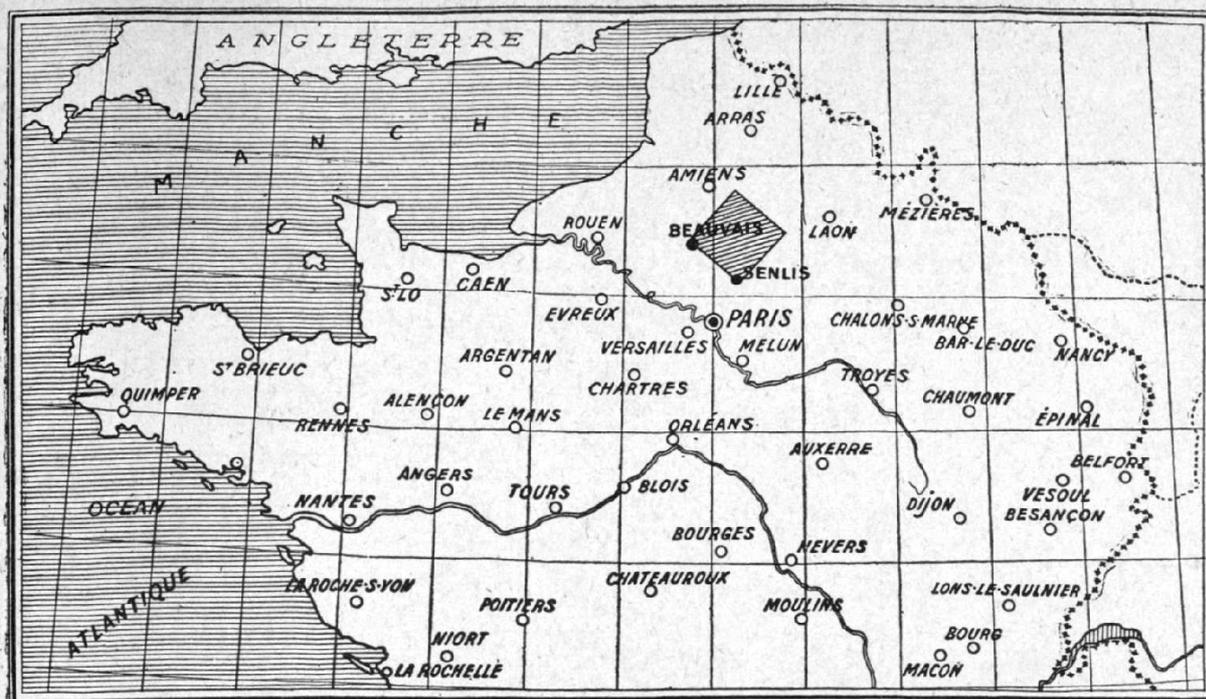
L'esperanto n'est pas seulement, en effet, une langue commerciale et bornée, l'esperanto peut tout dire et, pour le bien prouver, M. Boirac, un recteur d'Université, a traduit dans le nouvel idiome la *Monadologie* de Leibniz!

Uniquement destiné aux relations internationales, l'esperanto ne menace aucune des langues existantes.

De plus, l'esperanto sera d'une aide précieuse dans l'étude des littératures : un Russe qui traduira Pouchkine en esperanto rendra plus fidèlement l'esprit et les nuances de son modèle que s'il le traduisait en français, quelque connaissance qu'il ait de cette langue subtile. Et surtout sa traduction en esperanto, si aisée, sera vingt fois supérieure à tout ce que pourrait faire un Français, si bien qu'il sût le russe. Ainsi, un esperantiste pourra faire connaissance avec tous les chefs-d'œuvre de toutes les langues.

On comprend donc l'enthousiasme qui peu à peu, s'élève et grandit autour de l'esperanto. Après une heure de lecture de quelque manuel, on est conquis. On raconte qu'un journaliste d'Odessa fut chargé par son journal d'aller à bicyclette au-devant de deux voyageurs suédois, lesquels, ignorants du russe, venaient de traverser toute la Russie sans encombre, grâce à l'esperanto. Munis d'un annuaire, dans chaque ville ils trouvaient des esperantistes capables de les comprendre et de leur donner toutes les indications nécessaires.

Avant de partir le journaliste russe considérait la nouvelle langue comme une « blague ». Cependant, par devoir profes-



SI LES ESPÉRANTISTES FORMAIENT UN ÉTAT

Comme on peut évaluer leur nombre total à 150.000, la France possédant en moyenne 73 habitants par kilomètre carré, ils occuperaient chez nous une surface de 2.055 kilomètres carrés, soit à peu près le carré construit sur la distance qui sépare Beauvais de Senlis.

sionnel, il emporta avec lui une méthode rudimentaire qu'il étudia sommairement en route. Quand il atteignit ceux qu'il allait chercher, il les comprenait et pouvait s'en faire comprendre! Depuis l'esperanto n'a pas en Russie de défenseur plus enthousiaste que notre confrère.

A l'exemple du Touring-Club, le Comité directeur de l'esperanto a eu l'idée de créer, partout où il le pourrait, des consuls destinés à remplir vis-à-vis des esperantistes les fonctions habituelles des consuls

de chaque pays à l'égard de leurs nationaux. Cette innovation très pratique semble devoir donner les meilleurs résultats, les noms et les adresses de ces consuls étant inscrits dans un annuaire peu volumineux et facile à emporter en voyage.

La première société esperantiste fut créée à Nuremberg en 1888. Depuis, il s'en fonde sans cesse de nouvelles. Voici d'ailleurs un tableau qui donnera une idée saisissante du mouvement esperantiste.

AUX DATES INDIQUÉES IL Y AVAIT	FÉVRIER 1904	JANVIER 1905	30 JUIN 1906	31 DÉCEMB. 1906	30 JUIN 1907	
Consulats dans les villes	»	»	»	120	168	
Sociétés de toutes natures (en 35 pays) . . .	116	190	407	482	602	
Sociétés spéciales	»	Morale, politique, religion	1	6	7	9
		Arts, sciences	3	8	11	11
		Industrie, commerce, travail	1	10	12	14
		Administration	0	3	3	3
		Distractions, sports	1	2	4	5
Diverses	»	1	7	8	14	
Périodiques (journaux, revues)	20	24	29	29	54	
Congrès ayant adopté ou recommandé l'usage de l'Esperanto	0	0	5	9	11	
Sociétés non commerciales qui correspon- dent en Esperanto	0	0	20	24	40	

DICTIONNAIRE INTERNATIONAL FRANÇAIS

<p>A (a) a signifie un adjectif; par exemple : <i>hom</i> homme — <i>hom</i>, a humain. acid acide, aigre. acet acheter ad signifie la durée d'une action; par ex. <i>pa</i>f coup de fusil — <i>pa</i>f, ad fusillade adiu adieu aer air afer affaire agl aigle agrabl agréable ag âge aju que ce soit; par ex. <i>kiu</i> qui — <i>kiu</i> qui qui ce soit aj quelque chose possédant une certaine qualité ou fait d'une certaine matière; par ex. <i>part</i> mou-mol, aj partie molle d'une chose; <i>frukt</i>, aj fruit — <i>frukt</i>, aj quelque chose fait de fruits <i>akompan</i> accompagner <i>akr</i> aigu <i>akv</i> eau al à ali autre almenau au moins alt haut alumet allumette am aimer amas amas, foule amik ami an membre, habitant, partisan; par ex. <i>regu</i>, an citoyen; — <i>Varsovi</i>, an Varsovien angul coin angel ange anim âme ankau aussi ankoran encore anstatau au lieu de ant signifie le participe présent d'un verbe actif antau devant apart apart, séparé aparten appartenir apeuau a peine apud auprès de ar une réunion de certains objets; par ex. <i>arb</i>, ar arbre — <i>arb</i>, ar forêt; — <i>stup</i>, ar une marche — <i>stup</i>, ar un escalier arb arbre argent argent (métal) av signifie le présent d'un verbe at signifie le participe présent d'un verbe passif atend attendre au ou aud entendre auskult écouter autun automne av grand-père avar avare az en âne</p>	<p><i>batal</i> combattre <i>budaur</i> regretter <i>bel</i> beau <i>ben</i> bénir <i>benk</i> banc <i>best</i> animal <i>bezou</i> avoir besoin de <i>bier</i> bière <i>bin</i>d relier <i>bird</i> oiseau <i>blank</i> blanc <i>blou</i> souffler <i>blu</i> bleu <i>bo</i> indique la parenté par le mariage; par ex. <i>patr</i> le père — <i>bo</i>, <i>patr</i> beau-père; <i>frat</i> frère — <i>bo</i>, <i>frat</i> beau-frère <i>boj</i> aboyer <i>bol</i> bouillir <i>bon</i> bon <i>bord</i> bord <i>bot</i> botte <i>botel</i> bouteille <i>bov</i> bouf <i>branc</i> branche <i>brand</i> eau-de-vie <i>bril</i> briller <i>bros</i> brosse <i>bru</i> faire du bruit <i>brul</i> brûler (être en feu) <i>brust</i> poitrine <i>brut</i> bétail <i>buc</i> bouche <i>buter</i> beurre <i>buton</i> bouton</p> <p>C (ts). <i>cal</i> viser, mirer <i>cent</i> cent <i>cert</i> certain <i>ceter</i> autre (le reste) <i>cigar</i> cigare <i>cigare</i>d cigarette <i>citron</i> citron</p> <p>C (tch). <i>czgren</i> chagriner <i>czamb</i> chambre <i>czap</i> bonnet <i>czapel</i> chapeau <i>czar</i> car, puisque <i>cz</i> chez <i>czemiz</i> chemise <i>cz</i> chaîne <i>cz</i> cerise <i>cz</i> cerceuil <i>cz</i> cesser <i>cz</i> cheval <i>cz</i> ce qui est le plus près; par ex. <i>czu</i> celui-là — <i>czu</i> ci celui-ci; <i>cz</i> la — <i>cz</i> ci ici <i>cz</i> chaque <i>cz</i> toujours <i>cz</i> partout <i>cz</i> ciel <i>cz</i> tout <i>cz</i> environ <i>cz</i> chacun; <i>cz</i>, j tous <i>cz</i> placés après les 2-5 premières lettres d'un nom propre masculin lui donne un caractère caressant; par ex. <i>Mibael</i> — <i>Mi</i>, <i>cz</i>; <i>Aleksandr</i> — <i>Ale</i>, <i>cz</i> <i>cz</i> est-ce que</p>	<p><i>de</i> de <i>decid</i> décider, résoudre <i>defend</i> défendre <i>dik</i> dix <i>dekstr</i> droit, droite <i>demand</i> demander (questionner) <i>dens</i> épais <i>dent</i> dent <i>detru</i> détruire <i>dev</i> devoir <i>dezert</i> désert <i>dezir</i> désirer <i>Di</i> Dieu <i>dik</i> gros <i>diligent</i> diligent, assidu <i>dimanc</i> dimanche <i>dir</i> dire <i>dis</i> désunion (dé, dis.); par ex. <i>jet</i> jeter — <i>dis</i>, <i>jet</i> jeter çà et là, disperser; <i>ir</i> aller — <i>dis</i>, <i>ir</i> — se séparer, aller chacun de son côté <i>disput</i> disputer <i>divid</i> diviser <i>dolc</i> doux <i>dolor</i> faire mal, causer de la douleur <i>dom</i> maison <i>don</i> donner <i>donac</i> faire cadeau, donner en présent <i>dorm</i> dormir <i>dors</i> dos <i>du</i> deux <i>dum</i> tandis que</p> <p>E (e). <i>e</i> termine l'adverbe; par ex; <i>bon</i>, e bien <i>eben</i> égal <i>ebi</i> possible <i>ec</i> qualité; par ex. <i>bon</i> bon — <i>bon</i>, ec bonte - vir homme — <i>vir</i>, ec virilité <i>ec</i> même, jusqu'à <i>educ</i> élever <i>edz</i> mari, époux <i>effectiv</i> effectif, réel <i>eg</i> signifie un plus haut degré; par ex. <i>varm</i>, eg brûlant; <i>pluv</i>, eg pluie — <i>pluv</i>, eg ondée <i>egal</i> égal <i>ej</i> signifie une place pour... par ex. <i>kuir</i> cuire — <i>kuir</i>, <i>ej</i> cuisine; <i>preg</i> prier — <i>preg</i>, <i>ej</i> église <i>ek</i> signifie une action qui commence ou une action momentanée par exemple: <i>kant</i> chanter — <i>ek</i>, <i>kant</i> commencer à chanter — <i>kri</i> crier — <i>ek</i>, <i>kri</i> s'écrier <i>ek</i>s qui fut, ex — <i>ekster</i> hors <i>ektempl</i> exemple <i>el</i> de, d'entre, é <i>elekt</i> choisir <i>em</i> qui a le penchant, l'habitude; par ex. <i>babil</i> babiller — <i>babil</i>, em babillard <i>en</i> en, dans <i>enu</i> s'ennuyer <i>envi</i> envier <i>er</i> signifie l'unité; par ex. <i>sabl</i> sable — <i>sabl</i>, er un grain de sable <i>er</i>ar errer <i>escept</i> excepter <i>esper</i> espérer <i>esprim</i> exprimer <i>est</i> être <i>estim</i> estimer <i>esting</i> éteindre</p>	<p><i>estr</i> chef; par ex. <i>sip</i> navire — <i>sip</i>, <i>estr</i> capitaine <i>et</i> diminution; par ex. <i>rid</i> rire — <i>rid</i>, et sourire — <i>mur</i>, et mur, et petit mur <i>et</i>ag étage <i>etern</i> éternel</p> <p>F (f). <i>facil</i> facile <i>faden</i> fil <i>fajf</i> siffler <i>fajr</i> feu <i>fal</i> tomber <i>fald</i> plier <i>famili</i> famille <i>far</i> faire, <i>far</i>, <i>ig</i> — devenir <i>fart</i> se porter <i>felic</i> heureux <i>fend</i> fendre <i>fenestr</i> fenêtre <i>fer</i> fer <i>ferm</i> fermer <i>fest</i> fêter <i>fianc</i> fiancé <i>fidel</i> fidèle <i>fier</i> fier, orgueilleux <i>fil</i> fils <i>fin</i> finir <i>fingr</i> doigt <i>firm</i> compacte <i>fis</i> poisson <i>flank</i> côté <i>flar</i> flairer <i>flav</i> jaune <i>flor</i> fleur <i>flu</i> couler <i>flug</i> voler (des oiseaux) <i>fluid</i> liquide <i>foj</i> fois <i>fojn</i> foin <i>foli</i> feuille <i>fond</i> fonder <i>font</i> source <i>for</i> loin, hors <i>forgas</i> oublier <i>for</i> forger <i>fork</i> fourche, fourchette <i>form</i> four, poêle <i>fort</i> fort <i>fos</i> creuser <i>frap</i> frapper <i>frat</i> frère <i>frau</i> monsieur (non marié) <i>fres</i> frais <i>fromag</i> fromage <i>frost</i> gelée <i>frot</i> frotter <i>fru</i> de bonne heure <i>frukt</i> fruit <i>frunt</i> front <i>fulm</i> éclair <i>fum</i> fumée <i>fund</i> fond</p> <p>G (g avant les consonnes) <i>gaj</i> gai <i>gajn</i> gagner <i>gant</i> gant <i>gard</i> garder <i>gast</i> hôte <i>go</i> les deux sexes ensemble; par ex. <i>patr</i> père — <i>ge</i>, <i>patr</i>, o, les parents; <i>mastr</i> le maître de la maison — <i>ge</i>, <i>mastr</i>, o, le maître et la maîtresse <i>genou</i> genou <i>glaci</i> glace <i>glas</i> verre (à table) <i>glat</i> uni, lisse <i>glav</i> glaive <i>glit</i> glisser <i>glor</i> glorifier <i>glut</i> avaler <i>gorg</i> gorge <i>grand</i> grand</p>	<p><i>gras</i> graisse <i>grat</i> gratter <i>gratul</i> féliciter <i>grav</i> grave, important <i>gris</i> gris <i>gust</i> goût <i>gut</i> dégoutter — <i>gut</i>, o goutte</p> <p>G (dj) <i>garden</i> jardin <i>gentil</i> gentil, poli <i>gs</i> cela, il (pour les choses et les animaux) <i>gis</i> jusqu'à <i>goj</i> se réjouir</p> <p>H (h). <i>ha!</i> ah! <i>hajl</i> grêle <i>haladz</i> exhalaison; fumée du charbon <i>halt</i> s'arrêter <i>har</i> cheveu <i>haring</i> hareng <i>haut</i> peau <i>hav</i> avoir <i>bejt</i> chauffer (un poêle) <i>help</i> aider <i>herb</i> herbe <i>herad</i> hériter <i>hier</i> hier <i>hol</i> oh! <i>hodiau</i> aujourd'hui <i>hom</i> homme <i>honest</i> honnête <i>hont</i> avoir honte <i>hor</i> heure <i>horlog</i> montre <i>hotel</i> hôtel <i>humil</i> humble <i>hund</i> chien</p> <p>I (i). <i>i</i> signifie l'infinitif, par ex. <i>laud</i>, i louer <i>ia</i> quelconque <i>ial</i> pour une raison quelconque <i>ian</i> une fois, jamais <i>id</i> enfant, descendant; par ex. <i>bov</i>, <i>id</i> veau; <i>Israël</i>, <i>id</i> Israël <i>israélite</i> Israélite <i>is</i> quelque part <i>iel</i> d'une manière quelconque <i>ies</i> appartenant à quelqu'un <i>ig</i> faire... par ex. <i>pur</i> pur — <i>pu</i>, <i>ig</i> nettoyer, <i>mort</i> mourir, <i>mort</i>, <i>ig</i> tuer <i>ig</i> se faire, devenir; par exemple: <i>pâl</i> pâle; <i>pâl</i>, <i>ig</i> pâlir; <i>sid</i> être assis — <i>sid</i>, <i>ig</i> s'asseoir <i>il</i> instrument; par ex. <i>tond</i> tondre — <i>tond</i>, il les ciseaux; <i>pa</i>f tirer — <i>pa</i>f, il fusil <i>ili</i> ils, elles <i>in</i> indique le féminin; par ex. <i>patr</i>. père <i>patr</i>. in mère; <i>fianc</i> fiancé — <i>fianc</i>, in fiancée <i>ind</i> digne <i>infan</i> enfant <i>ing</i> signifie une chose ou l'on met quelque chose; par exemple <i>handel</i> chandelle — <i>handel</i>, <i>ing</i> chandelier — <i>plum</i> plume — <i>plum</i>, <i>ing</i> porte-plume <i>ink</i> encre <i>instru</i> instruire <i>insult</i> ile <i>insult</i> injurier</p>	<p><i>int</i> indique le participe passé du verbe actif <i>intenc</i> se proposer <i>inter</i> entre <i>interu</i> dedans <i>invit</i> inviter <i>io</i> quelque chose <i>iom</i> quelque peu <i>ir</i> aller <i>is</i> signifie le passé <i>ist</i> indique la profession; par exemple: <i>bot</i> botte — <i>bot</i>, <i>ist</i> bottier — <i>mar</i> marin, <i>ist</i> marin <i>it</i> signifie le participe passé du verbe passif <i>iu</i> quelqu'un</p> <p>J (y). <i>j</i> signifie le pluriel <i>ja</i> donc <i>jum</i> déjà <i>jar</i> année <i>je</i> peut se traduire par différentes prépositions <i>jen</i> voilà; <i>jen</i> - <i>jen</i> tantôt — tantôt <i>jes</i> oui <i>ju</i> — des plus — plus <i>jug</i> juger <i>jun</i> jeune <i>just</i> juste</p> <p>J (j) <i>jaud</i> jeudi <i>jet</i> jeter <i>jur</i> jurer</p>	<p><i>konsil</i> conseiller <i>konsol</i> consoler <i>konstant</i> constant <i>konstru</i> construire <i>kontent</i> content <i>kontrau</i> contre <i>konven</i> convenir <i>kor</i> cœur <i>kor</i> corne <i>korou</i> couronne <i>korp</i> corps <i>kort</i> court <i>kost</i> coûter <i>kotr</i> couvrir <i>krajac</i> cracher <i>krajou</i> crayon <i>krvat</i> cravate <i>kra</i> créer <i>kro</i> croire <i>kresk</i> croître <i>kret</i> craie <i>kri</i> crier <i>kruac</i> croix <i>kuadr</i> coude <i>kuir</i> faire bouillir <i>kuir</i> cuillère <i>kuip</i> coupable <i>kun</i> avec; <i>kun</i>, e ensemble <i>kuipr</i> cuire <i>kuir</i> cuir <i>kurac</i> traiter (d'une maladie) <i>krac</i> courageux <i>kurtan</i> rideau <i>kusen</i> coussin <i>kut</i> être couché <i>kutim</i> s'habituer <i>ku</i> cousin <i>kvan</i>ka quoique <i>kuar</i> quatre <i>kuin</i> cinq</p> <p>L (l). <i>l</i> articulé fini i le, la <i>lab</i> travailler <i>lac</i> las <i>lakt</i> lait <i>lam</i> boiteux <i>lamp</i> lampe <i>land</i> pays <i>lang</i> langue (organe) <i>lantern</i> lanterne <i>larg</i> large <i>lap</i> tête <i>lapf</i> attraper <i>lar</i> cher <i>larb</i> charbon <i>laud</i> louer, vanter <i>laut</i> haut (parler) <i>lav</i> laver <i>lecion</i> leçon <i>leg</i> lire <i>leg</i> loi <i>leon</i> lion <i>lern</i> apprendre <i>tert</i> advert, alerte <i>leter</i> lettre, épître <i>lev</i> lever <i>li</i> lui, il <i>liber</i> libre <i>lib</i> livre <i>lig</i> lier <i>lign</i> bois <i>lingo</i> langue, langage <i>lip</i> levre <i>lit</i> lit <i>liter</i> lettre (de l'alphabet) <i>log</i> loger <i>lok</i> place, lieu <i>long</i> long <i>lud</i> jouer <i>luon</i> luire <i>lun</i> lune <i>lund</i> lundi</p>	<p>M (m). <i>mac</i> mâcher <i>magazen</i> magasin <i>makul</i> tache <i>mal</i> signifie le contraire; par ex. <i>bon</i> bon — <i>mal</i>, bon mauvais; <i>estim</i>, i estimer — <i>mal</i>, <i>estim</i> i mépriser</p>
--	--	--	--	--	--	---	--

malgrau malgré man main mang manger mar mer marđ mardi masir maitre, hôte maten matin matur mür mem même (moi, toi etc.) memor se souvenir, se rappeler merit mériter merkivd mercredi met mettre mez milieu mezur mesurer mi je, moi miks mêler mil mille milit guerroyer mir s'étonner miĝer misere moder modéré modest modeste mol mou mon argent (monnaie) monat mois mond monde mont montagne montr montrer mord mordre morgau demain mort mourir most titre commun; par ex. Vi, a reg, a most, o; Vi, a general, a most, o mov mouvoir mult beaucoup mur mur murmur murmurer mus mouche	diminutif; par ex. Ĉari — Ĉariĉ, Ĉariĉ — Ĉariĉiĉ, Ĉariĉiĉ — Ĉariĉiĉiĉ nobl noble nokt nuit nom nom nombr nombre nov nouveau nub nuage nud nu nuks noix nuu maintenant nur seulement nutr nourrir O (o) o signifie le substantif obe obéir objekt objet obl signifie un numeral multiplicatif; par ex. du deux — du obl double obstin entêté odor sentir, avoir une odeur ofend offenser ofer sacrifier oft souvent ok huit okaĝ avoir lieu, arriver okul œil okup occuper ol que ole huile ombr ombre ombrel ombrelle on signifie les nombres fractionnaires; par ex. kvar quatre — kvar, on le quart ond vague, onde oni on onkl oncle ont signifie le participe futur d'un verbe actif op numeral collectif; par ex. du, deŭ — du, op en deux, à deux oportun commode or or (metal) ord ordre ordnar ordinaire ordon ordonner orel oreille os signifie le futur ost os ot signifie le participe futur d'un verbe actif ov œuf P (p) pac paix paf tirer, faire feu pag payer pag page pajl paille pal pale palac palais palp palper	palpebr paupiere pan pain pantalon pantalon paper papier pardon pardonner parenc parent parker par cœur parol parler part partie, part pas passer pasir prête pas marcher, enjamber. patr pere — patr, uj la patrie pec morceau pel chasser pen tacher, s'efforcer pend pendre, être suspendu pens penser peur dessiner per par, à l'aide perd perdre permas permettre pes peser, balancer pet prier pez avoir le poids, peser pi pieux pied pied fik piquer pilk baile, paume pingl épingle pir poire plac place (république) plac plaire plafon plafond plank plancher plej le plus plen plein plend se plaindre plegur plaisir pli plus plor pleurer plum plume pluv pluie po à (à deux etc.) pov poussière pom pomme pont pont popol peuple por pour pord porte pork cochon port porter postul exiger pos poche post poste pot pot pov pouvoir prav avoir raison preg prier (Dieu) prem presser pren prendre prepar préparer preskau presque pres imprimer pret prêt prezent présenter pri de, sur printemp printemps pro pour, à cause de	profund profond proksim proche, près de promen se promener promes promettre propr propre, (mon, ton, son) prov essayer prudent prudent prunt en prêt pulo poudre à tirer pulvor poudre pun punir pup poupée pur pur, propre pus pousser putr pourrir R (r) rad roue radi rayon (de lumière ou de roue) radik racine rakont raconter ramp ramper rand limite, bord rapid rapide raz raser re de nouveau, de retour reg gouverner regn l'Etat regul règle reg roi rekt droit, direct rekompenc récompenser renkont rencontrer renvers renverser respond répondre rest rester ricev recevoir rie riche rid rire rigard regarder ring bague ripet répéter ripoz reposer river rivière, fleuve romp rompre, casser rond rond rost rôti roz rose rug rouge S (ss) sabot samedi sabl sable sag sage sak sac sal sel salt sauter salut saluer sam le même, la même san sain sang sang sankt saint sap savon sat rassasié sav sauver sci savoir se si sed mais seg chaise sek sec	sem semer semajni semaine sen sans sent le sens, acception send envoyer sent ressentir sep sept serv chercher serpent serpent serv serrure serv servir ses six sevor sévère si soi, se sid être assis sigel sceller sign signe signif signifier silent se taire simil semblable simpl simple sinjor monsieur skrib écrire sku secouer sobr sobre societ société soif avoir soif sol seul somer été son sonner song songe sounr tinter sort sort sovag sauvage spec espece spegul miroir spir respirer spirit spirituel, ingénieux stal étale star être debout stel étoile stomak estomac strat rue sub sous subit subit sucer sucer sufet souffrir sufic suffisant suk jus suker sucre sun soleil sup soupe super au-dessus de supr en haut sur sur surd sourd surtut redingote S (ch) sajn sembler saucel chanceler sang changer saum écume sel écale serc plaisanter si elle sib navire sich déchirer slos fermer à clef smir oindre snur corde spar ménager? spruc éclabousser srank armoire	stal acier stel voler, dérober stof étoffe stoj terre stop ermer, boucher strump bas, chaussette stup marche d'escalier (stuf, ar) échelle, escalier su soulier suld devoir (une dette) sut verser (du ble par ex.) svet enfler svit suer T (t) tabl table tabul planche tog jour tajlor tailleur tamen pourtant, néanmoins tapis tapis taug être bona qu. ch. thê tegment toit telet assiette temp temps ten tenir tent tenter ter terre terur terreur tia tel tial c'est pourquoi tiau alors tia la-bas tiel comme cela, ainsi tim craindre tio cela tiom autant tir tirer tiu celui-là tol toile tomb tombe tond tondre tondr tonner tra à travers traduk traduire tranc trancher trankvil tranquille trans par-dessus tre tres trem trembler tren trainer tri trois trink boire tro trop tromp tromper trov trouver tru trou tuj tout à l'heure, à l'instant tuk mouchoir tur la tour turment tourmenter ti elle turn tourner tus tousser tus toucher tut entier U (ou) u signifie l'impératif uj qui contient, qui porte, qui est peu-	plé de...; par exemple : cigar cigare — cigar, uj porte-cigare — pom pomme — pom, uj pommier; Turk, Turc — Turk, uj Turquie uj une personne se distinguant par une qualité; par ex. bel beau — bel, ul bel homme. um se traduit différemment ung ongle unu un urb ville urs ours us désigne le conditionnel (ou le subjonctif) util utile uz employer V (v). vaks cire van vain vang jeune vapour vapeur varm chaud vau vaine vek vase vek reveiller velk se faner venir vend vendre vendred vendredi venen poison veng se venger veng vaincre vent vent ventr ventre ver vérité vert vert verk composer verm ver vers verser vesper soir vest se vêtir — vest, l'habit veter temps (beau, mauvais) vetur aller (en voiture), partir vi toi, vous viand viande vid voir vilag village vin vin vintr hiver violon violon vir homme (mâle) vis essayer vitr verre viv vivre vizag visage voz voix voj route, voie vus appeler vol vouloir vort mot vost queue vund blesser Z (z). zorg prendre soin
--	--	--	---	---	--	--

POUR APPRENDRE L'ESPÉRANTO

Dans cette page et dans celle qui la précède, nous avons réuni le dictionnaire et l'alphabet de l'Esperanto. On trouvera à la page suivante les principales règles de la grammaire espérantiste

A) Alphabet

A a, B b, C c, Ĉ ĉ, D d, E e, F f,

a b ts tch d e f

G g, Ĝ ĝ, H h, Ĥ ĥ, I i, J j, Ĵ ĵ,

g dj h h i y j
(le g devant les consonnes) légèrement aspiré fortement aspiré (dans „yard“)

K k, L l, M m, N n, O o, P p, R r,

k l m n o p r

S s, Ŝ ŝ, T t, U u, Ŭ ŭ, V v, Z z.

ss ch t ou (bref) v z
(dans „chat“) (dans le mot allemand „laut“)

B) Parties du discours.

1) Il n'y a qu'un **article défini** (*la*) pour tous les genres, nombres et cas. Il n'y a point d'article indéfini.

2) Le **substantif** se termine toujours par *o*. Pour former le pluriel on y ajoute *j*. Il n'y a que deux cas : le **nominatif** et l'**accusatif** : ce dernier se forme du nominatif en y ajoutant la terminaison *n*. Les autres cas se désignent à l'aide de prépositions : le **génitif** par *-de* (de), le **datif** par *-al* (à), l'**ablatif** par *-kun* (avec) ou par d'autres prépositions, selon le sens. Par exemple : *la patr.o*—le père ; *al la patr.o*—au père ; *kun la patr.o*—avec le père ; *la patr.o.n*—le père (accus.) ; *la patr.o.j.n*—les pères (accus.).

3) L'**adjectif** se termine toujours par *a*. Les cas et les nombres sont les mêmes que pour les substantifs. Le **comparatif** se forme à l'aide du mot *pli*—plus, le **superlatif** à l'aide du mot *plej*—le plus. Le mot „que” se traduit par *ol*. Exemple : *pli blank.a ol neg.o*—plus blanc que la neige.

4) Les **adjectifs numériques cardinaux** ne se déclinent pas : *unu* (1), *du* (2), *tri* (3), *kvar* (4), *kvin* (5), *ses* (6), *sep* (7), *ok* (8), *nau* (9), *dek* (10), *cent* (100), *mil* (1000). Les dizaines et les centaines se forment par la simple réunion des dix premiers chiffres ; exemple : *kvin.cent*, *tri.dek tri*—533. Pour former les adjectifs numériques ordinaux, on ajoute la terminaison de l'adjectif ; exemple : *kvar.a*—4^{ème} ; les adjectifs numériques multiplicatifs se forment en ajoutant la terminaison *obl* ; exemple : *tri.obla*—triple ; pour les adjectifs numériques indiquant des fractions on ajoute *-on*, pour les collectifs *-op* pour les distributifs le mot *po*. Il peut y avoir en outre des adjectifs numériques employés substantivement ou adverbialement. Exemple : *unu.o*—l'unité ; *du.e*—secondement ; *kvar.on.o*—le quart ; *du.op.e*—en deux ; *po kvin*—par cinq.

5) Les **pronoms personnels** sont : *mi*—je, moi, *vi*—vous, tu, toi ; *li*—il, lui ; *si*—elle ; *gi*—il (pour désigner les animaux ou les choses) ; *si*—soi ; *ni*—nous ; *ili*—ils, elles ; *oni*—on. Pour former les pronoms possessifs on ajoute la terminaison de l'adjectif. Les pronoms se déclinent comme les substantifs. Exemple : *mi.n*—moi, me (l'accus.) ; *mi.a*—mon, le mien.

6) Le **verbe** ne subit aucun changement pour les personnes, ni pour le nombre. Exemple : *mi fara.s*—je fais ; *la patr.o fara.s*—le père fait ; *ili far.as*—ils font.

Formes du verbe :

a) Le **présent** prend la terminaison *as*. Par exemple : *mi fara.s*—je fais.

b) Le **passé** s'exprime par *is*. Par exemple : *vi far.is*—vous faisiez, vous avez fait.

c) Le **futur** — par *os*. Exemple : *ili far.os* — ils feront.

c) Le **conditionnel** — par *us*. Exemple : *'si far.us* — elle ferait.

d) L'**impératif** — par *u*. Exemple : *far,u* — fais, faites, *ni far,u* — faisons.

e) L'**infinitif** — par *i*. Exemple : *far,i* — faire.

Les participes :

Forme active :

f) Le **présent** — par *ant*. Exemple : *far.ant.e* — en faisant (gérondif).

g) Le **passé** — *int* ; par *far int.a* — ayant fait.

g) Le **futur** — par *ont* : *far.ont.a* — qui fera.

Forme passive :

h) Le **présent** — par *at* ; *far.at.a* fait, faite, qui est fait.

h) Le **passé** — par *it* ; *far.it.a* — fait, faite, qui a été fait.

i) Le **futur** — par *ot* ; *far.ot.a* — qui sera fait.

Toutes les formes du verbe passif se forment à l'aide des formes correspondantes du verbe *est* (être) et du participe présent du verbe passif donné. En outre on emploie la préposition *de*. Exemple : *si est.as am.at.a de cinj* — elle est aimée de tous.

7) L'**adverbe** se termine par *e*. Les degrés de comparaison sont comme pour l'adjectif. Exemple : *mi a frat o pli bon.e kant.as ol mi* — mon frère chante mieux que moi.

8) Toutes les **prépositions** exigent le nominatif.

C) Règles générales.

1) Chaque mot se prononce tout comme il est écrit.

2) L'accent tonique se place toujours sur l'avant-dernière syllabe.

3) Les mots composés se forment par la simple réunion des mots écrits ensemble (en plaçant le mot fondamental à la fin), mais en les séparant par des virgules. Les terminaisons grammaticales sont considérées comme des mots. Par exemple : le mot *vapor.sip.o* — le bateau à vapeur, consiste des mots : *vapor* — vapeur, *sip* — bateau, *o* — terminaison indiquant un substantif.

4) S'il y a dans la phrase un autre mot d'une signification négative, l'adverbe „ne” se supprime. Exemple : *mi nenian vid.is*—je n'ai jamais vu.

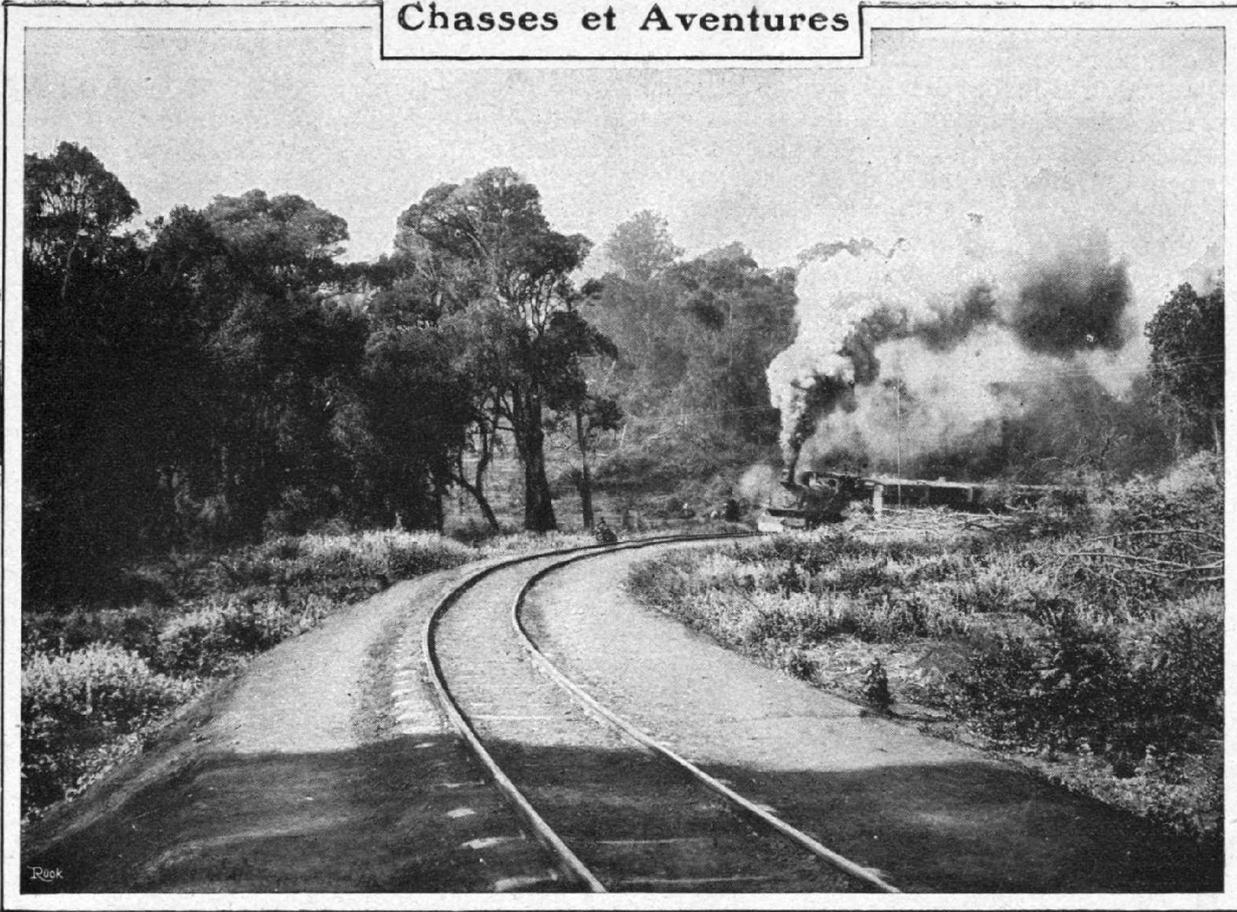
5) Si le mot désigne un endroit où l'on se dirige, il prend la terminaison de l'accusatif. Exemples : *kie vi est.as* — où êtes-vous ? *kie.n vi ir.as* — où allez-vous ?

6) Chaque préposition a une signification constante et déterminée ; mais s'il faut employer une préposition dans un pareil cas, où son choix n'émane pas de la nature des choses, on fait alors usage de la préposition *je*, qui n'a pas une signification indépendante. Exemples : *goj,i je tio*—s'en réjouir ; *rid,i je tio* — en rire ; *enu.o je la patr.uj.o* — regret de la patrie. La clarté de la langue n'en souffre nullement, car dans chaque langue on emploie dans de tels cas une préposition quelconque, pourvu qu'elle soit adoptée par l'usage. La langue internationale ne fait, dans ce cas, usage que de la préposition *je*. On peut cependant aussi employer l'accusatif sans préposition, dans le cas qu'il n'y ait pas de double sens à craindre.

7) Les mots appelés „étrangers”, c'est à dire ceux, qui, dans la plupart des langues, sont pris d'une même source, s'emploient sans changement dans la langue internationale, ils n'en prennent que l'orthographe et les terminaisons grammaticales ; mais s'il se rencontre différents mots ayant la même racine, il vaut mieux n'employer que le mot fondamental sans altération et former les autres selon les règles de la langue internationale. Exemple : tragédie—*tragedi.o* ; tragique—*tragedi.a*

8) Les terminaisons des substantifs et de l'article peuvent être supprimées et remplacées par les apostrophes. Exemple : *Siller'* au lieu de *Siller.o*, *de l'mond,o* au lieu de *de la mond.o*.





LA FIN DE LA VIEILLE AFRIQUE

Vue prise sur la ligne du chemin de fer qui réunit le lac Victoria au port de Mombassa, entre Nairobi, capitale de l'Afrique orientale anglaise et la station de l'Escarpement, et qui montre à quel point se trouve, par endroits, la civilisation africaine.

LE CONGO SE CIVILISE

par le Prince Philippe de Caraman-Chimay

Chaque année marque un pas en avant dans la voie de la civilisation de la vieille Afrique des Livingstone et des Stanley. Bientôt, des chemins de fer traverseront le continent noir, naguère encore mystérieux. Telles sont les impressions recueillies par le prince Philippe de Caraman-Chimay et qu'il a bien voulu résumer ici pour les lecteurs de *Je sais tout* X X X X X X X X X X



LORS de mon départ pour l'Afrique, en novembre dernier, le directeur de *Je sais tout* m'avait témoigné son désir d'avoir la collection des photographies intéressantes que je pourrais faire en cours de route. Comme tout voyageur épris de ces paysages si surprenants par leurs contrastes d'énorme végétation et de vide éblouissant, j'avais emporté un nombre considérable de plaques. Mais beaucoup

de ces plaques se sont trouvées détériorées soit par l'effet des chaleurs excessives, soit à la suite d'événements mystérieux au dire de mes nègres porteurs, événements dont on pressentait cependant la cause déterminante à la vue du geste un peu brusque dont ils déchargeaient leur échine fatiguée, sur le soir. Au nombre des clichés qui me restent, j'ai donc choisi les meilleurs, pour tenir parole de mon mieux.

Je ne me propose point d'en illustrer un récit de voyage que je présenterais comme

accompli au milieu d'infinies difficultés. D'autres, qui furent des héros d'endurance et de courage et qui ont su mériter l'hommage de notre admiration et la reconnaissance de leurs patries respectives, nous ont donné la relation de leurs épreuves, de leurs combats, de la longue et douloureuse traînée des mois où ils durent, pour ainsi dire, reconquérir l'existence tous les jours. Ceux-là étaient les précurseurs. Mais nous, suivant les voies qu'ils nous ont ouvertes, nous devons, pour ne pas dépasser l'honnête vérité et encourager les émigrants de bonne volonté, reconnaître qu'un tel voyage se trouve, de nos jours, infiniment simplifié. Quels que pussent être les obstacles matériels, quelque profondes que soient la tristesse et l'angoisse de certaines heures d'infinie solitude, quel que soit par instants l'indicible sentiment d'abandon où vous plonge l'implacable silence des nuits, on sait qu'on parviendra jusqu'à tels points qui seront des étapes de repos, de confort et de sécurité.

Rien ne fait mieux sentir la joie d'échapper à la civilisation que la certitude de la retrouver quelque part. C'est pourquoi on accepte volontiers de faire quelques semaines de marche, pour rencontrer des éléphants ou des rhinocéros, assez peu avertis des progrès humains pour ne pas mettre entre eux et nous, à la première alarme, une distance exagérée au gré de l'amateur de leurs dépouilles.

Déjà, c'est en bateau qu'on fait le trajet de Khartoum, devenue une grande ville, jusqu'à Gondokoro; Cook délivre des billets d'aller et retour et assure pendant plusieurs mois un service régulier de touristes. Pour ceux qui connaissent l'Afrique, ce parcours sur le Nil n'est pas d'un intérêt très puissant. Les différentes stations anglaises qu'on rencontre sont curieuses, certes, soit par les souvenirs qui s'y rattachent, — telle Fachoda, — soit par l'inattendu de la civilisation qu'on y trouve; mais, somme toute, on ne peut se défendre d'une certaine lassitude imputable à l'extrême monotonie des lieux.

Ainsi, le « Sudd », interminable marécage de papyrus qui commence un peu avant le lac No pour finir près de Kiro (Congo Belge), vous laisse une impression désespérante d'incompréhensible désaccord : un immense néant perdu dans une lumière vivante, elle, jusqu'au paroxysme. Et c'est peut-être un peu de ces heurts perpétuels entre deux formes opposées de sensibilités que naît le germe de ces crises

de folies où sombrent parfois les cerveaux européens. Comprenez aussi le déséquilibre de ceci : le soleil dans toute sa furieuse fête, sur de misérables prairies brûlées à perte de vue, où volent parfois quelques oiseaux d'eau...

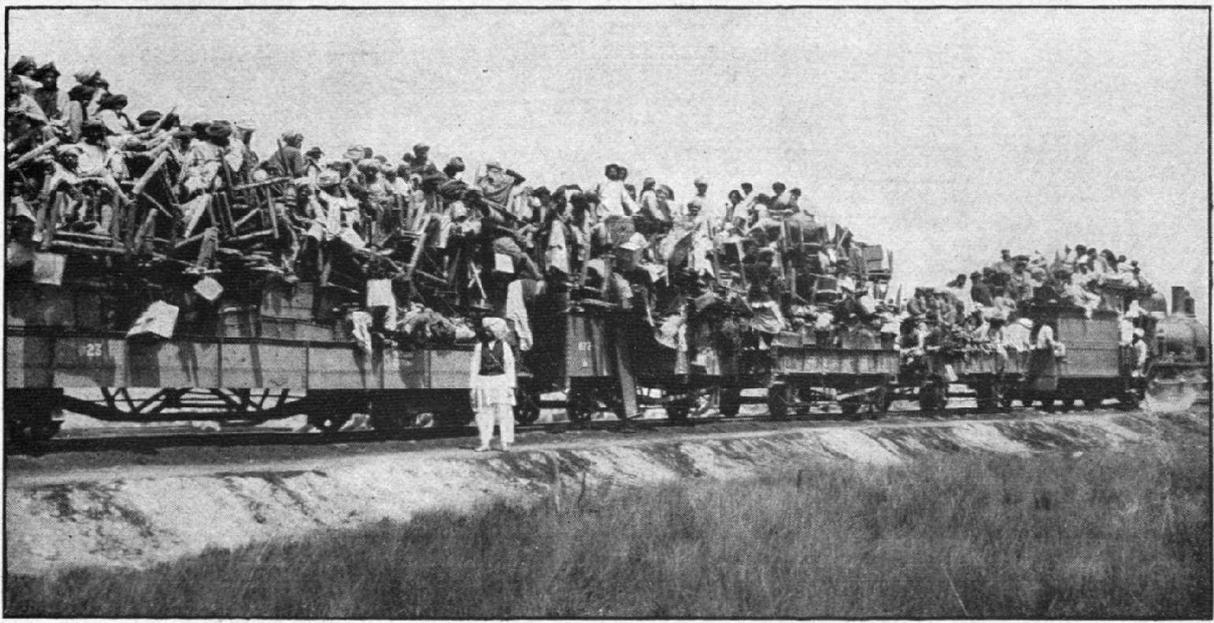
Au point de vue spécial des chasseurs, l'intérêt consiste principalement en ceci qu'en remontant le cours du Nil à partir de Gondokoro, on court la chance de rencontrer quelques spécimens de rhinocéros blancs, malheureusement devenus forts rares et qu'on ne peut guère trouver qu'en ces parages. Il faut avouer que si la fortune vous favorise, c'est une joie et même une émotion de réussir à abattre un de ces animaux et qu'on est gagné soi-même par l'enfantine gaieté qui secoue alors de rire et de cris la foule turbulente des porteurs noirs.

Et c'est ainsi, distrait par les péripéties d'une chasse, occupé de la conduite des hommes, attristé de la disparition de ceux qui furent victimes des dents d'un crocodile ou du venin d'un serpent, qu'on arrive à Doufilé, lieu fameux, où commanda Emin-Pacha, puis, trois cent milles plus loin, aux bords du lac Albert, et enfin, après quinze jours de marche encore, sur les rives du lac Victoria.

C'EST QU'IL FAUT PENSER DES NÈGRES

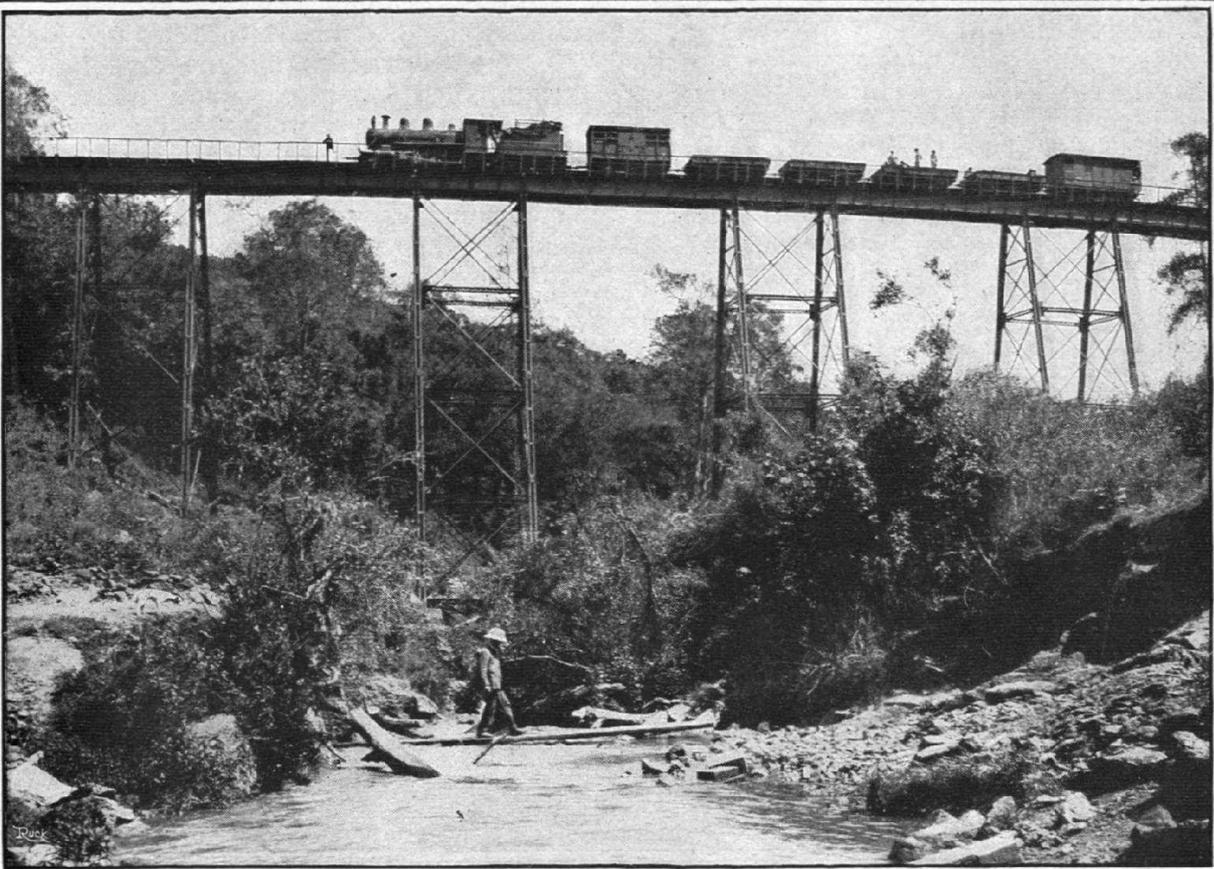
C'est là, sur le lac Victoria, aux îles Sessé, qu'il me fut donné de contempler les affreux ravages de la maladie du sommeil. Je n'essayerai certes pas de décrire l'horreur de ces malades qui ne sont presque plus que des cadavres où l'on devine sous un peu de vie humaine persistante des milliers de vies animales. C'est monstrueux et révoltant.

Et c'est cela qui décima toute une population de noirs, pauvres gens qui sont pourtant de braves enfants quand le respect qu'on leur inspire les empêche d'être cruels, voleurs et sanguinaires. Durant ces longs trajets dont on peut se faire une idée en songeant que le cours du Nil, à partir du lac Victoria, mesure environ 6.270 kilomètres, je n'ai jamais eu à me plaindre d'aucun d'eux. Pourvu que votre fusil leur assure une nourriture abondante et que vous n'usiez qu'avec juste mesure des châtimens corporels qui leur sont fort sensibles, vous en obtiendrez à peu près ce que vous voudrez. L'une de nos photographies en montre quelques-uns qui se sont cerné l'œil



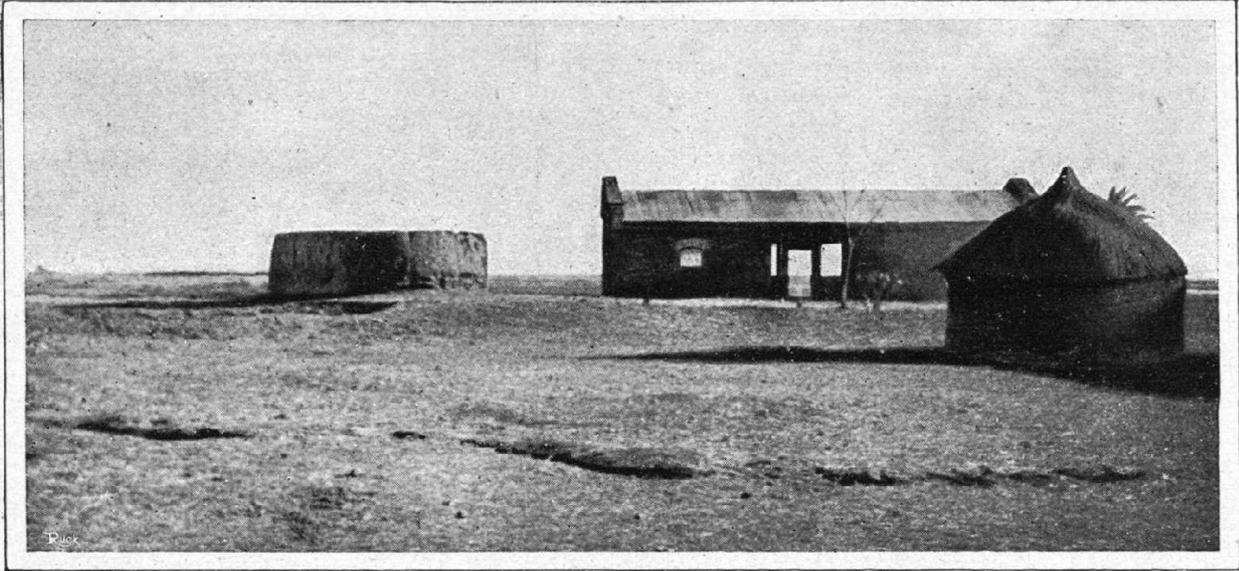
LES COOLIES HINDOUS

Tous les travaux de cette voie furent exécutés par des travailleurs venus de l'Inde. On voit comme ils s'empilent avec leurs bagages et leurs outils sur les trains sans luxe qui les conduisent à leurs chantiers.



UN VIADUC AU PAYS DES RHINOCÉROS

Il est probable que, si on eût montré ce cliché à nos lecteurs sans les avertir, ils ne se fussent guère douté qu'il fut pris au cœur du continent noir.



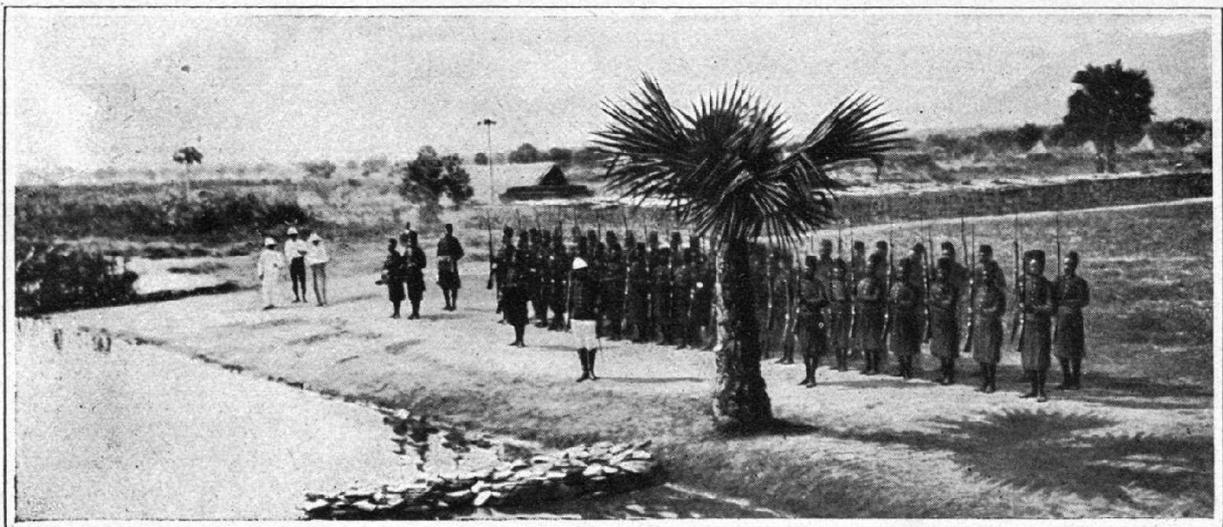
UN MONUMENT HISTORIQUE

Ceci est tout ce qui reste du fort élevé à Fachoda par le capitaine Marchand. Depuis le jour où il fut évacué, le fort est tombé en ruines. Il n'y a même plus de Fachoda; l'administration anglaise lui a donné le nouveau nom de Kodak.

d'un rond blanc : dans leur simplicité admirative ils ont voulu représenter sur leurs sombres personnes ce qu'en moi ils considèrent surtout comme un sacrifice aussi gênant que méritoire à l'élégance européenne : mon monocle.

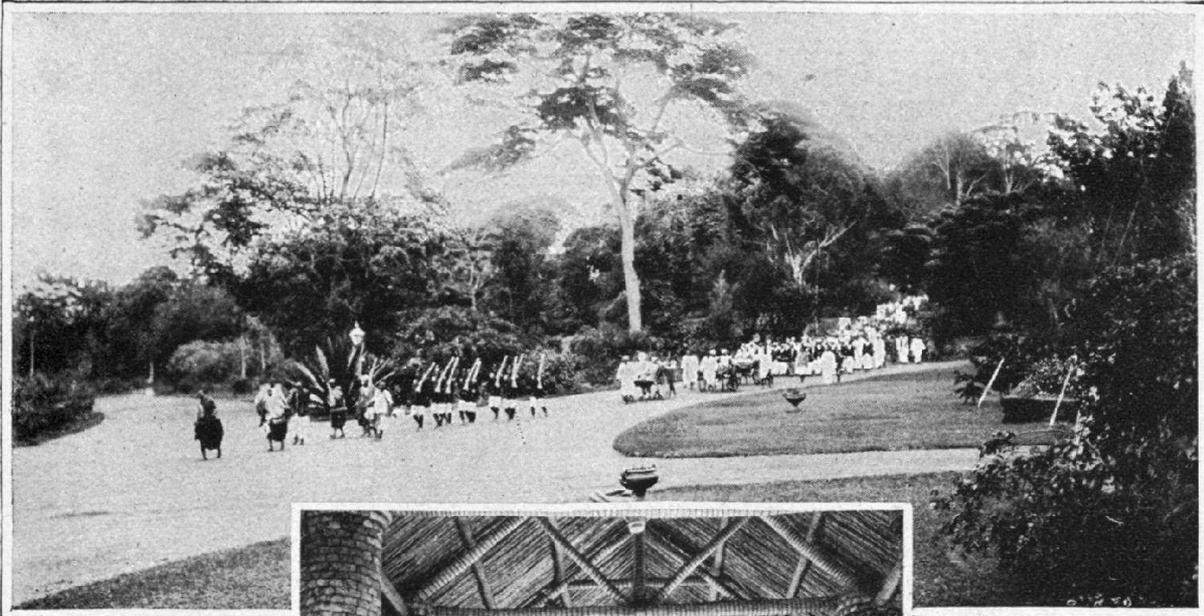
Ce n'est pas seulement par humanité qu'il faut se préoccuper du sort des nègres; la persistance de leur race sur le sol africain est, et sera longtemps encore, nécessaire à

notre propre établissement sur ces territoires. Sans eux, les Européens ne pourraient entreprendre aucune exploitation utile; ils représentent pour nous plus d'importance qu'assurément ils ne sauraient s'en attribuer eux-mêmes : porteurs, guides, travailleurs, détenteurs d'une foule de traditions pratiques, ils sont de plus seuls capables de fournir l'énergie qu'ils dépensent sans avoir à souffrir



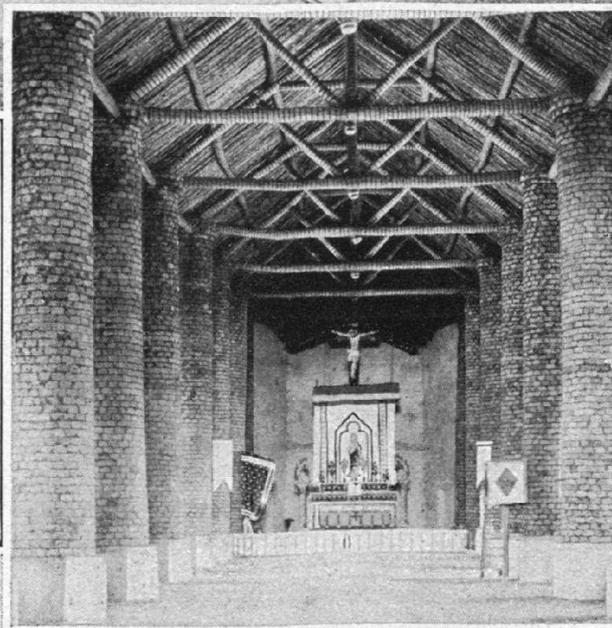
ARRIVÉE DU PRINCE DE CHIMAY A DOUFILÉ

Dans l'ancienne et naguère encore mystérieuse capitale d'Emin-Pacha, le prince de Chimay arriva en chaloupe à vapeur. Une compagnie de tirailleurs congolais lui rendit les honneurs et de nombreux officiers et fonctionnaires belges étaient venus à sa rencontre.



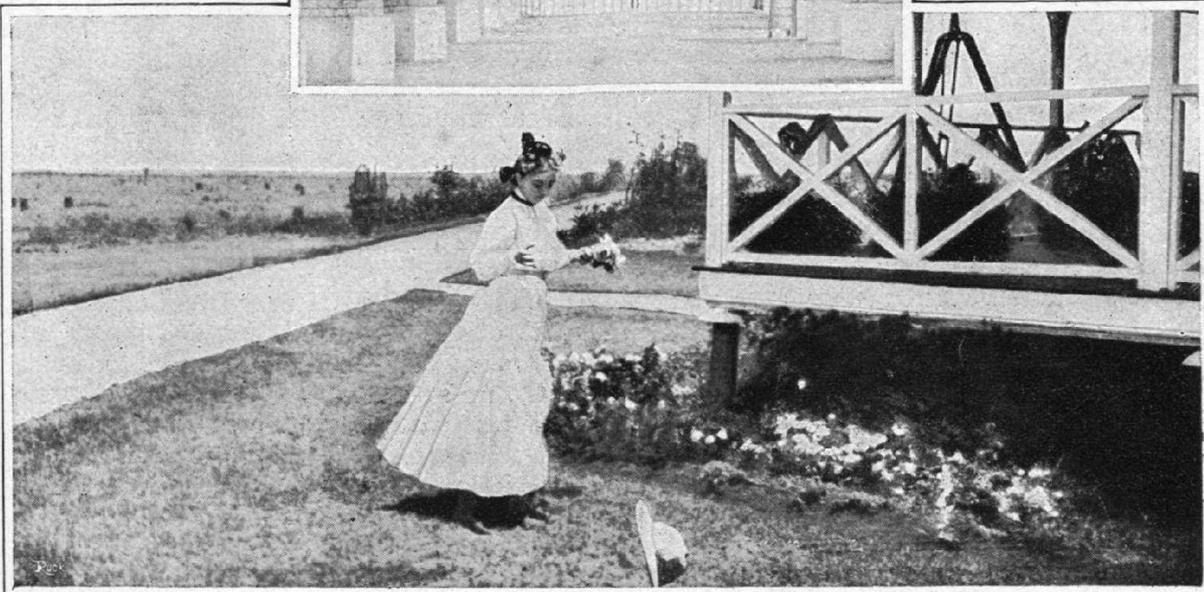
CORTÈGE ROYAL

Le jeune roi de l'Ouganda vient à Entebbe visiter le gouverneur anglais. Son cortège traverse pompeusement le jardin du Palais du gouvernement, parc dont l'aspect surprendra quand on pensera qu'il est situé au cœur de l'Afrique!



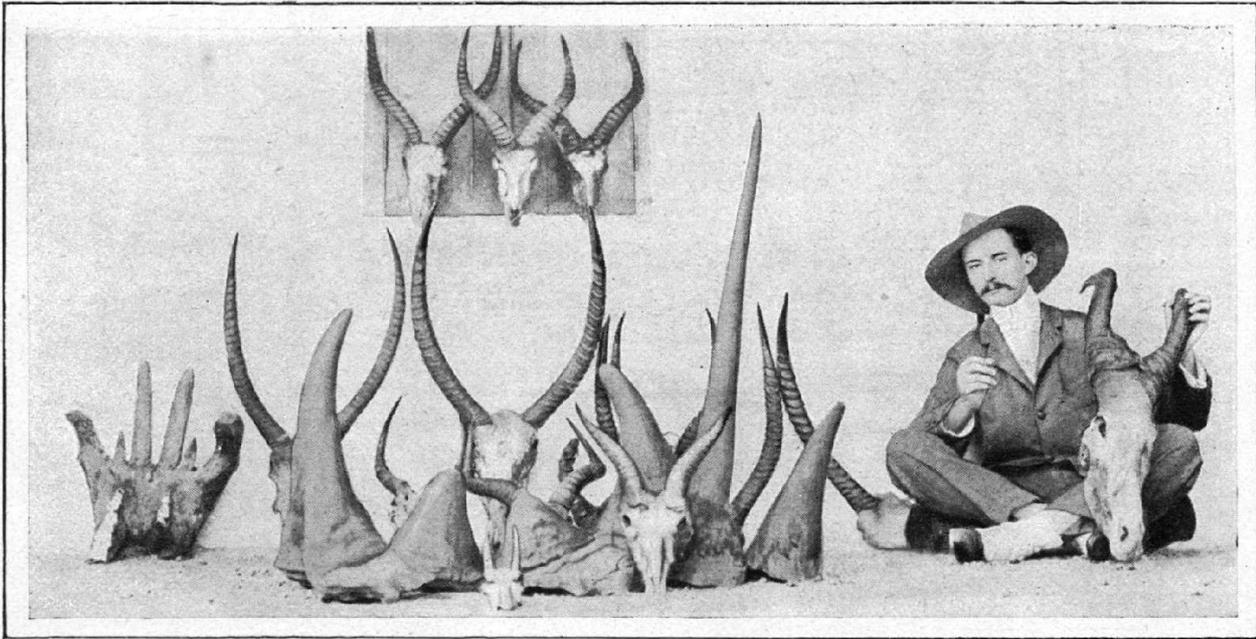
UNE ÉGLISE DES FRANÇAIS

Où leurs devanciers subirent peut-être le martyre, les RP. français disent tranquillement leur messe. C'est devant un auditoire composé de presque autant de blancs que de nègres qu'ils officient et qu'ils prêchent.



DANS LE JARDIN

M^{me} M..., une charmante américaine en robe blanche, fait un bouquet de fleurs des parterres de son merveilleux jardin, aux Athi-Plains, près de la verandah d'une des délicieuses et claires villas qu'elle possède dans les « ténèbres de l'Afrique ».



LE PRINCE DE CARAMAN-CHIMAY ET SES TROPHÉES

Grand chasseur, le prince a rapporté d'Afrique de nombreux trophées. La haute corne acérée qu'on voit à droite est celle d'un rhinocéros blanc, le plus grand qu'on ait encore tué.

frir de ce climat meurtrier pour tous les étrangers.

Les ouvriers blancs pourront un jour les remplacer, sans doute, mais alors seulement que des moyens de communication rapide auront été établis, afin que pénètrent partout les denrées nécessaires à notre existence plus fragile. Déjà plus d'une ville est prospère. Lado, par exemple, ville principale de l'enclave de Lado, est tout à fait remarquable par sa propreté, par le confort dont y jouissent les soldats, par la bonne tenue des cases; et si l'on avance dans l'intérieur du pays, on se rend aisément compte de la sécurité des indigènes et de leur satisfaction à se sentir en rapports avec une ville dont la forte organisation leur assure l'ordre, la justice, et améliore grandement leur sort.

I NJUSTES LÉGENDES DÉTRUITES — LE CONGO EST PROSPÈRE ET PACIFIQUE

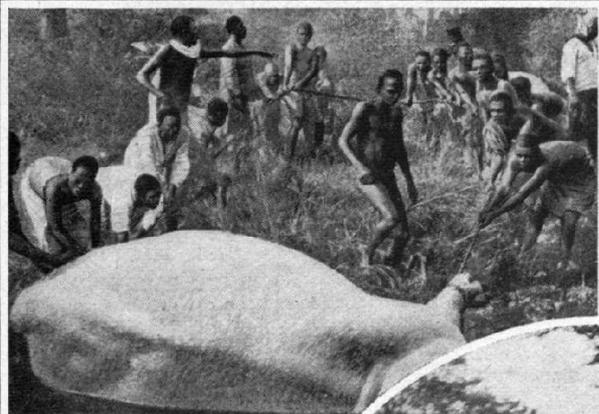
Il ne faudrait pas, en effet, ajouter foi à des racontars désobligeants et faussement indignés, émanant de gens qu'ont mécontentés les refus d'une administration éclairée suffisamment pour ne donner sa confiance qu'à ceux qui la méritent. Bien au contraire, la physionomie générale de ce pays s'affirme de plus en plus dans le sens de l'harmonie et du progrès. Ainsi, sur tout le parcours du Nil, les rapports entre

Belges et officiers anglais sont faits de courtoisie et de serviabilité; ceux-ci se plaisent à reconnaître hautement l'intelligence et l'efficacité des mesures prises par le gouvernement du Congo.

Tous les voyageurs de caractère indépendant ne peuvent que leur donner raison et se montrer enchantés de l'accueil reçu et de l'aide cordiale qu'on est assuré de recevoir partout.

L'exploitation est réglementée de façon que les cultures, notamment celles du caoutchouc, ne soient pas compromises par la rapacité des exploitants; le commerce de l'ivoire est pareillement garanti par la protection sévère des éléphants; les voies de communication s'améliorent de plus en plus; et, pour assurer le respect des ordonnances et la protection des convois et des exploitations, des postes militaires sont établis de 100 en 100 kilomètres.

On ne saurait trop le répéter, il ne faut pas tenir compte des récriminations de gens intéressés à toujours se plaindre et qui ne veulent jamais se rendre compte des difficultés rencontrées dans l'organisation et dans la bonne administration d'une colonie. Il faut également faire la part des réclamations de ceux qui, mêlés à des affaires qui n'ont pas réussi, ne trouvent d'autre excuse pour se justifier que de rejeter sur les autres la faute de leur propre insuffisance. Ceux-là ne reconnai-

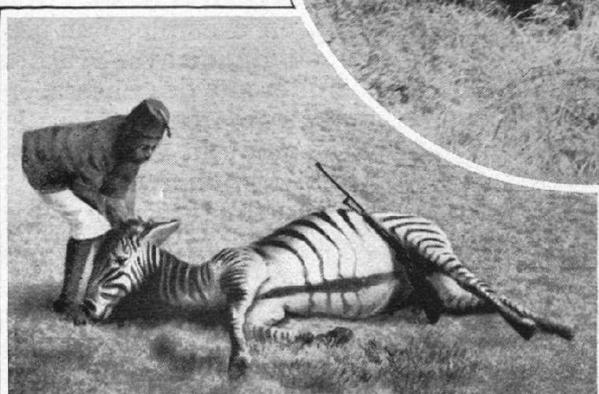


LA MORT
D'UN HIPPOPOTAME

Le redoutable monstre est maintenant inoffensif et les noirs joyeux halent péniblement son cadavre hors du Nil.



ANTILOPES ÉGOCÈRES
L'Afrique abonde en antilopes de toutes sortes et dans les Athi-Plains, une longue-vue permet de les voir vagabonder de tous côtés et de choisir la bande qu'on ira chasser.



Le zèbre, malgré sa vitesse, n'a pu échapper à la balle meurtrière.

Comment on dépouille un rhinocéros.

Antilope Kobe. Un beau coup de fusil!



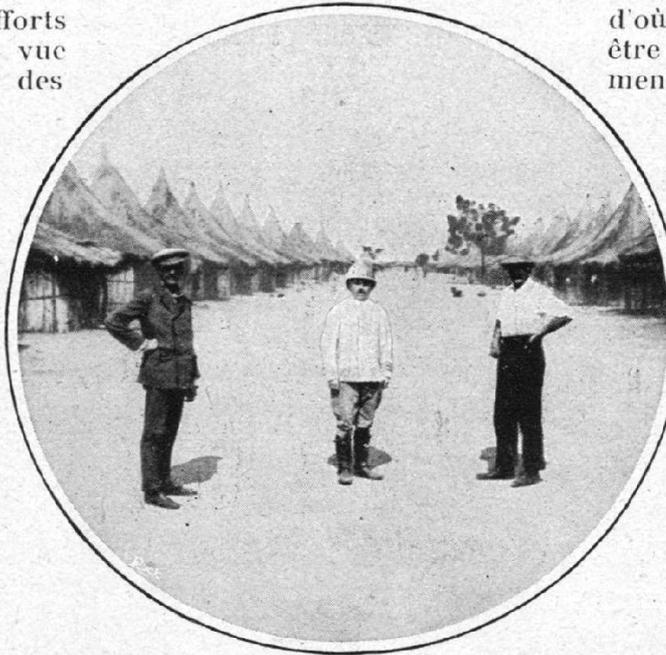
LA FIN D'UN CROCODILE

Dans l'eau, le crocodile est fort difficile à tirer. C'est un des ennemis dont la défaite réjouit le plus le cœur des noirs, moins bien armés contre lui que nos blancs Nemrods.

tront jamais les efforts faits, aussi bien en vue de la civilisation des indigènes que ceux tentés pour obtenir le meilleur rendement commercial des exploitations en cours et des concessions à octroyer. Il en est ici comme partout ailleurs, dans toutes les administrations comme aussi dans toutes les affaires.

Évidemment, au Congo comme ailleurs, il y eut des défaillances, mais les résultats obtenus, la prospérité, la richesse, la tranquillité et la soumission du côté des indigènes et leur contentement progressif, sont, malgré tout, la preuve qu'on a agi là-bas sagement, avec un remarquable esprit de suite et une très heureuse perspicacité.

J'aurais bien voulu pouvoir rassembler les épisodes de mon séjour, les faits intéressants qu'il me fut donné d'apercevoir, et les coordonner dans un récit



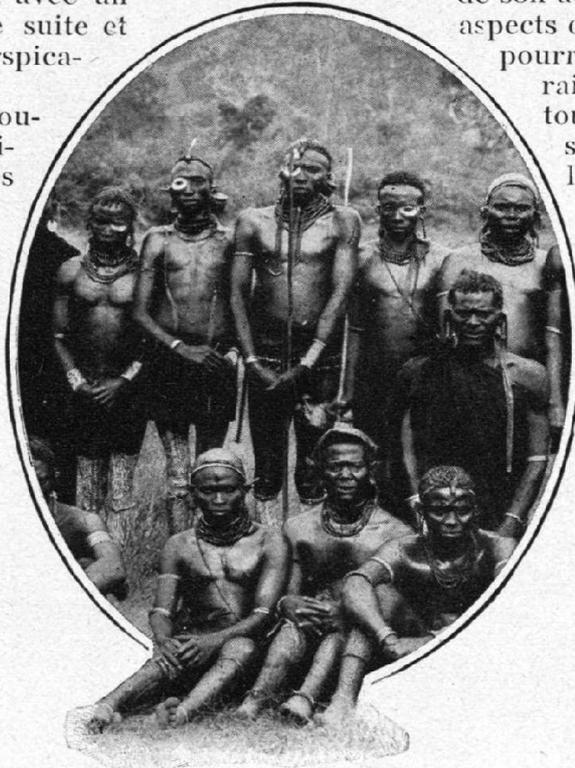
GRANDE-RUE DE LADO (CONGO BELGE)

On y voit ici l'explorateur B. Alexander, le colonel Hollertz, le major Pirie de l'armée belge.

d'où on aurait pu peut-être tirer un enseignement utile que je ne saurais donner moi-même; mais, forcé de revenir en France, j'ai quitté le Congo et suis allé à Entèbe plus tôt que je n'en avais fait le projet; après la traversée du lac Victoria, je dus reprendre le chemin de fer à Port-Florence jusqu'à Mombaza, et de là, le bateau, par la mer Rouge et Alexandrie, me ramena à Marseille. Depuis je n'ai guère eu de temps disponible. D'ail-

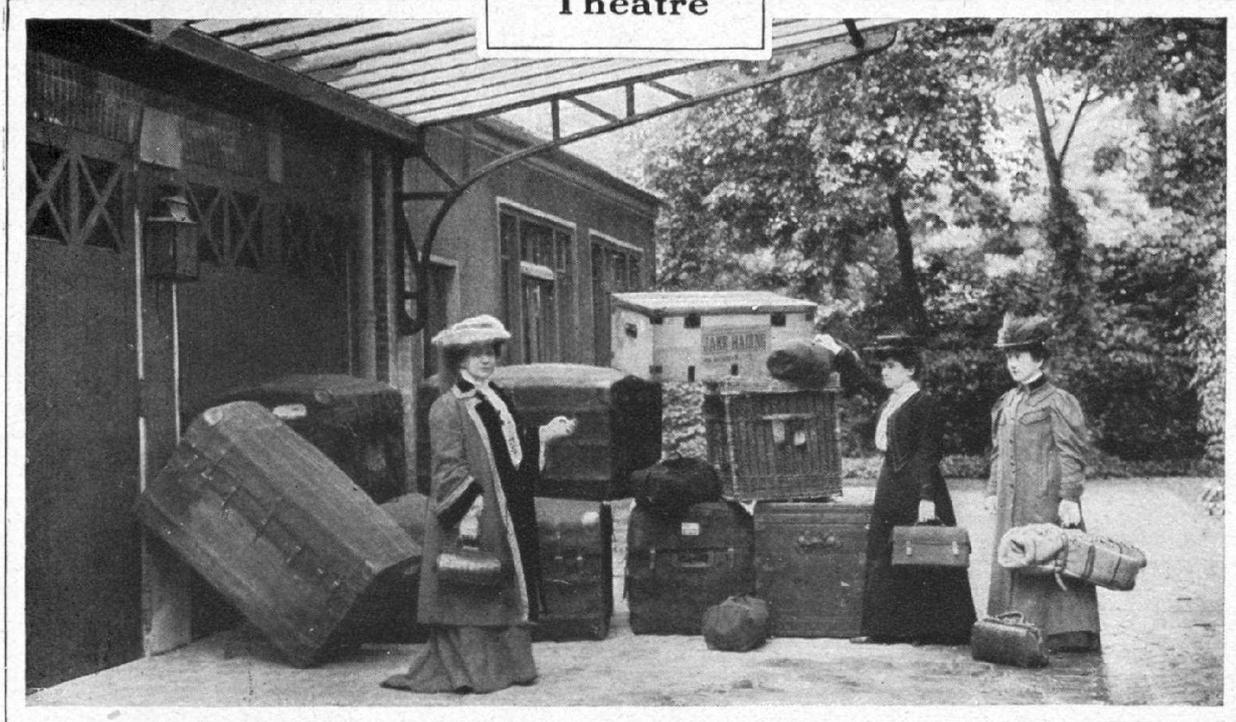
leurs, les voyages tels que le mien ont surtout cette utilité de vous faire sentir qu'on a employé un peu de son activité, qu'ayant vu des aspects différents des choses, on pourra comprendre mieux la raison de la vie, et qu'en tout cas, on s'est créé des souvenirs, par quoi l'existence semblera mieux remplie et plus colorée.

Prince PHILIPPE
DE CARAMAN-CHIMAY.



ESPRIT D'IMITATION

Les porteurs noirs, voyant le prince de Caraman-Chimay avec un monocle, crurent ne pas pouvoir faire autrement, par esprit d'imitation, que de se peindre, autour de l'œil, à défaut de cristal, un épais cercle blanc.

LE RETOUR D'UNE TOURNÉE DE M^{me} JANE HADING

La créatrice du Maître de Forges et de La Châtelaine dont on lira plus loin l'intéressant article et que l'on voit au premier plan de cette photographie, reconnaît ses bagages personnels au retour de sa dernière tournée.

Les Coulisses des Tournées théâtrales

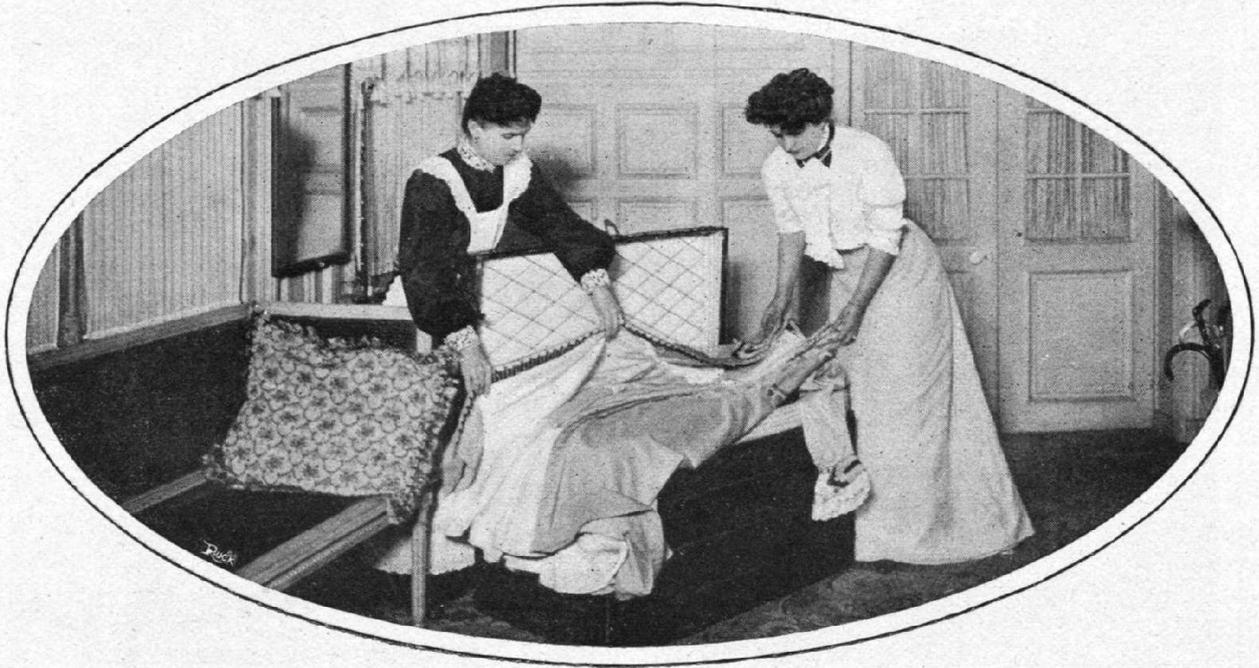
P A R J A N E H A D I N G

Bien peu de nos lecteurs se rendent un compte exact des difficultés sans nombre que comportent la préparation et la conduite d'une tournée. Nous avons demandé à Madame Jane Hading, l'éminente comédienne, de vouloir bien les initier à tous les dessous de ces campagnes théâtrales. Nul ne pouvait mieux traiter ce sujet que la grande artiste dont les nombreux succès à travers les deux mondes ont contribué pour une si large part à faire connaître et aimer les chefs-d'oeuvre de notre art dramatique.

Nous sommes loin de l'époque où les héros du Roman comique, allant jouer dans la ville du Mans, s'y rendaient à petites journées, juchés sur l'unique charrette où s'empilaient leurs modestes bagages. De nos jours, une tournée ne se déplace pas sans un matériel considérable et ses artistes usent largement de tout le confort moderne. C'est ainsi que Sarah Bernhardt voyage en Amérique dans un wagon spécial comportant salon, salle à manger, chambre à coucher

et salle de bain ! Ses bagages personnels se composent de soixante-dix malles pesant sept mille huit cents kilos : ajoutez à cela que sa troupe compte quarante-huit artistes, un secrétaire et un médecin, que certaines pièces nécessitent six wagons de décors et trente caisses de costumes et vous aurez une faible idée de l'effort gigantesque exigé pour certaines tournées.

C'est pour initier nos lecteurs aux dessous d'une de ces expéditions théâtrales que *Madame Jane Hading* a bien voulu écrire les lignes qui suivent :



M^{me} SUZANNE DEVOYOD TERMINANT UNE MALLE DE THÉÂTRE

La dernière engagée en date au Théâtre-Français, M^{me} Suzanne Devoyod, achève le délicat emplissage d'une malle de costumes, besogne longue et difficile pour éviter les faux plis et garder aux soies et aux velours leur fraîcheur intacte.



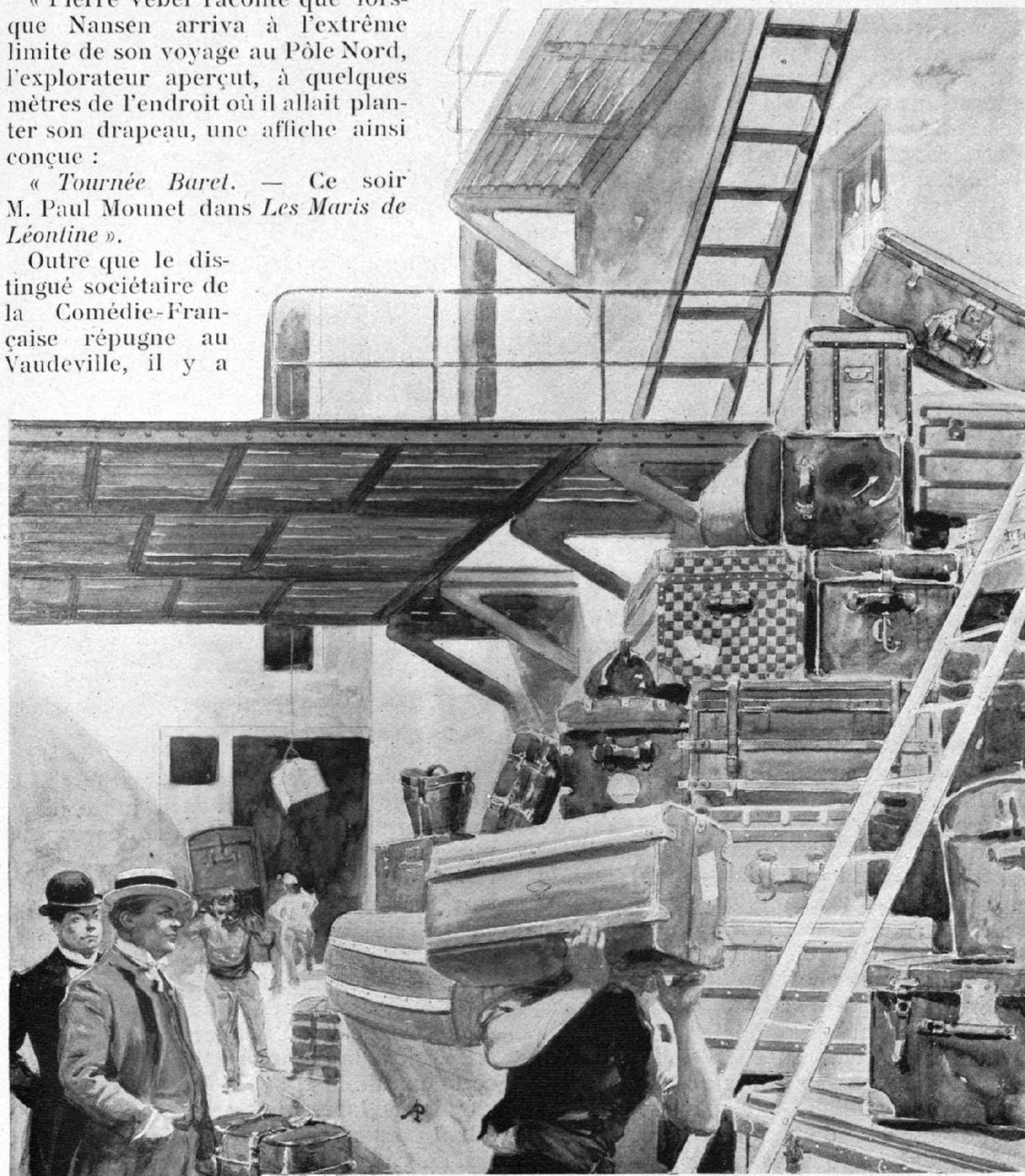
LES BAGAGES D'UNE TOURNÉE

Par cet exemple pris pour une tournée Baret, on voit quel est le nombre des colis que doit transporter l'impresario. De larges affiches portant le nom de la tournée permettent aux employés des gares, et aux artistes eux-mêmes, de reconnaître les bagages et de veiller à leur débarquement... Une malle qui continue sa route et voilà une soirée perdue, une recette sacrifiée. On a vu de pauvres artistes privés de leurs bagages, jouer en costumes de voyage des pièces qui se passaient sous Louis XIII!

« Pierre Veber raconte que lorsque Nansen arriva à l'extrême limite de son voyage au Pôle Nord, l'explorateur aperçut, à quelques mètres de l'endroit où il allait planter son drapeau, une affiche ainsi conçue :

« *Tournée Baret. — Ce soir M. Paul Mounet dans Les Maris de Léontine* ».

Outre que le distingué sociétaire de la Comédie-Française répugne au Vaudeville, il y a



LA COUR DU THÉÂTRE DE LA GAÏTÉ

Le grand Coquelin part pour l'Amérique; les colis s'amoncellent en un pittoresque fouillis; il ne faut rien moins que l'expérience de Jean Coquelin pour organiser un pareil départ.

fort à parier que le savoureux humoriste a beaucoup exagéré. Mais cette boutade renferme, comme bien des boutades, une vérité à savoir que les tournées artistiques ont

porté, dans les contrées les plus reculées, le renom français.

Ces expéditions théâtrales se répartissent en deux grandes catégories : celles qui sont entreprises par des impresarii, et celles que dirige un artiste « s'exploitant lui-même », c'est-à-dire entreprenant la

tournée à ses risques et périls. Les impresarii, directeurs ambulants, sont à la tête d'une organisation permanente et exercent un véritable commerce, achetant des pièces aux auteurs, signant des traités avec les théâtres de tous les pays et surtout, entretenant autour de leur entreprise une publicité méthodique.

On connaît les tournées Baret et les tournées Montcharmont. Qui ne s'est, au cours d'un voyage, arrêté devant une de ces immenses affiches dont ils couvrent les villes sur leur passage. Ils dirigent parfois deux ou trois tournées simultanées, ce qui rend leurs risques assez importants. Deux chiffres caractéristiques en passant : M. Baret dépensa en moyens de transport pour ses troupes 60.000 francs l'année dernière; dans cette même année, il a versé 100.000 francs à la Société des Auteurs. Ces directeurs ont fait connaître à l'étranger les chefs-d'œuvre du répertoire dramatique français.

Certains grands artistes préfèrent aux hasards d'une entreprise personnelle, les gros cachets offerts par les impresarii, mais la plupart s'exploitent eux-mêmes. J'ai pour camarades, dans cette catégorie, Sarah Bernhardt, Bartet, Réjane, Suzanne Desprez, Yvette Guilbert, les trois Coquelin, Silvain, de Féraudy, le Bargy, Galipaux, Polin, Brasseur.

Une expédition dans l'Amérique du Sud comporte une préparation d'un an et, en Europe, de six mois. Il faut, en effet, déterminer l'itinéraire, composer le répertoire, la troupe, et signer des traités avec les théâtres où l'on doit jouer.

Prenons pour exemple un des principaux champs d'activité des tournées, l'Amérique du Sud.

Mon ami et camarade Coquelin aîné y a récolté de grosses sommes et la gloire qu'il mérite si bien. Il ne m'en voudra pas de divulguer dans quelles conditions s'effectuent ses tournées. Il se trouve, pour ce pays, en face du vicomte de Braga qui a presque tous les théâtres de l'Amérique du Sud. Celui-ci prend à son compte le transport des bagages et de la troupe; il prend à sa charge le théâtre, la publicité par affiches et les notes dans les journaux. Coquelin apporte sa troupe, ses costumes et les décors, moyennant quoi il touche 50 0/0 des recettes jusqu'à 6.000 francs; 60 0/0 de 6.000 à 8.000 francs et 80 0/0 au-dessus. On voit que ce sont là de fort belles conditions pour un artiste sûr de faire salle comble tous les soirs où il joue.

L'Amérique du Sud constitue d'ailleurs un cas particulier; il faut, en général, fixer son itinéraire et, pour chaque ville, signer un traité spécial avec le théâtre où l'on doit jouer. Tout bon directeur de tournée est excellent géographe: il sait que de Béziers à Carpentras les communications sont difficiles et que la neige retarde souvent les trains aux environs de Bucharest... Et ce qu'il sait aussi, c'est la division géographique de la France en villes où l'on fait des recettes et en villes où l'entreprise dramatique se solde par un désastre. Une anecdote — classique dans le monde des tournées — fera comprendre à quel point le souci bien compréhensible de la recette hante l'impresario. Le directeur d'une tournée était en scène; il jouait le rôle d'un mari dont la femme, à la suite d'une discussion orageuse venait de s'évanouir. « Madame a perdu les sens! s'écrie la bonne. » « Sens! s'exclame l'impresario en songeant à la sous-préfecture de l'Yonne... 800 francs de recette... ça ne vaut pas un clou! »

C E QUE L'ON EMPORTE DANS UNE TOURNÉE

Le choix du répertoire est extrêmement délicat; telle pièce qui a eu un joli succès à Paris sera accueillie froidement par la province et l'étranger. Il faut que l'œuvre ait reçu la consécration du triomphe et qu'elle soit célèbre à ce point que son nom seul, sur une affiche, suffise à remplir une salle. Exemples : *Le Maître de Forges*, *Madame Sans-Gêne*, *Cyrano*, *l'Aiglon*.

Reste à constituer une troupe; il faut à mon avis, pour qu'elle soit bonne, que les artistes qui la composent aient joué beaucoup ensemble et avec l'étoile; leur valeur viendra de leur cohésion plus que de leur talent personnel.

Il faut aussi qu'ils aient répété sérieusement avant le départ et qu'ils ne comptent pas, comme ils le font si souvent, sur une chambre d'hôtel ou une cabine de transatlantique pour s'y livrer à un hâtif travail d'ensemble.

Les bagages nécessitent des soins infinis. Une troupe emporte avec elle ses décors et ses costumes. Joignez-y les bagages des artistes et vous atteindrez un total formidable. Aux énormes caisses, où sont emballés les costumes, s'ajoutent les accessoires indispensables. C'est ainsi que pour jouer la *Châtelaine*, d'Alfred Capus, j'ai dû me



LA TOURNEE MARIE LECONTE-CORA LAPARCERIE

Sur le quai de la gare, M^{me} Cora Laparcerie-Richepin, accompagnée de son mari, fait ses adieux à ses amis avant le départ de sa tournée avec M^{lle} Marie Leconte, de la Comédie-Française.



EN ROUTE

A gauche, M^{lle} Blanche

du bateau qui la mène en

quai d'une gare, M^{me} Jane Hading prend un instant de repos; — au milieu, M^{lle} Blanche Toulain

fait ouvrir, au cours d'une tournée Montcharmont, ses malles en gare de Calais, et, sur le quai, la

EN ROUTE

Toulain sur le bastingage

Amérique; — à droite, sur le

quai, la

charmante artiste fait un bout de toilette.

munir d'un puits; Coquelin est parti récemment avec le trône de Quasimodo et Sarah Bernhardt ne va jamais jouer l'*Aiglon* sans emporter son fauteuil, ni les *Bouffons* sans emporter son banc.

Les décors sont à l'italienne; ce sont des rouleaux de toile peinte, facilement emballables et tenant peu de place; il suffit, avant la représentation, de les tendre sur des châssis de bois. Ils sont tous exécutés en Italie par le peintre Rorescalli sur des maquettes venues de France.

Cette énorme quantité de colis ne parvient à bon port qu'au prix d'une surveillance constante et grâce aux larges étiquettes les signalant à l'attention des entrepreneurs de transport.

Les malles bouclées, la vie de tournée commence, les trains succèdent aux bateaux, les bateaux aux trains et partout où l'on joue, l'on voit en arrivant les gigantesques affiches qui annoncent l'arrivée de la tournée. Réclame qui paraîtrait peut-être exagérée à Paris, mais à laquelle il faut s'habituer parce qu'elle est absolument nécessaire dans certains pays.

Ces voyages ne vont pas toujours sans danger; à San Francisco un fou tenta d'assasiner Coquelin; il prétendit que celui-ci

conspirait contre la vie du Président des Etats-Unis. En revenant du Mexique le train qui précédait ma tournée fut attaqué par les Peaux-Rouges et entièrement pillé; lorsque, quelques heures après, nous passâmes sur la même voie, nous pûmes contempler les débris des wagons incendiés et les malles éventrées; malgré notre escorte de police je ne puis affirmer que nous étions tous rassurés!

L'accueil que l'on reçoit du public console souvent des fatigues inhérentes à ces voyages considérables, quoique les manifestations d'enthousiasme soient, parfois, d'une exagération qui porte à sourire...

Je note au passage le lâcher de pigeons dans la salle, les pluies de fleurs, la *Marseillaise* partant à la fois des cintres, des coulisses et du parterre.

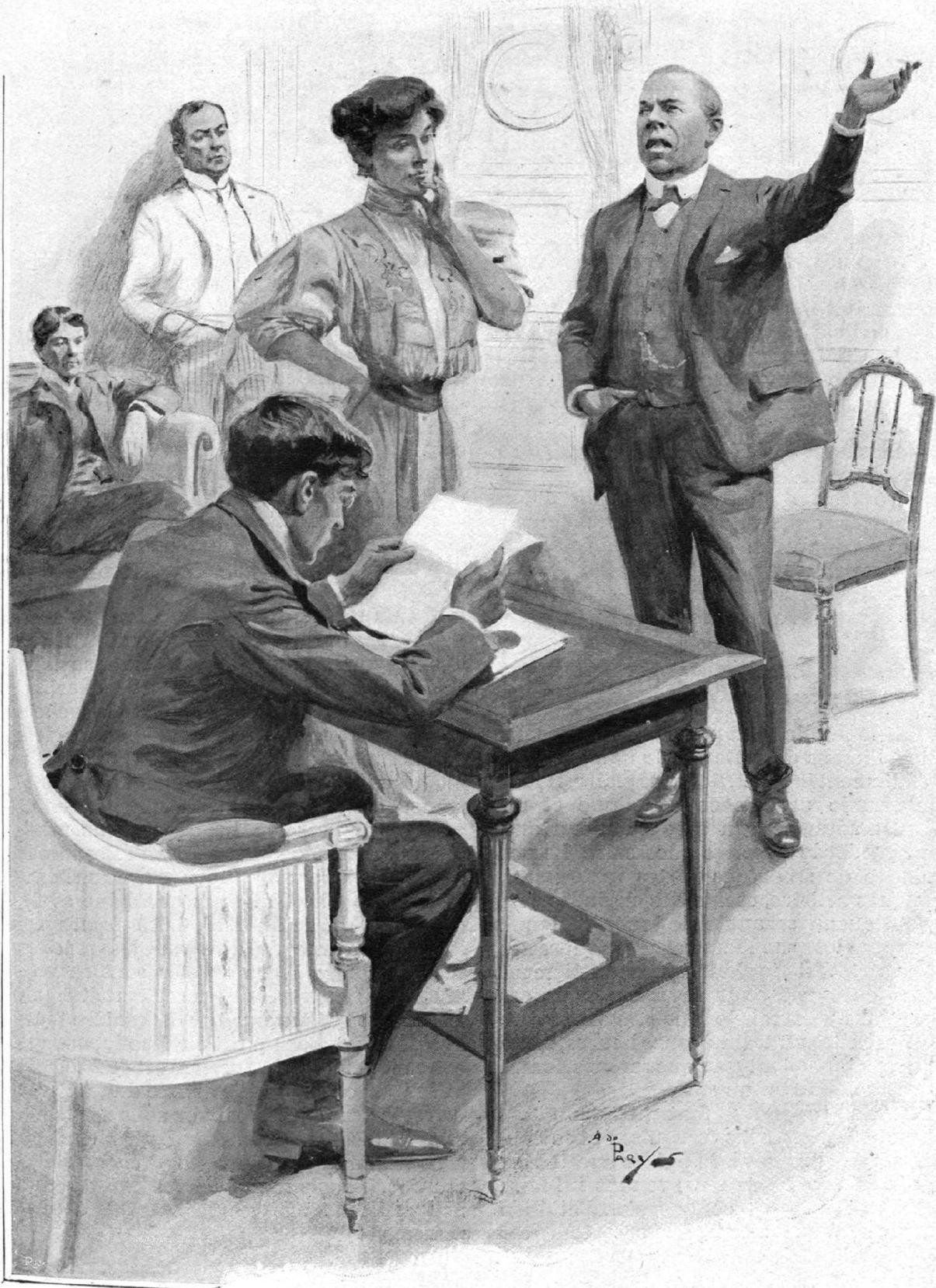
Un soir, Coquelin entrant en scène au deuxième acte de *Tartufe* fut arrêté par un député nègre qui le décora sur les planches de la rose du Brésil. L'artiste reprit son rôle, portant, épinglé sur son costume, l'insigne qu'on venait de lui décerner d'une façon aussi imprévue que spontanée.

Les souverains des pays où l'on passe reçoivent souvent les artistes au palais. On se souvient que Coquelin fut reçu par l'em-



UNE RÉPÉTITION CHEZ BARET

L'impresario fait répéter ses étoiles sur son petit théâtre couvert d'affiches; — de gauche à droite, Baret, Mayol, Galipaux et M^{me} Marie Prat.



UNE RÉPÉTITION SUR LE TRANSATLANTIQUE "L'ARAGON"

Coquelin, qui remporte en ce moment de si grands succès dans l'Amérique du Sud, occupe les loisirs de la traversée à parfaire le travail des répétitions, en compagnie de M^{me} Vera Sergine et de M. Duquesne.

pereur d'Allemagne. Je fus honoré par S. M. Oscar du Grand-Ordre des Arts, qu'il me remit lui-même ; avec une amabilité exquise, il me fit visiter le palais et j'eus le loisir d'y contempler les plus beaux portraits de Joséphine de Beauharnais. C'était à l'époque où j'allais créer *Plus que reine*.

Cette existence de déplacement perpétuel est un enseignement pour les comédiens. Certains montrent une amusante naïveté comme celui de nos camarades, excellent artiste, mais ignorant l'histoire et qui s'arrête, en passant à Avignon, devant le Château des Papes.

— Quel est ce monument? demande-t-il.

— Le Château des Papes.

— Vous vous gaussez de moi. Ça ne prend pas!

— Comment.

— Si c'était le Château des Papes ça se saurait!

Autre trait de naïveté, celui-là d'une spectatrice qui, un soir où l'on jouait *Cyrano*, s'approche de l'impresario Montcharmont et lui confie :

— Il est vraiment très bien ce garçon! Dommage qu'il ait un nez pareil!

TOURNÉES ARTISTIQUES ET TOURNÉES COMMERCIALES

Mais le public n'est pas composé de gens faits à l'image de cette vieille dame; il sait parfaitement juger et, pour lui plaire, il faut une grande conscience artistique et un grand amour de son art; il faut surtout, pour garder le prestige nécessaire, ne pas craindre de subir des pertes matérielles. Quelques artistes, et non des moindres, ne se font aucun scrupule de jouer en tenue de voyage lorsque leurs bagages sont restés en route. J'ai toujours personnellement refusé de monter sur la scène dans ces conditions. Citerais-je une camarade qui, pour prendre un train à onze heures, sauta un acte et, brochant quelques scènes, fondit les deux autres en un seul.

De tels procédés font hélas un tort énorme aux tournées françaises et je connais certains pays où le public aurait bien besoin de savoir que nous venons lui faire de l'art et non du commerce... J'ai bien peur que l'on ait traité ces tournées

comme la poule aux œufs d'or de la fable!

J'ai entendu dire dernièrement qu'un de nos consuls, justement indigné de ne voir aux vitrines des libraires étrangers que notre littérature la plus frelatée, avait poussé un cri d'alarme et demandé s'il ne serait pas possible de prendre des mesures. Eh bien, nos auteurs dramatiques devraient, grâce à leurs puissantes organisations, tenter de surveiller certaines tournées et refuser leurs pièces à ceux qui, loin de les faire valoir, ne s'en servent qu'en vue d'un intérêt immédiat et d'ailleurs mal compris.

Qu'il me soit donc permis en terminant ces lignes dont on voudra bien excuser la hâte, de souhaiter que nous ne soyons pas les premiers à ternir nous-mêmes à l'étranger les belles qualités de notre art dramatique, car, ne l'oublions pas, la consécration du succès pour les artistes et pour les auteurs, c'est la province et l'étranger, là seulement ils trouvent un public qui, dégagé de l'ambiance de la capitale, juge sans parti pris.»

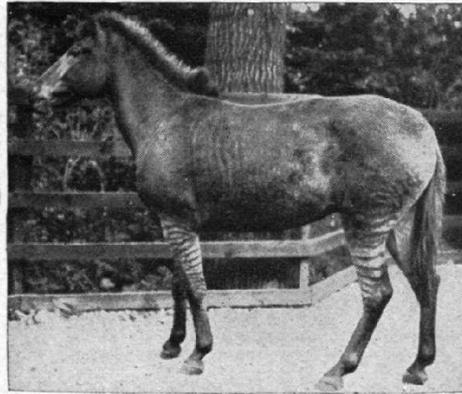
JANE HADING.

Par un sentiment de discrétion vis-à-vis de ses camarades de théâtre, sentiment que nos lecteurs comprendront, Madame Jane Hading a passé sous silence une question pourtant fort intéressante, celle des cachets et des bénéfices. Ceux-ci atteignent parfois des sommes fabuleuses. On sait, par exemple, que le ténor Caruso touchait, en Amérique, 12.000 francs par représentation et que son impresario lui assurait un minimum d'un million par an; Sarah Bernhardt revint de sa dernière tournée avec un bénéfice net de 700.000 francs et Réjane avait, dans l'Amérique du Sud, 6.000 francs par jour. Il est juste de dire que les recettes réalisées grâce à ces artistes sont en proportion. Le total des recettes atteignit 1.566.713 fr. 33 au cours de la dernière tournée de Sarah Bernhardt en Russie; une recette moyenne de la *Sorcière* est de 20.000 fr. et le jour où la grande artiste dut, à cause du trust des théâtres, jouer sous une tente, elle réalisa la somme fantastique de 60.000 francs. On voit, par ces quelques chiffres, à quels mouvements le passage de nos artistes dans un pays peut donner naissance.





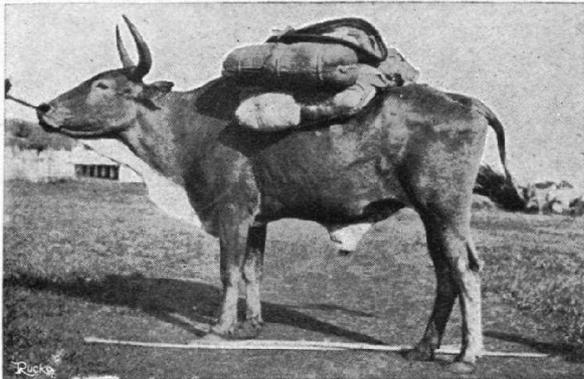
CHAMOIS NOUVEAU-NÉ. — Il est rare que les chamois se reproduisent en captivité, d'où l'intérêt de notre instantané. La mignonne bête, âgée de trois jours, est l'orgueil du Zoological Garden de Londres. On la nourrit au biberon, et elle supporte déjà du pain trempé dans du lait.



LE MULET DE L'AVENIR. — Le zébrule est le produit de la jument et du zèbre. L'expérience a prouvé qu'il pouvait rendre de grands services à l'artillerie de montagne, dans les pays chauds. Celui que montre notre photographie (envoyée par un de nos abonnés de Johannesburg) est né au Transvaal en 1903. Il eut pour père un zèbre de Burchell.



MOUTON UNICORNE. — On trouve au Népal (Indes Asiatiques) une variété de moutons domestiques qui produit souvent des monstruosité. Voici un bélier dont les cornes, soudées à la base, ne forment qu'un seul bloc.



BOEUF PORTEURS DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE. — Le dressage d'un boeuf porteur au Soudan français est quelquefois difficile. Suivant M. C. Pierre, chef du service zootechnique de l'Afrique occidentale française, voici la méthode la plus employée. On réunit les deux membres inférieurs au moyen d'entraves placées au-dessus des genoux. On installe sur le dos une charge composée de sacs de terre et on oblige l'animal à marcher. Huit jours suffisent généralement pour le dressage d'un boeuf ordinaire. S'il est vigoureux et méchant, on l'amarré solidement, on le couche en plein soleil et on le laisse vingt-quatre heures sans boire ni manger. Le prix du dressage, dans ce cas particulier, est de 2 fr. 50 environ.



FANTAISIE DE MILLIARDAIRE. — Un des « rois de la viande » les plus connus, M. Ogden Armour, a amené de Chicago en Europe son fameux attelage de six percherons (descendant d'étalons français) qui passent pour former le plus bel ensemble de chevaux de trait. Leur poids moyen est d'une tonne.

ÉLECTION. — L'Académie de Médecine, en remplacement du D^r Javal, a élu le D^r Weiss, né à Strasbourg, professeur à la Faculté de Médecine.

LA TOMATE RÉHABILITÉE. — A l'Académie des

Sciences (8 juillet) M. Armand Gautier démontre que c'est à tort qu'on incrimine la tomate et qu'on l'accuse de contenir une proportion très forte d'acide oxalique. Tout le monde peut l'absorber sans crainte.

SUR LA SCÈNE DU THÉÂTRE FEMINA.



M^{lle} TROUHANOVA, la nouvelle danseuse étoile de l'Opéra, a prêté son très gracieux concours à l'une des matinées offertes par *Femina* à ses abonnés, avec M. Clustine.



M^{me} JACQUES ISNARDON, qui fut la Salomé de Richard Strauss et l'Eva des *Maîtres chanteurs*, se fit entendre dans *l'Artiosie*, de Léo Delibes. M^{me} Isnardon est une des plus émouvantes tragédiennes lyriques de ce temps.



M^{me} KUTSCHERRA, la célèbre cantatrice allemande, a donné un récital vocal dans lequel elle a fait applaudir sa remarquable science du lied allemand, dont les nuances sont si difficiles à comprendre et à exécuter.



M. LEGAT, maître de ballet, et M^{lle} VERA TREFILOFF, danseuse étoile des théâtres impériaux de Pétersbourg, ont été applaudis également par les abonnés de *Femina*.



LA COMTESSE DE LOSTANGES, très applaudie comme compositeur et comme pianiste au concert de bienfaisance donné au bénéfice du Pouponnat de Nouzet.



LE COMTE DE FITZ JAMES, un fervent de Wagner, fit une conférence où il commenta *Tannhäuser*, le plus significatif, peut-être, des drames wagnériens, devant le plus attentif auditoire.



LA VICOMTESSE DE TRÉDERN, la grande cantatrice mondaine, a apporté son concours dans un des plus intéressants concerts de bienfaisance qui aient été donnés dans notre salle. (Cl. P. Boyer.)



LA BARONNE DE RAVISI, présidente de l'Œuvre du Vestiaire des enfants pauvres, a organisé au profit de son œuvre si intéressante un charmant concert qui a été très goûté.



M^{me} VIGNAT, au cours de l'exposition des amateurs organisée dans notre Galerie des Fêtes, a montré des merveilles de goût et d'élégance réalisées avec des robes de quinze, dix et même cinq francs.



M. DE RADWAN, le brillant pianiste polonais, a donné *Une heure de Chopin*, où il a merveilleusement traduit le maître polonais, — au bénéfice des incurables des frères de St-Jean-de-Dieu.

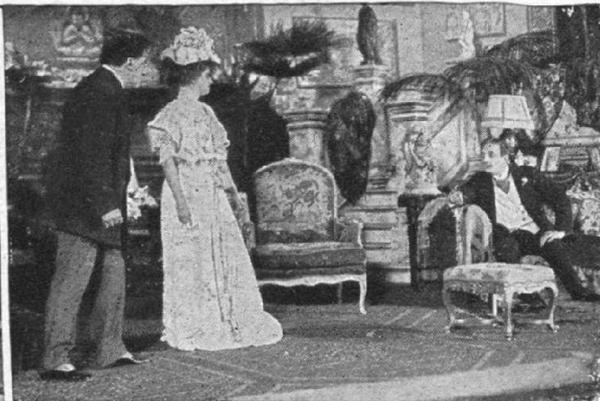


M^{me} THÉNARD, de la Comédie-Française, le très distingué professeur a fait applaudir parmi ses élèves, M^{lles} Pascal, Macri, Tréfontelle, Perez, Adt, Barrey, etc.; ainsi que M^{lle} Marville (Odéon).



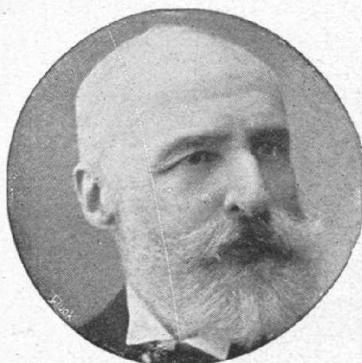
M^{me} TERESA CERUTTI, qui s'est vouée à la tâche de reconstituer les danses antiques, a donné une matinée de danse et de mimes. Elle fut particulièrement applaudie dans le *Réveil de Thaïs*.

Photogr. Femina (Henri Manuel, directeur).



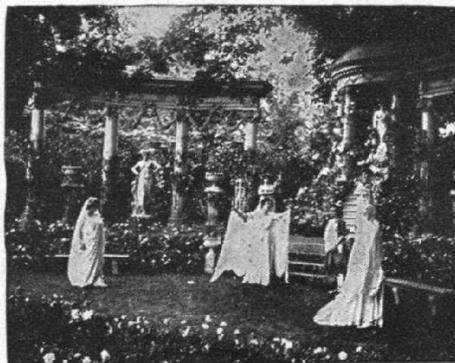
UNE SCÈNE DE « RAFFLES » (M^{lle} Suzanne Avril et M. Brulé), une pièce très mouvementée de MM. Hornung et Presbey, dans le genre des romans policiers anglais, jouée au théâtre Réjane, avec, encore, MM. Signoret, Noizeux, J. Worms, A. Varennes, M^{lles} Miller, Dermoz. Bonne presse. Gros succès. (Cl. Paul Boyer.)

UNE SCÈNE DE LA « RIVALE », la très jolie pièce de MM. Henry Kistemaeckers et Eugène Delard, jouée avec succès à la Comédie-Française (première représentation le 13 juin), par M^{mes} Cerny, Piérat, Robinne, Mitzi-Dalti ; MM. Grand, Delaunay, Croué, Ch. Esquier, Grandval. Bonne presse. (Cl. Paul Boyer.)



FRANCIS PLANTÉ, le plus illustre des pianistes français, qui, avec Diemer, Pugno et Risler, s'est fait entendre (18 juin) à la Société philharmonique, à la joie enthousiaste des amateurs, qui ne se lassent point d'admirer le talent brillant du maître.

(Cl. H. Manuel.)



UNE SCÈNE DU « TRIOMPHE DU DIEU PAN » sur le théâtre des Roses, à la Roseraie de l'Hay (30 juin). Auteur : Alexandre Michel. Interprètes : M^{mes} Dervieu, Lebreton et M^{lle} Sandrini, dont le jeu a été fort applaudi par l'élégante assistance que l'originalité du décor et du spectacle avait attirée.



M^{lle} FLORE MIGNOT, tout à fait charmante dans le rôle du Dauphin, de *l'Enfant du Temple*, le drame de M. Alban de Polhes, donné à l'Ambigu et dont les situations, sans prétentions historiques, sont intéressantes. Public très chaud. Bonne presse.

(Cl. H. Manuel.)



Le chœur des paysans dans les « Bucoliques ».



La scène de la sorcière dans « Messidor ».

LE THÉÂTRE AUX CHAMPS. — Le 23 juin, à Aulnay-sous-Bois, sous la présidence de MM. Dujardin-Beaumetz et d'Estournelles de Constant, inauguration du Théâtre des Champs. Après un Prélude de M^{me} Catulle Mendès, dit par Georges Grand, de la Comédie-Française, on a joué *La Liberté*, églogue d'André Chénier (M. Valbel et M^{lle} Lyrisse), puis les délicieuses *Bucoliques* de Jules Renard (M^{me} Irma Perrot, MM. E. Teulet, Marion, etc.) et enfin *Messidor*, drame rustique en vers de M. Jules Princet, avec MM. Henry Perrin, H. Malherbe ; M^{lles} Fabienne Mauriac, Irma Perrot, etc.

LES PREMIERS PRIX AU CONSERVATOIRE (1^{er}-12 Juillet)



M^{lle} TAGLIAFERRO
1^{er} prix de piano.



M. GERBAULT
1^{er} prix de tragédie.



M. LEROY
1^{er} prix de comédie.



M. J. DE FÉRAUDY
1^{er} prix de comédie.



M^{lle} LUDGER
1^{er} prix de tragédie.



M^{lle} LIFRAUD
1^{er} prix de comédie.



M^{lle} FAYE
1^{er} prix d'opéra-com.



M^{lle} GALL
1^{er} prix de chant.



M^{lle} LAPEYRETTE
1^{er} prix de chant.



M. CRUQUE
1^{er} p. de violoncelle.



M. COYE
1^{er} prix de piano.



M^{lle} LABATUT
1^{er} prix de harpe chr.



M. ETLIN
1^{er} prix de piano.



M. JOU
1^{er} p. de contrebasse.



M. DUCLOS
1^{er} prix d'opéra.



M. MAYEUX
1^{er} prix de violon.



M^{lle} DELGADO-PÉRES
1^{er} prix de harpe.



M^{lle} CHAUMEIL
1^{er} prix de harpe.



M. LEFRANC
1^{er} prix d'alto.



M^{lle} CLAPISSON
1^{er} prix de piano.



M. POLLERI
1^{er} prix de piano.



M^{lle} BENZON
1^{er} prix de piano.



M^{lle} LEA LEFEBVRE
1^{er} prix de piano.



M^{lle} BLUM-PICARD
1^{er} prix de piano.

Le temps et la place nous manquent pour donner les photographies de tous les premiers prix, qui sont plus nombreux que de coutume, car il y a beaucoup d'*ex æquo*. La classe d'opéra-comique, de M. Isnardon, et celle de déclamation, de M. Georges Berr, en particulier, ont remporté de brillants succès. Nous compléterons cette série dans notre prochain volume.



APRÈS LE DÉJEUNER

MADAME DELAUZE. — *Je me demande, d'ailleurs, comment vous y pouvez vivre dans ces placards que vous appelez des appartements!...*

CÉCILE (conciliante). — *On s'y sent, en effet, plutôt à l'étroit... (Page 58, col. 1.)*

Les deux Madame Delauze ⁽¹⁾

Pièce inédite en trois actes de Madame GABRIEL MOUREY

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉÂTRE RÉJANE LE 18 AVRIL 1907

DISTRIBUTION

JEANNE DORMEUIL (<i>Femme divorcée de Philippe Delauze</i>)	M ^{mes} RÉJANE	HENRIETTE LAUDREY.	M ^{mes} FARNA
CÉCILE LE HERDEC (<i>Plus tard M^{me} Philippe Delauze</i>)	B. TOUTAIN	MADAME PETIT.	DERMOZ
MADAME DELAUZE (<i>Mère de Philippe</i>)	H. MILLER	LOUISE	ARDY
		PHILIPPE DELAUZE.	MM. DAUVILLIER
		GEORGES MEURIOT	R. LISER
		DOCTEUR GARNIER	MICHEL

Le premier acte se passe à Paris, chez Cécile. Les deux autres à Lille, chez Philippe.

ACTE PREMIER

La scène représente le salon d'un appartement parisien; il ne reste plus que les meubles essentiels sans aucun bibelot, ni tableaux, ni tentures. Seulement des livres dans une petite bibliothèque basse. Toute la pièce a un aspect de déménagement. Cependant les meubles sont fragiles et jolis et indiquent le choix d'une femme élégante.

Au lever du rideau, les invités de M^{me} Le Herdec passent de la salle à manger, dont la porte à droite est grande ouverte, au salon... tumulte, on parle à la fois... rires...

Au fond, la porte donnant sur l'entrée; quand on ouvre cette porte on aperçoit les cannes, chapeaux, parapluies, ombrelles, de même que la porte donnant sur le palier. A gauche, porte conduisant à la chambre de M^{me} Le Herdec.

Une heure de l'après-midi de fin d'août. L'appartement est inondé de soleil... toilettes claires.

La femme de chambre dépose sur une table un plateau avec café, liqueurs; tasses, cafetière sont désassorties, pas d'argenterie.

(1) Entered according to act congress, in the year 1907, by M^{me} Gabriel Mourey, in the office of the Librarian of congress Washington all rights reserved.

SCÈNE I

CÉCILE LE HERDEC, MADAME DELAUZE,
HENRIETTE LAUDREY, PHILIPPE DELAUZE,
GEORGES MEURIOT, LOUISE.

CÉCILE (*à Louise qui dépose le café*). — Bien...
Louise. . . Merci...

Louise sort.

CÉCILE (*riant, tout en versant le café à chacun, aidée d'Henriette*). — Non!... Vous avouerez que je ne doute de rien!... Oser vous avoir à déjeuner dans un tel désarroi, en plein déménagement... J'ai failli en être réduite à emprunter de la vaisselle à ma concierge...

PHILIPPE. — Tout était exquis, ma chère Cécile, et nous ne pouvons que vous remercier de votre si gracieuse et si cordiale hospitalité.

CÉCILE. — Vous; votre opinion ne compte pas; votre qualité de fiancé vous oblige à être dans un état d'esprit à tout trouver parfait... Dans deux jours, quand vous serez mon mari, vous donnerez votre avis...

GEORGES MEURIOT. — Mais moi, Madame, qui ne suis pas votre fiancé, et je le regrette, j'ai le devoir de dire que votre déjeuner était en tous points réussi; et que je garderai un durable souvenir de ce traditionnel vol-au-vent financière... et d'une glace aux fruits... voilà...

CÉCILE. — Oui, cela venait de chez le pâtissier. Paris n'est pas pour rien une grande capitale...

MADAME DELAUZE. — Regretteriez-vous déjà de la quitter?...

CÉCILE. — Du tout, Madame, j'ai d'ailleurs pour principe de ne jamais rien regretter... Mais permettez que je vous débarrasse...

Philippe, qui a entendu, se précipite pour prendre la tasse des mains de sa mère, Cécile en fait autant, M^{me} Delauze retient la tasse et la soucoupe qui manquent de tomber.

MADAME DELAUZE (*sévèrement*). — Voyons, vous allez tout casser!...

PHILIPPE. — Tant mieux, ça porte bonheur!...

MADAME DELAUZE (*confiant sa tasse à Cécile*). — Vous n'imaginez pas quel plaisir j'éprouve à vous entendre dire que c'est sans regret que vous revenez vivre dans la ville où vous êtes née, contrairement à la plupart des femmes de la province qui ont habité Paris quelque temps. On ne peut leur parler de retourner dans leur pays, sans qu'elles poussent les hauts cris, comme si on leur poussait de les écorcher vives. Il n'y a d'air respirable qu'à Paris, il n'y a que Paris qui soit digne d'elles...

HENRIETTE LAUDREY. — C'est un genre...

MADAME DELAUZE. — Et un mauvais genre!... Je me demande, d'ailleurs, com-

ment vous y pouvez vivre dans ces placards que vous appelez des appartements!...

CÉCILE (*conciliante*). — On s'y sent, en effet, plutôt à l'étroit...

GEORGES MEURIOT. — Au point qu'on ne doit pas oser engraisser!

PHILIPPE. — Cela ne vaut évidemment pas nos vieilles et grandes maisons du Nord.

MADAME DELAUZE. — Les nôtres surtout! Madame Laudrey, qui du temps où elle habitait Lille, est venue souvent chez nous, pourra vous dire, ma chère Cécile, combien la vie y est confortable et large... Nos deux maisons mitoyennes, grâce à la porte de communication que nous avons fait percer, nous donnent l'illusion de vivre ensemble tout en étant chacun chez soi; c'est charmant! J'espère que vous vous y plairez.

CÉCILE (*sans conviction*). — J'en suis tout à fait sûre, Madame!

PHILIPPE. — Mais le délicieux et le rare, c'est l'immense jardin qui s'étend derrière nos deux habitations. Nous avions songé un moment à le morceler, mais c'eût été de la folie; et puis, mon petit Jacques ne l'aurait pas permis, il ne le trouve jamais assez grand pour ses explorations et ses jeux.

CÉCILE. — Jacques aurait eu raison. Je me souviens qu'étant fillette, je passais devant pour aller au cours, et je ne pouvais m'empêcher d'admirer la beauté des arbres et la quantité d'oiseaux qui y étaient nichés. Posséder un pareil jardin en pleine ville, c'était à mes yeux posséder le paradis terrestre!... Qui m'eût dit que je viendrais l'habiter!... La vie est étrange!...

PHILIPPE (*prenant la main de Cécile et l'embrasant*). — Elle est exquisite!...

MADAME DELAUZE (*que ces effusions agacent, à Henriette Laudrey*). — Et vous, Madame, vous êtes devenue tout à fait Parisienne?...

HENRIETTE LAUDREY (*gaiement*). — On se fait à tout!... Il me paraît facile de transporter ses habitudes où qu'on aille!... Quant à moi, à la condition que je m'y trouve avec mon mari et mes enfants, je sens bien que je me plairai n'importe où... et pour le reste... on s'en passe.

GEORGES MEURIOT. — Voilà une vertu que je vous envie, mais que je n'aurai jamais. S'il me fallait vivre plus de huit jours hors de chez moi, ne plus voir les murs, les meubles au milieu desquels j'ai toujours vécu, je me croirais perdu!...

PHILIPPE. — Parbleu! un vieux garçon, égoïste comme toi, ne peut se séparer de ses manies, puisqu'elles lui tiennent lieu de famille et de tout...

GEORGES. — La famille, j'en jouis chez mes amis, c'est délicieux!...

CÉCILE. — Vous ne prenez de l'existence que les agréments!... Vous êtes un philosophe, Monsieur Meuriot...

PHILIPPE. — Dites un malin ! En voilà un qui ne s'embarrasse de rien et qui mène sa petite bonne femme de vie bien douillettement...

GEORGES. — Il est inutile d'éparpiller ses sentiments!...

PHILIPPE. — Et, dans cette crainte, tu les gardes pour toi... tu as raison...

MADAME DELAUZE. — Voyons, Philippe, ne le taquine pas... Georges est l'homme de province par excellence, fidèle à ses principes et qui ne se laisse pas gagner aux idées nouvelles, le type en est devenu si rare qu'on ne saurait trop l'apprécier.

GEORGES. — Vous avez dit vrai, Madame, je suis un garçon paisible, respectueux des choses établies; aussi suis-je particulièrement heureux que Philippe se remarie. Nous allons pouvoir reprendre nos bonnes, nos interminables parties de whist le soir après dîner. (*Sans s'apercevoir des gestes d'impatience de Philippe à Cécile.*) Savez-vous jouer le whist, Madame?... Non... je vous apprendrai... à quatre, c'est un jeu passionnant... Vous verrez!...

CÉCILE. — Vous n'avez pas de chance, je déteste les cartes, et n'aime rien tant que le coin du feu en compagnie d'un bon livre!...

GEORGES. — Très mauvais, la lecture après les repas!...

PHILIPPE. — As-tu fini, avec tes bêtises, et le travail après les repas, est-ce mauvais? Tu devrais essayer!... (*A Cécile.*) Ne l'écoutez pas, il est stupide...

GEORGES. — Ça y est, le voilà qui s'emballe!

PHILIPPE. — Pas du tout, je m'autorise de notre intimité de toujours pour te dire tes vérités... Allons-nous-en!... J'ai un tas de rendez-vous et il est horriblement tard.

CÉCILE. — Vous partez?... J'espérais vous garder...

PHILIPPE. — Ma chère Cécile, malgré tout mon désir de rester près de vous, je suis obligé d'aller à mes affaires. J'ai toute la rue du Sentier à visiter. Quand on fabrique de la toile, il faut la vendre. (*A Georges.*) Je t'emmène...

GEORGES. — Ah! non! Je ne t'accompagne pas dans ce sentier-là; par ce beau soleil, je préfère les boulevards!...

PHILIPPE. — Provincial, va!... Et toi, maman, que fais-tu?...

MADAME DELAUZE. — Je reste quelques instants encore avec ces dames, et j'irai faire des courses.

PHILIPPE (*visiblement inquiet de laisser sa mère*). — Tu ne désires pas que je te dépose quelque part?...

MADAME DELAUZE. — Laisse... je saurai bien me débrouiller...

PHILIPPE (*à Cécile*). — Ça ne vous dérange pas, occupée comme vous l'êtes?

CÉCILE. — Mais pas du tout, au contraire.

PHILIPPE. — Alors, entendu, nous dînons tous, ce soir, aux Champs-Élysées; par cette fin d'août, c'est évidemment ce qu'on peut faire de mieux... Maman, nous passerons te prendre à l'hôtel... Vous, Cécile, je viendrai vous chercher; soyez prête à sept heures!...

CÉCILE. — Je serai prête... (*A Henriette.*) Alors, vrai, tu ne te joins pas à nous?...

HENRIETTE. — Non, non, merci, Pierre rentre ce soir et je veux être là pour son arrivée.

PHILIPPE. — Quelle femme! Son mari vient de faire un petit voyage d'à peine huit jours et elle attend son retour comme après une année d'absence. Faites-lui mes amitiés et dites-lui que je suis ravi de le voir servir de témoin à Cécile.

HENRIETTE. — Je n'y manquerai pas; à après-demain alors?

Ils se serrent les mains.

GEORGES (*à Henriette*). — Au revoir, Madame, amitiés à Laudrey. (*A Cécile et à M^{me} Delauze.*) A ce soir, Mesdames.

Il serre les mains. Philippe et Georges, pendant ces répliques, ont pris leur canne, chapeau et gants.

PHILIPPE. — A tantôt, maman!

Il va à Cécile et lui parle bas.

MADAME DELAUZE. — Philippe!... Prends garde à toi, ne marche pas comme un fou, ainsi que tu en as l'habitude et si tu as chaud, ne t'arrêtes pas, tu te refroidirais... Tu m'entends!...

PHILIPPE. — Mais oui! Sois tranquille!

Il continue à causer.

MADAME DELAUZE. — Surtout, si tu as soif, ne bois rien de glacé!...

PHILIPPE (*avec impatience*). — Maman, je t'en prie!...

MADAME DELAUZE. — Je te sais si imprudent, mon cher enfant!...

Philippe va à la porte pour sortir, suivi de Georges.

CÉCILE (*imitant M^{me} Delauze*). — Philippe!... Soyez sage! (*On rit, sauf M^{me} Delauze. Cécile court à Philippe et lui tend son front.*) A tout à l'heure!...

Philippe l'embrasse. Cécile reconduit jusqu'à la porte. M^{me} Delauze et Henriette restent un peu embarrassées. Louise dessert et sort. Cécile redescend en scène.

SCÈNE II

LES MÊMES, MOINS PHILIPPE ET GEORGES

MADAME DELAUZE (*vexée*). — Ma chère enfant, je vous trouve un heureux caractère!...

CÉCILE. — Je m'y efforce autant que je

le puis, ayant horreur de la mauvaise humeur.

HENRIETTE (*cherchant à arranger les choses*). — Et j'ajoute, moi, que c'est pour faire plaisir à chacun qu'elle est ainsi.

MADAME DELAUZE. — Elle aurait, cependant, le droit d'être autrement. (*A Cécile*.) La vie ne vous a pas épargnée, vous non plus, et aurait dû vous rendre, comment dirais-je, plus... grave... plus sérieuse...

CÉCILE. — Mais, Madame, qu'entendez-vous par là?... J'ai la prétention d'être très sérieuse!... seulement... cela ne m'empêche pas d'être gaie!... A quoi cela m'avancerait-il, parce que j'ai été très malheureuse avec mon premier mari, de me donner, sous prétexte de sérieux, des airs lugubres, au moment d'en prendre un second. Cela ne serait d'ailleurs pas de très bon goût... Et puis... le passé est le passé... Monsieur Le Herdec m'en a fait voir, certes, de toutes les couleurs; je lui ai pardonné et bien sincèrement, et même quand je songe à ce que je suis devenue, peut-être à cause des larmes qu'il m'a fait verser, je suis toute prête à lui en être très reconnaissante.

HENRIETTE. — En ce cas, tu as largement payé ta dette, car tu as été parfaite pour lui à ses derniers moments.

MADAME DELAUZE. — Elle a fait son devoir d'honnête femme! Mais ainsi que vous le disiez tout à l'heure : le passé est le passé. Je vous souhaite donc, pour vous et pour Philippe, que de vos deux premières existences gâchées vous puissiez vous refaire une vie heureuse; c'est pourquoi j'ai approuvé son choix quand il m'a parlé de vous. Plût au ciel qu'il m'eût toujours consulté! il n'y aurait pas dans sa vie tout ce qu'il y a et qui ne devrait pas y être.

Cécile et Henriette se taisant dans un silence glacé, elle continue.

MADAME DELAUZE. — Oui, il m'est permis de déplorer qu'il ne vous ait pas rencontrée quand vous étiez jeune fille et lui garçon. Vous n'auriez pas fait ce mariage où vous n'avez trouvé que désillusions et lui... Ah! les événements qui composent notre vie sont souvent bien sottement organisés!...

CÉCILE (*qui ne peut plus se contenir*). — Mais, Madame, ne dites pas cela!... Qui vous dit que si j'avais rencontré Philippe à mes vingt ans, je l'aurais aimé, et qui peut assurer que je lui aurais plu. Et, en admettant même que les choses se fussent arrangées ainsi que vous semblez le souhaiter, qui prouve qu'à ce moment-là, nous aurions pu être heureux l'un par l'autre? Très jeune, on est mal armé pour défendre son bonheur, quand on a à le défendre et aussi pour le créer, mal armé encore pour savoir le faire durer. Tandis que maintenant, grâce à ce que la vie m'a appris, je suis sûre d'être heureuse et de rendre Philippe

heureux, et c'est parce que j'ai déjà aimé que je comprends combien et comment je l'aime. Vous pouvez être tranquille, Madame, nous serons heureux, parce que je le veux et que je saurai imposer le bonheur dans ma maison.

MADAME DELAUZE (*interloquée*). — Comme vous vous formalisez!... Quoique je ne comprenne rien à toutes vos subtilités, je ne doute, certes, ni de vos qualités, ni de votre bon vouloir... malgré que vous n'avez pas su défendre votre bonheur, comme vous dites, contre Monsieur Le Herdec.

CÉCILE. — Je n'avais pas de bonheur à défendre, je ne l'aimais plus et je le méprisais... profondément. Cela ne valait donc pas l'effort dont je puis être capable pour servir les êtres qui me sont chers. Car pour tout le reste... je suis d'une indifférence... complète...

HENRIETTE (*qui cherche à faire dévier la conversation, très gaie*). — Ah! coquette!... tu veux que je dévoile à Madame Delauze toutes tes vertus! sachez donc, Madame, qu'il n'y a pas d'être meilleur ni plus sage que votre future belle-fille et que ce qu'elle appelle son indifférence est une grande tendresse pour les faibles et une excessive bonté pour tous ceux qui souffrent.

CÉCILE. — Henriette! je t'en prie!...

MADAME DELAUZE. — En ce cas, ma chère Cécile, vous aurez, en devenant la femme de Philippe, l'occasion d'exercer cette tendresse, et je vous demanderai d'étendre vos bontés et un peu de l'affection que vous avez pour lui sur son fils, dont vous allez devenir la mère.

CÉCILE. — Je vous promets, Madame, d'être pour Jacques une grande amie, sincère et dévouée. Je sens que je l'aime déjà beaucoup, et que je suis toute prête à le gâter énormément; mais pour ce qui est de prendre près de lui ce titre de mère, n'y comptez pas. Je ne puis oublier qu'il a encore sa vraie mère dont pour rien au monde je ne voudrais usurper la place.

MADAME DELAUZE. — Cette femme ne doit pas compter; c'est pis pour lui que si elle était morte; il est assez malheureux que la loi ne nous ait pas autorisés à la rayer complètement de la vie de son enfant et qu'il faille le lui accorder de temps à autre; bien que nous n'ayons cédé que pour le minimum, c'est encore trop.

CÉCILE. — Oh! Madame!...

MADAME DELAUZE. — Je vous demande pardon!... Je vous remercie pour votre promesse de bien aimer Jacques; c'est un délicieux petit qui, lui, vous aimera certainement.

CÉCILE. — Je l'espère!...

MADAME DELAUZE. — Voulez-vous me faire donner mon chapeau?... Je me suis oubliée à bavarder et ne pourrai jamais faire tout ce que je me proposais.



UNE ENTENTE

CÉCILE. — *J'aurai à vaincre des volontés inébranlables, peut-être sera-ce long, peut-être même ne réussirai-je point. Quoi qu'il adienne, je vous jure que j'aurai tenté l'impossible.* (Page 66, col. 2.)

HENRIETTE. — Et le mien aussi.

CÉCILE (*à Henriette, tout en sonnant*). — Tu as le temps, reste encore un peu!... (*à la femme de chambre.*) Donnez les chapeaux de ces dames.

MADAME DELAUZE (*sentencieuse*). — Oui, les enfants, voilà ce qui dans certains cas complique les situations. Vous avez eu la chance de n'en pas avoir, peut-être convient-il de vous en estimer heureuse.

CÉCILE (*très agacée*). — Je n'y suis pour rien, je vous assure... Les maîtresses de Monsieur Le Herdec, seules, ne l'ont pas permis.

MADAME DELAUZE (*scandalisée*). — Oh! vous dites de ces choses! Je vous trouve devenue bien Parisienne!

CÉCILE. — C'est tout ce que Paris a pu me faire devenir.

M^{me} Delauze met son chapeau, aidée de la femme de chambre qui lui tend ses gants, son ombrelle... Henriette, elle aussi, veut se coiffer... Cécile l'en empêche.

CÉCILE. — Je t'en prie, attends un peu; dans deux jours, je ne t'aurai plus; tu es vraiment mon seul chagrin de quitter Paris...

HENRIETTE. — A moi aussi tu manqueras beaucoup.

MADAME DELAUZE (*prête à partir*). — Ah! j'y pense, Cécile, mes courses me mènent du côté du Louvre; je vous ai entendu dire que vous désiriez des cravates pour mettre sur vos blouses de toile, voulez-vous que je vous les achète?...

CÉCILE (*avec effroi*). — Oh ! non !... (*se reprenant*.) Vous êtes mille fois aimable... mais je ne voudrais pas vous donner cette peine.

MADAME DELAUZE. — Vous craignez mon goût?...

CÉCILE. — Du tout... Je préfère les choisir moi-même...

MADAME DELAUZE. — Comme vous voudrez (*à Henriette*.) Au revoir, Madame, mes souvenirs à Monsieur Laudrey.

HENRIETTE. — Au revoir, Madame.

MADAME DELAUZE (*à Cécile*). — Alors, à ce soir, sept heures et demie ! ne me faites pas attendre !...

Elle l'embrasse au front.

CÉCILE (*reconduisant*). — Soyez sans inquiétude, je serai exacte ; à ce soir et... merci quand même...

SCÈNE III

LES MÊMES, MOINS MADAME DELAUZE.

CÉCILE (*redescendant*). — Me vois-tu avec des cravates choisies par Madame Delauze !

HENRIETTE. — Ma pauvre amie, il m'est impossible de te dire l'angoisse qui s'empare de moi à la pensée que, dans deux jours, tu seras sa belle-fille.

CÉCILE. — Ne crains rien, je suis persuadée que tout ira très bien ; je ne puis affirmer que nous aurons l'une pour l'autre une tendresse folle, mais je saurai maintenir le bon ordre, et voilà l'essentiel.

HENRIETTE. — Je l'espère ! mais sa porte de communication... qu'elle brandit comme un glaive me donne le frisson. Je redoute aussi, pour toi, le caractère emporté de Philippe, et quand je pense que vous vous êtes connus chez moi, il me semble que cela me crée des responsabilités.

CÉCILE. — En voilà une idée ; il n'y a pas d'homme meilleur ni plus doux que mon Philippe ; seulement, il est comme tous les timides ; il crie très fort pour se donner du courage. Heureusement, ses emportements ne durent pas...

HENRIETTE. — Il est resté si complètement sous la domination de sa mère, si petit garçon, malgré ses trente-neuf ans et son existence de gros travailleur ! C'est d'autant plus extraordinaire qu'il est d'une autorité féroce pour tous ceux qui dépendent de lui.

CÉCILE. — Il faudra donc qu'il dépende de moi !... Si j'ai à vaincre du côté de sa mère, nous nous aimons assez, Philippe et moi, pour que ce soit facile. Malgré ses travers et même pas mal de ridicules, Madame Delauze est, au fond, une excellente femme qui aime son fils par-dessus tout ;

quand elle le verra heureux, elle sera satisfaite!...

HENRIETTE. — Heureux ! et pas par elle ; voilà bien de quoi exciter sa jalousie !... Philippe t'a parlé de son premier mariage?...

CÉCILE. — Très vaguement... et toujours à propos de son fils...

HENRIETTE. — Si je te dis ce que je sais, tu ne douteras pas de mes intentions ?

CÉCILE. — Je ne doute pas de ton cœur.

HENRIETTE. — Quand nous habitions Lille, nous avons été, je ne dirai pas des amis intimes, mais cependant en relations assez suivies avec les Delauze. En province, tu ne l'ignores pas, on sait vite les affaires les uns des autres ; j'ai donc été assez au courant des misères du ménage de Philippe et de son divorce.

CÉCILE (*qui s'effraie*). — Oui, mais je ne vois pas ! Philippe est divorcé, je suis veuve, notre nouvelle existence doit être en dehors...

HENRIETTE (*interrompant*). — Certainement ; ce que je veux te dire, c'est le rôle qu'a joué Madame Delauze dans leur désunion, afin de te mettre en garde contre elle ; en garde, aussi, contre la trop grande crédulité de Philippe à tout ce que lui dit sa mère.

CÉCILE. — Je pense bien qu'elle n'a pas dû être tendre pour la femme qui trompait son fils.

HENRIETTE. — Tu ne peux pas imaginer ce qu'elle a été pour sa belle-fille ; elle l'avait en exécration. Tu comprends pourquoi je tremble pour toi.

CÉCILE. — Mais ce n'est pas la même chose. Ce mariage s'est fait contre sa volonté et Philippe était un tout jeune homme !...

HENRIETTE. — Il y a même une grande différence, ce qui est fort heureux pour toi ; d'abord, elle t'agrée ; de plus, tu es d'une excellente famille lilloise et tu possèdes, ce qui compte plus encore à ses yeux, une jolie fortune ; elle te considère donc comme son égale et c'est beaucoup. Elle n'osera jamais contre toi ce qu'elle a osé contre elle.

CÉCILE. — Qu'était-ce au juste que Madame Dormeuil ?

HENRIETTE. — Une femme charmante, parfaitement élevée, mais pauvre et Parisienne ! C'est-à-dire plus qu'il n'en fallait pour se faire détester d'une femme aussi bourgeoise que Madame Delauze. Elle ne lui a jamais pardonné de s'être laissé épouser.

CÉCILE. — Elle n'a pas su se défendre ; c'est sa faute...

HENRIETTE. — C'était une créature sans résistance, que les emportements de Philippe terrorisaient.

CÉCILE. — Etait-ce une raison pour agir comme elle a agi?

HENRIETTE. — Oh! sait-on jamais... Elle s'est vengée à la manière des faibles en le trompant... et puis, elle a cru trouver ailleurs l'affection qui lui manquait chez elle.

CÉCILE. — Alors, comment a-t-elle été abandonnée par celui qui aurait dû la défendre?...

HENRIETTE. — C'était un homme, il a agi en homme... Et en province, comment oser braver un tel scandale?...

CÉCILE (*rêveuse*). — La malheureuse femme!...

HENRIETTE. — Tu ne m'en veux pas de t'avoir parlé du passé de Philippe, tu comprends pourquoi je l'ai fait?...

CÉCILE. — Je t'en remercie au contraire; mais moi je saurai lutter si c'est nécessaire et puis Philippe m'aime... Il est vrai qu'elle, il l'aimait aussi!... Elle était jolie?...

HENRIETTE. — Oui... assez... très séduisante surtout...

CÉCILE. — Ah!... je vois qu'on n'a pas trop de toute sa volonté, et de toute sa raison, pour se créer un peu de bonheur. C'est drôle de refaire sa vie; nous voilà Philippe et moi, à la veille de nous marier, et nous apportons chacun, au fond de notre corbeille de noce, notre petite provision de joie... de chagrins... de secrets... Toi, au moins, tu as eu de la chance!...

HENRIETTE (*se levant et mettant son chapeau*). — J'ai eu d'autres soucis!...

CÉCILE. — Le mieux est donc, puisque l'on n'y peut rien, de prendre la vie comme elle nous échoit, et d'en tirer le meilleur parti possible.

HENRIETTE. — Tu y réussiras; seulement tiens-toi sur la défensive, ne laisse pas empiéter.

CÉCILE. — Ne crains rien!...

HENRIETTE (*Elles s'embrassent*). — Allons, au revoir! Quelle jolie remariée tu vas faire!...

CÉCILE. — Au revoir. Embrasse tes diables pour moi...

HENRIETTE (*remontant, suivie de Cécile*). — Merci...

CÉCILE. — Adieu!... (*A Louise qui se trouve dans l'entrée pour reconduire*). Louise, vous viendrez m'aider.

SCÈNE IV

CÉCILE, LOUISE

CÉCILE (*redescendant*). — Déjà quatre heures et nous avons tous les livres que j'emporte à choisir. (*A Louise qui est redescendue*) — Avez-vous encore une caisse vide?

LOUISE. — Oui, Madame...

CÉCILE. — Je vais vous passer mes livres, vous les emporterez pour les emballer.

LOUISE. — Quelle maison! On ne s'y reconnaît plus. Madame, je vous ai préparé votre robe de taffetas souple pour ce soir, toutes les autres sont pliées et mises dans les malles.

CÉCILE. — Vous avez bien fait, sinon, demain, nous ne saurions plus où donner de la tête.

Pendant ces répliques, Cécile est agenouillée devant la petite bibliothèque basse, et choisit des livres; elle les passe à Louise qui les met en pile.

CÉCILE. — Ah! attention! ceux-ci, je vous les recommande!... Vous êtes gentille, Louise, d'avoir bien voulu me suivre à Lille.

LOUISE. — Oh! moi, Madame, que je gagne ma vie ici ou ailleurs, c'est toujours pareil; je suis bien avec Madame, j'aime autant y rester.

CÉCILE. — Qui sait! Peut-être que là-bas je vous marierai.

LOUISE (*qui a ramassé la pile de livres et s'apprête à sortir*). — Ah! ça, Madame, je n'y tiens pas! Elle est au milieu du salon quand on sonne. Elle s'arrête et regarde Cécile.

CÉCILE. — Bon!... un raseur! (*résignée*). Posez-les dans un coin et allez ouvrir.

Louise se débarrasse et va ouvrir.

SCÈNE V

CÉCILE, seule

CÉCILE (*seule, toujours agenouillée continuant son rangement*). — Quand on se marie, entre les poètes qui vous font des vers et les vieilles dames dans le malheur qui vous offrent leurs bijoux de famille, on n'en finit pas.

LOUISE (*entrant*). — Madame, c'est une dame qui ne veut pas dire son nom et qui demande à vous parler.

CÉCILE. — Comment est-elle?

LOUISE (*négligemment*). — C'est une dame d'un certain âge.

CÉCILE (*avec un soupir*). — Faites entrer.

SCÈNE VI

CÉCILE, JEANNE DORMEUIL

Louise introduit Jeanne Dormeuil, très simplement vêtue de noir, le visage douloureux, l'air horriblement émue. Louise a pris les livres et s'est retirée.

CÉCILE (*se levant*). — Madame?...

JEANNE. — Madame... je voudrais... vous parler.

CÉCILE. — A qui ai-je l'honneur?...

JEANNE. — Je suis Madame Dormeuil!...

CÉCILE. — Vous, chez moi, de quel droit? Que me voulez-vous?... Que venez-vous faire ici?...

JEANNE. — Oh! Madame! je vous en

prie, je vous en supplie, ne me repoussez pas ! entendez-moi. Je ne viens pas vous braver !...

CÉCILE. — Qui me prouve vos intentions ?...

JEANNE. — Regardez-moi, je ne suis plus qu'une malheureuse dont il faut avoir pitié !

CÉCILE (*la regardant attentivement est prise d'une grande compassion à la vue de son visage ravagé ; lui indiquant un siège*). — Asseyez-vous, Madame, et dites ce que vous attendez de moi ?

JEANNE. — Merci ! ma démarche est si folle, si insensée, si hors de tout raisonnement, que je me demande comment j'ai pu l'oser. J'ai obéi à un instinct plus fort que ma volonté ; je ne me suis pas demandé si vous étiez bonne ; je me suis simplement dit que vous étiez femme, mère peut-être, et qu'alors vous pourriez me comprendre. Laissez-moi espérer que je ne me suis pas trompée !

CÉCILE. — Je vous en prie, Madame, continuez, car je ne vois pas !...

JEANNE. — Vous savez, sans doute, que depuis deux jours j'ai mon fils près de moi, pour les quinze jours de vacances que l'arrêt de la Cour m'accorde chaque année. Nous devons partir pour la mer aussitôt, ainsi que nous en avons l'habitude. Je vous supplie de croire, Madame, que jamais, jamais, je n'interroge Jacques sur quoi que ce soit et que, depuis que je vis seule, je n'ai rien cherché à savoir de l'entourage de mon fils ; mais c'est déjà un petit homme : dix ans ! alors, il parle, et de quoi parlerait-il, si ce n'est de sa vie de tous les jours, des petits incidents qui la peuplent, c'est tout naturel, n'est-ce pas ? Et puis, sait-on ce qui se passe dans l'esprit d'un enfant, et le mien m'aime, Madame, il m'aime ! tout ce qu'on a pu lui dire de moi n'a pas touché son cœur !

CÉCILE. — Je n'en doute pas !

JEANNE. — Jacques m'a donc dit que son père était venu à Paris pour se remarier. Alors, écoutez-moi bien, j'ai senti la folie me gagner ! (*Geste de Cécile.*) Oh ! pas par jalousie de M. Delauze... tout cela est mort pour moi, je ne suis plus une femme, je ne suis plus qu'une mère. Penser que mon fils, que l'on me dispute si jalousement, allait vivre en contact journalier avec une autre femme, que cette femme occuperait près de lui la place que j'ai eue, qu'elle aurait sur lui des droits relatifs, qu'elle le verrait à chaque heure du jour, le soignerait, le gronderait peut-être ; qu'on l'obligerait, sans doute, à l'appeler maman... Oh ! non... cela je n'ai pas pu le supporter, parce que, vous comprenez... il ne faut pas que cela soit, on m'a assez fait souffrir, on m'a assez torturée ; il faut que cela cesse, il le faut.

CÉCILE (*très émue*). — Calmez-vous, Ma-

dame, et, en ce qui me concerne, soyez rassurée. Il n'y a qu'un instant, cette question vient justement d'être agitée entre Madame Delauze et moi. J'ai déclaré tout net, et parce que je le pense ainsi, que je n'entendais pas prendre près de votre fils une place à laquelle, seule, vous avez droit...

JEANNE. — Vous êtes juste, vous, mais elle, oh ! l'horrible, l'horrible femme ! Je dois tout vous dire : quand cette pensée s'est emparée de moi, alors j'ai fait une chose que je n'avais jamais faite, j'ai interrogé, j'ai voulu connaître qui vous étiez, comment vous étiez et je suis venue, sans bien savoir ce que je faisais, poussée par cette pensée dominante, vous supplier de me faire rendre mon enfant.

CÉCILE. — Mais, Madame, malgré toute ma bonne volonté, que puis-je faire ?

JEANNE. — Dire à son père qu'il doit me le rendre !... Je comprends : pour vous intéresser à ma douleur, il faut que vous la connaissiez et vous l'ignorez certainement.

Cécile fait un geste pour protester.

JEANNE (*continuant*). — Si j'ai été ce qu'on appelle une épouse coupable, je n'ai jamais été une mère indigne, il n'y a pas de mère indigne, et on ne devait pas me frapper dans mon enfant comme on l'a fait. Ah ! on ne m'a pas accordé de circonstances atténuantes, à moi, on n'a pas cherché à savoir si, lassée, écoeuvée de la vie qui m'était faite, sans cesse en butte aux soupçons injurieux, aux scènes de jalousie imméritées, je ne m'étais pas vengée pour donner enfin raison à ceux qui m'accusaient et excédée de leur injustice. (*Sur un mouvement de Cécile.*) Je ne m'excuse pas, ce n'est qu'après qu'on réfléchit et qu'on s'aperçoit que l'on s'est brossé avec ses propres armes et que personne n'est atteint que soi-même. Mais, dites, est-ce que cela méritait le jugement qui m'a été infligé ?..

CÉCILE. — La justice des hommes est peu tendre !

JEANNE. — Pouvez-vous concevoir une seconde ce que cela a été pour moi ! Traînée devant des juges, insultée, condamnée, jetée au ruisseau, on ne m'a rien épargné. Qu'était-ce tout cela ? J'aurais tout supporté sans me plaindre, mais me voir prendre mon fils, cela, était-ce possible ? Mon enfant, mon petit Jacques, il était à moi, c'est moi qui l'ai fait de ma chair et on a eu le droit de me l'arracher ! Un enfant n'appartient pourtant qu'à sa mère. Est-ce que c'est aux hommes, les enfants...

Elle éclate en sanglots.

CÉCILE (*emportée par l'émotion*). — Pauvre femme...

JEANNE. — Oui, pauvre femme ! S'entendre condamner par un homme, qu'on appelle un juge, qui ne sait rien de vous,

Les deux Madame Delauze



UN RAPPEL A LA RÉALITÉ

CÉCILE. — *Je suis sûre que vous faites de très jolies choses. Et puis la dentelle est si à la mode aujourd'hui!*

JEANNE. — *Heureusement.*

LOUISE (entrant). — *Des fleurs pour Madame... (Page 66, col. 2.)*

sinon ce que les gens qui vous font poursuivre ont bien voulu lui en dire. Il ignore tout des souffrances de votre cœur, il n'a pas à s'en préoccuper, il applique la loi. Qu'importe que chaque mot qu'il prononce soit un coup de poignard pour vous ! C'est la loi. Vous avez trompé votre mari, vous êtes reconnue indigne d'élever votre enfant; cependant, parce que nous sommes bons et que nous avons de la clémence, il vous sera permis de le voir vingt-quatre heures chaque mois et quinze jours consécutifs par an à l'époque choisie par le mari; mais ceci sous condition : il faut d'abord que vous, sa mère, soyez en état de le faire vivre convenablement et que votre conduite soit reconnue irréprochable ! C'est le jugement sans appel, il n'y a qu'à se soumettre; vous sortez de là flétrie, déshonorée, dans la misère, mais vous devez vous bien conduire et donner à votre fils, pendant les heures que l'arrêt vous l'accorde, tout le bien-être auquel il est habitué.

CÉCILE (*Les deux femmes ont complètement oublié leur situation, ce ne sont plus que deux femmes révoltées et unies dans un même élan*). — Oh ! C'est odieux !...

JEANNE. — Là n'est pas tout le calvaire cependant; quand, à la douleur d'être séparée du seul être que l'on aime, du seul être pour lequel on tienne encore à vivre, il faut ajouter l'humiliation douloureuse de le prendre des mains d'une domestique et vingt-quatre heures après, à heure fixée, le rendre et qu'on vous l'emporte sans que vous puissiez crier. Et quand vous l'avez eu quinze jours à vous, tout à vous, rien qu'à vous, que vous avez pu croire qu'il ne vous quitterait plus, le jour arrive, l'heure sonne où vous devez vous en séparer, où vous devez consentir à ne plus le voir, et il ne vous est pas permis de prolonger votre bonheur d'un jour... sinon un homme d'affaires vous prévient que l'on vous punira en ne vous le donnant plus!... Voilà cinq ans que je vis cette torture, vous devez comprendre maintenant pourquoi je suis une vieille femme!...

CÉCILE (*simplement*). — Je vous remercie, Madame, de m'avoir crue capable de m'élever au-dessus d'une situation que le monde jugerait équivoque, et pourtant que de mal on éviterait si l'on avait le courage d'affronter certaines explications, en dehors de toutes les conventions mondaines!

JEANNE. — Oui, mais il faut être, comme moi, abandonnée de tous, pour l'oser faire, il faut être à bout de souffrance comme je le suis, pour avoir le courage de tenter l'impossible. Venir vous trouver, vous parler comme je viens de le faire, en toute franchise, est la seule chose raisonnable qui me restait à faire, car je sens que je suis sur le point de commettre l'irrépa-

nable, si l'on ne me rend pas mon enfant.

CÉCILE. — Vous n'ignorez pas que ma situation en tout ceci sera bien délicate, bien difficile: je vous promets cependant de m'employer de toutes mes forces à vous faire rendre votre petit Jacques. Seulement, je vous le demande en grâce, sachons être prudentes; j'aurai à vaincre des volontés inébranlables, peut-être sera-ce long, peut-être même ne réussirai-je pas! Quoi qu'il advienne, je vous jure que j'aurai tenté l'impossible.

JEANNE (*exaltée*). — Oh ! si vous faites cela, si vous faites cela...

CÉCILE. — Permettez-moi une question; n'y voyez que mon très réel désir de vous servir et point du tout une indiscrétion.

JEANNE. — Entre nous deux, Madame, il ne peut plus y avoir rien de semblable, désormais vous avez le droit de tout me dire et j'ai moi, le devoir de répondre à tout ce que vous me demanderez.

CÉCILE. — Pour commencer, je voudrais obtenir qu'on vous laisse votre fils tout un long mois, tout ce mois de septembre par exemple; alors je voulais vous demander, vous est-il possible, enfin ne vous est-il pas trop difficile, de le garder tout ce temps?

JEANNE (*délinante*). — Je vous comprends. Oh ! oui, je puis le garder un mois sans qu'il souffre de quoi que ce soit ! Si vous saviez, toute mon année se passe à amasser sou à sou en avare, pour satisfaire pendant les quelques jours qu'il passe près de moi, toutes ses fantaisies. Et grâce au ciel, maintenant, je gagne assez bien ma vie.

CÉCILE. — Vous travaillez?

JEANNE. — Il a bien fallu. Après ma lamentable aventure, j'ai fui, je suis venue me réfugier ici, près de ma mère, à qui une modeste pension du gouvernement permet de vivre. De nos deux misères associées, nous sommes parvenues à faire une pauvreté décente. Quant au superflu dont j'avais besoin pour mon fils, il fallait le gagner; alors j'ai eu l'idée, y étant très habile, de faire de la dentelle à l'aiguille. De plus, j'ai organisé une sorte de cours pour dames et jeunes filles qui a très bien réussi. Je leur enseigne tous les points de dentelle qu'il soit possible, c'est très amusant!...

CÉCILE (*devenue très femme et qui ne pense plus qu'à la dentelle*). — Vraiment ! Ce doit être ravissant ! Je suis sûre que vous faites de très jolies choses. Et puis, la dentelle est si à la mode aujourd'hui.

JEANNE. — Heureusement !

Ce mot les ramène à leur situation, elles restent un peu gênées l'une et l'autre. A ce moment, Louise entre, tenant une corbeille de fleurs à la main.

LOUISE. — Des fleurs pour Madame...

CÉCILE (*réprimant un mouvement de joie*). — C'est bien, posez-les là.

Louise sort.

JEANNE (*se levant*). — Adieu, Madame, que vous réussissiez ou non, jusqu'à ma dernière heure je me souviendrai qu'en dehors de tout préjugé, en dehors de toute loi sociale, vous avez bien voulu oublier ce que j'avais été et ce que vous allez être pour ne plus penser qu'à la douleur d'un être humain, d'une femme comme vous, que vous avez consenti à la servir... qu'enfin, vous avez eu pitié!...

Elle remonte vers le fond sans oser tendre la main à Cécile. Au moment où elle va pour ouvrir la porte, le timbre de la porte d'entrée résonne. Cécile l'arrête d'un geste.

CÉCILE. — Mon Dieu! c'est M. Delauze, il ne faut pas qu'il vous rencontre!

Elle ouvre la porte doucement et fait signe à Louise qui allait ouvrir.

CÉCILE. — Louise! Quand M. Delauze sera ici, vous ferez sortir Madame par la salle à manger.

LOUISE. — Bien, Madame.

Elle va ouvrir.

CÉCILE. — Venez, Madame, entrez là.

Elle la pousse dans la salle à manger. Au moment où la porte se referme, Philippe paraît. Cécile reste un peu interdite devant la porte par où a disparu Jeanne.

SCÈNE VII

CÉCILE, PHILIPPE

PHILIPPE (*vivement allant à Cécile, il lui embrasse la main*). — Pas encore prête?

CÉCILE. — Non!

PHILIPPE. — C'était bien la peine de promettre.

On entend un bruit de portes qu'on ouvre et qu'on referme.

PHILIPPE. — Vous aviez quelqu'un?

CÉCILE. — Oui!...

PHILIPPE. — Vous savez qu'il est bientôt sept heures, dépêchez-vous, nous allons être très en retard.

CÉCILE. — Votre mère attendra un peu. J'ai été si occupée!

PHILIPPE. — Qu'avez-vous? Je vous trouve toute troublée (*vivement*). Ma mère ne vous a rien dit de désagréable; elle a quelquefois des mots qui dépassent sa pensée, mais elle est très bonne et vous aime beaucoup.

CÉCILE. — Je n'en doute pas; d'ailleurs elle ne m'a rien dit qui puisse me contrarier; j'ai même acquis la conviction qu'elle se fera à mes habitudes prime-sautières et moi à ses tranquilles manies.

PHILIPPE. — Alors, qu'avez-vous, vous avez reçu une visite désagréable?

CÉCILE. — Désagréable, non; surprenante plutôt!...

PHILIPPE. — Voyons, Cécile, dites-moi ce que vous avez, sans réticence : qui sort d'ici?

CÉCILE. — Il faut d'abord vous engager à ne pas vous fâcher.

PHILIPPE (*déjà hors de lui*). — Mais oui, c'est promis; qui était là tout à l'heure, et pourquoi ces précautions afin que je ne rencontre pas les gens que vous recevez? Ces cachoteries sont ridicules.

CÉCILE (*très calme*) — Madame Dormeuil sort d'ici.

PHILIPPE (*dans une fureur croissante*). — Hein! Vous dites!... Elle a osé!... Ah! la.....! Que voulait-elle?... Que vous a-t-elle dit? Venir ici... chez vous... elle a donc toutes les audaces... elle ne recule devant rien... Elle me le paiera... mais dites... Pourquoi est-elle venue? Voyons, Cécile, vous n'allez pas me rendre responsable d'une pareille turpitude?...

CÉCILE. — C'est abominable de vous emporter comme vous le faites, et, sans savoir ce dont il s'agit, déjà vous mettre à menacer!

PHILIPPE. — Vous trouvez que je dois rester calme, en présence d'une semblable infamie... Car n'en est-ce pas une que de venir vous troubler ici, chez vous, vous injurier peut-être? Cette seule pensée me rend fou... et n'avoir pas été là pour... Ah! cette femme, mais elle se dressera donc toujours devant moi! Je croyais pourtant en avoir fini avec ce passé odieux. Allons dites, je puis tout entendre, même si vous avez ajouté foi à ses propos. Quels mensonges a-t-elle inventés sur moi?...

CÉCILE (*de plus en plus calme*). — Mme Dormeuil ne m'a pas parlé de vous...

PHILIPPE. — Alors, qu'est-elle venue faire... sinon mue par le désir d'une basse vengeance?... Je ne comprends plus!

CÉCILE. — Mme Dormeuil est venue me prier, me supplier d'intercéder auprès de vous pour lui faire obtenir son enfant un peu plus.

PHILIPPE (*riant*). — Ce n'est que cela! Elle est décidément tout à fait folle. Voilà cinq ans qu'elle tente la même chose par l'intermédiaire de son avocat; n'ayant rien pu obtenir, elle s'est adressée à vous. Quoique audacieux, c'est assez habile! Je suis désolé, ma chère Cécile, et je vous en demande bien sincèrement pardon, qu'à cause de moi, une chose pareille vous soit arrivée; mais je vous promets que cela ne se renouvellera pas.

CÉCILE. — Vous n'allez rien faire contre Mme Dormeuil, je suppose! Ah! la pauvre femme, sa douleur est assez grande, ne l'augmentez pas; si vous l'aviez vue comme moi, si douloureuse, si meurtrie, vous auriez eu pitié d'elle!

PHILIPPE. — Vous n'allez pas la défendre!

CÉCILE. — Philippe, cette femme se meurt d'être séparée de son enfant.

PHILIPPE. — Eh bien... je n'y puis rien! Si elle avait pensé un peu plus à son fils et à son grand amour pour lui, il est probable qu'elle ne serait pas où elle en est. Et puis, je vous en prie, ma chère amie, je trouve une conversation de ce genre entre nous d'une telle inconvenance, que je vous prie de ne pas la continuer.

CÉCILE. — J'attendais plus de votre cœur. Réfléchissez...

PHILIPPE. — C'est tout réfléchi, et je suis au désespoir d'avoir un reproche à vous adresser; cependant, je ne puis pas ne pas vous en vouloir, d'avoir permis à cette femme de franchir votre seuil, et en tout cas, de ne pas l'avoir fait reconduire comme elle le méritait.

CÉCILE. — Je vous assure que cette pensée ne m'est pas venue. Je suis au désespoir, moi, de voir que je parle à votre cœur et que vous me répondez par des grands mots qui ne veulent rien dire! Inconvenance! Mais qu'y a-t-il d'inconvenant dans tout ceci? Ce qui est inconvenant, c'est de ne pas savoir se mettre au-dessus des convenances! Vous pouvez être assuré que dès que j'ai vu la douleur de M^{me} Dormeuil, dès qu'elle a compris à quel point j'y compatissais, nous avons vite oublié l'une et l'autre qui nous étions, pour ne plus être que deux femmes s'unissant pour lutter contre une horrible injustice.

PHILIPPE. — Cécile, au nom de notre amour, cessez, je vous en supplie. Vous vous êtes laissée surprendre, soit! la générosité de votre esprit, la sensibilité de votre cœur se sont trouvées émues je l'admets, mais revenez à vous et comprenez qu'en me parlant de cette femme comme vous le faites, vous nous mettez tous deux dans une position ridicule. La situation entre M^{me} Dormeuil et moi est réglée depuis longtemps; quoi que l'on puisse dire et faire, rien n'y sera changé; grâce à Dieu, j'ai la loi pour moi!

CÉCILE. — Une loi inique, monstrueuse!

PHILIPPE. — Ce n'est pas moi qui l'ai faite.

CÉCILE. — C'est vous qui la faites appliquer. Et vous n'avez pas le droit d'user d'une telle justice.

PHILIPPE. — Pas le droit! Je n'avais pas le droit! J'avais le devoir d'agir comme je l'ai fait; quand une femme est une mauvaise épouse, elle ne peut être qu'une mère indigne, le mieux est donc de lui ôter tous droits.

CÉCILE. — Oh! vous n'avez pas honte! Vous, un homme, agissant et pensant, vous venez de parler comme votre mère. Com-

ment ne comprenez-vous pas qu'une épouse et une mère peuvent être deux femmes absolument différentes? Vous avez été cruel.

PHILIPPE. — Mais elle vous a donc ensorcelée! Et puis c'est assez, je ne veux plus entendre un mot sur ce sujet. Ecoutez bien Cécile, vous savez si je vous aime, vous n'en doutez pas que je vous aime, du plus profond de mon être, comme je n'ai jamais aimé, ça vous le croyez. Eh bien, si cette femme qui est morte pour moi, devait de par votre volonté, s'élever entre nous deux, j'aimerais mieux renoncer...

CÉCILE (*vivement elle lui met la main devant la bouche pour qu'il n'achève pas. Elle penche la tête vers lui et l'embrasse longuement*). — Oh! Philippe!...

PHILIPPE. — Pardon! je ne sais plus ce que je dis. Mais vous n'êtes donc pas jalouse; moi qui croyais être aimé comme je vous aime. (*Après réflexion.*) J'y pense, pourquoi cette insistance? Reculeriez-vous devant la tâche qui vous incombe? Quand vous avez accepté d'être ma femme, vous saviez que j'avais un fils.

CÉCILE. — Je ne mérite pas une telle injure. Je serai pour Jacques ce que j'ai promis d'être, et cela avec joie; une seule pensée guide mes paroles...

PHILIPPE. — Une pensée folle, déraisonnable, renoncez-y, vous ne parviendrez pas à me vaincre.

CÉCILE. — Soit, ne pensons plus qu'à notre amour, car, moi aussi, Philippe, je vous aime de tout moi. Voilà notre première querelle; si je n'ai pas réussi à ce que je souhaitais, qu'elle serve du moins à nous donner une grande confiance l'un dans l'autre. J'aurais pu vous cacher la visite de M^{me} Dormeuil, et essayer de vous convaincre sans la faire intervenir; je ne l'ai pas fait, ne voulant rien vous dissimuler jamais. Qui sait, cette confiance vous amènera peut-être doucement à des idées meilleures, plus larges!

PHILIPPE. — Jurez-moi que plus jamais vous ne me parlerez de rien.

CÉCILE. — J'ai juré le contraire! Je puis seulement vous promettre d'attendre que vous soyez devenu plus raisonnable. (*Sur un geste de Philippe.*) Voyez comme c'est facile: je me suis engagée pour vous à laisser Jacques tout un mois, là où il ne devait être que pour quinze jours.

PHILIPPE. — Vous n'avez pas fait cela?

CÉCILE. — Si, par pur égoïsme; je voulais, pendant tout ce mois, que vous ne pensiez qu'à moi, rien qu'à moi.

PHILIPPE (*vaincu mais avec humeur*). — Près de vous, je n'ai même plus la force de me mettre en colère.

CÉCILE. — Tant mieux... Je voulais aussi vous demander votre parole d'honneur, mais là... vous savez... la vraie... de ne pas

parler de la visite que j'ai reçue à votre mère.

PHILIPPE. — Quel enfantillage, j'ai toujours tout dit à ma mère! Sans compter qu'elle peut nous être de très bon conseil.

CÉCILE. — Justement, je ne voudrais pas qu'elle nous donne de conseils... c'est notre secret à nous deux, est-ce promis?..

PHILIPPE. — Enfant, il faut toujours vous céder! Eh bien! soit, je ne dirai rien, d'autant que je veux tout oublier et que personne jamais ne m'en parle plus. Allez vous habiller, ma chérie, nous sommes horriblement en retard.

CÉCILE (*très gaie*). — Oui, nous pouvons nous attendre à un de ces abattages! Vous savez, j'en ai pour deux minutes; le *Temps* doit être arrivé, je vais dire à Louise de vous l'apporter, cela vous aidera à prendre patience...

PHILIPPE. — Hâtez-vous. (*En disant cela il l'attire à lui et l'embrasse à plusieurs reprises.*) Ma chérie!... Je t'adore!... Je t'adore!...

CÉCILE (*riant et se dégageant*). — Oh! Philippe, si ta mère nous voyait!!...
Elle se sauve.

SCÈNE VIII

PHILIPPE (*seul, va à la fenêtre et tambourine la vitre comme absorbé; Louise entre, apportant le Temps*).

LOUISE. — Monsieur, Madame vous envoie ce journal.

PHILIPPE (*prend le journal*). — Bien, merci. (*Au moment où elle va s'éloigner, Philippe qui a paru hésiter l'arrête.*) Louise!...

LOUISE. — Monsieur!

PHILIPPE (*hésitant et honteux*). — Dites-moi, comment était la personne qui se tenait là (*Il montre la salle à manger.*) quand je suis arrivé?

LOUISE (*négligemment*). — C'était une dame habillée très simple, avec devant des cheveux blancs!...

PHILIPPE. — Ah!... C'est bien...

Louise sort.

Il s'assied et se met à lire nerveusement.



UNE QUESTION

PHILIPPE (*hésitant et honteux*). — Dites-moi, comment était la personne qui se tenait là quand je suis arrivé? (Page 69, col. 2.)

ACTE DEUXIÈME

A Lille. Chez Philippe Delauze. Sept mois après. La salle d'études du petit Jacques. La pièce est garnie d'un petit bureau d'écolier, d'un tableau noir, des livres de classe et des joujoux de l'enfant. Au fond, la porte vitrée de sa chambre. Par cette porte on aperçoit une table avec des médicaments et une lampe qu'on allumera vers la fin de l'acte. On aperçoit également un grand paravent derrière lequel on devine le lit du petit malade. Puis le va-et-vient de la garde. A droite, premier plan, porte conduisant au couloir; à gauche premier plan, porte conduisant vers les bureaux de Philippe. Large divan. Tables. Au lever du rideau, M^{me} Delauze mère apparaît à la porte du couloir. Cécile referme doucement celle de la chambre de Jacques.



LA GARDE-MALADE

JEANNE DORMEUIL. — Madame Petit!... C'est vous qui soignez mon fils?...

MADAME PETIT. — Bien sûr!... Qui est-ce que vous auriez voulu que ce soit? Pauvre chérubin, moi qui l'ai presque mis au monde! (Page 76, col. 2.)

SCÈNE I

MADAME DELAUZE (anxieusement). — Eh bien! Comment est-il?

CÉCILE (très préoccupée pendant toute la scène). — Oh! pas bien; son bain cependant a paru le calmer un peu... mais si peu; il est assoupi... Quelle horreur que ces crises!... J'ai laissé la garde près de lui.

MADAME DELAUZE. — C'est horrible, en effet, de voir souffrir ce petit être... et Philippe absent... Vous lui avez télégraphié?..

CÉCILE. — Oui, ce matin, sitôt le docteur parti; je pense qu'il va arriver d'un moment à l'autre. Je suis véritablement affolée.

MADAME DELAUZE. — Ma chère Cécile, laissez-moi vous dire que je vous trouve

admirable et que je suis touchée très profondément de vous voir si bonne, si dévouée pour mon petit-fils. (*Elle l'embrasse au front.*) — Merci.

CÉCILE (*très simple*). — Mais, Madame, n'est-ce pas tout naturel ? Qui ne se sentirait ému devant un petit enfant que la douleur terrasse et ne tenterait l'impossible pour essayer de le soulager ?... Je ne regrette qu'une chose : c'est d'être impuissante à l'empêcher de souffrir...

MADAME DELAUZE. — Hélas ! Cela dépend de Dieu seul !... Mais vous, Cécile, vous agissez en vraie chrétienne. Si je vous ai parfois jugée sévèrement pour vos idées trop libres à mon gré, trop indépendantes, je vous en demande pardon, car je vois bien qu'il n'y a en vous que de bons sentiments... Ah ! si vous pouviez vous rapprocher de Dieu et faire le bien que vous faites en son nom, vous ne seriez pas loin de la perfection.

CÉCILE. — Mais, Madame, qu'importe que j'accomplisse le peu dont je puis être capable au nom de ceci ou d'autre chose, si j'atteins le même but.

MADAME DELAUZE. — Sans doute, à votre point de vue, mais auprès de gens moins clairvoyants... par certaines de nos relations, par exemple, à qui je suis obligée de vous expliquer (et je n'y parviens pas toujours) vous vous faites mal juger... et cela me peine. L'épreuve qui nous est envoyée servira du moins à vous montrer à eux telle que vous êtes et j'espère qu'ils se rapprocheront de vous.

CÉCILE. — Je n'y tiens pas ; je vis volontairement à l'écart, n'ayant aucun besoin, pour être heureuse, de l'approbation des étrangers. Quant au reste, je n'agis et n'agirai jamais que selon ma conscience.

MADAME DELAUZE. — C'est de l'orgueil, mon enfant, que de vouloir vivre en dehors de ses semblables.

CÉCILE. — Non, c'est seulement l'amour de la paix.

SCÈNE II

LES MÊMES, GEORGES MEURIOT

GEORGES MEURIOT (*vivement*). — Mesdames, j'apprends à l'instant l'indisposition de Jacques et j'accours... car il ne s'agit que d'une indisposition ?...

MADAME DELAUZE. — Mon pauvre Georges, vous nous voyez bien tourmentés ! le docteur a dit ce matin que la méningite était déclarée ! et c'est très grave...

GEORGES MEURIOT. — Oh !... et Philippe ne sait rien...

MADAME DELAUZE. — Cécile lui a télégraphié ; nous l'attendons !

GEORGES MEURIOT. — Comment cela l'a-t-il pris ?...

MADAME DELAUZE. — C'est hier après-

midi, n'est-ce pas, Cécile ?... on l'a ramené du lycée ; il y a quelques jours déjà qu'il n'était pas bien. Mais de là à supposer un pareil malheur...

CÉCILE. — Non, c'est à n'y pas croire !... un enfant si fort... si bien portant...

MADAME DELAUZE. — En somme, il se porte mal depuis son retour de Paris. Ces vacances de Pâques, que l'on a prolongées, comme à plaisir !... Il faut toujours qu'il y ait quelque chose, quand il revient de par là.

CÉCILE. — Mais non je ne crois pas ; il a commencé à avoir un peu mal à la tête il y a deux jours, comme cela lui arrive quelquefois et c'est seulement hier qu'il a réellement souffert ; c'est si vrai que Philippe est parti sans croire à rien de sérieux.

MADAME DELAUZE. — Philippe, maintenant, ne croit plus rien de ce qu'il devrait croire...

GEORGES MEURIOT (*interrompant*). — Est-il allé loin ?

CÉCILE. — Au Havre, un arrivage de coton. Sa présence était absolument nécessaire pour la douane.

GEORGES MEURIOT. — C'est une malchance. Enfin, Mesdames, si je puis vous être utile, usez de moi.

On entend un bruit de voix dans l'escalier, la porte s'ouvre précipitamment. Philippe entre, bouleversé.

SCÈNE III

LES MÊMES, PHILIPPE

Il se jette dans les bras des deux femmes qui ont couru à sa rencontre.

PHILIPPE. — Mère, Cécile. Ah ! C'est épouvantable !... Mon fils...

CÉCILE (*l'arrétant*). — Il repose, laisse-le... ne le trouble pas !

On l'entoure, on le débarrasse.

PHILIPPE (*s'asseyant, accablé*). — Alors, c'est cette affreuse maladie ?

CÉCILE. — Oui, mais il ne faut pas désespérer. Tu le sais, le docteur Garnier fera l'impossible et nous, Philippe, nous l'aiderons de notre mieux.

PHILIPPE (*il serre Cécile dans ses bras*). — Merci... mais cela ne sera pas ? Nous n'aurons pas cette douleur. Voir mourir mon fils ; n'est-ce pas déjà trop de le voir souffrir...

Il pleure, atterré.

MADAME DELAUZE. — Ne te laisse pas abattre ; sois fort ; ta femme et le docteur feront tout ce qui est en leur pouvoir. Dieu fera le reste. Pour moi, je ne sais que le prier.

GEORGES MEURIOT. — Voyons, mon vieux, du courage ; aujourd'hui ça se guérit très bien, ces fièvres-là, et Garnier est non seulement un vieil ami pour toi, mais c'est encore un homme sur qui l'on peut compter.

CÉCILE. — Oui, Philippe, espérons !...

SCÈNE IV

La garde apparaît à la porte de Jacques.

LA GARDE (*appelant*). — Madame, Madame, ... venez vite m'aider...

Philippe et Cécile se précipitent chez l'enfant.

SCÈNE V

MADAME DELAUZE, GEORGES MEURIOT

MADAME DELAUZE. — Quelle cruauté que la vie!... Ah!... Georges, que vous avez bien fait en ne vous mariant pas!

GEORGES MEURIOT. — On dit ça... quand on a des ennuis... Mais, Madame, puisque Jacques est vraiment si mal, peut-être conviendrait-il de prévenir qui vous savez... Voulez-vous que je m'en charge?...

MADAME DELAUZE. — Que vous prend-il?... Vous êtes fou... Cette femme n'a rien à voir à ce qui se passe ici, et comme elle ne pourrait nous être d'aucun secours, il n'y a aucune nécessité à l'informer de quoi que ce soit.

GEORGES MEURIOT. — Peut-être serait-elle en droit d'exiger des nouvelles...

MADAME DELAUZE. — C'est pourquoi il est inutile de nous créer ce souci, en lui faisant savoir la maladie de l'enfant.

GEORGES MEURIOT. — Cependant ne croyez-vous pas?...

MADAME DELAUZE. — Taisez-vous!...

Philippe entre.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PHILIPPE

PHILIPPE. — Georges, je t'en prie, cours chez Garnier et ramène-le...

MADAME DELAUZE. — Jacques est plus mal?

PHILIPPE. — J'espère que non... mais il me semble que je serai plus tranquille quand j'aurai causé avec le docteur.

GEORGES MEURIOT. — Je vais, et ne reviens qu'avec lui...

PHILIPPE. — Oui, merci...

SCÈNE VII

CÉCILE, MADAME DELAUZE, PHILIPPE

Cécile entre au moment où Georges sort.

CÉCILE (*à Philippe*). — Georges est parti... Tant mieux... Je suis très inquiète, Philippe. (*Philippe a un geste navré. Cécile continue, embarrassée de ce qu'elle a à dire et cependant résolue*;) Tellement inquiète même... et cela depuis ce matin... depuis le départ du docteur... sait-on jamais, je me suis sûrement exagéré l'état de Jacques... enfin, il m'a semblé... ne crois-tu pas, que c'est pour nous plus qu'une obligation... un devoir, d'informer la mère de Jacques.

MADAME DELAUZE. — Ma fille, il ne vous appartient pas d'avoir une semblable préoccupation...

CÉCILE. — J'ai des scrupules, vraiment...

MADAME DELAUZE. — Quels scrupules!... non, non, ceci ne vous regarde pas!... nous préviendrons quand nous le jugerons convenable.

PHILIPPE. — Maman a raison, on avertira plus tard; d'ailleurs, il faudra bien le faire, puisque l'enfant ne sera pas en état de voyager d'ici longtemps.

MADAME DELAUZE. — Oui, et à ce propos, Philippe, laisse-moi te dire que tu as été d'une inconcevable faiblesse, faiblesse à laquelle je ne comprends vraiment rien. Ton fils, depuis ton mariage, a fait des visites où tu sais, beaucoup plus fréquentes qu'il n'était convenu, et toujours plus prolongées. C'est absurde et ce qui arrive aujourd'hui est un peu de ta faute. On ne m'otera pas de l'idée que ce petit a rapporté cette fièvre de Paris. Sait-on ce qu'on en fait de cet enfant et où on le mène?

PHILIPPE. — Oh! je t'en prie, ne commençons pas, ce n'est pas le moment. Ne prends pas des suppositions pour des réalités.

MADAME DELAUZE. — En vérité, Philippe, je ne te reconnais plus, tu me parles sur un ton! Avant, au moins, tu écoutais mes conseils et tu t'en trouvais bien; mais maintenant que tu agis sans me consulter, je constate que cela ne te réussit guère. Je souhaite que ce te soit une leçon et qu'à la guérison de Jacques tout rentre dans l'ordre.

Philippe a un geste d'impatience. Cécile jette des regards anxieux sur la pendule. Enfin, elle semble prendre son parti.

CÉCILE. — Mon Dieu, Madame, vous parlez de la guérison de Jacques et vous semblez oublier que nous en sommes à nous demander si seulement il guérira. (*À Philippe*). Et c'est à cause de cette horrible crainte que j'ai fait ce que j'ai fait. Tu n'étais pas là, je ne pouvais pas te consulter... prendre ton avis... Et puis, je me suis dit que tu m'approuverais de n'avoir écouté que mon cœur. De plus, Jacques ne cesse de réclamer sa mère!...

PHILIPPE. — Qu'as-tu fait?...

MADAME DELAUZE (*éclatant*). — Elle l'a prévenue!... Vous l'avez prévenue!... Ah ça, c'est bien de vous!...

CÉCILE. — Non seulement prévenue; mais, ce matin, j'ai considéré l'état de l'enfant comme si alarmant, qu'en toute conscience, j'ai pensé que sa mère ne pouvait pas ne pas être près de lui. Je lui ai donc télégraphié de venir. Elle sera ici ce soir.

MADAME DELAUZE. — Cette femme chez moi!...

CÉCILE. — Pardon, chez moi...

PHILIPPE. — Je veux croire, en effet, que tu as perdu la raison pour avoir osé une telle chose. Heureusement, il est temps de remédier... je vais donner des ordres...

Il va pour sonner.

CÉCILE (*l'arrêtant*). — Philippe... entends-moi... ne commets pas une action criminelle...

MADAME DELAUZE (*à Philippe*). — Philippe, si tu cèdes sur ce point, je te déclare que je ne remets plus les pieds chez toi.

CÉCILE. — Soyez assurée, Madame, que nous le regretterons. Cependant, il faut que Madame Dormeuil soit ici, vous ne pouvez ni l'un ni l'autre vous y opposer.

PHILIPPE. — Alors, il me faudra la voir chez moi, penchée comme moi sur le lit de mon enfant?...

CÉCILE. — Dame, mon ami, c'est aussi le sien.

MADAME DELAUZE. — Mais c'est de la folie, de la folie pure!... Que va-t-on dire de nous, pour quoi allons-nous passer? Je veux que l'on sache que je ne m'associe pas à une telle inconvenance. Je vais chez mon petit-fils, pendant que je puis encore le faire sans être exposée à des rencontres qui seraient une injure pour moi.

Elle rentre dans la chambre de Jacques.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MOINS MADAME DELAUZE

PHILIPPE. — Tu viens d'agir très à la légère. Nous occasionner le surcroît d'un tel souci, quand nous avons besoin de tout notre calme, c'est de l'égarement. En tout cas, jamais tu n'aurais dû prendre de toi-même une semblable décision. Il n'appartenait qu'à moi d'intervenir. Ainsi que ma mère le faisait remarquer tout à l'heure, (*sur un geste de Cécile*) un peu brutalement, j'en conviens, mais non sans raison, j'ai été beaucoup trop faible. Je me suis laissé attendrir par toi au point de céder sur ce qui était, sur ce qui est encore mon droit, j'ai eu tort : les circonstances le prouvent ; mais je n'entends pas que tu abuses et je ne veux pas être traité en enfant.

CÉCILE. — Ne te fais pas l'écho des paroles de ta mère et surtout ne pense pas comme elle. Si tu réfléchis seulement un peu... posément, tu verras que c'est elle qui continue à te traiter en enfant, en enchaînant toujours ta pensée à la sienne. Interroge-toi, et si tu veux être sincère, tu avoueras que j'ai bien fait d'appeler la mère de Jacques.

PHILIPPE. — Tu devais me consulter!...

CÉCILE. — Tu étais absent et le temps pressait ; et puis non, je ne t'aurais pas consulté, certaine d'avance de la réponse que m'aurait faite ton amour-propre ; alors il m'aurait été impossible d'aller contre ta défense... cela il ne le fallait pas... Je ne voulais pas que tu aies à te reprocher une telle cruauté.

PHILIPPE. — La revoir chez moi, dans la maison où elle a vécu!... non... non... mais tu ne sens donc pas jusqu'à quel point cela est révoltant!...

CÉCILE. — Mme Dormeuil ne vient que chez son fils et nous saurons nous arranger pour sauvegarder la délicatesse et la susceptibilité de chacun. Enfin, c'est une obligation à laquelle nous ne devons pas nous soustraire. D'ailleurs, il n'y a rien là que de très naturel, les gens les plus mal intentionnés ne peuvent trouver à redire à la présence d'une mère au chevet de son enfant malade. Pour toi, de quoi as-tu peur?... Que crains-tu?...

PHILIPPE. — Je n'ai peur de rien... et que craindrais-je?... Je ne redoute que l'équivoque.

CÉCILE. — L'équivoque ne pourrait naître que de nous et nous sommes sûrs de nous-mêmes.

PHILIPPE. — Enfin ! puisque je ne puis plus l'empêcher... Mais j'entends, et en cela je serai inflexible, qu'elle ne reste ici que ce qui sera indispensable. Et puis je ne veux pas la voir!...

CÉCILE. — Il le faudra bien cependant. Voyons, Philippe, tu es mon mari à moi, et il ne t'est plus permis de lui en vouloir. Dis-moi que tu m'approuves d'avoir agi comme je l'ai fait...

PHILIPPE. — Il m'est impossible de t'approuver ; seulement, je ne me reconnais plus moi-même. Depuis que nous sommes mariés, j'ai retrouvé une telle quiétude, tant de bonheur à me laisser guider par toi, que je me sens toujours faible de toute la joie que tu me donnes. Cependant, Cécile, il ne faut pas que mon amour m'amène à être déraisonnable!... Ah ! nous étions trop heureux!...

CÉCILE. — Aie confiance, nous le serons encore !

SCÈNE IX

LES MÊMES, GEORGES MEURIOT

GEORGES MEURIOT. — J'ai ramené le docteur, Louise l'a fait entrer dans la chambre de Jacques.

CÉCILE. — Bien, j'y vais.

Elle entre chez Jacques.

PHILIPPE (*à Georges*). — Merci ! Tu attends?...

Il suit Cécile.

SCÈNE X

GEORGES MEURIOT, puis LOUISE

Louise portant une lampe allumée qu'elle pose sur la table.

LOUISE (*à Georges*). — Si Monsieur veut que je le débarrasse.

GEORGES MEURIOT. — Oui, Louise... (*Il lui donne son chapeau et son pardessus.*) Ah ! quel bouleversement, un malade dans une maison !

LOUISE. — Que Monsieur ne m'en parle pas, on est comme des fous!...

GEORGES MEURIOT. — On était si tranquille.

LOUISE (*riant et s'en allant*). — Ça dérange les habitudes de Monsieur !

GEORGES MEURIOT. — Mais, mon enfant, dites que ça les met sens dessus dessous!...

SCÈNE XI

GEORGES MEURIOT (*seul*).

Georges Meuriot s'installe pour attendre comme il ferait chez lui. Il arrange la lampe posée sur la table.

GEORGES MEURIOT (*tout en remontant la mèche*). — On n'y voit pas!...

Il feuillette une revue.

SCÈNE XII

GEORGES MEURIOT, MADAME DELAUZE

MADAME DELAUZE (*entrant*). — Ah! Georges, vous êtes là.

GEORGES MEURIOT. — Oui, j'attends le résultat de la consultation.

MADAME DELAUZE. — Je ne suis pas restée, on va lui faire une piqûre de sérum; je ne me sens pas la force d'assister à cela!... D'ailleurs je ne puis pas voir un malade.

GEORGES MEURIOT (*un peu ironique*). — Heureusement M^{me} Cécile est une infirmière admirable.

MADAME DELAUZE (*qui a peine à se contenir*). — Je n'en doute pas! mais ce dont je doute encore moins c'est que c'est une folle!... Savez-vous ce qu'elle a imaginé?... faire venir cette femme près de Jacques!... Ah! si mon fils a cédé!... Je suis sûre d'ailleurs qu'il aura cédé!... Elle l'a complètement transformé son mari!... Il n'y a plus que ce qu'elle dit ou fait qui compte!... Imagine-t-on ça, cette femme ici!... C'est en dehors de tout bon sens!... Pour moi je l'ai déclaré net... je resterai chez moi!... Nous allons être la fable de la ville! Vous pensez bien que l'on ne manquera pas de remarquer tout ce que cette situation comporte d'immoral.

GEORGES MEURIOT (*qui a vainement essayé de placer un mot*). — Mon Dieu, Madame, je crois que vous exagérez... C'est évidemment une situation un peu... compliquée; mais il me semble qu'il était difficile de l'éviter.

MADAME DELAUZE. — Notre homme d'affaires aurait envoyé des nouvelles, n'était-ce pas suffisant?

GEORGES MEURIOT. — Dans un cas aussi grave, je ne crois pas! Mais ne craignez rien, on ne parlera pas de vous. Ne suis-je pas là pour tout remettre au point, pour expliquer!...

MADAME DELAUZE. — Oui, vous, Georges, vous êtes notre ami! Aussi j'en appelle à votre affection pour faire comprendre à Philippe...

GEORGES MEURIOT. — Oh! non, Madame, n'y comptez pas!...

MADAME DELAUZE. — Alors, vous les approuvez, vous aussi! Je resterai donc seule à lutter!...

On entend un bruit de voix.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PHILIPPE

MADAME DELAUZE, GEORGES MEURIOT (*ensemble*). — Eh bien?

PHILIPPE. — Il faut attendre... Garnier espère beaucoup dans sa forte constitution... Il a bien supporté la piqûre...

Philippe va s'asseoir et reste plongé dans ses pensées.

GEORGES MEURIOT (*pour dire quelque chose*). — C'est Madame Petit que vous avez prise comme garde?...

MADAME DELAUZE. — Oui, elle vient chez nous depuis toujours, elle est très sérieuse et très au courant, et c'est une femme qui a de la religion.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CÉCILE (*apparaissant à la porte de la chambre*)

CÉCILE. — Le docteur reviendra vers onze heures, il pense que Jacques aura du calme jusque-là. Je reste près de lui, en attendant que Madame Petit achève de dîner.

SCÈNE XV

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE (*entrant*). — Madame!...

Elle va à Cécile et lui parle bas.

CÉCILE. — Bien.

Elle lui fait un signe.

Louise sort.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MOINS LOUISE.

CÉCILE (*à Philippe, très simplement*). — Madame Dormeuil est auprès de son fils, je vais la rejoindre.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MOINS CÉCILE.

MADAME DELAUZE. — Alors! Elle a eu raison contre moi! C'est bien, je me retire!... Je ferai prendre des nouvelles par mes domestiques!...

PHILIPPE. — Oh! Maman, je t'en prie, sois un peu moins violente, et songe combien je suis malheureux!

MADAME DELAUZE. — Ce n'est pas une raison pour abdiquer toute autorité!...

Elle sort.

Les deux Madame Delauze



L'IRRITATION DE PHILIPPE

PHILIPPE (de plus en plus nerveux). — *Pourquoi n'êtes-vous pas auprès de lui?*
JEANNE DORMEUIL (avec effort). — *La garde préfère qu'il soit seul..* (Page 77, col. 1.)

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, moins MADAME DELAUZE.

Philippe tend l'oreille pour tâcher d'entendre ce qui se passe chez son fils.

PHILIPPE (à Georges, brusquement). — Viens, sortons d'ici, je ne veux pas la rencontrer en ce moment, je ne sais pas de quoi je serais capable.

SCÈNE XIX

La scène reste vide puis Cécile paraît, suivie de Jeanne.

CÉCILE, JEANNE DORMEUIL

Cécile regarde par la porte de la chambre de Jacques si la pièce est déserte.

CÉCILE (entrant). — Venez, Madame, ne restez pas plus longtemps dans sa chambre; je craindrais que nous le réveillions. La porte restera ouverte, de cette façon vous pourrez le guetter... La garde va remonter de suite... Elle vous installera...

JEANNE DORMEUIL (qui étouffe ses sanglots). — Merci, Madame. Oh! merci!... Mon Jacques, mon petit, le revoir avec ce visage de mort... N'est-ce pas, Madame, le médecin a bien dit qu'il vivrait... qu'il en répond?...

CÉCILE. — Mais oui... mais oui...

JEANNE DORMEUIL. — Je suis si bouleversée, si affolée que j'en oublie de vous dire toute ma gratitude pour avoir permis que je sois là...

CÉCILE. — Vous ne me devez pas de remerciements, votre présence ici est toute naturelle.

JEANNE DORMEUIL. — Oui, c'est le droit de la mère d'être près de son enfant quand il souffre; mais je suis sûre que ce droit n'a été respecté que grâce à votre généreuse intervention; de même que c'est grâce à vous si depuis quelque temps j'ai eu des jours de bonheur plus nombreux. Je sais tout ce que je vous dois, pour cela d'abord, et aussi pour la tendresse dont chaque jour vous l'avez entouré, enfin pour les heures que vous venez de passer près de lui à lutter contre la maladie. Je suis, hélas! impuissante à vous payer une telle dette et je ne puis vous dire que merci...

Elle pleure.

CÉCILE. — Allons, Madame, remettez-vous et pour l'instant ne pensez qu'à lui... Je vous laisse... Vous êtes ici chez votre fils... vous devez y être sans crainte de rien ni de personne... La garde sera à votre disposition pour tout ce dont vous pourrez avoir besoin...

JEANNE DORMEUIL. — Je vous en prie, Madame, il ne faut donner aucun ordre me concernant. Je n'ai besoin que d'une petite place près de mon fils pour aider à le soigner.

CÉCILE. — A tout à l'heure. Espérons!
JEANNE DORMEUIL. — Espérons!

SCÈNE XX

JEANNE seule

Elle va et vient, touche aux objets appartenant à son fils, les presse sur son cœur, embrasse un livre de Jacques, et éclate en sanglots, puis remonte vers la chambre de Jacques et reste assise près de la porte dos au public.

SCÈNE XXI

JEANNE, MADAME PETIT

MADAME PETIT (l'apercevant). — Ah! Madame Philippe!... (Jeanne se retourne et reste interdite). Enfin, Madame... Je ne sais pas comment il faut dire.

JEANNE DORMEUIL (redescendant). — Madame Petit!... C'est vous qui soignez mon fils?...

MADAME PETIT. — Bien sûr!... Qui est-ce que vous auriez voulu que ce soit? Pauvre chérubin, moi qui l'ai presque mis au monde! (Elle regarde Jeanne avec stupéfaction.) Ah! Madame! c'est-y Dieu possible que c'est vous. J'vous aurais pas reconnue si j'avais pas su que vous étiez là... vous qu'étiez si resplendissante!... même que je le disais à mes autres clientes quand je vous ai soignée que vous étiez en couches de votre petiot!... Ah! que je leur disais, si c'est que vous la verriez M^{me} Philippe, ce qu'elle est belle, ce qu'elle est fraîche, que c'est comme une rose pompon quoi!... Faut que vous ayez eu de la peine.

JEANNE DORMEUIL. — Oui! j'en ai eu!... Mais dites, Madame Petit, Jacques n'a pas besoin de vous?...

MADAME PETIT. — Soyez tranquille, ça me connaît; vous ne vous rappelez plus que je suis une bonne garde, qui sait son métier. Maintenant il est comme abattu par sa piqûre et tranquille pour quelque temps.

JEANNE DORMEUIL. — Oh! dites-moi que nous le sauverons, que le docteur l'a promis!!

MADAME PETIT. — Vous tourmentez pas, avec le docteur Garnier y a pas de danger; il en a tiré de plus loin que ça...

JEANNE DORMEUIL (se ressouvenant). — C'est le docteur Garnier qui le soigne?...

MADAME PETIT. — Oui, ici rien n'a changé! c'est toujours les mêmes. Vous savez qu'il est sérieux le docteur, habile, dévoué et surtout qu'il aime Jacques. Vous vous rappelez quand il a eu sa rougeole, tout ce qu'il inventait pour le faire tenir sage et se laisser soigner.

JEANNE DORMEUIL (emportée par ses souvenirs). — Oui, le pauvre chéri... Il était presque aveugle, et je m'en étais si fort effrayée!

MADAME PETIT. — Ah! qu'il était drôle, et déjà malin pour ses quatre ans! Vous vous souvenez, le jour où on se penchait

vers lui chacun son tour, pour se rendre compte s'il nous voyait... ce qu'il a dit pour me faire enrager en me tirant la figure?... Ça, c'est la moustache à papa !... Ce qu'on a ri !...

MADAME DORMEUIL (*qui ne peut plus se contenir*). — Oui, oui... On a ri !!!...

Elle éclate en sanglots.

MADAME PETIT. — Allons, allons, vous faites pas de chagrin. Ça sert à rien... Moi aussi, j'ai eu bien du tintouin... Je vis tout de même... Je vais vous installer sur le divan... Vous serez comme dans un lit...

JEANNE DORMEUIL (*vivement*). — Laissez, Madame Petit, une chaise me suffit, je n'ai besoin de rien autre.

MADAME PETIT. — Alors, vous ne voulez pas que j'aïlle vous chercher quelque chose à prendre?... Un peu de café noir?...

JEANNE DORMEUIL. — Je vous en prie, ne vous occupez pas de moi.

MADAME PETIT (*remontant*). — C'est drôle, moi, je ne pourrais pas me passer de café. Je vais préparer ce qu'il faut pour le docteur... Restez-là, Madame... Je laisse la porte ouverte..., si j'ai besoin de vous, je vous appellerai. Il vaut mieux ne pas se tenir dans la chambre du malade.

JEANNE DORMEUIL. — C'est bien... allez...

MADAME PETIT (*s'en allant*). — Il ne vous faut rien, bien sûr?...

JEANNE DORMEUIL. — Non, non... merci. M^{me} Petit rentre chez Jacques.

SCÈNE XXII

PHILIPPE, JEANNE DORMEUIL

Philippe paraît... Jeanne s'est levée et reste interdite...

PHILIPPE (*passé brusquement devant Jeanne sans la regarder*). — Ne vous dérangez pas !... (*Il va vers la chambre de Jacques et se penche à l'intérieur. Puis redescendant, il va et vient nerveusement.*) Vous comptez le veiller cette nuit?...

JEANNE (*sans pouvoir parler, fait signe que oui*).

PHILIPPE (*de plus en plus nerveux*). — Pourquoi n'êtes-vous pas auprès de lui?...

JEANNE DORMEUIL (*avec effort*). — La garde préfère qu'il soit seul... (*Après un silence*) je vous sais gré, Monsieur.

PHILIPPE. — Vous n'avez pas à me savoir gré de quoi que ce soit... Si cela n'avait dépendu que de moi, vous ne seriez pas ci...

JEANNE DORMEUIL. — Je sais, cela n'empêche...

PHILIPPE. — Cependant, puisqu'une circonstance indépendante de ma volonté me fait vous rencontrer...

JEANNE DORMEUIL (*avec un regard vers la chambre de son fils*). — Taisez-vous !... (*Elle court fermer la porte, puis redescendant.*) Que me voulez-vous?...

PHILIPPE (*la regardant avec une curiosité avide. Ils parlent entre haut et bas; toute la scène qui suit doit être jouée sur ce ton, comme s'ils craignaient d'être entendus ou de leur fils ou d'autres personnes de la maison*). — Oui, votre présence ici est une injure pour nous tous. Comment, non contente d'avoir eu l'audace d'une entrevue auprès de celle qui porte mon nom, vous venez dans cette maison devenue la sienne? Vous n'avez donc ni orgueil, ni dignité...

JEANNE DORMEUIL. — J'ai pu, en effet, manquer d'orgueil, mais pour mon fils que n'aurais-je pas fait? Je suis certaine, en tout cas, de n'avoir pas manqué de dignité, et vous le savez bien!... Voulez-vous que je vous dise pourquoi vous êtes venu... (*Sur un geste de Philippe.*) Oh! je ne suis plus la petite fille qui tremble, qui a peur, je suis une femme qui a souffert et qui a acquis par cela le droit de tout dire...

PHILIPPE. — Vous osez me braver!... Eh bien! moi...

JEANNE DORMEUIL. — Non, vous n'avez rien à dire. Vous êtes ici près de moi, poussé par une curiosité mauvaise, pour voir ce qu'est devenue celle que vous avez tant torturée. Contemplez votre œuvre, regardez-moi... et réjouissez-vous!...

PHILIPPE. — Vous ne parlez jamais que de votre douleur, à vous; et moi, croyez-vous que je n'ai pas souffert atrocement, jalousement... Dix ans, nous avons été rivés l'un à l'autre sans parvenir à nous comprendre et, cependant, je vous aimais... cela, vous ne pouvez pas le nier... Pour vous avoir, j'ai tout bravé... même la volonté des miens. Quelle reconnaissance m'en avez-vous eue?...

JEANNE DORMEUIL. — Je ne vous en devais aucune! Vous ne m'avez épousée que par égoïsme... parce que, croyant m'aimer, vous me désiriez impérieusement et que c'était le seul moyen de satisfaire votre désir... Non, vous n'avez combattu que pour vous-même. Vous n'avez pensé qu'à vous. Je vous le répète, je ne vous devais rien.

PHILIPPE. — Je vous aimais!...

JEANNE DORMEUIL. — Vous avez été amoureux de moi, vous ne m'avez jamais aimée!... Puisque vous n'avez pas su vous faire aimer!

PHILIPPE. — Et c'est en vertu de ce beau principe que vous vous êtes arrogé le droit d'être ce que vous avez été?...

JEANNE DORMEUIL. — Soit, j'ai été coupable vis-à-vis de vous!... Etes-vous sûr de ne l'avoir pas été vis-à-vis de moi?

PHILIPPE. — J'ai toujours été un mari honnête!...

JEANNE DORMEUIL. — Cela suffit-il pour être un bon mari?...

PHILIPPE. — Je n'ai pas été un bon mari! Vous osez dire que je n'ai pas été un bon

mari?... Tous vos désirs, toutes vos fantaisies ont été satisfaits. Je ne savais qu'inventer pour vous faire plaisir. Enfin, je vous ai toujours traitée en reine...

JEANNE DORMEUIL. — En esclave plutôt, de qui on exige une soumission absolue envers soi et ceux avec qui elle est obligée de vivre, en échange d'un peu de luxe et d'une situation prétendue enviable. Et parce qu'on la sent faible, qu'on terrorise, qu'on affole, et quand enfin, lassée, elle se venge, ou croit se venger, qu'on jette à la rue, sans égard pour le prétendu amour qu'on a eu pour elle. Oh ! vous avez été un mauvais homme, un mauvais homme!...

PHILIPPE. — Dans ma douleur, j'ai pu être impitoyable, je n'ai jamais été vil.

JEANNE DORMEUIL. — De vraie douleur, vous n'en avez pas eu ! Si vous aviez été vraiment malheureux, c'est que vous m'auriez aimée encore et si vous m'aviez encore aimée, vous auriez trouvé dans votre amour la force du pardon. Non, vous ne m'aimiez déjà plus et votre vanité seule a souffert, votre vilaine vanité d'homme ; voilà pourquoi vous avez été inexorable.

PHILIPPE. — Vous pardonner de m'avoir

bafoué, rendu ridicule, déshonoré!... Ah! tenez... ne faites pas revivre les heures de ce passé que je voudrais voir enseveli à jamais!... Et c'est parce que ce passé subsiste malgré tout et quand même que je sens qu'il m'est impossible de ne pas vous haïr.

JEANNE DORMEUIL. — Rien ne peut empêcher ce qui est d'être et rien ne pourra empêcher jamais que le petit être qui est là, pour qui nous avons les mêmes craintes, les mêmes terreurs, ne soit de nous deux et que nos deux chairs ne souffrent de la même souffrance toutes les fois qu'il s'agira de lui!... Voilà ce que vous auriez dû comprendre si seulement vous aviez été un peu accessible à la compassion et c'est au nom de cette petite vie, que nous avons créée vous et moi, que vous auriez dû avoir pitié...

On entend la voix de Jacques qui appelle.

— Maman ! Maman !...

JEANNE DORMEUIL (*trionphante*). — Oui, Jacques, mon chéri, je suis là, me voici!...

Elle court à la chambre.

PHILIPPE. — Ah ! c'est toujours vous qu'il appelle ! Allez, allez !



UNE MÈRE !

*Elle va et vient, touche aux objets appartenant à son fils,
embrasse un de ses livres et éclate en sanglots.*

(Page 76, col. 2.)



UN CONSEIL IRONIQUE

MADAME DELAUZE. — Comme s'il le savait que Nice est malsain! Je suis sûre qu'il n'y a jamais mis les pieds...

GEORGES. — Probable mais n'importe, à votre place, je me méfierais. (Page 82, col. 2.)

ACTE TROISIÈME

Chez Philippe Delauze. Un hall-salon au premier étage d'une grande maison de Lille. Cette pièce donne accès aux chambres de la maison ou à des couloirs y conduisant. A droite, premier plan, porte qui communique avec la maison de Mme Delauze mère; deuxième plan, à droite, porte donnant sur l'escalier qui mène au rez-de-chaussée. A gauche, premier plan, porte des appartements de Philippe et de Cécile, deuxième plan, porte de la chambre du petit Jacques. Au fond, large fenêtre donnant sur le jardin. On aperçoit les arbres en fleurs. Philippe assis à une table, écrit; Georges, par la fenêtre ouverte, regarde dans le jardin; il fait une journée ensoleillée de mai. Les éclats de voix et de rires montent du jardin. Georges, lui aussi, rit très fort de ce qu'il voit au dehors. Grande impression de gaieté.

SCÈNE I

PHILIPPE, GEORGES

GEORGES (riant et se penchant avec de grands gestes). — Hop! Hop! attention!... (se retournant vers Philippe). — Ah! le gaillard!... dirait-on

qu'il vient d'être malade?... Regarde-le, Philippe, le voilà qui joue au cheval sur le dos de son chien!...

PHILIPPE. — Pourvu qu'il ne fasse pas d'imprudences!... Il est encore si faible!... Il se lève et va à la fenêtre.

GEORGES. — Ne crains rien, ta mère et ta femme l'entourent, écoute-les rire!...

PHILIPPE (*fait des signes dans le jardin, puis re-descendant avec Georges*). — Ah! mon vieux Georges, si tu savais quelle allégresse m'envahit à la pensée d'être enfin réveillé de cet affreux cauchemar!!!

GEORGES. — Il est de fait que vous avez vécu là un mois...

PHILIPPE. — Dis un mois d'agonie! Il me semble que nous venons tous d'échapper à un grand péril!... et mon bonheur de n'avoir plus cette angoisse, ma joie intime d'entendre mon fils rire, de le savoir sauvé est telle, que jamais je n'ai rien éprouvé de semblable!... Ah! mon ami! Je comprends maintenant que ce sont des épreuves de ce genre qu'il nous faut pour nous faire réfléchir, vivre avec nous-même. On ne se connaît pas; et l'on se croit parfois si différent de ce qu'on est réellement. La douleur de voir mon fils souffrir, la terreur de le perdre ont fait de moi un tout autre homme. Je te jure, Georges, que je me sens devenu meilleur.

GEORGES. — Meilleur!... mais alors c'est trop!... Tu as toujours été un fils admirable, un époux parfait et un père!... Ah! je t'assure bien que si, comme toi, j'étais animé de l'esprit de famille, je ne chercherais pas d'autre exemple que le tien pour être un vrai brave homme!...

PHILIPPE. — Oui! on croit ordinairement que l'on est un brave homme, parce que l'on ne tue pas, que l'on ne vole pas, que l'on est sociable vis-à-vis de son prochain! Il y a même des qualificatifs dont on gratifie les gens doués de toutes ces vertus. Ce sont de gentils garçons, de bons garçons, enfin de parfaits honnêtes hommes! Cela suffit-il? j'en suis arrivé à me le demander...

GEORGES (*riant*). — Je crois bien que ça suffit! Que voudrais-tu de plus!

PHILIPPE. — Ne ris pas!... J'ai fait en un mois bien des réflexions, et surtout la connaissance d'un étrange personnage qui, sans que je le sache, se tenait depuis toujours à mes côtés. Il a grandi avec moi; il s'est développé dans son sens et à mon insu; il a assisté à mes petites turpitudes d'enfant, il a même dû rire bien souvent de la mauvaise éducation que l'on me donnait; il a fermé les yeux en ami indulgent sur mes petites canailleries d'adolescent, et depuis que j'agis en homme il m'a regardé sans rien dire, comme s'il trouvait tout simple de me voir conformer ma vie à des principes que jusqu'ici je tenais pour moraux et vertueux; mais je me rends compte maintenant, que peut-être il a eu envie de pleurer, en voyant avec quelle complaisance je me soumettais à tout ce à quoi il faut se

soumettre pour mériter ce titre que tu viens de me donner : « un vrai brave homme ».

GEORGES (*l'air de quelqu'un qui ne comprend pas*) — Non... mais...

PHILIPPE. — Oui... oui... c'est bien moi... ne prends pas cet air égaré!... Tant que tout a marché selon mes désirs, que j'ai été un homme heureux à ma manière ou que, dans les chagrins qui me sont incombés, j'ai pu me passer de ce compagnon, il s'est tenu discrètement à l'écart; mais lorsque j'ai été vraiment malheureux, d'un malheur contre lequel personne ne pouvait rien, quand il a vu que j'avais effroyablement mal, alors il s'est penché vers moi, m'a parlé doucement, m'a aidé à penser sur une infinité de choses dont jamais je ne m'étais préoccupé; et cela a allégé ma peine; je me suis pris d'une grande tendresse pour celui qui depuis trente-neuf ans se tenait à mes côtés, sans que je le soupçonne, sans que jamais nous soyons adressé la parole, n'en ayant pas trouvé l'occasion. Alors, ç'a été une longue confidence et des tas de conseils... Je lui dois des excuses, beaucoup d'excuses.

GEORGES. — Ça y est!... Te voilà devenu philosophe, et un peu à la manière de Madame Philippe Delauze.

PHILIPPE. — Les femmes sont souvent clairvoyantes. C'est elle, je l'avoue, qui, la première, s'est aperçue de la présence de ce gentleman à mes côtés : elle nous a présentés l'un à l'autre.

GEORGES. — En ce cas, je ne doute pas que ton compagnon et toi ne fassiez bon ménage.

PHILIPPE. — Je l'espère; pour l'instant nous nous querellons encore quelquefois, bien que je n'aie guère le temps de m'occuper de lui; j'ai des affaires par-dessus la tête.

GEORGES. — Heureusement que tu possèdes une organisation extraordinaire... On te trouve à la fois occupé de ton enfant, de tes affaires et de psychologie. C'est admirable!... Si après cela tu te plains que ta vie n'est pas remplie et si ton nouveau camarade trouve que tu ne fais pas ton devoir, franchement, c'est qu'il est exigeant.

PHILIPPE (*tout en continuant de travailler comme se parlant à lui-même*). — Faire son devoir! Oui, j'ai travaillé, j'ai gagné de l'argent! Je travaille encore autant et plus que le dernier de mes ouvriers; je n'ai vécu jusqu'ici que pour cela, sans prendre le temps de regarder autour de moi ni en moi! Et pourtant! ai-je rempli mon devoir envers les miens... tout mon devoir?...

Il se remet à écrire.

GEORGES. — N'exagère pas, tu devien-

drais un saint. Mais, dis-moi, tu continues de te tenir ici?... J'étais entré en bas à ton bureau, pensant t'y trouver...

PHILIPPE. — On a pris l'habitude de vivre là depuis la maladie de Jacques! Alors je m'y suis à peu près installé et ne descends plus en ce moment, du moins, que pour l'indispensable.

GEORGES (avec embarras). — Cela a dû pas mal te gêner... le va-et-vient des uns et des autres... et puis... la présence d'étrangers...

PHILIPPE (qui s'arrête d'écrire). — A quoi veux-tu faire allusion? A la présence de la mère de Jacques? Après? quel potin as-tu à me raconter? Voyons, dis!... Je t'écoute.

GEORGES. — Potin, potin, comme tu y vas! Il est évident que l'on n'a pas été sans causer, commenter, interpréter; c'était une trop belle occasion de ne pas se taire. J'ai eu un succès depuis un mois, on se m'arrache!... Vous l'avez vue?... Comment est-elle? Je ne jurerais pas que pour la voir passer quand elle fait le trajet de son hôtel ici, on n'ait pas loué des fenêtres; en tout cas, il y a eu sûrement des invitations lancées sur le parcours.

PHILIPPE. — Les sots! Ils en sont capables!... Pourvu qu'elle n'ait eu à subir les grossièretés de personne.

GEORGES. — Oh! non; seulement, elle n'a pas été sans remarquer les coins de rideaux levés et même les fenêtres carrément ouvertes.

PHILIPPE. — Ce n'est pas elle qui le dira ni se plaindra de quoi que ce soit; d'ailleurs à qui le ferait-elle? Ici, personne ne la voit; tant que Jacques a été en danger, nous étions tous trop préoccupés de lui pour songer à rien autre; et ma mère elle-même, quoiqu'elle en ait dit, a pu supporter sa présence sans presque s'en apercevoir. Depuis que l'enfant est mieux, elle ne vient plus que quelques instants et aux heures où elle est sûre de ne rencontrer personne.

GEORGES. — C'est bien là ce qui inquiète, qu'elle continue de venir: l'enfant étant guéri, jusque-là... à la rigueur, on avait compris, maintenant on cesse de comprendre et c'est très grave en province, quand on ne comprend plus. C'est pourquoi j'ai voulu te prévenir, parce qu'il m'est pénible d'entendre jaser sur votre compte.

PHILIPPE. — Je te remercie et vais prendre des mesures afin de tranquilliser mes aimables concitoyens.

GEORGES. — Mme Dormeuil ne mérite d'ailleurs pas...

PHILIPPE (interrompant). — Mme Dormeuil a été parfaitement correcte. (On entend un bruit de voix.) Chut! Voici ces dames. Il n'est pas nécessaire qu'elles sachent...

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME DELAUZE

MADAME DELAUZE (très gaie). — Tu l'as entendu, Philippe, a-t-il joué, a-t-il ri! Bonjour, Georges.

GEORGES. — Madame.

PHILIPPE. — On le laisse si longtemps dehors?...

MADAME DELAUZE. — Cécile l'installe sur sa chaise longue dans des couvertures; le docteur préfère qu'il profite du soleil.

PHILIPPE. — Le docteur est là?

MADAME DELAUZE (allant à la porte). — Oui, le voici!...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DOCTEUR GARNIER, CÉCILE

PHILIPPE. — Eh bien! mon cher Garnier, comment trouvez-vous votre malade?

Il serre les mains de Philippe et de Georges.

DOCTEUR GARNIER. — Mon malade, je le trouve étonnamment bien!... Il me fait honneur!

PHILIPPE. — Une cigarette?...

DOCTEUR GARNIER. — Non, merci!.. D'ici quelques mois vous ne le reconnaîtrez plus tant il va se développer; car c'est le propre de ces maladies: ou on en meurt ou on y puise un renouvellement de santé! Nous avons eu de la chance!...

CÉCILE. — La chance, docteur, de vous avoir comme médecin.

MADAME DELAUZE. — Ma belle-fille a raison!...

PHILIPPE. — Cher ami, nous vous devons une fière chandelle!...

DOCTEUR GARNIER. — Mais, pas du tout, je n'ai fait que mon métier, et j'y ai été aidé par des infirmières admirables...

MADAME DELAUZE. — Mme Petit est une bonne garde!...

GEORGES. — Voilà Garnier qui fait sa violette!

DOCTEUR GARNIER (à Georges). — Vous, mon garçon, quand vous aurez vos rhumatismes, je vous laisserai crier!

GEORGES. — Oh! non! ne faites jamais ça!

DOCTEUR GARNIER. — Revenons à notre petit bonhomme. Maintenant que le voilà sur pieds et en état de voyager, je crois nécessaire de l'envoyer quelque temps au

bon soleil du Midi achever de se remettre; ici notre climat est encore trop rude pour un convalescent.

MADAME DELAUZE (*exubérante*). — Quelle bonne idée, docteur, j'allais justement vous demander si je pouvais emmener mon petit-fils dans ma villa de Nice. C'est donc parfait, il y sera très bien et nous pourrions y rester aussi longtemps qu'il faudra.

DOCTEUR GARNIER. — Pardon, madame, j'ai dit le Midi, mais pas Nice; car, à vous parler franchement, je n'aime pas beaucoup cette charmante ville. Quand on a à se débarrasser d'un microbe, à la rigueur cela peut encore aller, mais lorsqu'on a l'heureuse chance d'en être délivré, je ne vois pas la nécessité...

MADAME DELAUZE (*très piquée*). — Vous n'y pensez pas, ma villa est installée d'une façon admirable, sur la hauteur; Jacques ne pourra être nulle part aussi bien; mais je vous assure que vous avez là une idée préconçue; j'emmènerai tout mon personnel et il ne manquera de rien!

DOCTEUR GARNIER. — Oh! madame, je n'en doute pas, et votre villa, j'en suis sûr, est en tous points confortable, je ne vous signale mon peu d'amour pour Nice que par excès de conscience, mais bien entendu votre fils et vous agirez comme vous l'entendrez.

PHILIPPE. — Merci, mon ami, Jacques partira; pour combien de temps dites-vous?

DOCTEUR GARNIER (*se levant*). — Jusqu'aux grosses chaleurs; à ce moment-là, vous verrez ce qui vous conviendra le mieux ou de la Suisse ou de la mer.

PHILIPPE. — Quand peut-il partir?

DOCTEUR GARNIER. — Mais demain, si vous voulez; le plus tôt sera le meilleur. (*Saluant Cécile pour prendre congé.*) Madame, je vous enverrai le traitement détaillé qu'il devra suivre tant pour l'hygiène que pour l'alimentation; ce sera d'ailleurs très simple.

CÉCILE. — Soyez sans inquiétude, nous serons très obéissants! A bientôt, mais cette fois, en ami!...

DOCTEUR GARNIER (*à M^{me} Delauze*). — Madame, je vous présente mes hommages!...

MADAME DELAUZE (*sèchement*). — Au revoir, docteur!...

DOCTEUR GARNIER (*à Georges*). — A un de ces jours!...

GEORGES (*anxieusement*). — Vous me trouvez mauvaise mine?

On rit.

DOCTEUR GARNIER. — Poltron!...

GEORGES. — Je pars avec vous...

MADAME DELAUZE. — Non, Georges, restez encore un peu.

GEORGES (*au docteur*). — Alors, j'irai vous voir demain.

DOCTEUR GARNIER (*à Georges*). — Si vous voulez. (*À Philippe.*) Ne vous dérangez pas!...

PHILIPPE. — Je vous reconduis.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS LE DOCTEUR GARNIER
ET PHILIPPE

MADAME DELAUZE. — Ces médecins sont extraordinaires avec leurs idées; comme s'il le savait que Nice est malsain; je suis sûre qu'il n'y a jamais mis les pieds...

GEORGES. — Probable, mais n'importe, à votre place je me méfierais.

MADAME DELAUZE. — Oh! vous, votre maladie c'est la peur d'être malade. (*À Cécile.*) Jacques est seul?

CÉCILE (*distracte*). — Non, Fraülein lui raconte des histoires.

MADAME DELAUZE (*à Georges*). — Vous avez passé la soirée chez les Blanchet hier? De qui et de quoi a-t-on parlé?

GEORGES. — Comme à l'ordinaire, un peu de tout... un peu de tous...

MADAME DELAUZE. — Nous n'avons pas dû être épargnés; il est vrai que nous ne cessons de faire tout ce qu'il faut pour nous rendre ridicules.

CÉCILE. — Je ne vois pas comment?...

MADAME DELAUZE. — Naturellement... Il me semble, pourtant, que la présence ici de...

CÉCILE (*interrompant*). — En quoi cela peut-il bien intéresser? Il faut vraiment n'avoir rien à faire pour s'occuper d'une femme dont le seul souci est de suivre chaque jour le même chemin pour venir voir son fils. Elle pourrait choisir d'autres sujets de conversations, la ville.

GEORGES. — Vous oubliez, Madame, que nous sommes en province et que les sujets de conversations sont rares...

CÉCILE (*qui veut détourner la conversation, très gaie*). — Tout de même, en cherchant bien, on pourrait en trouver de plus gais, ne serait-ce par exemple, que de s'occuper de vous, Monsieur Meuriot, et de la jeune burlesque que vous protégez et promenez si poétiquement, la nuit venue, sur les remparts.



LA JOIE D'UNE MÈRE

JEANNE DORMEUIL. — *Non... non... ce n'est pas possible!... Moi, moi... c'est moi, je vais pouvoir emmener mon fils... (Page 88, col. 1.)*

Voilà qui est gai ! Mais regarder une femme souffrir, c'est peu réjouissant.

GEORGES (*très gêné*). — Ah ! Madame, qui a pu vous dire ?... En voilà une calomnie !

MADAME DELAUZE (*courroucée*). — Cécile, vous êtes d'une inconvenance !

SCÈNE V

LES MÊMES, PHILIPPE

PHILIPPE (*qui a entendu la réflexion de sa mère*). — Qu'est-ce qu'il y a ?...

GEORGES. — Mme Cécile me tourmente à propos de je ne sais quelle jeune personne.

PHILIPPE (*riant*). — Ta petite préposée aux tabacs, je parie ! tout le monde est au courant ; tu as raison, va... c'est de ton âge.

GEORGES. — Si toi aussi tu t'en mêles, je me sauve !... Mesdames, à bientôt ; je passe par le jardin embrasser mon ami Jacques, qui lui, j'en suis certain, ne me dira pas de méchancetés.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MOINS GEORGES

MADAME DELAUZE. — Philippe, tu devrais dire à ta femme qu'on ne parle pas de certaines choses surtout en présence des gens qui y sont directement intéressés.

PHILIPPE. — En voilà une idée ! Qu'est-ce que cela peut faire que Cécile taquine Georges au sujet de sa petite amie ? Ça vaut mieux que d'en parler, lui parti.

MADAME DELAUZE (*sèchement*). — Si tu ne sais plus qu'il y a certains sujets dont une femme qui se respecte ne doit pas parler, je le regrette pour toi. Mais il s'agit d'autre chose... (*Avec volubilité*). Alors c'est entendu, j'emmène Jacques... Toi, tu ne peux quitter tes affaires, et vous Cécile, il est tout naturel que vous restiez près de votre mari. Il n'y a donc que moi pour l'accompagner ; je le fais d'ailleurs bien volontiers ; l'Allemande viendra avec nous, il est habitué à elle... Je vais donner des ordres pour mes malles ; voulez-vous avoir l'obligeance de dire que l'on prépare toutes les affaires de Jacques... car il n'y a pas d'inconvénients à ce que nous partions demain ?.. Il suffit de télégraphier au gardien... Eh bien ! vous êtes là tous deux à ne rien répondre... Tu ne vas pas t'arrêter à ce que dit Garnier... C'est idiot... voilà vingt ans que j'y passe une partie de l'année à Nice et je ne m'en porte pas plus mal...

PHILIPPE. — Cependant... il est nécessaire que nous en causions...

MADAME DELAUZE (*s'emportant*). — Que nous en causions, mais nous ne faisons que cela ? C'est tout causé ; pour ma part, voilà deux mois que je devrais être partie. La maladie de mon petit-fils m'en a empêchée ; mais puisqu'il lui faut le Midi, je l'emmène ; là-bas, je lui continuerai mes soins !...

CÉCILE (*qui a peine à se retenir de rire*). — Je craindrais, madame, étant donné que vous n'en avez pas l'habitude !...

MADAME DELAUZE. — Pas l'habitude, j'ai été mère avant vous !... et puis notre départ mettra naturellement fin à une situation que je ne puis plus tolérer. Grâce à vous deux, cette femme est là depuis un mois à nous narguer !...

CÉCILE. — Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Elle a été admirable de tenue et de discrétion, vous le savez bien. Quand je pense que Mme Dormeuil est restée près d'un mois jours et nuits sans quitter son enfant, sinon pour courir prendre un peu de nourriture, n'acceptant de nous que le minimum d'hospitalité : la permission de se tenir au chevet de son fils...

MADAME DELAUZE. — Vous n'auriez pas voulu qu'on l'invitât à la table de famille entre vous et votre mari ! Quant à sa conduite, je n'y trouve rien d'admirable : Jacques est son fils.

PHILIPPE. — Maman, tu n'es pas logique, et ce qui est pis, tu es injuste.

MADAME DELAUZE. — Cela m'aurait étonné si tu m'avais donné raison ! Il faut prendre une décision, car moi, j'en ai assez.

CÉCILE (*qui veut en finir*). — Madame, voulez-vous être assez aimable pour aller aider Fraülein à faire rentrer Jacques, j'ai peur qu'il ne prenne froid, d'ailleurs il est temps de le recoucher.

MADAME DELAUZE. — Ma présence vous gêne ?...

PHILIPPE. — Je t'en prie, maman, va...

MADAME DELAUZE. — Soit ; ma fille, vous m'offensez gravement, soyez sûre que je ne l'oublierai pas.

CÉCILE. — Je sais, madame, que vous avez de la mémoire.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOINS MADAME DELAUZE

PHILIPPE. — Ces scènes deviennent intolérables.

CÉCILE. — Ce n'est jamais moi qui les provoque ; seulement, j'ai horreur de l'in-

justice ; il y a certaines choses que l'on ne peut pas laisser dire.

PHILIPPE. — Je ne t'accuse point... que veux-tu, on ne change pas ses parents... Et puis, cette fois, maman a raison... Il convient que Mme Dormeuil cesse ses visites... Georges m'a prévenu, on ne parle que de cela en ville ; il est inutile de l'exposer plus longtemps à la malignité de ses anciennes relations. Lorsqu'elle viendra, Jacques n'aura qu'à la prévenir de son départ et lui fera ses adieux.

CÉCILE (*insinuante*). — Tu es irrévocablement décidé à laisser partir Jacques avec ta mère ? Ne crains-tu pas qu'elle ne commette quelque imprudence, elle a des idées si bizarres ?

PHILIPPE. — Je ne vois pas d'autre solution à moins que tu ne consentes à partir toi-même, mais je n'ose te le demander.

CÉCILE. — Si ma présence était indispensable, je le ferais volontiers, quoiqu'en ce moment, je préférerais ne pas voyager.

PHILIPPE. — Tu ne te sens pas souffrante ?...

CÉCILE. — Oui, non, peut-être un peu... (*Sur un geste de Philippe.*) Oh ! rien... rien du tout... (*Très tendre.*) La vérité c'est que je tiens à rester auprès de mon Philippe.

PHILIPPE (*l'embrassant*). — Tu ne peux pas le désirer plus que moi.

CÉCILE. — Alors n'y aurait-il pas d'autre moyen ?...

PHILIPPE. — Si... que nous partions tous... mais cela est encore plus impossible. J'ai de grosses commandes à exécuter, ma présence est indispensable.

CÉCILE. — Je sais... alors puisque nous ne pouvons ni le garder ni aller avec lui, ne crois-tu pas ?.. (*Sur un geste de Philippe.*) Pense avec quelles mains ouatées de tendresse il faut approcher un petit convalescent de la sensibilité de Jacques... oui... ne crois-tu pas que le mieux serait de le confier à celle qui vient de l'arracher à la mort et qui saura sûrement achever de le guérir... à sa mère ?.. De plus, n'y aurait-il pas quelque cruauté à le séparer d'elle. Tu as vu avec quelle anxiété il attend sa venue chaque jour... que de fois nous avons surpris des larmes dans ses yeux lorsqu'elle le quitte.

PHILIPPE. — C'est bien là ce que je redoutais... En la laissant venir soigner son enfant, nous n'avons fait qu'accroître l'amour de Jacques pour sa mère et exalter leur tendresse à tous deux.

CÉCILE. — Tu vois bien...

PHILIPPE. — Mais si elle l'emmena, c'est... Je te jure, Cécile, qu'il n'y a plus de rancune dans mon cœur, tu as pu t'en convaincre en me voyant consentir à tout

ce à quoi j'ai consenti ; mais j'ai fait toutes les concessions, ne me demande pas davantage. Enfin, je veux garder Jacques.

CÉCILE. — Tu ne peux plus maintenant ni le garder complètement, ni le rendre entièrement, il faut désormais le partager d'une manière équitable ; et crois-moi, fais-le pour ton fils. Toi, tu t'es refait un foyer, tu t'es recréé une vie, de vous trois, avoue que tu as encore la meilleure part.

PHILIPPE. — C'est vrai, grâce à toi, ma vie est devenue une perpétuelle joie.

CÉCILE. — Mais elle, en la privant de son enfant, c'est la condamner à mourir, cela, tu ne peux pas le vouloir.

PHILIPPE. — Comme tu sais lutter et vaincre pour elle ! Quelle entente mystérieuse existe donc entre vous deux !

CÉCILE. — Oui, une entente, mais pas mystérieuse du tout, je t'assure. Quand Mme Dormeuil est venue me supplier de lui faire rendre son fils, je l'ai trouvée si malheureuse que ma pitié s'est émue : au cœur de chaque femme l'instinct maternel sommeille ; j'ai imaginé ce qu'elle pouvait souffrir ; mais maintenant, Philippe, maintenant que je vais être mère à mon tour, je comprends, je sens sa douleur et je ne veux plus qu'à cause de nous cette femme souffre.

PHILIPPE (*très ému*). — Que dis-tu, ma Cécile, un enfant ! notre enfant !... Oh ! oui, je suis trop heureux.

Il l'embrasse avec ferveur.

CÉCILE. — Maintenant, tu auras à partager tes devoirs de père ; cède à ce qui est plus fort que tout, à cette loi de nature contre laquelle tous les jugements des hommes ne peuvent rien...

PHILIPPE. — Tu as sûrement raison ; car cette pensée, depuis un mois, m'absorbait tout entier. Par un reste de vanité, je luttais encore, pour ne pas donner tout à fait tort au vilain homme que j'ai été, mais c'est fini, ma chérie, je cède et ma joie à le faire est immense, car je sens que nous allons nous en aimer mieux.

CÉCILE. — Merci, Philippe, quelle fierté tu vas me donner ! avoir obtenu de toi ce bel élan de générosité ; mais il fallait que tu sois ainsi.

PHILIPPE (*simplement*). — Nous ne savons pas assez faire de sacrifices à notre orgueil. On n'aime ordinairement les autres que pour soi-même ; mais toi, Cécile, je te trouve admirable, puisque par ta bonté tu m'as fait comprendre la bonté !...

CÉCILE. — Ne m'attribue pas tant de mérites ; je suis femme et je t'aime... Si j'avais senti Mme Dormeuil capable de te reconquérir, jamais je n'aurais eu pitié d'elle ; je n'aurais été qu'une femme jalouse,

et cruelle, comme toutes les femmes jalouses; non, je n'ai agi comme je l'ai fait que parce que je l'ai vue faible et impuissante à détruire mon bonheur, et aussi par fierté, un peu, de me savoir aimée de toi, Philippe, comme jamais tu ne l'avais aimée, elle. Tu vois, c'est très vilain.

Elle se blottit dans ses bras.

PHILIPPE (*riant et l'embrassant*). — Console-toi, ma chérie, personne n'est parfait.

CÉCILE (*se dégageant, très gaie*). — Laisse-moi la joie d'aller dire à Jacques notre nouvel arrangement!!! Par exemple, je t'envoie ta mère, tu lui diras!...

PHILIPPE. — Ça va être gai!... Enfin...

SCÈNE VIII

MADAME DELAUZE, PHILIPPE

Philippe va et vient, très absorbé.

MADAME DELAUZE. — Ta femme me dit que tu as à me parler!... Que signifie ce jeu de cache-cache?... C'est un peu ridicule. Je t'écoute...

PHILIPPE. — Tu es bien gentille, maman, seulement je voudrais que tu le fasses avec calme, avec le plus grand calme; ce que j'ai à te dire est assez grave et mérite toute ton attention.

MADAME DELAUZE. — Je te vois venir; tu as encore à me soumettre une idée de ta femme, ce doit être quelque chose de bien. Allons, dis...

PHILIPPE. — Pourquoi ce ton en parlant de Cécile? Tu ne peux nier qu'elle soit une femme parfaite, une belle-fille charmante et dévouée et qu'au fond vous êtes les meilleures amies du monde...

MADAME DELAUZE. — On n'est jamais la meilleure amie de sa bru.

PHILIPPE. — C'est vrai... Donc, voici ce que, après réflexion, nous avons décidé Cécile et moi : confier Jacques à sa mère pour sa convalescence.

MADAME DELAUZE (*bondissant*). — Non..., je ne peux croire...

PHILIPPE (*continuant*). — Elle partira avec lui... dans le Var... il y a des coins charmants, ils y seront très bien... Jacques achèvera de s'y remettre d'autant plus vite qu'il sera avec elle, car il adore sa mère, cet enfant, et, il faut bien l'avouer, personne n'a pu la remplacer dans son cœur.

MADAME DELAUZE. — Tu te moques de moi!... C'est une gageure?... Ainsi, ta femme, avec ses utopies, en est arrivée à faire de toi un imbécile, passe-moi le mot, je n'en trouve pas d'autre.

PHILIPPE. — Ne te gêne pas, maman, aujourd'hui, je suis si heureux que rien ne peut me fâcher.

MADAME DELAUZE. — Heureux, heureux d'être ridicule, il y a vraiment de quoi!... Pendant des années nous aurons lutté pour rejeter loin de nous cette femme... nous avions obtenu de la rayer presque complètement de notre vie et de celle de son enfant, et voilà notre existence à tous bouleversée par le caprice d'une folle (*mouvement de Philippe*) je dis bien, d'une folle, qui a réussi sous je ne sais quel prétexte de prétendue humanité, à obtenir de toi une chose monstrueuse!... Mais tu as donc tout oublié?

PHILIPPE. — Je ne veux me souvenir que de ceci : M^{me} Dormeuil a toujours été une mère admirable; je n'avais pas le droit de lui ravir son enfant.

MADAME DELAUZE. — C'est encourager le vice! Comment, une femme que les tribunaux ont condamnée, revenir, toi, sa victime, sur ce que la justice a décidé, c'est le bouleversement de tout.

PHILIPPE. — Oh! la justice.

MADAME DELAUZE. — Mon Dieu! avec de pareilles idées où iras-tu? J'en suis épouvantée, reviens à toi, et dis-moi que ce n'est pas vrai!...

PHILIPPE. — Voyons, maman, pense à ce qu'aurait été ta douleur, si l'on m'avait pris à toi étant enfant, puisque, même maintenant, tu n'arrives pas à te faire à l'idée de me partager avec une autre, et que ton principal grief contre M^{me} Dormeuil, c'est qu'à un âge où tu espérais me garder encore longtemps pour toi seule, je l'ai assez aimée pour l'imposer ici et aller contre ta volonté.

MADAME DELAUZE. — Il n'aurait plus manqué qu'on te prît à moi! Je n'ai jamais cessé d'être une honnête femme, moi, tandis qu'elle!...

PHILIPPE. — Ne vois pas tout au tragique, fais comme moi, raisonne tranquillement... tout est très simple... c'est nous qui sommes compliqués... Il n'y a rien là qui vaille qu'on se bouleverse... Je partagerai Jacques désormais avec sa mère en toute justice; chacun, dans ce partage, trouvera un peu de paix et un peu de bonheur.

MADAME DELAUZE. — Du bonheur! celui qu'elle avait ici ne lui suffisait pas. Elle n'avait qu'à rester honnête, on ne l'aurait pas déclarée indigne d'avoir son fils...

PHILIPPE. — Oui... oui... moi aussi je disais cela, sans vouloir reconnaître notre part de responsabilité.

MADAME DELAUZE. — C'est peut-être de notre faute si...

PHILIPPE. — Peut-être... mais je t'en prie, maman, ne parlons plus de cela, et fais comme moi, oublie!...

Il veut l'embrasser.

MADAME DELAUZE (*se défendant*). — Non... laisse-moi... en ce moment, je n'ai plus de fils ..

PHILIPPE (*lui faisant violence*). — Ah ! ma chère maman, si tu savais combien je suis heureux, immensément heureux de ne plus savoir haïr!...

SCÈNE IX

LES MÊMES, LOUISE

LOUISE (*ent. enf.*). — On demande monsieur à son bureau.

PHILIPPE. — Bien, j'y vais.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins LOUISE

MADAME DELAUZE (*à Philippe qui va pour sortir*). — Tu sais, Philippe, tu peux encore réfléchir, mais avec Jacques ou sans lui, je partirai demain soir.

PHILIPPE (*très nettement*). — En ce cas, tu ne changeras rien à tes habitudes et tu partiras seule ainsi qu'à l'ordinaire.

MADAME DELAUZE. — C'est bon...

Philippe sort.

SCÈNE XI

MADAME DELAUZE, seule

Elle va pour rentrer chez elle, on entend le timbre de la porte de la rue. Elle s'arrête, semble réfléchir et court à la porte du fond, où elle appelle Louise!...

MADAME DELAUZE. — Louise, si c'est M^{me} Dormeuil, faites-la passer par ici.

LOUISE. — Oui, madame...

Elle traverse le salon pour aller ouvrir.

MADAME DELAUZE (*seule*). — Il faut que je la voie!...

SCÈNE XII

MADAME DELAUZE, JEANNE DORMEUIL

JEANNE DORMEUIL (*reste interdite en voyant M^{me} Delauze*). — Madame...

MADAME DELAUZE. — Vous n'espérez pas me rencontrer?...

JEANNE DORMEUIL. — Je n'espérais rencontrer personne ne venant ici que pour mon fils; mais pourquoi ne m'avoir pas laissé entrer chez lui, comme je le fais chaque jour? Qu'y a-t-il?...

MADAME DELAUZE. — Ne trouvez-vous pas que vous commencez à abuser de la faveur qui vous a été accordée?...

JEANNE DORMEUIL. — Je doute qu'on vous ait chargée de me le faire remarquer!...

MADAME DELAUZE. — Peu importe... vous devez reconnaître la justesse de mon observation...

JEANNE DORMEUIL. — Je n'ai pas à en tenir compte, renseignée que je suis, depuis longtemps, sur la valeur de vos intentions à mon égard... Je veux voir mon fils...

MADAME DELAUZE. — Vous n'avez rien à vouloir et, d'ailleurs, je...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, plus CÉCILE

CÉCILE (*qui entre sur la dernière réplique*). — Madame, madame... Comment se fait-il, comment avez-vous pu oublier que M^{me} Dormeuil est ici chez son fils et qu'à ce titre, elle doit vous être sacrée... Je vous en prie...

MADAME DELAUZE. — Je me retire... car c'est vraiment trop...

CÉCILE. — Vous ne pouvez comprendre...

MADAME DELAUZE. — Non, non, à tout ce que Philippe m'a dit, je ne pourrai, en effet, jamais rien comprendre.

Elle rentre chez elle.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, moins MADAME DELAUZE

CÉCILE. — Pardonnez-nous, madame, ce qui vient d'arriver: M^{me} Delauze n'est pas toujours maîtresse d'elle-même...

JEANNE DORMEUIL. — C'est à moi, madame, de vous demander pardon, j'ai abusé. Je suis restée plus qu'il n'était besoin, je sais... mais je ne pouvais me décider à partir... je voulais croire ma présence encore nécessaire... je me cherchais des prétextes... Il faut que je sois raisonnable, je vais dire adieu à Jacques. Il ne me restera plus, madame, en quittant cette maison, qu'à vous dire toute la gratitude dont mon cœur déborde pour la générosité avec laquelle vous m'avez permis d'être près de lui... et aussi à vous supplier de ne pas m'en vouloir des froissements que ma présence a dû vous occasionner...

CÉCILE. — Il n'y a eu aucun froissement...

JEANNE DORMEUIL (*continuant, très embarrassée*). — Je tiens à vous dire aussi, madame, ma conviction que vous avez tenté l'impossible pour me faire rendre mon fils... croyez que je vous en garde une reconnaissance égale à celle que je vous aurais eue si vous aviez réussi. Il y a, hélas ! des cœurs que rien ne peut vaincre...

CÉCILE. — Ne dites pas cela ! Nous avons obtenu beaucoup, nous obtiendrons plus

encore... Pour l'instant, Jacques doit partir en convalescence !...

JEANNE DORMEUIL. — Déjà!...

CÉCILE. — Oui, pour le Midi...

JEANNE DORMEUIL. — Si loin!..

CÉCILE. — Il lui faut quelques mois de soleil.

JEANNE DORMEUIL. — Pour si longtemps!... Des mois sans le voir, car il me sera impossible de le suivre là-bas... Avec qui part-il? Qui l'emmène? Quand?...

CÉCILE. — Vous ne me laissez pas achever. M. Delauze, je tiens à lui laisser tout le mérite de cette décision, estime que Jacques a encore trop besoin de vous pour vous séparer l'un de l'autre. C'est donc vous qui partirez avec lui...

JEANNE DORMEUIL. — Non... non... ce n'est pas possible!... Moi... moi... c'est moi... je vais pouvoir emmener mon fils... on me le laisse emporter... Alors, on me le rend... on me redonne mon enfant... (*Riant et pleurant.*) C'est vrai... bien vrai, mon Jacques à moi... Oh! Madame, madame... j'ai pu supporter la douleur... vais-je mourir de joie?..

Elle éclate en sanglots.

CÉCILE. — Ne pleurez plus, soyez au contraire toute à la joie de le ravoir, car voilà le plus grand pas qui est fait; pour plus tard, ce que fera M. Delauze vous conviendra certainement; votre fils ne vous quittera plus : ce sera désormais à

vous d'être bonne et de nous le confier de temps à autre.

JEANNE DORMEUIL. — Saurai-je jamais l'être assez pour l'être un peu à votre manière, vous si grande... Je ne me souviens plus de rien, je n'ai pas souffert... on me rend mon petit... mon petit... Quel miracle vous avez accompli!!... Que pourrais-je faire pour vous...

Elle tombe à genoux.

CÉCILE (*Elle relève et la garde dans ses bras.*) — Ne songez qu'à être heureuse!...

JEANNE DORMEUIL (*toujours réfugiée dans les bras de Cécile.*) — Heureuse! heureuse!... Grâce à vous, il me sera permis de l'être encore!....

Les deux femmes s'étreignent et s'embrassent.

SCÈNE XV

LES MÈMES, PHILIPPE

Philippe paraît. Il reste interdit en voyant les deux femmes si étroitement unies, puis, résolument, s'avance entre elles deux.

PHILIPPE (*à M^{me} Dormeuil, lui tendant la main.*) — Pardonnons-nous!...

JEANNE DORMEUIL. — Ah! oui... Merci...
Elle lui serre la main et s'enfuit chez son fils.

PHILIPPE (*à Cécile, lui prenant les mains.*) — Triomphe, ma chérie, triomphe!....

RIDEAU



LE TRIOMPHE DE CÉCILE

PHILIPPE (à Cécile) — *Triomphe, ma chérie, triomphe!...*
(Page 88, col. 2.)



LE DÉPART DE L'AUTOMOBILE DE "JE SAIS TOUT"

Une foule nombreuse a assisté au départ de la voiture de Je sais tout, départ qui s'est effectué le 25 mai, à 2 heures précises, au milieu des applaudissements sympathiques du public.

Le Raid des 85 Départements

Partie de l'Hôtel des Publications Pierre Lafitte le 25 mai, à 2 heures précises, l'automobile de *Je sais tout* a traversé tous les chefs-lieux des départements de la France pour revenir à son point de départ, le 22 juin, à 4 h. 27 m. 41 s. 2/5. Partout, sur son long parcours — environ 8.000 kilomètres — le passage de l'auto de *Je sais tout* a provoqué la plus vive et la plus enthousiaste curiosité, non seulement au point de vue spécial du grand tourisme auquel ce raid donne, on peut le dire, une impulsion nouvelle, mais aussi par les concours dotés de plus de 50.000 francs de prix qui furent organisés par *Je sais tout* pendant tout le temps — 29 journées — que dura cette formidable randonnée



ANNONCE du départ de l'automobile de *Je sais tout* avait attiré devant l'Hôtel des Publications Pierre Lafitte une foule nombreuse composée de toutes les personnalités du monde de la presse, des lettres, de l'industrie.

Avant le départ, fixé à 2 heures, des groupes se forment, au gré des relations; on discute déjà sur le temps que

mettra l'automobile de *Je sais tout* à effectuer le parcours qui lui a été fixé et qui comprend chacun des chefs-lieux des départements de la France. On entoure la voiture originalement bariolée et portant en guise d'armoiries l'image illustre du Père *Je sais tout*.

A 2 heures précises, l'ordre du départ est donné par le Rédacteur en chef de *Je sais tout*, et l'heure est enregistrée par Me Mermilliod, huissier. L'auto, pilotée par M. de

Chivré et ayant à son bord notre collaborateur Soulacroix et deux mécaniciens, MM. Maillot et Louis Bordes, démarre et s'élançait dans la direction de la place de l'Etoile, pour disparaître ensuite aux yeux de la foule, qui vient d'applaudir à son départ.

Pendant ces 29 journées, à chacun de ses arrêts, l'automobile de *Je sais tout* a reçu de tous le meilleur et le plus sympathique

accueil, jusqu'au jour de son retour devant l'Hôtel des Publications Pierre Lafitte, retour qui s'est effectué le 22 juin, à **4 h. 27 m. 41 s. 2/5**, — heure également enregistrée par procès-verbal de M^e Mermilliod — au milieu d'une foule nombreuse et qui s'intéressait d'une façon toute particulière au résultat final de cette magnifique performance.

LISTE DES GAGNANTS

DE NOTRE GRAND CONCOURS D'HONNEUR

Nous faisons connaître ci-dessous les résultats de notre Grand Concours d'Honneur, qui s'est appelé dans le public le Concours de l'automobile de *Je sais tout*. Il s'agissait d'indiquer l'heure exacte de l'arrivée.

Conformément au règlement publié dans deux numéros successifs, il était clos le 20 juin, c'est-à-dire deux jours avant la rentrée prévue de notre voiture. Chacun des courriers des jours précédents nous avait apporté des milliers de lettres, et, le dernier jour, à minuit, des concurrents se présentaient encore, en files nombreuses, dans nos bureaux, pour y déposer la solution qui devait, selon leur espoir, faire gagner à chacun d'eux la limousine convoitée.

Le lendemain, sous le contrôle de M^e Mermilliod, huissier, 135, rue Montmartre, il était procédé à la mise sous scellés des 29.031 bulletins, préalablement numérotés et classés, que nous avions reçus.

On sait quel jour et à quelle heure s'est effectué le retour de l'auto. A quatre heures et demie — moins de trois minutes après l'arrivée — l'officier ministériel retirait du scellé contenant les réponses allant de 4 h. 1/4 à 4 h. 1/2 celle qui s'approchait le plus de la véritable solution, puisque aucune réponse rigoureusement conforme n'y figurait. Envoyée par M^{me} de Lépineau, elle ne présentait qu'un écart (en plus) de 1 seconde 1/5. Le bénéficiaire du deuxième prix gagnait avec un écart (en moins) de 1 seconde 3/5.

Les opérations de dépouillement, minutieusement continuées et achevées par un personnel exercé, ont donné les résultats qu'on va lire.

Qu'il nous soit permis, après avoir remercié l'imposante masse des lecteurs qui nous ont suivis dans notre effort, de trouver dans une aussi extraordinaire affluence la démonstration que notre épreuve, si admirablement réussie au point de vue du tourisme a eu une répercussion profonde au sein du grand public.

PREMIER PRIX. — M^{me} la **BARONNE DE LÉPINEAU**, au château de Kerlaec, par Quimperlé. (Réponse : 4 h. 27' 42" 3/5) : Une automobile normale de grand tourisme, châssis 24 HP de la Société des Automobiles Eugène Brillié (fournisseur des Autobus de la Compagnie Générale des Omnibus), construit par MM. Schneider et C^{ie} (du Creusot) dans leurs ateliers du Havre; carrosserie limousine de luxe de la maison Belvalette; jantes amovibles et pneus Michelin; radiateur Grouvelle et Arquembourg. Valeur Fr. 25.000

2 ^e Prix :	M. Roucau, Bordeaux (4 h. 27' 39" 4/5). Un piano la The Eolian, valeur	1.780
3 ^e —	M. Cam. Courtot, Ostende (4 h. 27' 39" 3/5). Un billardet (maison Brunswick)	395
4 ^e —	M. G. Leroux, Paris (4 h. 27' 49" 2/5). Un miroir (Postel et Ollivier)	300
5 ^e —	M. G. Lecureul, Paris (4 h. 28' 4/5). Un bureau américain (Cosmos)	280
6 ^e —	"Clématite", La Fère (4 h. 28' 2")	280
7 ^e —	M ^{me} C. Labre, Lille (4 h. 27' 18" 3/5). Un chapeau (Renée Vert)	250
8 ^e —	M ^{me} F. Pessey, Paris (4 h. 27' 18" 3/5). Un miroir (Postel et Ollivier)	200
9 ^e —	M. O. Belle, Douai (4 h. 27' 18" 2/5). Une machine à écrire (La Postale)	190
10 ^e —	M. E. Arnol, Bessèges (Gard) (4 h. 28' 5" 3/5). —	190
11 ^e —	M ^{me} Veuve Pelaquier, Nîmes (4 h. 28' 6" 3/5). —	190
12 ^e —	M. Marchand, Paris (4 h. 28' 7")	190
13 ^e —	M. H. Vennat, Soissons (4 h. 27' 13"). Un billardet sans pieds (Brunswick)	160
14 ^e —	M ^{me} Honnoré, Lyon (4 h. 28' 9" 4/5). —	160
15 ^e —	M. Darfeuille, Castellon (Dordogne) (4 h. 28' 15" 2/5). —	160
16 ^e —	M. A. Saulières, Albi (4 h. 28' 15" 3/5). —	160
17 ^e —	M. M. Bolle, Paris (4 h. 28' 15" 3/5). Un appareil photographique (Jonte)	150
18 ^e —	M. M. Gennar, Gozee (Belgique) (4 h. 27' 5" 1/5). —	150
19 ^e —	M. M. Dehytepottez, Dunkerque (4 h. 27' 3" 2/5). —	150
20 ^e —	M. de Boissac, Naujean (4 h. 28' 22"). Une machine parlante Eden et 6 disques (Ossovetsky)	111
21 ^e —	M ^{me} Potelleret, Sables-d'Olonne (4 h. 28' 22"). —	111
22 ^e —	M. Thomasset, Robinson (Seine) (4 h. 28' 30"). —	111
23 ^e —	M ^{me} Largillière, Paris (4 h. 28' 32" 1/5). —	111
24 ^e —	M. H. Marsset, Le Puy (4 h. 28' 40" 2/5). —	111
25 ^e —	M. Schamber, Epinal (4 h. 26' 37" 2/5). —	111
26 ^e —	M. E. Taugourdeau, Saint-Germain-en-Laye (4 h. 26' 21" 1/5). Une machine parlante Eden et 6 disques (Ossovetsky)	111

Le Raid des 85 Départements

27	—	M. M. Manbon, Arnay-le-Duc (4 h. 26' 13" 3/5). Une machine parlante Eden et 6 disques (Ossovetsky).	111
28	—	M. Ségard-Charton, Soissons (4 h. 26' 13" 3/5). Un billardet (Brunswick).	105
29	—	M. Auger-Garay, Clamart (4 h. 29' 10"). Un chapeau (Renée Vert).	100
30	—	H Leroy-Winandy, Verviers (4 h. 29' 13").	100
31	—	M. E. Laurent, Paris (4 h. 29' 30" 4/5).	100
32	—	M. Ed. Chamoin, Bar-sur-Seine (4 h. 29' 40" 2/5). Un chapeau (Renée Vert).	100
33	—	M. H. Durieux, Paris (4 h. 29' 49" 4/5).	100
34	—	M. Vantelay, Charentonneau (4 h. 30).	100
35	—	M ^{lle} A. Chorier, Mimbaste (Landes) (4 h. 25' 20"). Une machine à calculer Oméga (Eam)	85
36	—	M. Grebaut, Bar-sur-Aube (4 h. 25' 17" 3/5). Une voiture d'enfant (The New American).	70
37	—	M. J. Huchet, Nantes (4 h. 30' 19" 1/5).	70
38	—	M. Mazot, Cusset (4 h. 30' 20" 1/5).	70
39	—	M. E. Berthoud, Madeleine (Engadine) (4 h. 30' 22" 3/5).	70
40	—	M ^{me} M. Stebler, Paris (4 h. 30' 25" 2/5).	70
41	—	M. A. Rault, La Délivrance (Calvados) (4 h. 30' 26" 3/5).	70
42	—	D ^r E. Chapellier, Rennes (4 h. 24' 34" 3/5).	70
43	—	M ^{me} F. Le Chao, Vernon (4 h. 30' 51" 1/5).	70
44	—	M. L. Roux, Clermont-Ferrand (4 h. 30' 55" 3/5).	70
45	—	M ^{me} Bettinger, Etain (Meuse) (4 h. 31' 1" 1/5).	70
46	—	M. A. Potiron, Boussac (4 h. 31' 13" 1/5). Un duplicateur automatique.	60
47	—	M. J. Flandrois, Auray (4 h. 24' 6"). Douze photographies Femina.	60
48	—	M. Herbeaux, Paris (4 h. 23' 49" 4/5).	60
49	—	M. Thabard-Bernard, Chenôve (Côte-d'Or) (4 h. 23' 48"). Un chapeau (Renée Vert).	50
50	—	M. J. Turnier, Laon (4 h. 23' 37" 3/5).	50
51	—	M. E. Griffon, Troyes (4 h. 23' 32" 2/5).	50

52^e au 101^e Prix (Une photographie d'une valeur de 12 francs, à chacun des 50 gagnants dont les noms suivent) :

M. Franchomme-Légrand, Arras (4 h. 32' 3"). — M^{me} Veuve A. Raynaud, Nice (4 h. 23' 13" 3/5). — M. A. Giovannoli, Menton (4 h. 32' 15"). — M. A. Boivin, Cambrai (4 h. 32' 17" 3/5). — M. P. Monmoine, Matha (Charente-Inférieure) (4 h. 23' 5" 3/5). — M. Morel-Revoil, Saint-Barnabé-Marseille (4 h. 32' 23" 2/5). — M. A. Auproux, Saint-Dizier (4 h. 32' 25" 3/5). — M. Nimazeddin, Bruxelles (4 h. 32' 26" 3/5). — M. Carnal, Valence (4 h. 32' 28" 4/5). — D^r Robine, La Haye du Puits (Manche) (4 h. 22' 40" 1/5). — M. P. Dumond, Tulle (4 h. 22' 33" 4/5). — M. Bertie Kerr, Nantes (4 h. 22' 22" 2/5). — M^{lle} de Meulenaère, Gand (4 h. 33"). — M. Ed. Arlaud, Avignon (4 h. 22' 18" 1/5). — M^{me} G. de Brun, Uzès (4 h. 22' 10"). — M. T. Secretant, Pontarlier (4 h. 33' 22"). — M. P. Jean Nice (4 h. 33' 24" 3/5). — D^r F. Lecocq, Villers-Sire Nicole (Nord) (4 h. 33' 33" 3/5). — M. Gandillot, Paris (4 h. 21' 10"). — M. L. Koch, Paris (4 h. 21' 8" 3/5). — M. Donnadieu, Montauban (4 h. 34' 17" 3/5). — M. A. Robineau, Cherbourg (4 h. 34' 20"). — M. François Cristofini, Marseille (4 h. 20' 33"). — M. Ad. Selle, Bolbec (4 h. 34' 55" 2/5). — M. F. Le Moal, Brest (4 h. 20' 15" 1/5). — M. G. Lartisien, Coulommiers (4 h. 35' 10"). — M. Ricard, Paris (4 h. 35' 12" 3/5). — M. Ed. Lepage, Maxey-sur-Vaise (Meuse) (4 h. 20' 10" 3/5). — M. A. Charlet, Saint-Quentin (4 h. 20' 10" 1/5). — M. A. Berbaum, Kœnigshoffen (Alsace) (4 h. 35' 17" 4/5). — M. Ed. Granat, Marseille (4 h. 35' 18" 2/5). — M. J. Flament, Lille (4 h. 35' 27" 2/5). — M. G. Lemonnier de Vallauay, Mehun-sur-Yèvre (4 h. 35' 28" 2/5). — M. Bourdais, Asnières (4 h. 35' 30" 3/5). — M. Gillert, Lavausseau (Vienne) (4 h. 35' 41" 3/5). — D^r Wintrebert, Saint-Omer (4 h. 35' 43" 2/5). — M^{me} Godart, Lille (4 h. 36' 3" 1/5). — M. P. Duchat, Troyes (4 h. 36' 4" 2/5). — M. A. Lebeau, Nogent-sur-Marne (4 h. 36' 6" 2/5). — M. L. Thiroloix, Hellemmes-Lille (4 h. 36' 15" 2/5). — M. de Torsiac, Riom (4 h. 36' 25" 3/5). — M. F. Bouchet, Roanne (4 h. 18' 55" 4/5). — M. E. Estève, Marseille (4 h. 18' 52" 3/5). — M^{lle} M. Giovanoli, Menton (4 h. 18' 30"). — M. M. Convert, La Chapelle-sur-Oreuse (4 h. 18' 23" 2/5). — M. P. Macé, Paris (4 h. 37' 8" 2/5). — M. E. Angellier, Rencurel (Isère) (4 h. 37' 18" 2/5). — M. R. Foucher, Le Havre (4 h. 37' 21" 2/5). — M. F. d'Arbigny, Château de Corgirnon (Haute-Marne) (4 h. 37' 27" 1/5). — M. Ch. Melinet, Noisiel (4 h. 37' 28").

102^e au 211^e Prix (Cent dix collections *Je sais tout*, deux semestres) :

MM. Gabriel Toulouse, Nîmes; Georges Loiseau, Besançon; Lescot, Dijon; Georges Tranchet, Paris; Callard, Lyon; F. Pigollet, La Rochelle; Gay Charles, Calais; A. Boudinet, Paris; Blanche Bettend, Paris; L. Ludinart, Charleville; M^{me} Piollet, Paris; E. Curval, Doulaincourt; M^{me} Anna Annequin, Paris; A. Barat de Lannoce, Paris; P. Lordereau, Lieusaint (Seine-et-Marne); Hélène Hubert, Paris; Emile Dacquime, Roubaix; Jacques Roche, Paris; Ch. Gosset, Paris; Defente, Annecy; Ed. Maquelin, Saint-Maurice-en-Valais; Louis Didelot, Boulogne-sur-Mer; Henry Blake, Senonches; Paul Bonnet, Annonay; M. Evrat, Troyes; Marcel Lemoine, Rouen; G. Bonnaud, Rochefort-sur-Mer; Jules Besnard, Paris; Pierre Moulin, Caen; Jacques Berland, Poitiers; M^{me} Elisabeth de Bernond, Toulouse; C. Eugler, Paris; comte de Belemmer, Blois; J. Delecroix, Reims; J. Guyénot, Reims; E. Huet, Paris; Louis Lepeu, Flers (Nord); B. Broizat, Amiens; Louis Simoulin, Paris; G. Coclin, Paris; Paul Sodoyer, Noisiel; L. Henry, Ain-el-Asker (Tunisie); C. Klein, Gagny; F. Espinas, Paris; M^{me} Ségard-Charton, Soissons; Berthe Genest, Craon (Mayenne); Edg. Genackte, Anvers; Jane Rembert, Saint-Denis (Seine); Hans Weimann, Zurich; Gustave Faure, Labastide (Ardèche); René Desprez, Saint-Maurice-Lille; J. Jean Contesso, Villefranche-sur-Mer; E. Fallourd, Niort; Léon Vuatine, Paris; Ernest Leconte, Alger; M^{me} Capart, Montbrehain; Louis Le Picaut, Paris; A. Challeton, Vauvre par Saint-Gérand-de-Vaux; Eugène Pinck, Paris; Charrin, Bourg; Henri Deleau, Calais; Jean Vergès, Le Perthus; A. Chanove, Buire-Lyon; A. Chantemerle, Roanne; Paul-Maurice Godart, Lille; A. Olivet, Saint-Germain, le-Vasson; Georges Baticle, Blandy; Léon Laumonier, Paris; Arboulat, Lannepax; M^{me} Moitre, Paris; Dagron, Bordeaux; Gaston Frot, Chaumont; A. Renest, Monte-Carlo; Marc Méchain, Siecq; M^{me} Lalanne, Annecy; Courcier, Paris; M^{me} J. Miguet, Levallois-Perret; M. Loisel, Angoulême; Desbourdieu, Moutiers-Saint-Jean; Emile Biau, Marseille; Ch. Durand, Pontoise; Louis Huguét, Paris; Jean Cazanave, Carcassonne; Pierre Bernheim, Mulhouse; D^r Guillemain, Couéron; H. Desaint, Amiens; Raymond Deschamps, à Poix (Marne); R. Darfeuille, Castillon-sur-Dordogne; Léon Gérard, Paris; Gaston Coin, Paris; E. Thierry, Paris; J. César, Paris; Delécolle, Neuilly-sur-Seine; Bernard Mullot, Paris; Millot, Ermont; Lucien Pelletier, Melun; C. de Coninck, Bruxelles; Métais, Paris; comte de Martimprey, Paris; G. Girard, Paris; M^{lle} Lucy Dubar, Neuilly-sur-Seine; A. Clouet, Lisieux; Marcel Drigny, Nangis; Dardenne, Paris; J. Lelièvre, Montmagny; H. Dutrieux, Roubaix; G. Widmer, Paris; A. Romet, Le Mans; Ch. Beker, Paris; Linda Sokoppe, Presles (Seine-et-Oise).

212^e au 321^e Prix (Cent dix collections de la *Vie au Grand Air*, un semestre) :

MM. P. Tastemain, Paris; L. Lamorlette, Paris; G. Joly, Châlons-sur-Marne; M^{me} Brione, Paris; H. Roussel, Caffiers; R. François, Dreux; D^r Lenail, Largentière; M^{me} V. Sainsard, Calais; M. E. Taminau, Verneuil (Nièvre); M^{me} Jules, Paris; MM. F. Jolion, Monthul (Ain); E. Girard, Auchel; G. Soulié, Périgueux; P. Annequin, Paris; J.-A. Girard, Montélimar; R. Martin, Mont-de-Marsan; V. Chaillou, Saint-Chéron; G. Changny, L'Isle-Adam; A. Loyer, Rennes; H. Thiou, Calais; E. Moutier, Joinville-le-Pont; E. Garcin, Marseille; G. Beaujean, Auxerre; M^{me} Gervalle, Arras; M. C. Hézard, Montpelliér; M^{me} Michel, Bois-Colombes; MM. Pannetier, Paris; Paul Cambas, Paris; H. Gautier, Evreux; J. Thiroux, Valenciennes; D^r E.-J. Vellay, Saint-Hilaire-des-Loges; C.

Lhioreau, Fresnes (Seine-et-Marne); Doyen Colasse, Hirson; E. Boutaud, Nice; G. Jagot, Le Mans; Roussel, Paris; R. Courrent, Vichy; L. Lecourt, Vannes; R. Jolly, Villeneuve-Saint-Georges; M^{me} Mirville, Paris; MM. Leclanché, Paris; H. Houssay, Laval; H. Guillermoz, Voiron; Beaune, Bourges; A. Parisot, Paris; H. Béroutiaux, Revin-la-Bouverie; M. Derson, Banque de France; Jean Pruvost, Calonne-sur-la-Lys; R. Leleu, Paris; Denis, Chalon-sur-Saône; A. Carli, Vichy; L. Bougard, Mons-en-Barœul; Th. Meiffren, Marseille; M^{me} B. Germain, Nice; M. A. Benoit, La Flèche; M^{me} Crabié, Saint-Maixent; MM. Dubosclard, Tarare; G. Barbot, Mirebeau-en-Poitou; A.-F. Colombat, Montluçon; Georges Pointe, Paris; A. Gailleux, Paris; V. Rousseau, Paris; M^{me} Lepron, Saint-Germain-en-Laye; M^{me} Debuys, Lille; MM. H. Alleaume, Versailles; E. Niaux, Paris; R. de Ridder, Bruxelles; Hom, Clermont-Ferrand; A. Gir, Nœux-les-Mines; G. Vincent, Chelles; J.-G. Alane, Toulouse; P. Duclos, Rouen; E. Coche, Paris; Kriegelstein, Droitcourt, par Serifontaine (Oise); A. Bucher, Paris; E. Thierry, Paris; A. Lévêque, Billancourt; Ch. Job, Montreuil-sous-Bois; A. Callard, Alfortville; Charton, Soissons; Jean Montigny, Bastia; A. Baudet, Saint-Gratien; M^{me} Hardelin, Lille; MM. Bourgeois, Paris; Paul Flies, Meudon; E. Philippon, Dijon; C. Klein, Gagny; J. Bonjean, Paris; Toussaint Dumay, Saint-Sernin-du-Bois, par le Creusot; P. Lescaudron, Saint-Nazaire; G. Brault, Moulins, L. Journé, Reims; R. Blanchetier, La Fère; H.-P.-U. de Pavant, Lausanne; F. Dechavanne, Roanne; O. Aubrée, Saint-Valéry-sur-Somme; Capitaine Gremillet, Saint-Dié; J. Audebert, Oiry; Mary de Gaye, Neuilly-sur-Seine; E. Dussuc, Châtillon-sur-Chalaronne; A. Carré, Levallois-Perret; R. Bourjade, Montdouce; Barthélemy, Vincennes; G. Menon, Saint-Jean-de-Liversay; F. Mayrargue, Nice; Legrand, Clermont-Ferrand; Ferdinand Tétard, Gonesse; vicomte de Ville-d'Avray, Pont-Audemer; H. Richard, Poitiers; J. Dalbiez, Perpignan.

322^e au 421^e Prix (Cent collections de *Femina*, une année) :

MM. R. Muller, Boulogne-sur-Mer; C. Cuny, Paris; G. Gavelle, Lille; E. Blanc, Neuville-Jes-Dames; A. de Poyen, Sarcelles; H.-I. Laine, La Vairve, par Aillevillers (Haute-Saône); Demortière, Saint-Etienne; P. Arlaud, Grenoble; M^{me} E. Gallien, Paris; MM. P. Desheulles, Coutances; A. Sénécart, Le Havre; P. Ranquet, Nîmes; J. Fayard, à Curis, par Neuville (Rhône); M^{me} Raffin, Roanne; Berthe Boulanger, Lagny; MM. A. Hœrth, Pont-l'Évêque; P. Borel, Clermont-Ferrand; Marius Lacroix, Vichy; E. Lequintrec, Bordeaux; P. Faucherand, Voiron-Paviot (Isère); A. Bricau, Cherbourg; A. Devenet, Cannes; A. Parisot, Paris; J. Carpentier, Valenciennes; L. Henriotnet, Bar-le-Duc; Albin Thomas, Tornac (Gard); Courtois, Paris; F. de Ceulencer, Lille; A. Nicoud, Grenoble; L. Vasseur, Barly, par Avesnes-le-Comte (P.-de-C.); A. Lanerac, Versailles; L. Herrgott, La Capelle (Aisne); Beclère, Villeurbanne; H. Poulot, Paris; Annelot, Cherbourg; Revillé, Paris; H. Schaefer, Villemomble; D^r Millas, Bois-Colombes; J. Rosier, Choisy-le-Roi; A. Forey, Dijon; Philippeau, Paris; V. Passeron, Nice; A. Racarie, Paris; P. Pinchon, Louviers; R. Flaman, Paris; M^{me} Vve H. Châtillon, Philippeville; MM. Achille Marcel, Brest; A. Texier, Praillez; E. Lamy, Amiens; D^r Hitte, Rouen; L. Bourret, Montélimar; H. Volodimer, Rennes; Laceyard, Montmorency; R. Brille, Paris; E. Lemoine, Saint-Pierre-la-Cour (Mayenne); G. Destombes, Roubaix; E. Dupeyrat, Les Cars; M^{me} J. Guyot, Le Coteau, par Meun-sur-Yèvre; MM. H. Dubois, Ivry; R. Martinet, Marseille; D. Maisdon, Paris; Dillemann, Orléans; A. Bartholomé, Oran; F. Carré, Lyon; Guglielmi Sacerdote, Turin; K.-A. Weide, Sophialaan (Hollande); M. Amblard, Alais; M. Rosier, Paris; R. Maréchal, Tergnier; Ch. Coste, Lyon; G. Kotmane, Paris; P. Dubu, Lyon; G. Deniau, Paris; A. Granier, Paris; A. Charvet, Chatonnay; F. Amy, Paris; G. Meunier, Blois; Castel, Lourdes; M^{me} Ed. Thomas, Nîmes; M^{me} V. Pascal, Grenoble; MM. G. Dupont, Neuilly-sur-Seine; O. Sucat, Folignon (Italie); L. Segard, Soissons; M^{me} Leconte, Paris; M. G. Doucet, Verneuil-sur-Indre; M^{me} Leconte, Le Vésinet; M. J.-M. de La Croix, Paris; M^{me} J. Brunet, Croix-de-Vie; MM. L. Eichhorn Zullig, Tarare; Blanchard, Toulon; A. Pluyaud, Paris; Kœchlin fils, Neuilly-sur-Seine; A. Colas, Paris; E. Dauzauvilliers, Rennes; Parnet, Vannes; M^{me} Ch. Coester, Roanne; MM. C. Cantalauze, Gaillac; R. Bollaert, Paris; L. Hirtzman, Pont-à-Mousson; P. Anceaux-Coquenot, Saint-Michel-Souglan.

422^e au 521^e Prix (Cent collections de *Musica*, une année) :

M^{me} Houdaille, Paris; MM. A. Lockwood, Paris; Ch. Hanin, Wellin (Luxembourg); E. Derauw, Bruxelles; Henri Broust, Chartres; L. Martin, Pithiviers; André Azouf, Rouen; E. Cayeux, Pont-Sainte-Maxence; Marcel Verrier, Paris; A. Piedfort, Paris; Nicolas V..., Mâcon; Fernand Eymat, Nice; L. Vigier, Paris; M.-C. Sinet, Sedan; Hannebert, Grand-Montrouge; André Renaud, Carouge (Suisse); A. Sarrelabout, Auxonne; A. Hérault, Angoulême; Marg. Crémont, Anglure (Marne); L. Brévier, Paris; D. Breuil, Paris; Paul Gardais, Huismes (Indre-et-Loire); Taurinye, Perpignan; F.-M. Ettidy, à X...; Georges Violette, La Charité-sur-Loire; Eugène Cabias, Bourg-lès-Valence; Frédéric Giovanoli, Menton; H. Gilbert, Reims; G. Carrère, Tonneins; E. Pilay, Le Havre; Charles Boterel, Nogent-en-Bassigny (Haute-Marne); G. Cluzeau, Périgueux; E. Coanet, Ras Tabia (Tunisie); Guesdon, Paris; Joseph Desesquelles, Hardivillers (Oise); M^{me} L. et M. Abadie, Carbes; MM. Fabre, Marseille; Demier, Surcy-Lévy (Allier); Alban-Pruède, Queydac (Gironde); Georges Rossel, Framelan (Suisse); M^{me} Albert de Lacombe, Nogaro (Gers); MM. A. Guillon, La Courneuve; D^r Bellencontre, Honfleur; A. Godart, Lille; Casalta, Menton; Gaston Trébosc, Villefranche (Aveyron); Gallois, La Ferté-sous-Jouarre; Laurent Monnier, Paris; G. Bertrand, Loriol (Drôme); Camille Javay, Paris; R. Salmon, Levallois-Perret; R. Delamarre, Belaze; L. Loiseau, Paris; Sautton, Paris; Farey, Poitiers; Chamfray, Chauffailles (Saône-et-Loire); Wenster-Walthère, Fléron (Belgique); M^{me} Marie Maire, Le Havre; MM. Gustave Ferrand, Touzac (Charente); A. Simon, Lons-le-Saulnier; J. Chassignol, Couzon-Mont-d'Or (Rhône); R. Pareau, Caen; Romain Denaise, Laval; J. Ferette, Paris; Calloch, Niort; Paul Huau, Orléans; E. Bergerot, Paris; Maurice Rey, Angoulême; Marcel Leclerc, Neuilly; E. Dupire, Lambres (Nord); Beaucourt fils, Arras; V. Brocheton, Paris; Lambert, Chambéry; A. Van Crayelynghe, Asnières; Gaston Necquet, Le Mans; Elie Renaud, Paris; J. Foucher, La Rochelle; E. Robinet, Paris; A. Castel, Neuilly-sur-Marne; A. Gilbert, Petit-Gué-d'Hossus (Ardennes); Nel-Marius, Saint-Etienne; Léon Début, Sedan; M. Laudi, Paris; Ch. Borel, Le Mans; Leconte, Paris; Mulot, Paris; A. Cruzé, Changé (Mayenne); P. Buisson, Paris; Smith Duart, Gloucester; Leconte, Le Vésinet; J. Van Colbert, Lille; Larue, Reims; S. Weil, Paris; C. Fabrix, Tours; Poiteux, Nesle (Somme); Klotz, Paris; Leconte, Paris; Berthe Tournon, Paris; Fernande Royet, Paris; Michel Lazarescou, Craïova (Roumanie).

522^e au 571^e Prix (Cinquante collections de *Jeunesse*, une année) :

MM. A. Boulanger, à Lisses (Seine-et-Oise); Bourgeois, Paris; P. Daguin, Angers; J. Baqué (Seine-Inférieure); Olivi Albert, Albi; Cavrenne Félix, Mézières; L. Houlette, Vaucelles (Calvados); Macron, Saint-Riquier (Somme); Ravel, Levallois-Perret; E. Olivier, Bourges; F. Abessard, Brive; E. Bareth, Paris; M^{me} E. Mennetrier, Chaumont; MM. Perrot, Caen; A. Pezin, Bécon-les-Bruyères; G. Villeneuve, Béziers; Filet des Jardins, Paris; B. de Casanove, Chantenay; M^{me} J. Aubrun, Lyon; MM. Audax, Toulouse; G. Badani, Paris; G. Duché, Paris; M. Campin, Paris; A. Baillet, Bordeaux; E. Duprey, Alfortville; Roland-Gosselin, Villefranche-sur-Mer; Laurent Masséna, Nice; François Fabri, Bruxelles; M. Sénéchal, Paris; Léon Dailly, Paris; R. Pichereau, Paris; G. de Praingny, Saint-Menoux (Allier); Garcenet, Paris; P. Renard, Gray; D^r Courmontagne, Gamaches; A. Bourgneuf, Angers; H. Léger, Fleix (Vienne); H. Alleau, Neuilly-sur-Seine; H. Durand, Paris; M^{me} P. Monteil, Cambrai; MM. Louis Leloustré, Melun; Bauvois, Paris; A. Aynès, Paris; D^r Clavaud, Vieilleville (Creuse); A. Badotte, Lyon; M^{me} Hendrion, Soissons; M. J. Charpentier, Chartres; M^{me} Delmotte, Amiens; MM. A. Bazenet, Decize (Nièvre); H. Pouyanne, Orthez.

572* au 621* Prix (Cinquante collections de la *Joie des Enfants*, une année) :

MM. F. Bredy, Paris; Klotz, Paris; Lieutenant Guey, Vitry; Leconte, Paris; Faudry, Saujon; P. Ensrigue, Langres; M^{me} Ch. Selle, Yvetot; MM. Mendoza, Grasse; L. Cheneval, Dammartin en Goële; G. Zeil, Paris, M^{me} H. Roudaire, Bois-Colombes; MM. Jean Saint-Martin, Besançon; H. Vichet, Pontarlier; P. Davanture, Lormes; Rouyer, Clichy; J. Lacroix Baptiste, à La Cave (Seine-et-Oise); Baton, Beauvais; M^{me} C. Hom, Saint-Georges-de-Mons; E. Dantare, Charenton; A. Demailly, Brest; A. Dupuis, Paris; J. Dapzol, Ambert; M^{me} Ilari, Ajaccio; MM. F. Rieq, Lens; J. Deleus, Rouen; Blanquet, Lille; Rigaud, Saint-Étienne; M^{me} Chanson, Grenoble; MM. A. Dupuis, Paris; E. de Bermond, Toulouse; M^{me} Claudine Chiron, Paris; MM. Marion, Poitiers; Michel Guy, Lyon; Zéphir Carpentier, Obiès (Nord); A. Dauget, Percy (Manche); A. Chailloux, Paris; capitaine Uhlman, Le Creusot; G. Caviolle-Dumoulin, Libourne; Willi, Montauban; Leroy, Tours; L. Turcaud, Nantes; L. Kuhling, Paris; A. Dussot, Vincennes; F. Lecat, Le Crotoy; C. Leruzel, Poitiers; Vautrin, Forcalquier; L. Carbonnet, Abbeville; P. Constans, Agen; Guilmet, Asnières; F. Duval-Arnaud, Paris.

Pour les Gagnants des Concours Départementaux

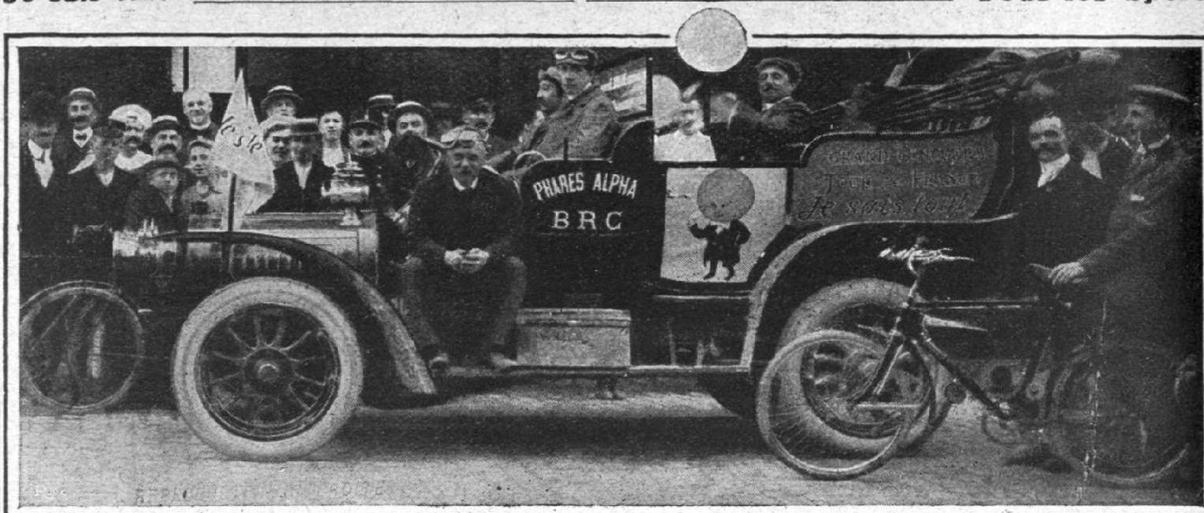
Nous avons donné, dans le volume du mois précédent, aux pages 827 et 837, les noms des 86 gagnants de la série des concours départementaux, qui ont droit chacun à un panier de douze bouteilles Champagne de Lizeuil (Carte d'or).

Voici la liste des cafés où chacun d'eux, au chef-lieu respectif, pourra retirer ce panier à partir du dimanche 18 août.

Exception est faite pour les départements de l'Ardèche, des Basses-Alpes et de la Seine (limite), dont les lauréats recevront leur prix à domicile.

BEAUVAIS. Potard, place Jeanne-Hachette.
ROUEN. R. Letellier, grand café Victor, 1 et 3, cours Boieldieu.
AMIENS. Maquet, café du Périgord, place Gambetta.
ARRAS. Marchal, café de la Paix.
LILLE. Desmaitre, café de la Paix.
LAON. A. Poisson, grand café de la Comédie.
MÉZIÈRES. J. Pariguel, café Français.
CHALONS-SUR-MARNE. J.-B. Drouet, café brasserie de Tantonville.
BAR-LE-DUC. A. Michaut, café des Oiseaux, théâtre municipal.
NANCY. Littinger, brasserie « La Lorraine ».
EPINAL. J. Thomassin, grand café du Commerce.
VESOUL. A. Beltzung, grand hôtel de l'Europe.
BELFORT. E. Cartaiser, grand hôtel du Tonneau d'or.
BESANÇON. G. Chelon, grand café de la Bourse.
LONS-LE-SAULNIER. Bertrand, grand café de Strasbourg (Galerie du Théâtre).
DIJON. M^{me} veuve Meritel, brasserie du Lion de Belfort.
CHAUMONT. A. Lingelser, café Roy.
TROYES. Paul Brunel, hôtel Terminus, 16, boulevard Carnot.
AUXERRE. Corrier, café de la gare Saint-Amâtre.
MELUN. Prezelin, grand café de la Poste, 21 et 23, rue Carnot.
ORLÉANS. Chanut, café de la Rotonde.
BLOIS. Veuve Cornut, grand café de Blois.
TOURS. Bernard, café brasserie de Paris, 7, rue du Palais.
POITIERS. Cuau, café de Castille.
NATEAUX. A. Fusie, café de la Promenade, place Gambetta.
BOURGES. A. Leclerc, café de l'Europe, 113, rue d'Auron.
NEVERS. Bussy, café glacier, rue du Commerce.
MOULINS. Ribier, café de France.
CLERMONT-FERRAND. Rieq, grand café glacier, place de Jaude et rue de l'Écu.
GUÉRET. Veuve Bennejean, hôtel et café de la Paix.
LIMOGES. P. Amblard, café des Grands Hôtels, place Jourdan.
PÉRIGUEUX. Mortassagne, café de Paris.
TULLE. Guittard, grand hôtel Moderne.
AURILLAC. Martin, café du Square.
CAHORS. J. Lassus, café de Bordeaux, 26, boulevard Gambetta.
AGEN. Léo Bonneville, café Foy, place Jasmin.
MONTAUBAN. David Willi, grand café de l'Europe, place de la Préfecture.
ALBI. Falgayrac, grand café Pontié, place du Vigan.
RODEZ. Cayron, grand café de l'Univers.
MENDE. A. Olivier, grand café Perséfol.
LE PUY. F. Garnier, Grand Hôtel.
SAINT-ÉTIENNE. Montuclard, grand café de la Préfecture, rue de la Préfecture.

LYON. Brasserie Fritz, 33, cours du Midi.
MACON. V. Garcin, grand café Français, 2, place Poissonnière.
BOURG. V. Corsaint, Terminus-hôtel de la Paix.
ANNECY. M^{me} Vallin, grand hôtel d'Angleterre, 11, rue Royale.
CHAMBÉRY. Raydel et C^{ie}, grand hôtel de la Paix et de la Gare, place de la Gare.
GRENOBLE. Thibaud, Grand-Hôtel.
GAP. Crémieux, café des Négociants.
NICE. Sallen, grand café de la Rotonde, 45, boulevard Dubouchage.
DRAGUIGNAN. M.-L. Deguillen, brasserie Alsacienne.
MARSEILLE. Donadieu, café de l'Univers, 19, rue Cannebière.
AVIGNON. J. Testanière, café de France et Althen, 20, place de l'Horloge.
VALENCE. Seneron, grand café de la Bourse.
NIMES. H. Humber, café Tortoni.
MONTELLIER. Cros et Bresson, café de France, place de la Comédie.
CARCASSONNE. J.-B. Mialhe, café du Musée, boulevard du Musée.
PÉRIGNAN. A. Talon, Modern-Brasserie.
FOIX. E. Faure, hôtel Baurès, place Mercadal.
TOULOUSE. L. Chenet, café des Américains.
AUCH. P. Lafourcade, café Daroles, place de l'Hôtel-de-Ville.
TARBES. Carrière, grand café Divan.
PAU. Supervie, café du Jockey-Club, place de la République.
MONT-DE-MARSAN. Capbert, café de la Renaissance.
BORDEAUX. J. Bonifazi, grand café du Commerce et de Tourny, 3 et 5, allées de Tourny.
ANGOULÈME. Albert Herault, grand café de Lille, rue de Périgueux.
NIORT. G. Celerier, café du Globe, place de la Brèche.
LA ROCHELLE. Moucher, café Français.
LA ROCHE-SUR-YON. Dion, grand café, place d'Armes.
NANTES. Hillereau, café du Commerce.
VANNES. Le Teuff, grand café du Commerce et de l'Épée.
QUIMPER. Bouchis, café du Commerce.
SAINT-BRIEUC. J. Tardivel, café du Commerce.
RENNES. Besange, grand café de l'Europe.
SAINT-LO. M^{me} veuve Ollier, café des Glaces.
CAEN. C. Chabert, café restaurant du Chalet, cours Sadi-Carnot.
EVREUX. Lizon, hôtel Moderne, 23 et 24, rue Chartraine.
ALENÇON. M.-F. Dubois, limonadier, 15, rue du Cours.
LAVAL. A. Renaudier, café du Commerce, 16, rue de la Paix.
ANGERS. E. Detton, café Gasnault.
LE MANS. A. Le Coz, Alcazar, 8, place des Jacobins.
CHARTRES. Valette, café de l'Ouest et de l'État.
VERSAILLES. Renaud, grand café de la Place d'Armes.



AVANT UN LACHER DE BALLONS

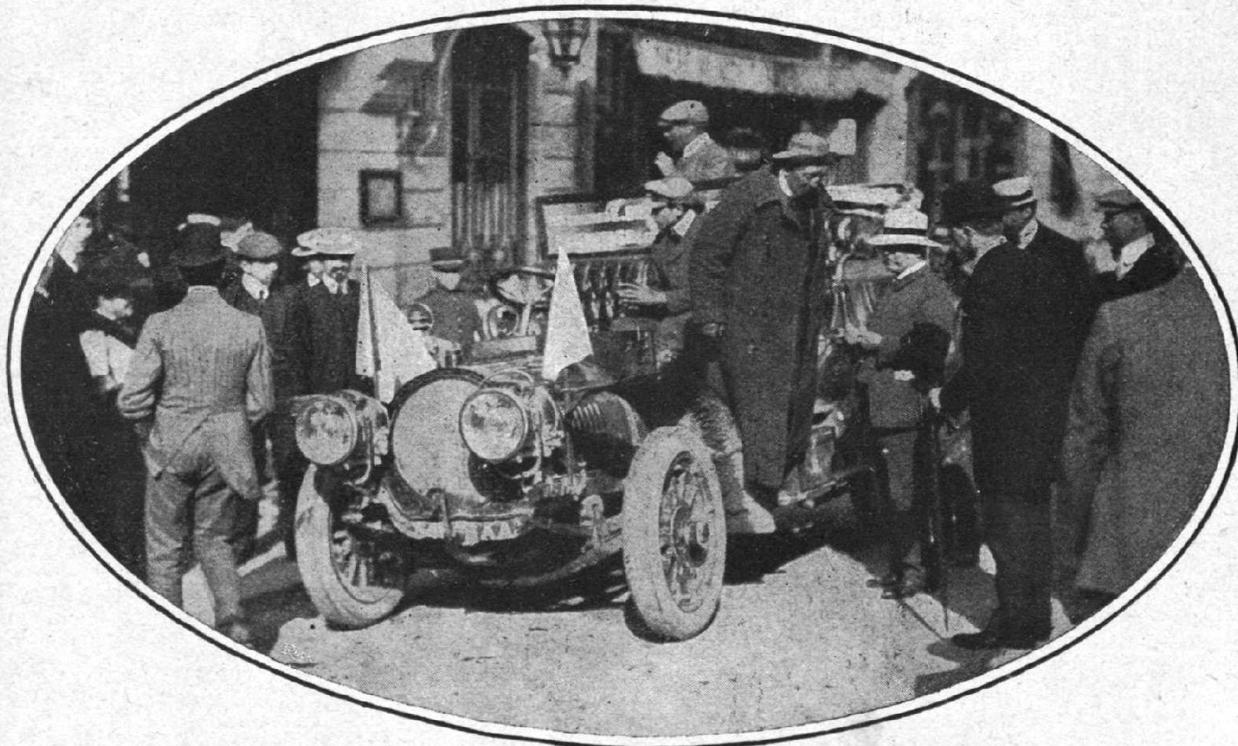
Ne bougeons plus! Alors que notre collaborateur Soulacroix s'apprête à laisser partir le premier ballon-prime d'un des 85 lâchers qui eurent lieu au cours du raid de l'automobile de Je sais tout, un amateur prend un instantané du groupement qui s'est formé autour de celle-ci.

Qu'il nous soit permis, après avoir donné une liste des propriétaires des cafés qui nous ont accordé leur concours, de les remercier chaleureusement de la façon aimable et empressée avec laquelle ils ont reçu les voyageurs qui avaient pris place dans l'automobile de *Je sais tout*. Nos remerciements vont aussi à tous nos délégués sportifs qui, dans chaque ville, se sont multipliés avec le plus grand dévouement pour

assurer à notre raid le succès qu'il a obtenu grâce à eux et aux nombreux amis connus et inconnus que *Je sais tout* compte partout.

Merci donc à tous.

Un détail intéressant à donner : l'automobile de *Je sais tout*, alimentée par l'automobiline Desmarais frères, a couvert 8.000 kilomètres et traversé environ 4.000 villes ou villages.



LE RETOUR DE L'AUTOMOBILE DE "JE SAIS TOUT"

C'est le 22 juin, à 4 h. 27 m. 41 s. 2/5 — heure constatée par M. Tampier, le chronométrateur bien connu — que la voiture de Je sais tout est revenue à son point de départ.

Les Lâchers de Ballons-primés

Le passage de l'automobile de *Je sais tout* a été marqué, dans chaque chef-lieu, par des lâchers de ballons-primés qui, partout, ont remporté le plus vif succès.

Très souvent, des cyclistes se sont élancés à la poursuite des ballons et nombreux ont été ceux qui ont pu arriver à les rattraper, gagnant ainsi les bons qui donnaient droit à des primes de valeurs diverses. M^{lle} Marthe Roux, boulevard Ledru-Rollin, à Salon

(Bouches-du-Rhône), a pu s'emparer du ballon auquel était attaché le bon pour un bijou d'une valeur de 100 francs; des bijoux de moindre valeur, des collections de *Je sais tout* et de cartes postales formaient les autres lots, qui, réunis, s'élèvent à 850, — 10 par département, à l'exception de celui de la Seine pour lequel il n'y a pas eu de lâcher, — et qui, disséminés partout, laisseront pensons-nous, un souvenir agréable du passage de notre auto.

Les Courses cyclistes

De plus, l'Union Vélocipédique de France a bien voulu organiser, dans la plupart des chefs-lieux et des grandes villes, des courses disputées sous ses règlements et dont les gagnants se sont vu attribuer par *Je sais tout* des prix consistant en médailles de vermeil, médailles d'argent et en collections diverses de publications P. Lafitte.

Enfin, partout, nous nous sommes effor-

cés d'intéresser le plus possible grands et petits au raid de l'automobile de *Je sais tout* et nous avons été heureux de voir, d'après les innombrables réponses, encouragements et félicitations qui nous ont été adressés, que notre idée avait reçu du grand public l'accueil le plus triomphal et le plus sympathique. Cette récompense suffit à notre ambition.



Avant de terminer, on nous permettra certainement de louer l'énergie et l'endurance des chauffeurs Maillet et Louis Bordes, ainsi que la sagesse et le sang-froid du vicomte Marcel de Chivré qui n'a pas quitté le volant de la voiture. Nous ferons, enfin, remarquer que notre collaborateur

Albert Soulacroix, qui a eu à diriger ce raid peu ordinaire, a montré une exactitude remarquable en observant presque à la lettre l'horaire qui lui avait été fixé. Parti le 25 mai, M. Soulacroix est rentré le 22 juin, sans un accident, sans une panne sérieuse.



M^{me} LA BARONNE DE LÉPINEAU (CHAIEAU DE KERLAEC, PAR QUIMPERLÉ)

Gagnante du premier prix du concours consistant en une automobile de 25.000 francs.

NOTES DES ÉDITEURS



ceux de nos lecteurs qui s'abonneront à *Je sais tout*, nous offrons gratuitement une photographie format album gravure genre ancien, à faire faire à la *Photographie d'art Femina*



D'autre part, une remise de 10 0/0 est octroyée, sur le vu de la quittance, à tous nos abonnés, anciens et nouveaux, sur les tarifs de notre Photographie d'Art.

A nos lecteurs non abonnés nous accordons une réduction de 5 0/0 sur ces tarifs; ils n'auront qu'à présenter le bon spécial inséré en tête de la page IX des feuilles de garde de ce volume.



Rappelons que *Je sais tout* accepte, pendant toute la belle saison, des abonnements à tarif spécial au prix de 1 franc le volume (étranger 1 fr. 50); ajouter 0 fr. 50 par changement d'adresse.

Nos acheteurs au numéro trouveront le magazine dans les librairies des localités où ils villégiaturent.



Femina a commencé dans son numéro du 1^{er} août une nouvelle inédite d'André Couvreur, *Les Deux Courages*. L'auteur, qui s'est déjà fait connaître par plusieurs romans, tous très appréciés, soulève dans cette nouvelle œuvre un délicat problème passionnel, dont les lectrices elles-mêmes devront trouver la solution.



Une étude très nourrie et artistiquement illustrée sur Mendelssohn, un pittoresque article de Jacques Isnardon sur les derniers concours du Conservatoire, des articles sur la gymnastique rythmique, la lutherie de dames au xviii^e siècle, la musique au bois, etc., d'admirables photogravures, un album de 24 pages de musique mélodique signée des plus grands noms, donnent au numéro de *Musica* du 25 août une valeur vingt fois supérieure à celle de son prix de vente.

Le succès d'*Arsène Lupin, gentleman cambrioleur*, par Maurice Leblanc, s'accroît de jour en jour. Ainsi que l'a dit M. Jules Claretie, « depuis les Aventures de Sherlock Holmes, le célèbre détective anglais, pas une aventure au monde n'a aussi vivement excité la curiosité du public que les *Exploits d'Arsène Lupin* ».

C'est le livre à la mode, celui que l'on lit à la ville et aux champs, sur les plages et à la montagne.



Fac simile de la couverture en couleurs dessinée par Henri Goussé.



Le sommaire du numéro d'août de *Fermes et Châteaux* serre de très près les questions se rattachant à l'actualité rurale.

M. Gaston Bonnier, membre de l'Institut, y traite la récolte du miel; M. Couanon, inspecteur général de la viticulture, la prophylaxie du phylloxéra.

M. de La Chamberlière étudie l'élevage rémunérateur du mouton berrichon, et un article pittoresque nous initie aux diverses transformations de la fleur pour devenir graine.

Envoi d'un numéro spécimen contre 25 centimes.



Le numéro d'août de *l'Art et les Artistes*, continuant la série des Galeries d'amateurs, nous montre la collection célèbre de David Weill, avec ses chefs-d'œuvre du xviii^e siècle; consacre une étude très documentée au tableau de Thomas Couture sur *le Baptême du Prince impérial*; Georges Lecomte parle du maître Renoir dont les principales œuvres sont reproduites; Charles Plumet traite de l'architecture dans le paysage, Maurice Guillemot des expositions ouvertes à Paris. De nombreux correspondants étrangers renseignent sur le mouvement artistique dans tous les pays. Une épreuve d'art en couleurs reproduit un tableau du paysagiste espagnol Meifren.

Le numéro du 5 septembre contiendra une étude très documentaire sur l'exposition de la Toison d'or à Bruges.

PIERRE LAFITTE ET C^o.



M. FÉLIX ROUSSEL a été élu (19 juin) président du conseil général de la Seine en remplacement de M. Ranson, élu sénateur. C'est un administrateur remarquable.



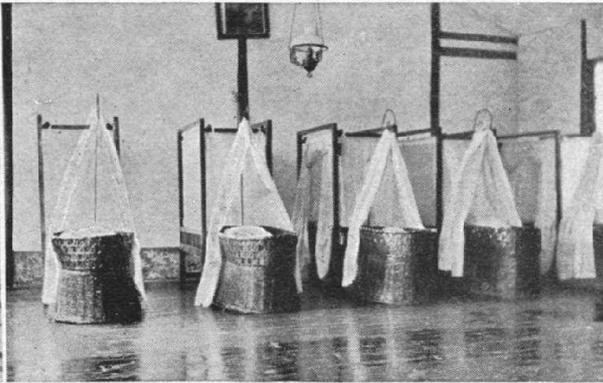
M. HYADES, médecin en chef de la marine, qui représentait la France au Congrès de la Croix-Rouge, tenu le 12 juin à Londres, où toute l'Europe avait des délégués.



M. WILLIAM HUGUET, l'un des régisseurs de la publicité des Publications Pierre Lafitte et C^{ie}, qui, à 39 ans, vient de recevoir la croix de la Légion d'honneur.



LE COMTE NIGRA, ancien ambassadeur d'Italie à Paris, de 1860 à 1876, décédé le 30 juin, à 80 ans. Il laisse des mémoires qui éclairciront l'histoire diplomatique de son temps.



INSTITUTION DE JEUNES CHINOIS PAUVRES A SHANGHAI. — Cette institution a pour but de recevoir tous les enfants des pauvres et de les élever en leur apprenant un métier. Voici la classe des tout petits surveillés par une sœur chinoise. On peut voir, par l'une des deux photographies ci-dessus, que nous envoie un lecteur de Sanghaï, celle du dortoir des petites filles, que les principes de l'hygiène moderne y sont scrupuleusement observés. Les lits sont en osier et séparés par un paravent de papier qui n'empêche pas la circulation de l'air.



A L'ASILE DE NANTERRE, où le Président de la République s'est rendu le 4 juillet, la section des « déshéritées de la vieillesse » a été particulièrement l'objet des attentions charitables de M. Fallières.

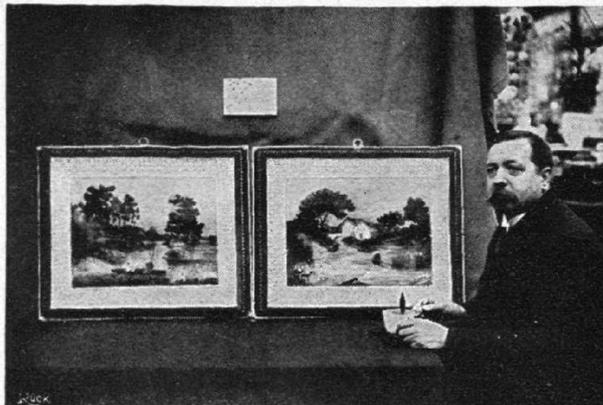


LES PETITES DE L'ORPHELINAT DES ARTS, dans les bois des Fausses-Reposes, dansent, en attendant le goûter et la tombola, à la halte de la belle promenade en automobile organisée par l'Auto et par Femina.

UNE SOUSCRIPTION MONSTRE. — Le 2^e anniversaire des lois sur l'instruction obligatoire a donné lieu le dimanche 30 juin à diverses cérémonies, entre autres à la pose de la première pierre du monument qui sera élevé aux Tuileries, par souscription nationale, à Jules Ferry, promoteur de ces lois. 400 enfants, porteurs des listes de souscription à un sou ayant recueilli un million et demi de signatures d'écoliers, marchaient en tête du cortège, qui s'est rendu de l'Hôtel de Ville à l'emplacement du futur monument.

LA SÉPARATION DES CHAMBRES. — Le Parlement a clos sa session le 12 juillet. Dans sa dernière séance le Sénat a adopté, sans en changer un mot, la loi votée quelques jours auparavant par la Chambre, concernant le mouillage et la circulation des vins, ainsi que le régime des spiritueux, et destinée à atténuer la crise de la viticulture méridionale.

LE DÉPART DE LA CLASSE 1903. — Le Sénat ayant décidé que le renvoi de la classe 1903 aurait lieu, non pas le 12 juillet, comme l'avaient voté les députés, mais « à partir » du 12, la Chambre s'est ralliée au texte sénatorial dans sa séance du 8 juillet. Le ministre de la guerre a appliqué la loi en libérant le 12 les hommes de la classe intéressée, et en exceptant les indisciplinés d'Agde, qui achèveront leur congé à Gafsa.



Deux tableaux en glace royale.



La ferme du Loupillon en chocolat.

À LA DERNIÈRE EXPOSITION CULINAIRE de Paris, que nous avons signalée en son temps, on a beaucoup remarqué deux charmants paysages en glace royale, qui ont, du reste, obtenu un premier prix, et la ferme du Loupillon, en chocolat, toits en sucre imitant la neige. Cette dernière est une création qui pourrait figurer dignement sur la table présidentielle de l'Élysée les soirs de réceptions intimes.



PÉTITION FORMIDABLE. — Lors de la condamnation à mort de l'assassin de M. W. Whiteley à Londres, une pétition réclamant une commutation de peine parcourut le quartier et l'on obtint en peu de temps plus de 500.000 signatures, exactement cinq cent quatre vingt un mille huit cent soixante-cinq, mises ici en liasse et photographiées.



BATTUE MONSTRE. — En Californie, comme en Australie, on détruit périodiquement les lapins qui sont tellement prolifiques qu'ils deviennent une plaie pour les pays qu'ils envahissent. On les pourchasse en battue et on les tue à coups de triques. Beaucoup de ces petits cadavres deviendront de succulents pâtés.



UNE PARTIE INTERMINABLE. — En réponse à un défi lancé par un joueur américain, M. Marshall, de Brooklyn, le Dr Lasker, de Londres, qui détient le titre de Champion du monde parmi les joueurs d'échecs, s'est rendu à Philadelphie, au Franklin Club, où la partie se poursuit depuis trois semaines sans qu'on en puisse prédire l'issue. M. Lasker est à gauche de la photographie et porte de sévères lunettes.



STATUE DE M. HARRY WRIGHT, « the father of baseball », l'inventeur du baseball, élevée à Philadelphie : le baseball, est, on le sait, le sport national des Américains et ressemble au cricket.



CONCOURS DE LENTEUR. — Chaque année à Laeken (Belgique) s'organise un grand concours de fumeurs de pipes. Le gagnant est celui qui a fini le dernier. Cette année le concours a été remarquable. Le vainqueur a tenu sa pipe deux heures et demie en haleine. Et il ne s'agit pas, bien entendu, des énormes pipes flamandes qu'on pourrait faire durer des heures sans effort, mais de la vulgaire et minuscule pipe en terre de deux sous.



ALBERT VANDAL, de l'Académie française, publie le second volume de son *Avènement de Bonaparte*, œuvre de très grand mérite par les recherches historiques qu'elle comporte et le soin littéraire avec lequel elles sont impartialement présentées.



L. DE LANZAC DE LABORIE, titulaire du grand Prix Gobert, le plus important que décerne l'Académie (9.000 fr.), pour ses trois volumes, curieux et fouillés de *Paris sous Napoléon I^{er}*.



EMILE SALONE, professeur au lycée Condorcet, obtient le prix Therouanne pour sa *Colonisation de la nouvelle France*, étude savante sur les origines de la nation canadienne française.



A. M. ROTH revient le prix Thiers, pour son *Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses* (affaire de la Valtelline), d'un très vif intérêt.



LE COMTE D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française, réunit en un volume, à l'Académie, ses principaux discours prononcés officiellement sous la coupole, discours d'une belle forme abondante et harmonieuse, et que les délicats aimeront à lire ou à relire.



LE PROFESSEUR GUSTAVE LANSON obtient le prix Narcisse Michaut, pour son histoire de la Littérature française.



M^{me} MARCELLE TINAYRE est titulaire du prix Vitet pour l'ensemble de son œuvre qui la place au premier rang de nos romanciers et l'a rendue justement célèbre.



FERNAND VANDEREMSE voit décerner, pour son roman *La Victime*, le prix Née, réservé à l'auteur de « l'œuvre la plus originale comme forme et comme pensée ».



M. TOURNEUX, prix Boyer de 10.000 fr., pour ses travaux historiques, si patiemment documentés, sur la Ville de Paris.



LE LIEUTENANT ALFRED DROIN, obtient le prix Coppée, décerné pour la première fois, pour *La Conquête victorieuse*.



GEORGES BONNAMOUR, un des titulaires du prix Montyon, partagé chaque année, pour son roman *L'Heure de Dieu*.



M^{me} EDGY, un autre prix Montyon, pour *la Servante*. L'auteur avait déjà obtenu pour cet ouvrage un des prix *Femina*.



ROBERT RÉGNIER, le nouveau chef du secrétariat de l'Institut, qui succède dans ces fonctions délicates à M. Pingard.



CHARLES GÉNIAUX obtient la bourse de voyage des écrivains, grâce à son roman *L'Homme de peine*, vigoureux et sincère.

AUTRES PRIX DÉCERNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — Les prix que l'Académie française a à décerner sont d'année en année plus nombreux et plus importants. Il nous a paru intéressant de réunir sur cette page dix des principaux titulaires des prix décernés en juin et juillet. Mais il convient de nommer encore parmi les lauréats du prix Montyon : M. Marius Roustau (*Les Philosophes et la société française au XVIII^e siècle*), M^{me} Alberich Chabrol (*L'Offensive*), prince Louis d'Orléans et Bragance (*A travers l'Hindo-Kush*), Jacques Rocafort (*La Morale de l'ordre*), Péladan (*La Rondache*), Claude Anet (*La Perse en automobile*). Prix Furtado, à M. Henri Mazel (*Ce qu'il faut lire dans sa vie*). Prix de Jouy, à M. Pierre Mille (*Sur la vaste terre*). Prix Archon-Desperouses, à M^{me} Picard (*L'Instant éternel*). Prix baron de Courcel, au R. P. Dom Besse (*Les Moines de l'ancienne France*). Prix Toirac, à M. Maurice Donnay, l'heureux auteur de *Paraître*.

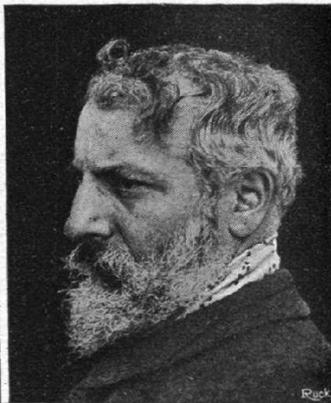
LIVRES IMPORTANTS DU MOIS. — En dehors des nouveaux volumes que nous signalons page 100, il faut citer encore *L'Emigré*, de Paul Bourget; le *Mariage d'Agnès*, de Jules Claretie; *Femmes*, de Marcel Prévost; *L'Ecran brisé*, de Henry Bordeaux, voici pour les romans. Puis, le *Miracle moderne*, de Jules Bois; enfin, le *Mouvement littéraire* (1906) avec préface de Jules Claretie, où Ph. Emmanuel Glaser a réuni ses petites chroniques de lettres du *Figaro*.



ANTONIN LARROUX, à qui l'Académie des Beaux-Arts a décerné le prix Maillé de la Tour Landry pour son *Ex Voto*, groupe en bois.



L'INAUGURATION DE L'EXPOSITION DE VENISE. — L'Exposition des Beaux-Arts, à Venise, devient chaque année plus importante. Les meilleurs artistes de tous les pays y sont conviés. A l'occasion de l'inauguration, fêtes et reconstitutions des plus brillantes de la Venise d'autrefois.



HENRI MARTIN, le célèbre peintre décorateur, qui a obtenu cette année la médaille d'honneur du Salon des Artistes Français, qu'on lui refusait depuis quelques années.



BARONNE OLIVIER, sous le pseudonyme Madol, publie *Ces Dames du régiment*, un livre charmant.



M^{me} LÉLIA GEORGESCO publie une pièce : *Inassouvis*, que M. Emile Faguet signale et loue.



M^{me} DANIEL LESUEUR obtient un nouveau succès avec son passionnant roman, *Madame l'ambassadrice*.



VALENTIN MANDELSTAMM, l'auteur de *Jim Blakwood*, donne les *Demi-Amours*.



M. DARWANT fait paraître les *Mémoires d'un Trésorier général*, étude des plus curieuses.



CHARLES DERENNES, romancier et poète, obtient un des prix Archon-Desperouses.



MARIE DAUGUET, l'auteur de *Par l'Amour*, publie *Clartés*, notes sur l'Italie, vers et pr.



EDMOND JALOUX, jeune romancier en vue, auteur des *Sangues* et de *l'École des Mariages*, deux livres remarquables.



MARGUERITE ROLAND publie *Tu ne tueras pas*, beau et dramatique roman contemporain.



ALBERT KEIM, l'auteur d'une magistrale étude sur *Helvétius*, avec des inédits fort curieux.

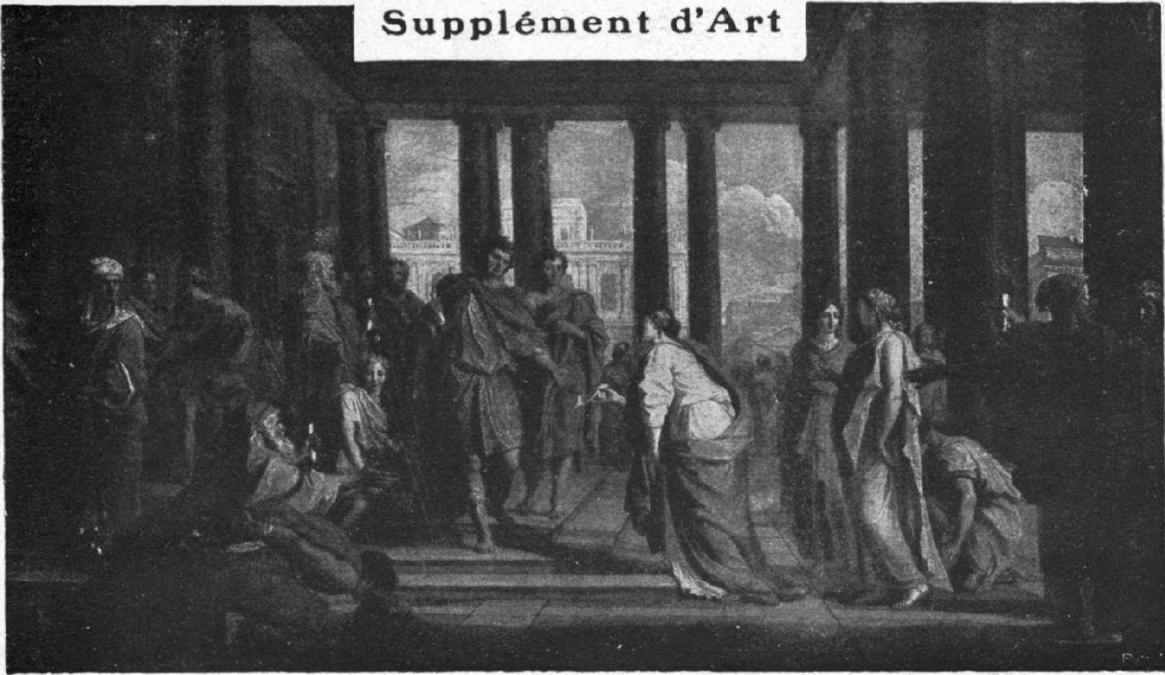


M. GIACOMO BONI, le génial et intuitif archéologue italien, qui vient de donner en Angleterre une série de conférences triomphales et à qui le roi Edouard a réservé un accueil des plus flatteurs.



SOUS LE FORUM. — Le forum romain, tel qu'il a été révélé au monde savant par Giacomo Boni, qui a découvert des tombes attestant irréfutablement une civilisation antérieure à Romulus.

Supplément d'Art



TRAJAN DONNANT DES AUDIENCES PUBLIQUES

Cette toile de petite dimension est une de celles que Coypel exécuta durant le temps qu'il dirigeait l'École Française à Rome. Exposée à la Rotonde, elle valut à son auteur les compliments enthousiasmés de Carle Moratte et des peintres Italiens.

NOËL COYPEL

L'approche du deuxième centenaire de la mort de Noël Coypel est une occasion pour consacrer à ce maître de l'École française un des suppléments d'art de *Je sais tout*. Si la vie de Coypel est un exemple de labeur et de courage, ses œuvres ont maintenant la place qu'elles méritent dans l'admiration publique * * * * *



L'ÉGLISE des Jacobins, rue Saint-Honoré. Le peintre Guillerier, grimpé par une échelle, travaille à la décoration d'une chapelle placée sous le vocable de Saint-Hyacinthe.

Soudain, se retournant, il aperçoit à ses pieds un garçon d'une quinzaine d'années qui contemple son œuvre avec une admiration profonde. Guillerier, brave homme, sourit, pose ses pinceaux, descend de son échelle et interroge avec bienveillance le jeune connaisseur. Celui-ci lui apprend successivement qu'il se nomme Noël Coypel, fils de Guyon-Coypel et qu'il arrive d'Orléans où son père l'avait placé pour y apprendre la peinture chez un nommé Poncet, élève du

Nouët. Mais cet artiste, au lieu de lui donner d'utiles enseignements, en avait fait son homme de confiance : il tenait les comptes et vaquait à ses affaires, empêché qu'était le maître par la goutte. Coypel avait alors tenté d'apprendre seul, la nuit, ce que son maître eût dû lui enseigner le jour : il savait déjà manier quelque peu le pinceau...

Séance tenante, Guillerier le met à l'épreuve et, surpris de son habileté naissante, emploie l'adolescent pendant un certain temps. Puis il le présente à ses amis.

Ainsi Noël fut engagé pour travailler à la décoration commandée par le cardinal Mazarin pour l'Opéra Italien, décoration que dirigeait Charles Errard.

Employé à rehausser d'or une frise de



APOLLON COURONNÉ PAR LA VICTOIRE

Cette œuvre de début se trouvait dans la grande salle des Machines aux Tuileries. Elle fut retrouvée sous l'Empire en fort mauvais état et reconstituée.

rinceaux ébauchée par des spécialistes, le jeune homme rectifia de lui-même les erreurs de dessin commises par les préparateurs. Errard s'en aperçut, fut étonné d'une telle précocité, s'intéressa à Coypel et lui donna à peindre tout le pourtour de la salle. Il se montrait pour lui d'une extrême bonté, l'aidant dans ses études et lui prêtant ses dessins. De plus il le paya comme les autres artistes. M. de Ratabas, surintendant des bâtiments, s'en étonnant, Errard lui répondit qu'il ne fallait pas payer selon l'âge, mais selon le mérite et que celui de ce jeune garçon était considérable.

Coypel n'eut pas d'autres maîtres. N'ayant suivi les cours d'aucune école, n'ayant pas été à Rome, il se forma seul, étudiant dans ses moments de loisir les œuvres de Nicolas Poussin et de Lesueur; ainsi il put conserver une personnalité très marquée, même dans celles de

Noël Coypet



PORTAIT DE NOËL COYPEL PAR LUI MÊME (LOUVRE)

D'une pâte large et vigoureuse, ce beau portrait du peintre par lui-même est une des œuvres les plus estimées de Noël Coypet.



TÊTE D'ENFANT
(Dessin) (LOUVRE)

TÊTE DE JEUNE GARÇON
(Dessin) (LOUVRE)

TÊTE DE FEMME
(Dessin) (LOUVRE)

ses œuvres où l'on rencontre le plus de réminiscences de fond.

L'année de la mort de Lesueur en 1655, il fut chargé de peindre plusieurs morceaux pour l'oratoire et la chambre du roi au Louvre; il avait alors vingt-sept ans. On lui confia ensuite la décoration des appartements de Mazarin et, lors du mariage de Louis XIV, on le choisit pour peindre les boiseries du grand cabinet du roi. Ces peintures existent encore, malheureusement, celles qu'il exécuta dans la chambre à coucher d'hiver et dans la grande salle des machines aux Tuileries furent détruites. En 1657 il épousa Madeleine Hérault, femme de piété et de vertu qui peignait assez bien, dit-on, et dont il eut un fils, Antoine Coypel, qu'il voua à l'art.

NOËL COYPEL A L'ACADÉMIE.

Reçu à l'Académie en 1659 à trente et un ans, il différa sa réception jusqu'en 1663, étant trop occupé par les travaux que lui avait confiés le roi. Quelque temps après

il offrait à l'illustre compagnie son tableau: *La Réprobation de Caïn après la mort d'Abel*, qui se trouve au Musée du Louvre et dont nous donnons ici la reproduction.

Nommé en 1672 à la direction de l'Académie de France à Rome en remplacement d'Errard, Coypel réforma complètement

l'enseignement de cette école qu'il rendit moins lourd, moins renfermé, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Il installa les élèves dans le grand palais voisin du théâtre de l'Argentina où il fit placer les moulages des plus belles statues de Rome, afin que les jeunes artistes puissent alterner les études de l'antique avec celles qu'ils devaient faire d'après le modèle vivant. Il les encourageait au travail constant du dessin, les invitant à soigner avec conscience la forme, leur donnant l'exemple d'une étude perpétuelle. Il exécuta pendant cette période quatre grands tableaux de chevalet dans le goût de Poussin, tableaux destinés au cabinet du Conseil à Versailles: *Solon soutenant ses lois*

contre les objections des Athéniens, Ptolémée Philadelphe accordant la liberté aux Juifs, Trajan donnant des audiences publiques, Alexandre Sévère faisant distribuer du blé au peuple en temps de disette.

Ces quatre toiles sont de véritables chefs-d'œuvre; l'arrangement en est d'une élégante simplicité et les expressions des personnages sont rendues avec un soin remarquable. Comme l'écrivait Charles Blanc : « considérant son art comme une poésie muette, Noël Coypel a calculé chacun de ses gestes pour arriver à l'expression la plus saisissante, il a fait parler chaque figure et quelques-unes

clairement que l'on croit les entendre. »

Ces tableaux décorent le plafond de la salle des Gardes de la Reine à Versailles.

Les petits modèles que le peintre avait exécutés furent exposés à la Rotonde où toute la ville de Rome vint les admirer. Ils valurent à leur auteur les félicitations de la haute société romaine, pourtant fort sévère à l'égard des maîtres étrangers.

Rentré en France en 1676, Noël Coypel s'installa dans un des logements du Louvre que le Roi mettait à la disposition de certains artistes et reprit ses travaux de décoration dans les différents palais. Il peignit le caisson octogone du plafond de la



LA RÉPROBATION DE CAÏN APRÈS LA MORT D'ABEL (LOUVRE)

Ce tableau, que l'artiste offrit à l'Académie de peinture après sa réception, rappelle un peu la Bénédiction d'Abraham de Raphaël, mais il est fort admiré pour sa facture sobre et puissante.



ÉTUDE POUR UNE ÉLÉVATION DE CROIX
(Dessin).



FIGURE DE FEMME DRAPÉE
(Dessin).

salle des Gardes de la Reine que devaient accompagner les quatre compositions dont nous venons de parler, des allégories mythologiques pour le grand escalier du Palais-Royal, pour les appartements de Trianon et pour le Parlement de Bretagne à Rennes.

Devenu veuf, il se remaria à l'âge de cinquante-sept ans avec Anne-Françoise Perrin.

Il en eut trois filles dont l'une devait épouser un sculpteur du roi, François Dumont, et un garçon, Noël-Nicolas Coppel qui fut un peintre distingué s'il n'atteignit pas la réputation de son frère du premier lit: Antoine Coppel, premier peintre de Louis XV.

En 1695, Noël Coppel fut nommé, par le roi, directeur de l'Académie de peinture avec une pension de mille écus, en remplacement de Pierre Mignard qui venait de mourir. Comme le fait remarquer son gendre Carésme qui écrivit une vie de son

bcau-père: « Si Louis XIV ne lui confia pas le titre de premier peintre, ce fut à cause des économies que commandaient alors les nécessités de la guerre ».

A soixante et onze ans, vieillard robuste, il exposa dans la grande galerie du Louvre dix-huit tableaux parmi lesquels son portrait et celui de sa famille, six morceaux de la *Vie d'Hercule*, commandés pour Trianon, un grand crucifix, le petit tableau de son *Mai* qui est à Notre-Dame et les quatre modèles de Solon, Trajan, Ptolémée et Alexandre Sévère.

Enfin, à soixante-dix-sept ans, il eut le courage d'entreprendre les fresques qui dominent le maître autel des Invalides et peignit le *Mystère de la Trinité* et une *Assomption* qui passent pour être de ses plus belles œuvres.

Il mourut en 1707, âgé de soixante-dix-neuf ans.

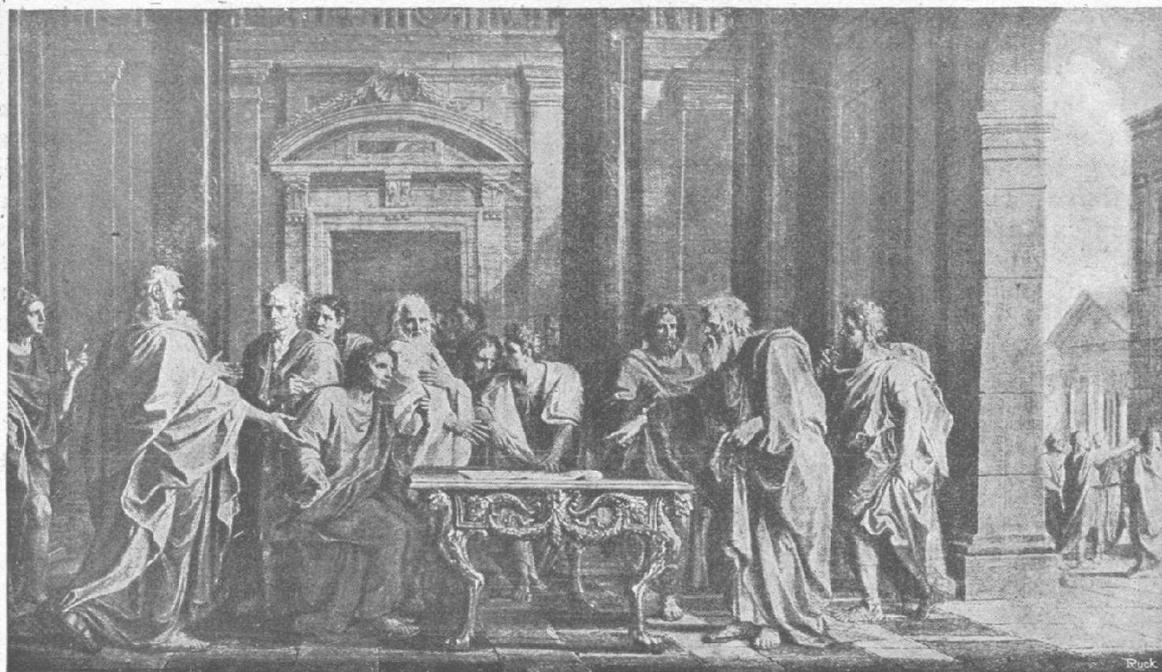
Noël Coppel n'a certainement pas atteint complètement au génie sévère de Poussin,

Noël Coypel



PTOLÉMÉE PHILADELPHÉ DONNANT LA LIBERTÉ AUX JUIFS

Une des quatre toiles destinées au plafond de la Salle des Gardes de la Reine, au Louvre



SOLON DÉFENDANT SES LOIS DEVANT LES ATHÉNIENS

Cette toile est surtout estimée pour l'étude consciencieuse et magistrale des expressions (Salle des Gardes de la Reine).



PRÉVOYANCE D'ALEXANDRE SÈVÈRE (LOUVRE)

Cette œuvre, intéressante par sa composition animée, est considérée comme la plus faible des quatre toiles peintes à Rome.

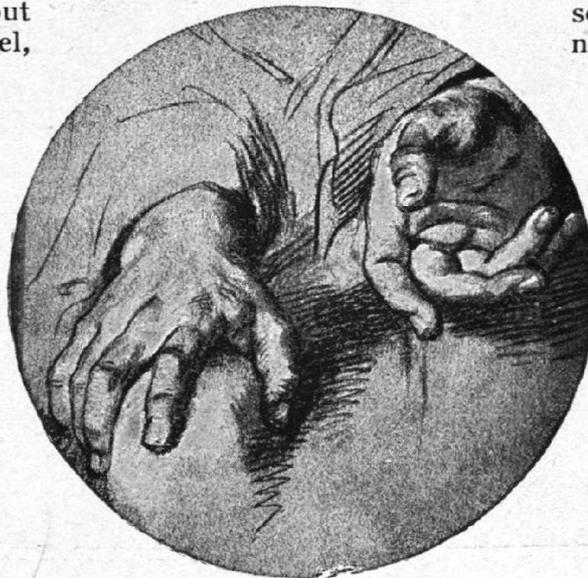
mais il s'en est approché singulièrement et il peut être comparé à ce maître, qui fut sa plus vive admiration, par la correction de son dessin, sa couleur vigoureuse, sans heurts et sans excès.

Ce dont il faut surtout savoir gré à Noël Coypel, c'est d'avoir supprimé le maniérisme des allégories mythologiques forcément conventionnelles qui étaient de mode à cette époque et d'avoir évité les

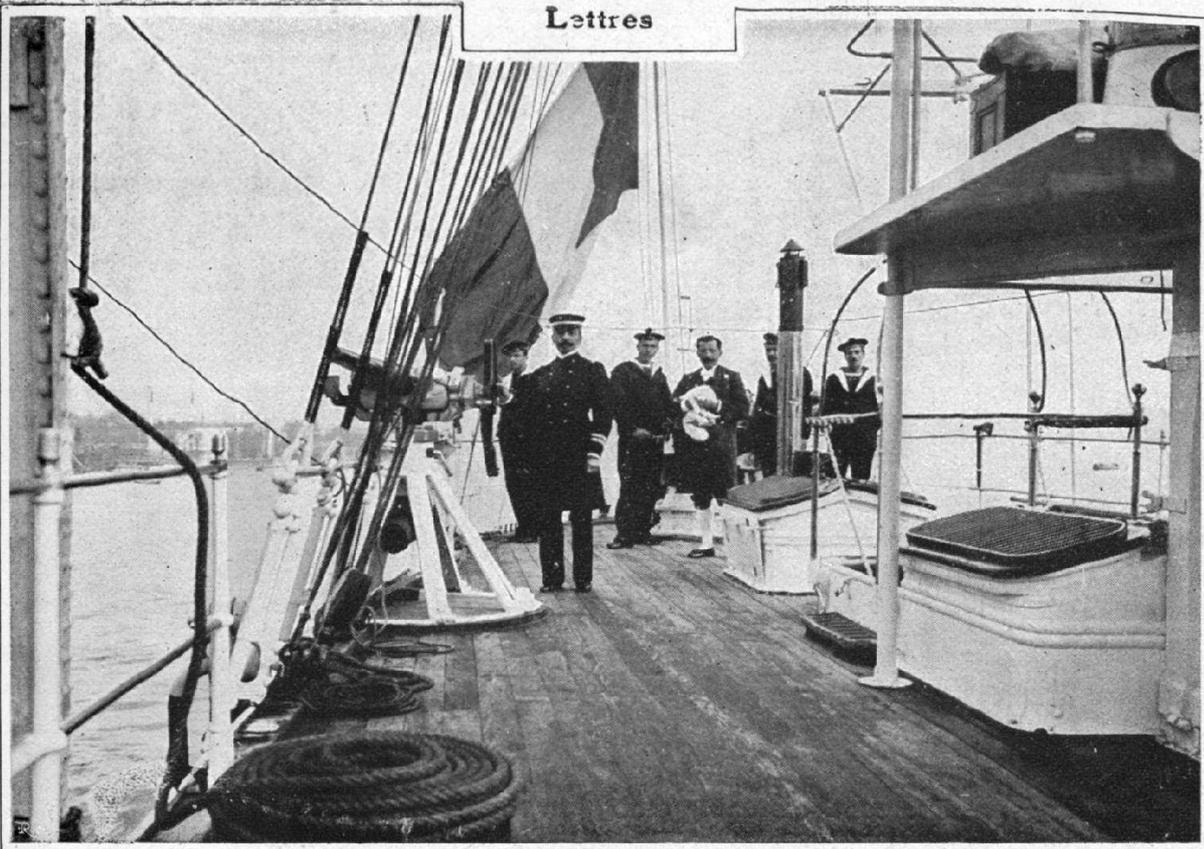
postures forcées, les contorsions que les imitateurs de Michel-Ange donnaient à leurs figures décoratives pour les plier aux courbes de l'architecture.

Il sut toujours rester sobre et calme et la manière pompeuse et théâtrale inaugurée par son fils Antoine Coypel, si elle l'éclipsa un temps après sa mort, n'en fit peut-être que mieux goûter par la suite son élégante simplicité.

JEAN-JOSÉ FRAPPA



ÉTUDE DE MAINS
(Dessin).



PIERRE LOTI A BORD

A bord, l'écrivain illustre, membre de l'Académie française, n'est plus que le commandant Julien Viaud, un officier passionnément épris de son métier, auquel il doit d'ailleurs ses meilleures inspirations littéraires.

UNE SECONDE VISITE A PIERRE LOTI

L'article publié sur Pierre Loti dans notre numéro de mai ayant paru insuffisamment exact à quelques amis du maître, *Je sais tout*, désireux de présenter les sujets qu'il traite d'une façon absolument consciencieuse, a envoyé à nouveau un de ses collaborateurs à Pierre Loti qui a bien voulu lui ouvrir sa maison et lui permettre d'y prendre des documents encore inédits sur sa personne et sur son oeuvre ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ ❀ ❀



ULLE physionomie littéraire n'a surexcité davantage la curiosité publique que celle de M. Pierre Loti. Cette double existence d'artiste et de marin, de littérateur et d'officier, devait donner lieu à d'innombrables légendes. Quel que soit le soin que nous ayons apporté à notre dernier article sur l'auteur de *Fantôme d'Orient*, certaines de

ces légendes ont filtré. Des amis du maître s'en sont émus et nous ont demandé une étude nouvelle de l'homme et de l'écrivain faite chez lui, à Rochefort-sur-Mer, dans cette maison ancestrale où Pierre Loti a résumé sa vie, depuis la maison paternelle, asile du marin, jusqu'à la mosquée, la pagode chinoise où l'écrivain retrouve l'atmosphère pénétrante de ses rêves favoris.



PIERRE LOTI ENFANT

De gauche à droite, Pierre Loti à trois ans, Pierre Loti à

huit ans, Pierre Loti à treize ans, époque où le futur académicien était si loin de songer à la littérature, qu'un de ses amis, auquel il faisait d'ailleurs ses dessins, rédigeait ses compositions littéraires!

Rue Chanzy, la maison qui porte le numéro 141 est exactement semblable aux autres petites maisons qui bordent la rue.

La porte ouverte, les deux marches du perron franchies, voici le salon, protégé par les volets mi-clos contre la lumière furieuse de la rue et où resplendit un Raphaël dont les chairs ont une rousseur patinée admirable; ce salon a les murs tendus de velours rouge; les meubles sont Empire, bois doré et satin rouge; autour, dans des cadres pareils, les portraits de famille.

PIERRE LOTI OUVRE SA MAISON ET PARLE DE SA VIE ET DE SON TRAVAIL

Voici Pierre Loti.

Lamartine, ayant reçu un jeune homme, dit de lui après sa visite : « C'est un imbécile, il n'a pas été ému en me voyant. » Cet orgueil avait raison. Comment n'être pas ému en voyant devant soi l'homme auquel on doit les plus exquises jouissances littéraires des temps modernes. Et cette émotion est plus vive encore en face de cet officier svelte dans sa sobre vareuse d'uniforme qu'éclairent les cinq galons d'or, que dans le cabinet de travail où un homme de bureau vous tend la main par-dessus une table chargée de paperasses et de bouquins. Le corps mince et droit de Pierre Loti révèle l'amoureux de plein air et de gymnastique, le joueur de pelote basque assoupli aux sports; les yeux sombres ont une profondeur nostalgique, mais le sourire des

lèvres montre des dents enfantines. Ces antithèses où se révèle peut-être la personnalité de l'écrivain nous poursuivront tout le long de la visite. Nous avons déjeuné dans une petite salle à manger de campagne, rustique et gaie, toute baignée de soleil. Là est résumée la vie familiale, si discrète, si ignorée, de la maison. Pendant le déjeuner arrive du jardin une tortue qui, depuis trente-cinq ans, connaît les heures de repas et vient chercher de la mie de pain; arrivent, toujours du jardin, les chats; arrivent trois jolis petits enfants, de sept à dix ans, — les enfants du maître d'hôtel qui sert à table, — et qui amènent, dans une voiture de poupée, avec des éclats de rire, un bon gros chat qu'ils ont habillé en robe et en chapeau, et qui se laisse faire béatement. Le maître de la maison dit alors : « C'est un enfantillage de ce genre, tenez, qui a donné lieu à la fameuse histoire du baptême de chat que les journaux ont tant rabâchée! » Les enfants, coutumiers de ce genre d'incursion pendant les repas, habitent au bout du jardin avec leurs parents qui sont, depuis vingt ou vingt-cinq ans, au service de M. et Mme Pierre Loti. Les domestiques de la maison se succèdent de père en fils et sont traités comme s'ils faisaient partie de la famille : ils tutoient même le fils aîné de Pierre Loti qui a dix-huit ans. La doyenne des domestiques est là depuis cinquante ans, et tous les autres l'appellent grand'mère!

Nous avons déjeuné dans cette menue salle à manger de campagne, nous avons

diné dans cette salle à manger célèbre, haute comme une maison, tapissée de vieux gobelins et où les argenteries luisent sur les bahuts anciens ; Pierre Loti a acheté trois immeubles pour construire sa magnifique demeure, mais il a conservé la modeste maison de ses grands-parents qui, habitant l'île d'Oleron, avaient ce pied à terre sur le continent. Toujours par le même amour de l'antithèse, à côté de la mosquée somptueuse, il a voulu sa chambre monacale. On ne comprend guère, aujourd'hui, que l'on



puisse tant chérir ce qui est vieux et ce qui est loin. Toute cette maison, du rez-de-chaussée où flotte le souvenir attendri des ancêtres, aux étages supérieurs, en passant par la mosquée où la tombe d'Azyiadé est fleurie de roses et veillée par une éternelle lumière, cette maison qui sent ici la fraîcheur bourgeoise des appartements provinciaux, là le santal et les lourds parfums d'Orient, plus loin l'étrange odeur des ensevelissements égyptiens, cette



PIERRE LOTI A CONSTANTINOPLE — PIERRE LOTI EN CIVIL — DEUX HÉROÏNES CÉLÈBRES DE PIERRE LOTI

En haut, Pierre Loti fume avec délices l'odorant narghilé que lui prépare un domestique turc ; au milieu, une des rares photographies de Pierre Loti en civil, et en bas, de gauche à droite, la silhouette de Djénane, l'héroïne des Désenchantées et le portrait de celle qui fut Madame Chrysanthème.

maison d'un artiste profondément humain, est hantée de fantômes bienveillants et gracieux.

Nous prenons le chemin du cabinet de travail. Je demande à Pierre Loti : « Est-il vrai, comme on le dit couramment, que vous preniez volontiers le costume oriental pour travailler ? » A quoi il répond en riant : « C'est une légende comme tant d'autres. Interrogez les gens de la maison et tous mes intimes; qu'ils vous disent s'ils m'ont jamais vu déguisé en quoi que ce soit et autrement que dans mon éternel veston d'uniforme de marine. Quand je suis en Orient, je ne dis pas, mais chez moi, jamais de la vie ! J'ai compté que je m'étais déguisé cinq fois en trente ans pour des bals costumés; seulement, comme cela a été reproduit, avec ou sans ma permission, dans des journaux illustrés, une légende de plus s'est formée. »

Pierre Loti travaille dans ce cabinet, plus long que large, où sont amoncelés des milliers de souvenirs. Rien n'indique ici la présence d'un écrivain; dans des vitrines, quelques volumes reliés; sur la table un fourmillement de bibelots et de photographies dédiacées; il reste juste la place d'un buvard et la chaise est placée à contre-jour; c'est la table d'un homme d'action qui n'écrit guère que de hâtives correspondances; Pierre Loti n'a jamais devant lui que le papier sur lequel il travaille et il laisse les souvenirs et les cadeaux l'envahir doucement. J'inventorie au hasard de mes souvenirs; en face du bureau le portrait de Mademoiselle Pluie d'Avril (de la *Troisième jeunesse de Madame Prune*); dans une vitrine, une momie aux yeux placides; dans une autre vitrine, des boîtes d'or enrichies de diamants et de pierreries offertes par le sultan ou d'autres princes orientaux. « Les Orientaux m'aiment parce que j'ai parlé avec un respect ému de leur religion »; sur la table, parmi tant de photographies sabrées de signatures, des portraits de reines, de souveraines et de souverains avec dédicace, des portraits d'actrices, entre autres celui de M^{lle} Hatto, de l'Opéra, avec ces mots : « Au prince des Nostalgies »; une seule photographie d'homme de lettres, celle d'Alphonse Daudet.

Je remarque le portrait de Djénane des *Désenchantées*. Nous parlons de ce livre, le dernier en date. Djénane, héroïne douloureuse et consciente, a pris place à côté de l'exquise Azyiadé, et de Rarahu.

— Ces *Désenchantées*, me dit Pierre Loti, sont une histoire réelle, trop réelle, hélas !

Je n'ai plus à en faire mystère puisque tout le monde, à Constantinople, en a connu le dénouement. Quelqu'un m'a dit une fois : « Vous n'avez rien écrit de si bon que les lettres de Djénane. » J'ai accepté le compliment sans conteste, car c'est mon avis; mais je ne suis pour rien dans ces lettres auxquelles je n'ai pas changé une virgule. D'ailleurs je viens de dédier la nouvelle édition des *Désenchantées* à la chère mémoire de celle que j'ai appelée Djénane et son véritable nom est maintenant écrit en toutes lettres à la première page du livre.

Une bougie récemment brûlée atteste le travail de la nuit précédente. Je demande au maître ce qu'il prépare :

— Des articles sur l'Égypte pour le *Figaro*. Je ne sais pas s'il y en aura assez pour faire un livre. Des amis de là-bas m'ont sollicité. Je ne voulais pas parler de ce que j'avais vu, c'est trop profondément triste : un pays admirable gâché par les mercantis, par le tourisme indifférent ou stupide, par de vieilles dames qui montent à chameau couvertes de ces voiles verts que le café-concert d'il y a vingt ans attribuait aux Anglaises; Hyde-Park et le Bois de Boulogne transportés en Égypte par un snobisme imbécile et les paysages bouleversés, supprimés, les usines et les agences de voyageurs, les caravansérails à l'électricité au pays des Pharaons ! Je vais essayer de dire tout cela; c'est à la fois drôle et poignant...

COMMENT PIERRE LOTI ÉCRIVIT SON PREMIER LIVRE

— Et pour le théâtre ?

— J'ai écrit en collaboration avec Judith Gautier une pièce pour Sarah Bernhardt où celle-ci apparaîtra en impératrice chinoise. *Ramuntcho*, terminé depuis un an, sera donné par Antoine à l'Odéon au cours de la saison prochaine. Gabriel Pierné a écrit une adorable musique de scène...

Donc le prochain livre de Pierre Loti traitera de l'Égypte d'où il a rapporté des momies :

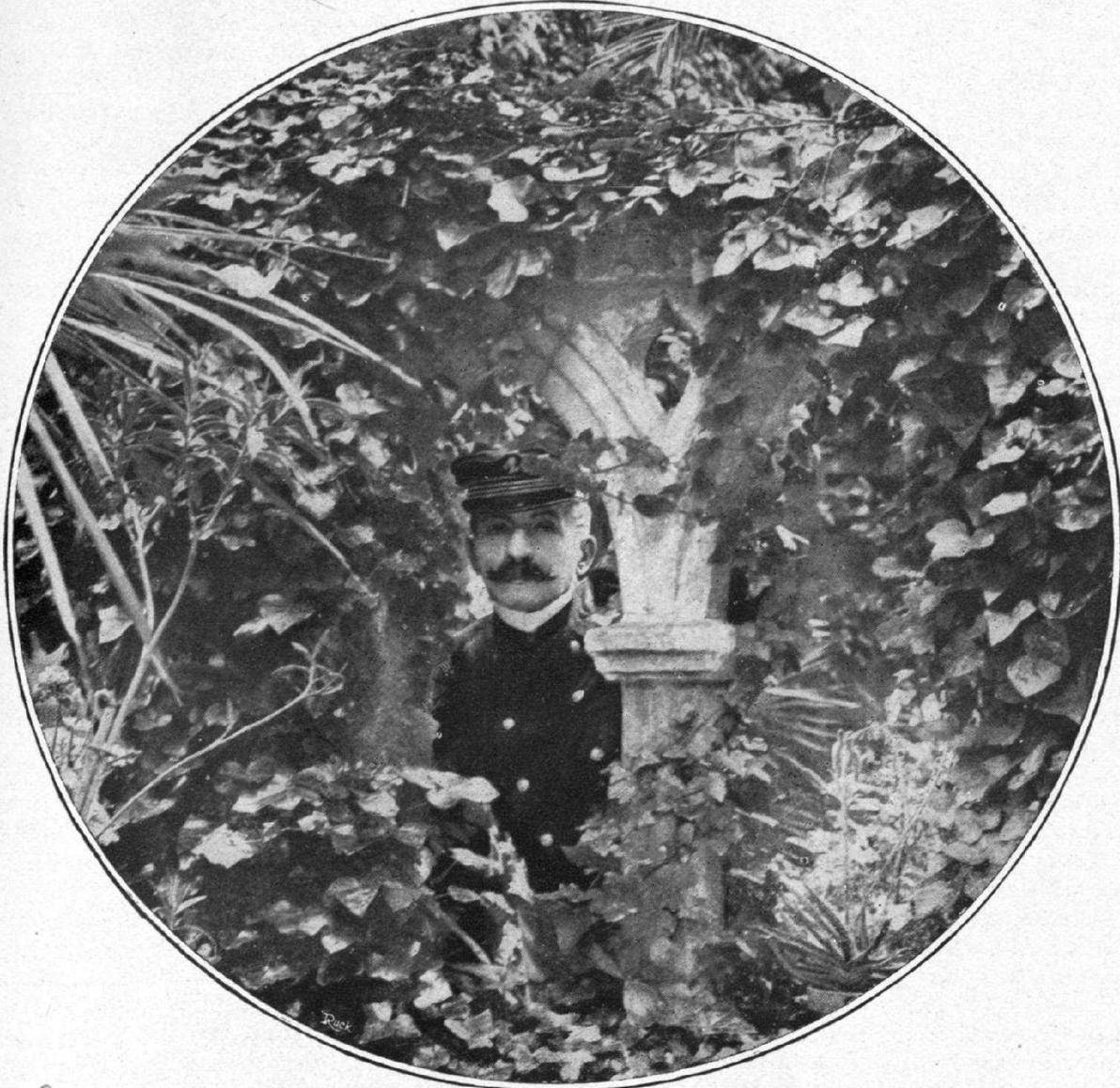
— Venez leur dire bonjour... Imaginez-vous que quand il s'est agi de monter là-haut la « dame » emmaillotée, mes domestiques eurent peur. Je la montai moi-même; mais dans l'escalier une sorte de défaillance me prit, l'impression de tenir un cadavre, je crus un instant que j'allais lâcher mon fardeau macabre...

Une imperceptible odeur d'aromates et

de cadavre flotte dans la pièce où une momie à tête dorée, expressive comme un portrait, est plantée debout, tandis que, sur une commode, repose une petite fille de trois ans dont le masque a les paupières vides et un épervier sacré déguisé en Osiris, avec une tête modelée d'une admi-

vous écrit votre premier livre? » qui prend ici un vif intérêt:

— J'avais vingt-six ans et jusqu'à cette époque-là on m'eût beaucoup surpris en m'annonçant que je deviendrais un romancier. A l'École navale, je ne voulais jamais faire une ligne de mes dissertations fran-



PIERRE LOTI DANS SON JARDIN DE ROCHEFORT

Ce délicieux petit jardin, dont la simplicité contraste avec la magnificence du logis, se glorifie de palmiers de pleine terre et d'un grenadier de cent cinquante ans qui fut planté par l'arrière-grand-père du maître.

nable finesse. Sur le tapis attend un cerceuil doublé de peluche rouge; on y couchera la belle dame dorée et on le couvrira d'une plaque de verre.

Tandis que nous descendons, un des innombrables escaliers dérobés ou majestueux de cette maison faite de trois maisons et où l'on se perd, je pose au maître l'immanquable question: « Comment avez

çaises; je les faisais écrire par un de mes camarades, aujourd'hui amiral et, en échange, je lui faisais ses dessins; nous avions ainsi l'un et l'autre les meilleures notes (de 18 à 20 dans ces deux parties). Voici comment fut publié, par hasard, mon premier livre; un de mes amis en ce temps-là, M. de Polignac, ayant lu mon journal intime où se déroulait jour par jour

une aventure personnelle à Stamboul, qui m'avait profondément ému, me demanda la permission de changer le nom de la jeune femme turque qui en était l'héroïne en un autre nom qu'il inventa lui-même (Aziyadé), de changer les dates, les noms des quartiers de Stamboul, de recopier et de porter à un éditeur. J'y consentis, persuadé qu'on ne me devinerait jamais comme auteur de ce livre anonyme et que je n'en écrirais jamais d'autre. Quelque temps après je publiai le *Mariage de Loli...*

Après un petit salon aux armes merveilleuses, damasquinées d'or et d'argent, offertes par de grands personnages orientaux, voici la fameuse mosquée. On se sent pris en entrant d'un émoi respectueux, malgré la lumière que tamisent à peine les vitraux. Des babouches sont alignées pour les visiteurs qui doivent, selon le rite, se déchausser et faire les ablutions prescrites par le Coran.

La salle a les proportions d'une église et reproduit une mosquée de Damas; le plafond aux ors adoucis est vieux de trois cents ans; le sol est jonché d'épais tapis.

Devant nous, une sorte d'autel encadré de deux chandeliers géants; des catafalques recouverts de riches étoffes simulent la présence des morts; à gauche, dans un coin spécial réservé au personnage le plus saint de la mosquée, le catafalque, guerrier, s'adorne de drapeaux, d'un saint chapelet d'ambre et d'un turban; à droite, trois marches de marbre conduisent à un divan surmonté d'un dais. Une veilleuse allumée brûle sur la tombe d'*Aziyadé* dont nous avons vu en passant un délicieux portrait peint à l'huile, où l'héroïne turque a la gravité souriante de *La Joconde*.

A côté de la mosquée, la chambre de Pierre Loli, nette et nue, semblable à une cellule de moine. Sur le parquet, ciré à aveugler, repose une paire d'haltères, dont la grosseur atteste les muscles puissants et entraînés de celui qui en fait usage; sur la cheminée, un crucifix et un Bouddha; aux murs blanchis à la chaux pendent des masques et des fleurets, et c'est la simplicité voulue des chaises de paille, du lit de camp,

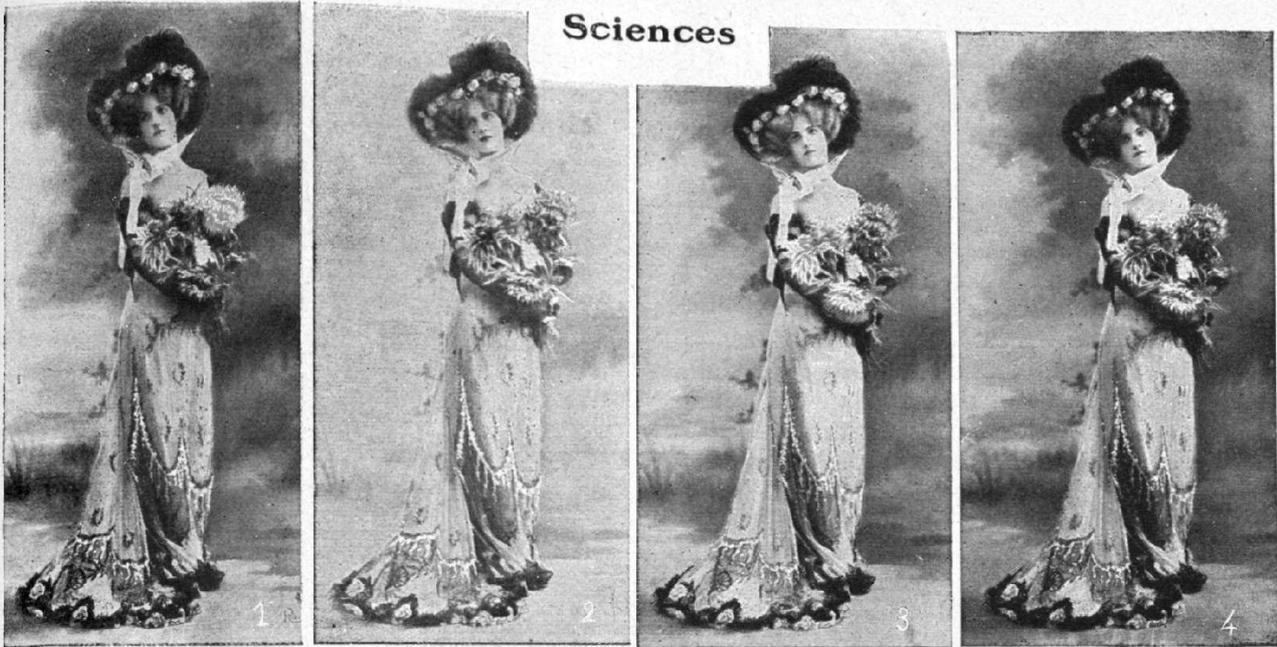
tandis qu'à côté, dans le cabinet de toilette, le raffiné se laisse deviner par les objets en argent ciselé : brosses, miroirs, etc., étalés sur une grande table.

Après cette visite trop rapide dans un monde qu'il faudrait des semaines pour connaître, je revois passer devant mes yeux la vision de cette belle salle gothique où Loli faisait de la musique jadis parce que les vieux bois rendaient une sonorité de violon, la salle à manger monumentale, la salle chinoise où eut lieu le bal costumé célèbre. Cela sent les baguettes d'encens que l'on y brûle et les bois précieux; derrière le trône de l'impératrice s'ouvre un écran d'ébène d'une beauté unique; c'est un fouillis d'objets, depuis la sorte de sceptre en jade que l'on doit fixer en parlant à la souveraine, — pour ne pas être tenté de regarder en face ce personnage sacré, — jusqu'à ces bibelots en jade et en cristal de roche où s'évertuèrent des artisans de génie. Au fond l'autel à Bouddha s'éclaire de quatre bougies et par une fenêtre on aperçoit un coin du jardin, trois roses épanouies sous l'irisement du jet d'eau : la verdure crûment éclairée luit au soleil et c'est un paysage de Monet dans un cadre précieux ouvragé en Chine.

Nous allons y aller dans ce jardin, après avoir traversé la pagode japonaise où une déesse érige ses quatorze bras, où les guerriers hideux exhibent le retroussis féroce de leurs moustaches. Le jour s'apaise un peu; c'est l'heure calme de l'avant-dîner; nous nous asseyons sur un banc; devant nous, le lierre rustique qui envahit le mur, monte jusqu'au vitrail de la salle gothique; la chaîne d'une cloche pend auprès, une porte basse s'ouvre sur une cuisine saintongeaise où s'activent d'anciens serviteurs; la tortue avance en boitillant, la chatte allonge vers la caresse sa petite tête voluptueuse. O douceur de la maison familiale qu'éclaire la grâce souriante et fine de Mme Pierre Loli, cette maison où l'artiste a su mettre son rêve oriental sans lui enlever son charme étroit et parfumé de vieille maison française !

HENRI DUVERNOIS.





(Cliché photographique exécuté pour *Femina* par la maison Reutlinger).

POUR OBTENIR UNE PHOTOGRAPHIE PAR LE PROCÉDÉ "DES TROIS COULEURS"

C'est de ce procédé, dont le principe a été indiqué en 1868 par Charles Cros et Louis Ducos de Hauron, mais qui est resté peu pratique, qu'est sortie la nouvelle découverte de la photographie des couleurs. En exposant une première plaque sous un écran violet, on obtient (1) un cliché représentant les jaunes du modèle; une deuxième plaque exposée sous un écran vert nous donnera (2) les parties rouges; une troisième, sous un écran orange nous donnera (3) les bleus. Les mélanges convenablement dosés du bleu, du rouge et du jaune pouvant donner toutes les couleurs imaginables, si nous superposons nos trois clichés partiels, nous obtiendrons (4) la totalité des couleurs du modèle après les avoir colorés chacun de la couleur qu'ils représentent.

LA COULEUR PRISONNIÈRE

LA PHOTOGRAPHIE DES COULEURS

PROCÉDÉ AUGUSTE ET LOUIS LUMIÈRE

Après maintes tentatives dont chacune fut une étape vers le but poursuivi, mais dont aucune n'avait pu donner de résultats pratiques, voici que la photographie des couleurs est réalisée. Nous expliquons ici comment les frères Lumière sont parvenus, au prix d'un labeur acharné de trois années, à la solution du problème qui avait découragé tous leurs devanciers



N'examinant au stéréoscope ces impressionnantes photographies où la forme, les proportions, les distances et jusqu'à l'air interposé entre les divers plans sont rendus avec une fidélité parfaite, on disait souvent :

— Il n'y manque que la couleur.

Voilà un désir qu'on n'exprimera plus. La photographie en couleur est trouvée et rendue pratique.

Pour comprendre le procédé nouveau, il faut se rappeler que toutes les couleurs, toutes les nuances ne sont que des modi-

fications des sept couleurs du prisme décomposant la blanche lumière du jour : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge. Chaque couleur possède une couleur dite complémentaire qui, placée à côté d'elle, la fait paraître plus éclatante.

Ainsi, le bleu a pour complémentaire l'orangé, le jaune a le violet, le rouge a le vert. L'indigo, intermédiaire entre le violet et le bleu, a pour complémentaire une couleur intermédiaire entre le jaune et l'orangé et, comme les nuances, leurs complémentaires varient à l'infini.

De plus, ces sept couleurs peuvent encore

se réduire à trois fondamentales : bleu, jaune, rouge, dont les mélanges, suivant proportions, donnent toutes les couleurs imaginables. Le bleu et le jaune, mélangés, donnent le vert; le bleu et le rouge font le violet; le jaune et le rouge, l'orangé. Puis, le violet et le rouge font un rose et ainsi de suite pour toutes les nuances, lesquelles ne sont que des mélanges des couleurs primaires. Et c'est de ces lois que partirent tous les chercheurs qui s'efforcèrent de saisir et de fixer sur une plaque sensible les coloris de la nature.

Successivement, Daguerre, l'inventeur de la photographie, puis Edmond Becquerel, puis Niepce de Saint-Victor, puis Poitevin firent quelques recherches de ce côté et obtinrent quelques fugaces résultats. En 1868, Charles Cros et Louis Ducos de Hauron eurent simultanément l'idée de décomposer les coloris naturels en leurs couleurs fondamentales et établirent la théorie du procédé dit *des trois couleurs* que voici, sommairement exposé.

On a observé qu'un transparent d'une couleur donnée retient au passage les rayons émanant de sa couleur complémentaire et se laisse traverser par les rayons des autres couleurs.

Donc, si j'expose une plaque sensible sous un écran-filtre violet, — complémentaire du jaune, — tous les rayons émanés des parties non jaunes du sujet traverseront l'écran et viendront impressionner la couche sensible de gélatino-bromure d'argent. Au développement, les parties jaunes du modèle viendront donc en blanc, et la plaque aura noirci dans les points correspondant aux autres couleurs de l'objet photographié. J'ai ainsi obtenu un cliché négatif des parties jaunes de mon sujet.

Sous un écran vert, puis sous un orangé, je prendrai deux autres clichés, dont le premier représentera les rouges, l'autre les bleus.

Dans les trois clichés, les rayons blancs ont traversé l'écran.

Il me reste à transformer ces négatifs en positifs. Si j'ai une pellicule sensible colorée en jaune, et que je l'expose au soleil sous le cliché négatif des jaunes où les autres couleurs du sujet ont noirci la plaque tandis que les jaunes, comme on l'a vu, y sont venus en blanc, la lumière sera arrêtée par les parties noires, tandis qu'à travers les parties blanches, elle viendra impressionner ma pellicule. Au lavage de ce positif, la gélatine non impressionnée se dissoudra, et il me restera un cliché qui sera *le portrait des jaunes*.

Je procéderai de façon analogue pour obtenir mes deux autres positifs, l'un sur pellicule colorée en rouge, l'autre sur une pellicule colorée en bleu. J'ai ainsi trois positifs, trois *portraits*, le premier, des jaunes du modèle, le second, des rouges, le troisième, des bleus. On comprend bien que, si je n'ai parlé que de couleurs franches, c'est pour rendre mon explication plus claire, mais que si ces couleurs franches se traduisent par des couleurs franches, les nuances se rendent par des nuances. Quand je dis : les jaunes, il faut donc comprendre : la



MM. AUGUSTE ET LOUIS LUMIÈRE

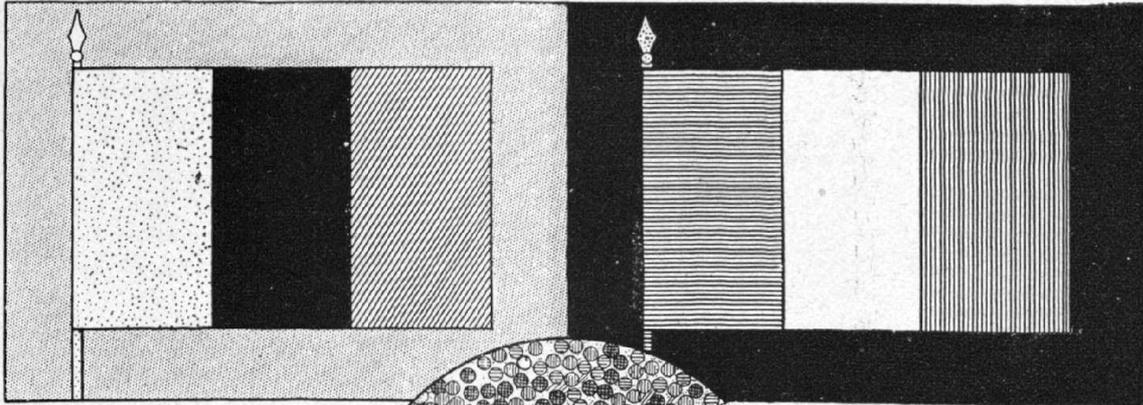
Les auteurs de la découverte de la photographie des couleurs.

gamme des jaunes, etc.

Maintenant, si je superpose mes trois *portraits*, leurs couleurs et leurs nuances, en se mélangeant à nos yeux, nous restitueront le modèle dans son exacte coloration.

Fort ingénieux, ce procédé était trop délicat et trop compliqué pour jamais pouvoir donner des résultats constants. On va voir qu'il contenait pourtant la solution définitive du problème.

Nous ne rappellerons que pour mémoire la méthode dite « des interférences » inventée par M. Gabriel Lippmann, ainsi que celle du Dr Joly, de Dublin, qui n'étaient pas pratiques et nous en arriverons tout de



LE NÉGATIF ET LE POSITIF

Le négatif en couleurs de notre drapeau bleu, blanc et rouge sera rose-orangé,

suite au procédé Lumière qui nous apporte la solution si longtemps cherchée. Il se rattache à celui des trois couleurs. Seulement, il réussit à réunir les trois écrans-filtres sur une seule plaque sensible, réduisant ainsi les trois clichés partiels en un.

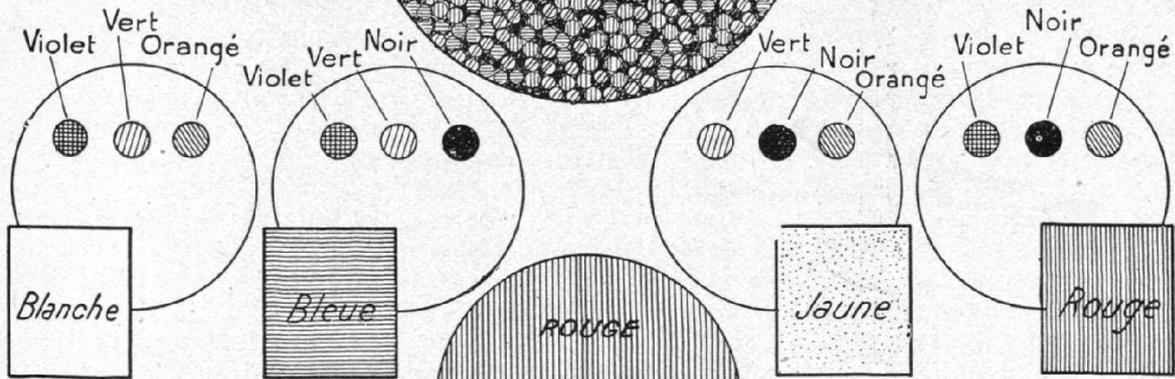
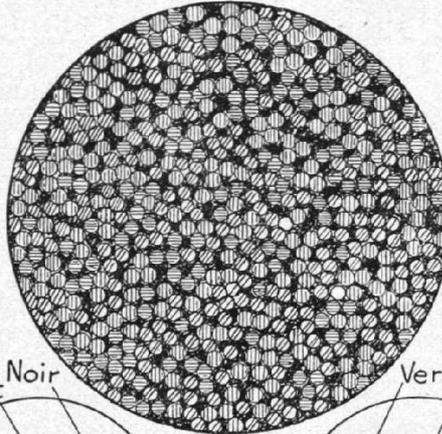
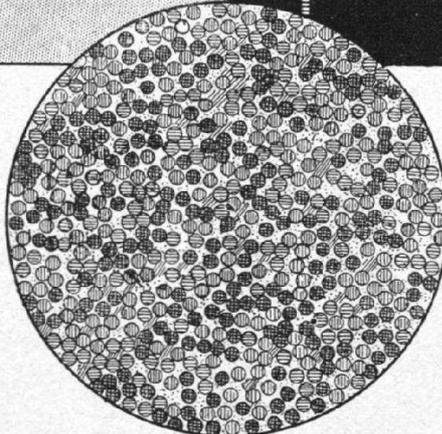
Ces deux grandes circonférences superposées montrent la première, l'aspect d'un coin de la plaque autochrome alors qu'on vient de laminer la couche

DU DRAPEAU FRANÇAIS

noir et vert, ces couleurs étant les complémentaires des trois premières.

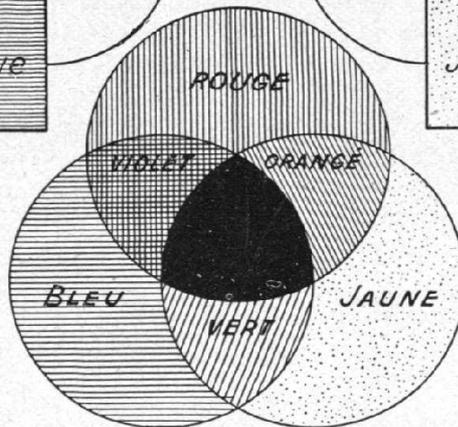
Après de longs et minutieux essais, MM. Lumière ont fixé leur choix sur la fécule de pomme de terre, matière transparente, bien divisible et facilement colorable. Finement pulvérisée, elle est tamisée, de façon qu'aucun de ses grains

d: grains de fécule verts, violets et orangés. La seconde l'aspect que présente la même plaque une fois les vides bouchés au noir de fumée.



COMMENT FONCTIONNENT

Où aucun point de la plaque n'est obturé nous obtenons la couleur blanche. Si l'orangé est obturé, le violet et le vert nous donneront du bleu, si le violet est obturé, le vert et l'orangé donneront le jaune. De même, si le vert est obturé, le violet



LES PLAQUES AUTOCHROMES et l'orangé donneront un rouge. Les trois circonférences qui se coupent montrent comment, en se mélangeant deux à deux, les trois couleurs primaires donnent leurs trois complémentaires. Mêlées toutes trois, elles donnent le noir parfait.

ne dépasse 10 à 12 millièmes de millimètre en diamètre. Une partie est teinte en vert, une autre en orangé, la troisième en violet.

Séchées, ces trois poudres sont mélangées intimement, puis on en saupoudre une plaque enduite d'une préparation poisseuse et transparente. Un tour de main spécial permet d'éviter toute superposition de grains. Après quoi la plaque est passée au laminoir qui écrase les grains de façon qu'il n'existe plus, entre eux, que des vides aussi petits que possible, vides, bouchés ensuite à l'aide de noir de fumée.

Examinée au microscope, la plaque a alors l'aspect d'une sorte de mosaïque tricolore de confettis transparents, étrange vitrail dont les plombs sont figurés par le noir de fumée.

Sur cette mosaïque, on étend une couche de vernis imperméable puis une couche de gélatino-bromure d'argent rendu *panchromatique*, soit également sensible à toutes les couleurs. Et la plaque *autochrome* est prête pour l'usage. On la place dans le châssis, le dos en dessus, de manière que la lumière n'atteigne la couche sensible qu'après avoir traversé la couche de fécules colorées.

Sur un *millimètre carré* de plaque il y a entre 8.000 et 9.000 de ces grains colorés respectivement, comme nous l'avons dit, en vert, en orangé et en violet et qui se conduisent comme autant d'écrans-filtres de mêmes couleurs interposés entre le modèle et la plaque sensible, ainsi que nous l'avons expliqué ci-dessus. Grâce aux dimensions microscopiques de ces écrans-filtres, leurs effets se confondent, produisant sur l'œil l'illusion d'un coloris uniforme, alors qu'en réalité nous avons devant nous une infinité de minuscules plaques vertes, orangées et violettes, chacune de ces plaques étant constituée par un seul grain de fécule.

Si l'on a bien suivi notre explication du procédé *des trois couleurs*, on comprend que la plaque autochrome, une fois impressionnée, développée et fixée, nous donnera, non pas les colorations du sujet, mais leurs complémentaires; c'est un négatif. Pour obtenir le positif, au lieu de fixer notre cliché après le premier développement, à

base d'acide pyrogallique et d'ammoniaque, on passe la plaque dans la dissolution de permanganate acide de potasse, puis, en plein jour, on lui fait subir un second développement au diamidophénol dont l'effet est de transformer notre négatif en positif aux couleurs vraies du modèle.

Par exemple, sur le portrait de la belle M^{lle} Robinne, que donne ce numéro de *Je sais tout* en couverture, prenons la reproduction de la bouche. Dans la partie de la couche sensible située sous les grains verts de la plaque, les rayons rouges, émanés des lèvres, ont été absorbés par leur complémentaire et n'ont donc pu atteindre et impressionner le sel d'argent, tandis que dans les parties situées sous les grains orangés et violets, ces rayons ont pu traverser librement et venir sensibiliser le gélatino-bromure. Nous avons ainsi obtenu le négatif de la bouche. Le premier développement fait, nous mettons le cliché dans le permanganate acide de potasse. Il dissout l'argent réduit sous les grains orangés et violets et laisse indemne l'argent non réduit sous les grains verts.

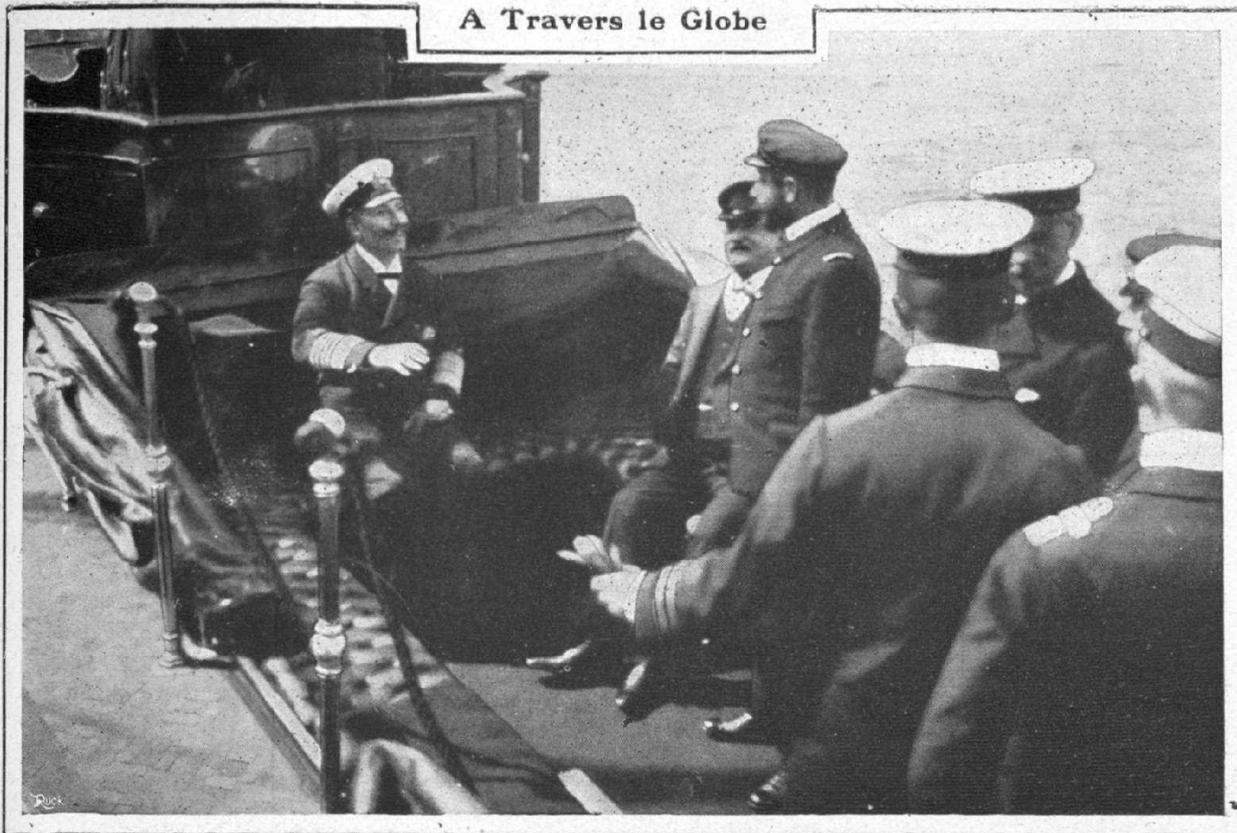
Alors, au deuxième développement, le diamidophénol noircit cet argent non réduit qui obture ainsi les parties de la plaque situées sous les grains verts. On ne voit plus que les grains violets et orangés, milliers de points microscopiques dont le mélange intime à nos yeux donne le rouge cherché. Ainsi des autres couleurs. Nous passons sur les opérations de renforcement, etc., pour éviter toute complication.

Nos lecteurs imagineront sans peine les multiples applications auxquelles se prête dès maintenant la photographie en couleurs, pour les médecins, les physiologistes, les naturalistes et les astronomes, qui pourront enregistrer à tout jamais l'aspect exact et particulier de telle maladie, de tels tissus, de telle plante, de tel astre dans telle situation.

Et quelle vie ne prendront pas les portraits et les paysages!

Cette belle découverte honore ses auteurs et la science française tout entière. Elle marque une date inoubliable dans l'histoire, pourtant si fertile en merveilles, de la photographie.





SUR LA VEDETTE DE L'EMPEREUR

Pour la visite au Meteor, yacht impérial, l'Empereur Guillaume II conduisit lui-même sur sa vedette, M. Etienne, ancien ministre de la Guerre que l'on voit assis à sa gauche, le prince de Monaco, qui, vu de dos, converse avec les autres invités et l'aide de camp du prince, le lieutenant Bourée. Pendant toute la semaine de Kiel, l'Empereur, comme on peut le voir, s'est montré enjoué et empressé.

Une Semaine chez Guillaume II

Une personnalité française des plus connues qui a assisté aux régates de Kiel, et qui, après avoir été reçue par l'Empereur d'Allemagne à bord de son yacht, l'a invité à bord du sien, nous communique ces quelques notes vécues sur la "Semaine de Kiel". Nos lecteurs comprendront que nous taisions par discrétion le nom de notre collaborateur ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



Un bal donné pendant les récentes régates de Kiel, chez son fils, le prince Adalbert, l'Empereur Guillaume amène un de ses officiers à une jeune fille française, les présente, et montrant une rose Niel épanouie que notre compatriote porte à son corsage :

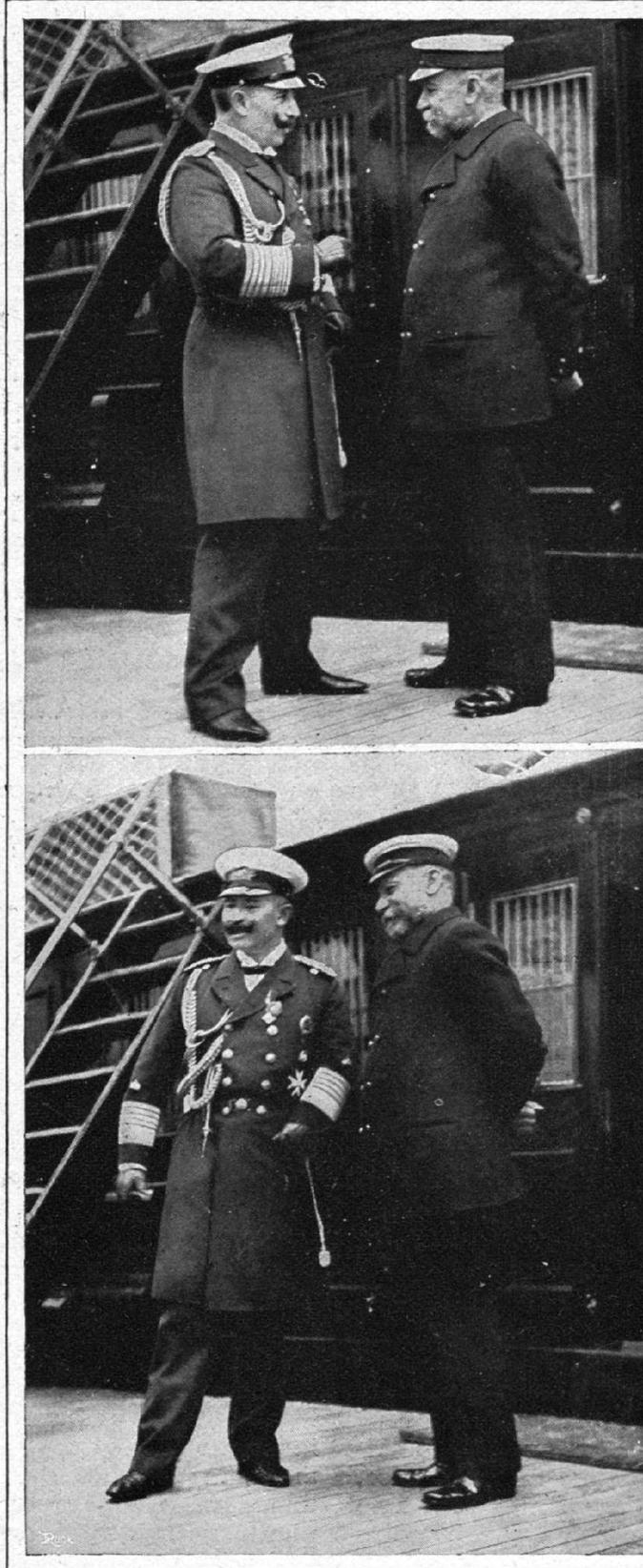
— Une rose de France, dit-il.

Avant, à un dîner offert à bord du *Hohenzollern*, l'orchestre jouait la *P'tite Tonkinoise*, gloire parisienne! — et l'Empereur sourit

en clignant de l'œil du côté des Français. Serait-ce à croire qu'ainsi que le veut la légende, le souverain allemand, dans un incognito jaloux que l'on comprendra aisément, moustaches rabattues et vêtu avec une aimable négligence, foule parfois l'asphalte de nos boulevards. A-t-il applaudi, au fond d'une avant-scène de café-concert, Polin qui lança la *P'tite Tonkinoise*?

Quoiqu'il en soit, de tels détails sont à noter, parce que cette connaissance extraordinaire de tout ce qui touche la France

et les Français est ce qui a le plus frappé les invités de notre pays au cours de la fameuse semaine de Kiel. Il nes'agissait point là de renseignements hâtifs fournis, à un souverain désireux de plaire, par quelque attaché d'ambassade plus ou moins renseigné. Parle-t-on musique, Guillaume II entretient ses auditeurs de Saint-Saëns et de Massenet qu'il admire et qu'il connaît; la conversation en arrive-t-elle aux musiques militaires, il cite les principaux morceaux de notre répertoire et principalement cette marche de *Sambre-et-Meuse* que les Allemands considèrent un peu comme notre chant national et que l'orchestre d'un restaurant se hâta d'entamer quand M. Etienne vint y dîner. L'Empereur parla à M. Gaston Ménier, pour lequel il professe une véritable amitié, des hommes politiques connus: MM. Clemenceau, Briand, Bourgeois, Poincaré, Millerand et même de députés parfaitement obscurs pour le commun de nos

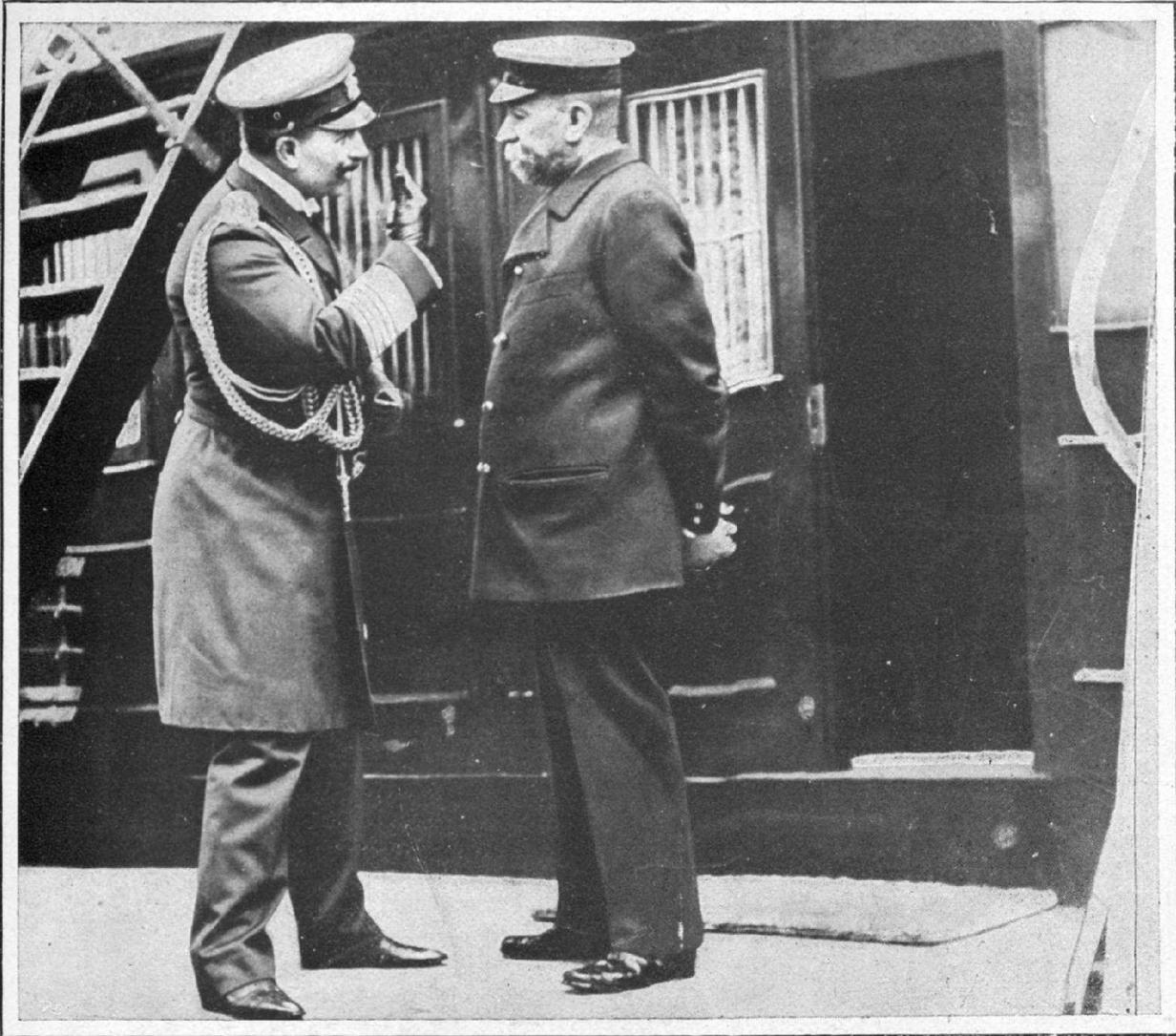


DEUX AMIS

L'Empereur d'Allemagne et le prince de Monaco sont liés d'amitié; ils ont tous deux le même amour pour la mer, pour la vie au large et s'entretiennent de questions maritimes.

compatriotes. Joignez à cela un accent français d'une pureté absolue, et n'était le costume du kaiser et sa figure de coupe saxonne, son interlocuteur pourrait aisément croire qu'il s'adresse à un Parisien parisiennant, merveilleusement au courant de tout ce qui se passe, des volumes récemment parus, des œuvres dramatiques nouvelles — et du dernier discours de M. Jaurès!

Les régates de Kiel ont pris, ces dernières années une grande importance sportive. La semaine de Kiel est pour les Allemands ce qu'est aux Français élégants et sportsmen la grande semaine de Deauville. On se prépare bien longtemps à l'avance au « great event » qui constitue pour Guillaume II une véritable récréation, ce sont ses vacances. Les courses de régates de Kiel viennent maintenant dans la hiérarchie internationale au même rang que les grandes courses de régates anglaises, Henley, par exemple. Depuis que la flottille de yachts américaine a ren-



UNE EXPLICATION

Guillaume II explique au prince de Monaco que, s'il avait donné un ordre deux minutes trop tard, le yacht impérial était battu dans son match contre le Hambourg.

du de si grands services pendant la guerre hispano-américaine, l'Empereur favorise même et encourage du mieux qu'il peut les officiers allemands qui se livrent au yachting — et qui sont chez nous une minorité infime. Il attache le plus grand prix à la réussite des coquets bâtiments construits en Allemagne et il a tenu à n'avoir cette année à bord de son *Hohenzollern* que des matelots allemands, alors qu'autrefois un bon tiers de l'équipage était anglais.

L'affluence d'étrangers, le laisser-aller tout sportif de cette semaine mettent dans la vie bourgeoise et réglée du souverain un peu d'imprévu qui n'est pas fait pour lui déplaire. Il se départ, à la faveur de ces diners où les hommes sont dans la tenue de gala du yacht-club (smoking bleu

à bouton d'or), de sa réserve diplomatique au point de porter un toast « au plus beau pays voisin », c'est-à-dire la France. Le kaiser qui est fin psychologue sait à quel point les mots touchent les Français dont les ancêtres gaulois étaient, assurent les historiens, de magnifiques orateurs et que le verbe subjugué toujours. Il a voulu tenir ses invités sous le charme. Les témoins content qu'après la grave, l'imposante cérémonie de la « rentrée des couleurs » au son de l'hymne national, après avoir gardé une immobilité de statue dans sa pose militaire durant l'exécution du morceau, il se déride, devient gai, jovial, empressé auprès des dames, M^{mes} la comtesse de Béarn, Goëllelt, Hériot, Louis Stern, Glاندaz, Georges Ménier, Artus, Baudrier; des hommes comme MM. le duc Decazes (dont

les lecteurs de *Je sais tout* n'ont pas oublié le remarquable article sur le yachting, le comte Clary, le duc de Rohan, G. Kohn, A. Berget, le peintre Helleu, M. de la Ferronnays, de Montant, etc.

Nous avons donné ici même, l'année dernière avec des photographies extrêmement intéressantes, le récit de la visite de Guillaume II au yacht de M. Ménier. L'Empereur n'a pas manqué de lui rappeler, et ce souvenir et celui de l'entrevue qu'il

se réjouit pas qu'un de ses voisins ait le choléra ». Nulle raideur, nulle morgue dans ce personnage si curieux à observer, vis-à-vis duquel la France doit garder sa réserve, mais qu'il importe de connaître autrement que par les légendes. Il aborde, dans la rue, Mme Hériot, et lui dit qu'il venait de lui rendre visite sur le *Salvator* — sans se faire annoncer — et qu'il avait vivement regretté de ne pas la rencontrer. Il fait montre de l'esprit le plus délié, du



A BORD DU "METEOR"

Le chancelier von Bulow (souliers blancs, casquette blanche, gants blancs, photographié à bord du yacht impérial allemand Meteor, après la course mouvementée qui se termina par la victoire de ce dernier.

eut, également à bord de l'*Ariane*, avec M. Waldeck-Rousseau.

— Je vous prie, a-t-il dit à M. Ménier, de transmettre mes respectueux hommages à la veuve de M. Waldeck-Rousseau.

DANS L'INTIMITÉ DE L'EMPEREUR

Pendant cette semaine de Kiel, Guillaume II se déboutonne, c'est une véritable interview qu'il nous livre et qui touche les points les plus divers : il dit à un de ses familiers — qui le répète — qu'il ne se réjouit pas des quelques faits antimilitaristes signalés en France, « parce qu'on ne

dédain le plus enjoué de l'étiquette, mais aussi il fait afficher à la porte de l'exposition automobile cette stupéfiante inscription, destinée sans doute aux victimes des sous-marins :

VIVRE N'EST PAS NÉCESSAIRE,
NAVIGUER EST NÉCESSAIRE.

Le souverain prodigue les invitations et les souvenirs : il donne au duc Decazes une photographie qu'il signe *Guillaume* ; au dîner du Kaiserlicher-Yacht-Club, dîner qu'il préside, il fait décorer la table de fleurs bleues, blanches et rouges, prie M. Etienne de venir dîner un soir à sa table, s'invite lui-même à celle de M. Ménier, et tandis que le prince Henri de

Prusse affirme que son frère et lui ne nourrissent à notre égard que des sentiments sympathiques, le kronprinz offre à Mme Georges Ménier une très jolie broche en or et émail, représentant le guidon de course de son yacht; l'Empereur dîne à bord de la *Nirvana*, yacht de la comtesse de Béarn et envoie à son hôtesse son orchestre particulier qui passe de Bæethoven à Louis Gan- ne avec une

toucher. Les matelots, voyant qu'ils portent « César et sa fortune », veulent recourir à la voilure, mais l'Empereur commande à bord; il donne un ordre bref, la goélette, emportée par le vent dans une position assez périlleuse, arrive bonne première. Ce triomphe impérial a contrebalancé la défaite de la *Felca*, battue par le yacht français *Ar-Men*, dans la coupe de France, — ce qui a permis au



surprenante facilité! Bref, selon un cliché qui n'a jamais été mieux à sa place, Guillaume II s'est multi-

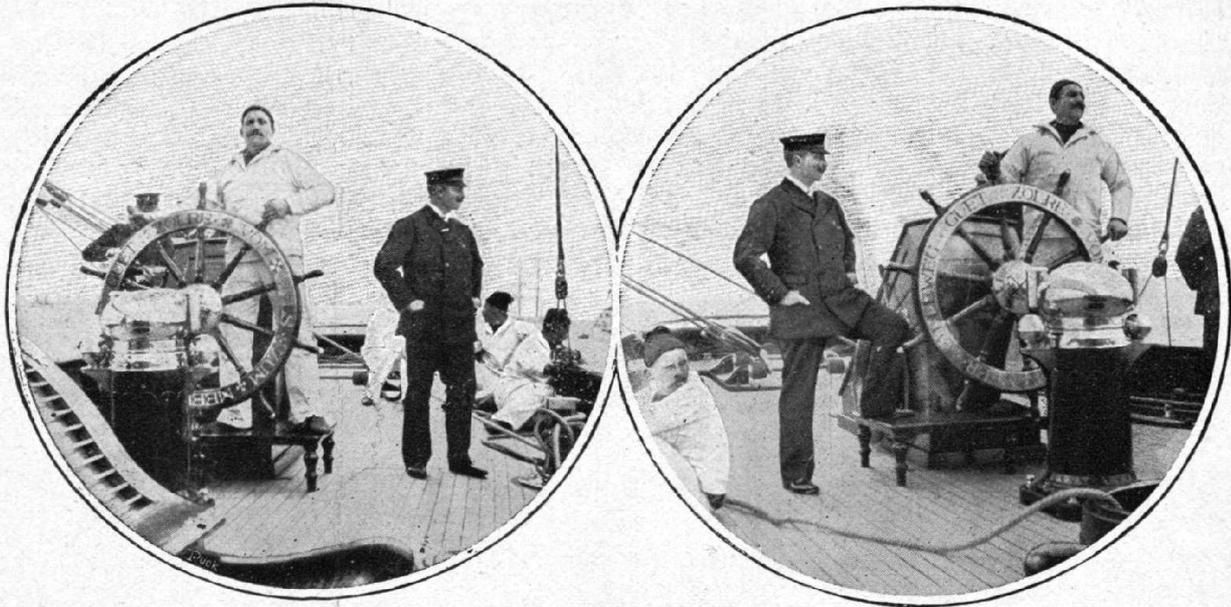
plié. N'a-t-il pas gagné lui-même une des nombreuses courses sur sa goélette *Meteor*. Son concurrent, le yacht allemand *Hambourg*, à quelques brassées du but, paraissait devoir être vainqueur. A ce moment, un vent si furieux s'éleva que la goélette s'inclina sur l'eau au point de la

L'EMPEREUR EN « SUROÏT »

L'humidité, les paquets de mer reçus à bord du yacht de course forcèrent l'Empereur à revêtir une tenue inédite pour lui; il endossa, pour se protéger, le « suroît » lourd et imperméable.

marins à parcourir aller et retour, une fois vent arrière, une fois vent debout, en louvoyant. L'épreuve préliminaire avait, la veille, démontré nettement la supériorité de l'*Ar-Men*, commandée par M. Briant de Laubrière, un ancien officier de marine, sur la *Felca*. L'évène-

duc Decazes de ramener la coupe chez nous d'où elle était partie l'an dernier. La course fut émouvante : 20 milles



PENDANT LA COURSE DU "METEOR"

L'Empereur commanda lui-même à bord de son yacht Meteor pendant le match de celui-ci contre le Hambourg et il surveilla la manœuvre de très près.

ment confirma la prévision optimiste des Français dont le cœur battit cependant un peu plus fort, quand les deux yachts partirent ensemble. Mais le Français eut douze minutes d'avance sur son concurrent et fut salué, il faut le dire impartialement, par des acclamations unanimes où ne semblait se mélanger aucun regret. Ce qui perçait tout le temps dans les préoccupations de l'Empereur, c'était l'impression que retireraient de leur visite les Français présents. Kiel est une ville magnifique, pourvue d'un parc superbe, et la vue de la rade

féeriquement illuminée la nuit, était splendide; on sentait que tout avait été peigné, ratissé, arrangé en vue des regards étrangers, et l'organisation était parfaite. Il convient de répéter ces choses pour que

nous prenions modèle, surtout dans les organisations sportives, parfois si défectueuses chez nous.

Il est vrai que les dames allemandes ont adopté précieusement les modèles de robes exquis et de merveilleux chapeaux que nos compatriotes avaient tenu à montrer; c'est du libre-échange international.

X...



L'ORDRE DÉCISIF

Ce fut grâce à un ordre décisif de l'Empereur, ordre qui pouvait mettre le yacht impérial en danger, que le match du Meteor contre le Hambourg fut gagné par le bâtiment de Guillaume II qui remporta ainsi, durant la semaine de Kiel, une victoire personnelle.

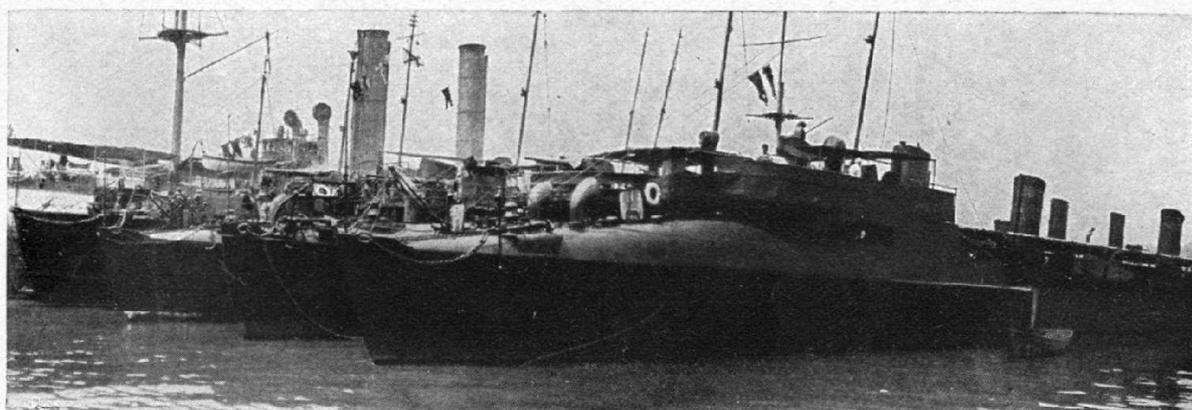


Le 17^e quitte Agde.



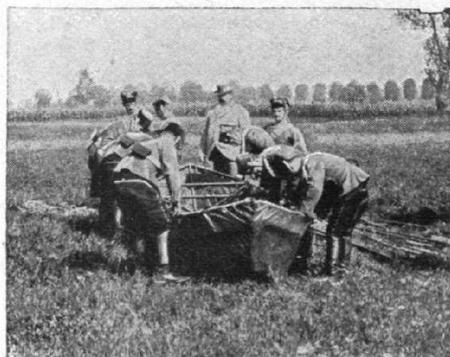
Gafsa, la nouvelle garnison du 17^e.

LA MUTINERIE DU 17^e DE LIGNE. — Le 20 juin au soir, quatre cents hommes du 17^e de ligne abandonnent en armes la garnison d'Agde après le pillage d'une poudrière. Au son du tambour et des clairons, ils se dirigent sur Béziers, où ils campent le 21 sur les allées Paul-Riquet, au milieu des parents et des amis accourus. Grâce à l'autorité du général Bailloud, ils se décident à rentrer dans l'ordre. Sur la promesse qu'ils ne subiront aucune punition individuelle, ils regagnent Agde. Quelques jours après, ils sont dirigés, sous escorte et désarmés, dans leur nouvelle garnison de Gafsa (Sud Tunisien).

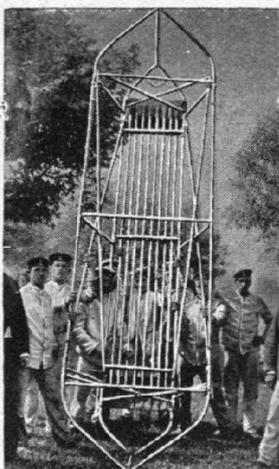


LES AMÉRICAINS S'ARMENT. — La diplomatie a fort à faire pour maintenir le conflit japo-américain sur le terrain pacifique. Si le Japon achète des canons en Allemagne, les Etats-Unis se hâtent d'augmenter leurs forces navales. Ils ont lancé en juin six destroyers qui, en guise d'essais, ont pris part à une course de vitesse de

300 kilomètres, le long des côtes de l'Atlantique. — Le Japon s'émue des évolutions des cuirassés dans le Pacifique. L'amiral Salbameto, interrogé, dit que le Japon est « prêt », que d'ailleurs les Américains n'ont pas de base navale dans le Pacifique. Il a, de plus, des doutes sur l'éducation des officiers de la marine américaine.



Habillage du canot.



La carcasse du canot.

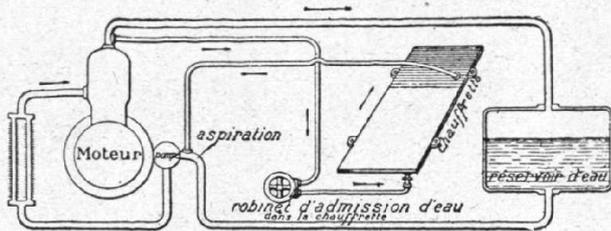


Passage d'une rivière.

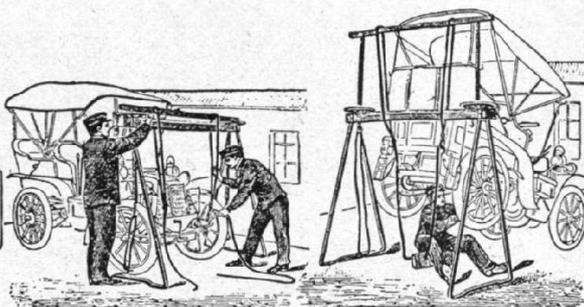
UN NOUVEAU CANOT MILITAIRE. — Un Alsacien, devenu Allemand, et qui s'occupait depuis près de dix ans de construction, vient de faire adopter par l'armée allemande un canot en tubes creux qui rend déjà de grands services en temps de campagne. Nos photographies représentent la construction, puis la mise en pratique de ce canot par le 5^e hussards allemand.

LA REVUE DE LONGCHAMP. — Il y avait foule à la revue du 14 juillet, et, malgré la protestation de quelques antimilitaristes, l'on a beaucoup acclamé l'armée, les giribaldiens et le dirigeable *Patrie*,

dont la marche sûre a fait l'admiration générale. Au retour, près de l'Elysee, un fou, nommé Maillé, a tiré sur le cortège présidentiel deux coups de revolver sans atteindre personne.



Schema d'une circulation d'eau avec chauffe-eau.



Tréteau pour la réparation.

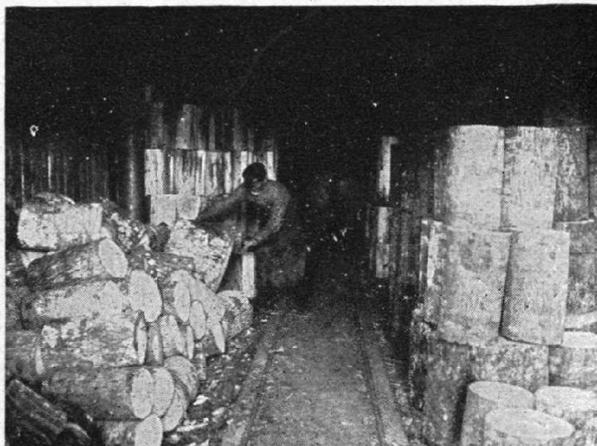
LE CHAUFFEUR A L'ATELIER. — Dans l'utile « Bibliothèque du chauffeur » que nous avons déjà signalée, vient de paraître un nouveau volume, le *Chauffeur à l'atelier*, par le Dr R. Bommier, avec 269 figures dans le texte. C'est un précieux ouvrage qu'aiment les vrais chauffeurs et qui rendra des services aux propriétaires, modestes, intelligents, et de jour en jour plus nombreux, des voiturettes et des voitures légères, aux médecins de campagne, par exemple. A signaler, en particulier, les recettes qui terminent le volume.

AUTRE LIVRE. — *Éléments de Mécanique et d'Électricité*, par R.-P. Valbreuze et Ch. Laville, avec 122 figures, ouvrage destiné à aider le lecteur à se familiariser avec les multiples organes d'une automobile.

HISTOIRE D'UNE ALLUMETTE ET DE SA BOÎTE.



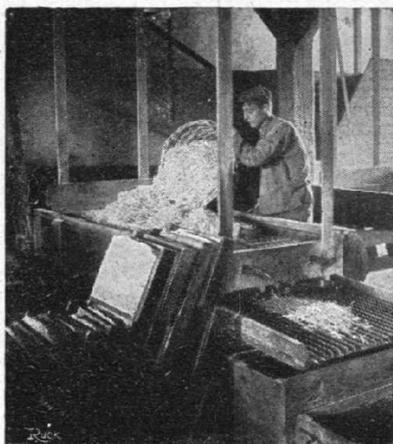
Les plus beaux pins descendent de leur forêt.



Le choix des plus pures sections.

Les pays scandinaves ont été encore d'actualité ce mois-ci. Il nous a paru intéressant de donner à ce propos une petite histoire, en raccourci, par l'image, d'une de ces allumettes, dites suédoises, et

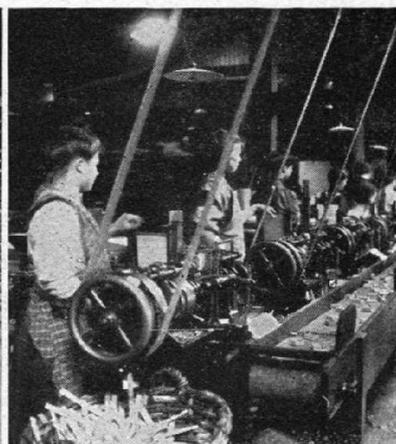
dont beaucoup viennent aussi de Norvège. Voici l'arrivée et le débitage des pins des forêts septentrionales et le choix des plus pures sections pour le sciage des lamelles destinées à devenir allumettes.



Les allumettes se rangent mécaniquement pour le trempage.

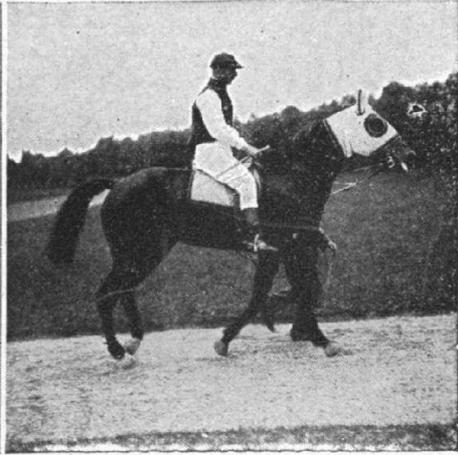


Wagonnets supportant des millions d'allumettes pour le séchage.



La fabrication des boîtes avec le même bois que l'allumette.

Une fois scié en minuscules lamelles, le bois prend sa forme d'allumette. On verse ensuite ces allumettes dans une machine remueuse qui les range parallèlement. C'est par centaines qu'on les trempe dans la mixture qui doit les rendre inflammables et amorphes. Elles sont ensuite séchées et mises en boîtes. Les boîtes sont, bien entendu, faites avec le même bois de pin qui les rend si légères, et grâce auquel les allumettes sont si facilement allumables.



LES GRANDS PRIX.

Le Grand Prix de Paris a été gagné par SANS-SOUCI II, par le Roi-Soleil et Sanctimony, au baron de Rothschild, monté par Milton Henry devant Mor-dant et Ping-Pong. Longchamp, 16 juin.

AUFFRAY, a gagné le Grand Prix de Paris amateurs couru sur la piste municipale, le 16 juin devant Devoissoux et Schiller.

Le Prix du Président de la République (trot) est revenu à ESTHER par Ukase I et Fauvette II à M. Lallouet (Boudeau), devant Eclairer et Ene-Goch. Saint-Cloud, 24 juin.



LES CHAMPIONS DU MONDE.

DEVOISSOUX, champion de vitesse, amateurs, devant Aufray et Avrillon, Paris, 30 juin.

FRIOL, champion du monde de vitesse, devant Mayer et Rutt. Paris, le 7 juillet.

DARRAGON, champion du monde de fond, 100 kilom. en 1 h. 18 m. 23 s. 2/5. Paris. 7 juillet.

MEREDITH, champion de fond, amateurs, 100 kilom. en 1 h. 28 m. 52 s. 2/5. Paris, 4 juillet.



CHI LO SA par S^r Bris et Al Jésira, à M. Chopard, monté par Piggott, a remporté la grande course de haies Auteuil, 16 ju n.

Le Grand Prix de Paris d'aviron est revenu au Belge HERMANS. Neuilly, 30 juin.

L'équipe de la SOCIÉTÉ NAUTIQUE DE LA BASSE-SEINE a remporté la Coupe de la Vie au Grand Air, 4 rameurs, armement libre. Neuilly, 30 juin.



L'ARRIVÉE DU GRAND PRIX DE L'A. C. F.

Le Grand Prix de l'A. C. F., disputé le 8 juillet sur le Circuit de Dieppe, est revenu à l'Italien Nazzaro qui avait déjà remporté cette année la Targa Florio et la Coupe de l'Empereur d'Allemagne au Tannus. Il a couvert les 770 kilomètres du parcours en 6 h. 46 m. 33 s., à une moyenne horaire de 113 kilom. 621 m., moyenne qui n'avait jamais été atteinte. Pour la première fois, une grande épreuve française a été gagnée par une voiture étrangère. Mais l'industrie française triomphe néanmoins dans l'ensemble, puisque les huit voitures suivantes sont des voitures françaises. Szisz est second, en 6 h. 53 m. 10 s. 3/5 et Rigal remporte la médaille d'or accordée à la voiture ayant consommé le moins d'essence pendant le parcours ; on sait que les concurrents avaient un total de 231 litres pour les 770 kilomètres. La Coupe de la Commission Sportive (15 litres aux 100 kilom.), revient à de Langhe.



Le PREMIER AUTODROME construit en Europe a été inauguré le 6 juillet à Brookland, près de Londres. Il mesure 4 k. 300 de tour et les virages sont relevés, de façon à permettre une vitesse de 145 k. à l'heure. Notre photographie représente un virage dans la Coupe Montague gagnée par Hutton, précédant le Japonais Okura. Il y avait 8 partants. Il y aura des courses chaque semaine.



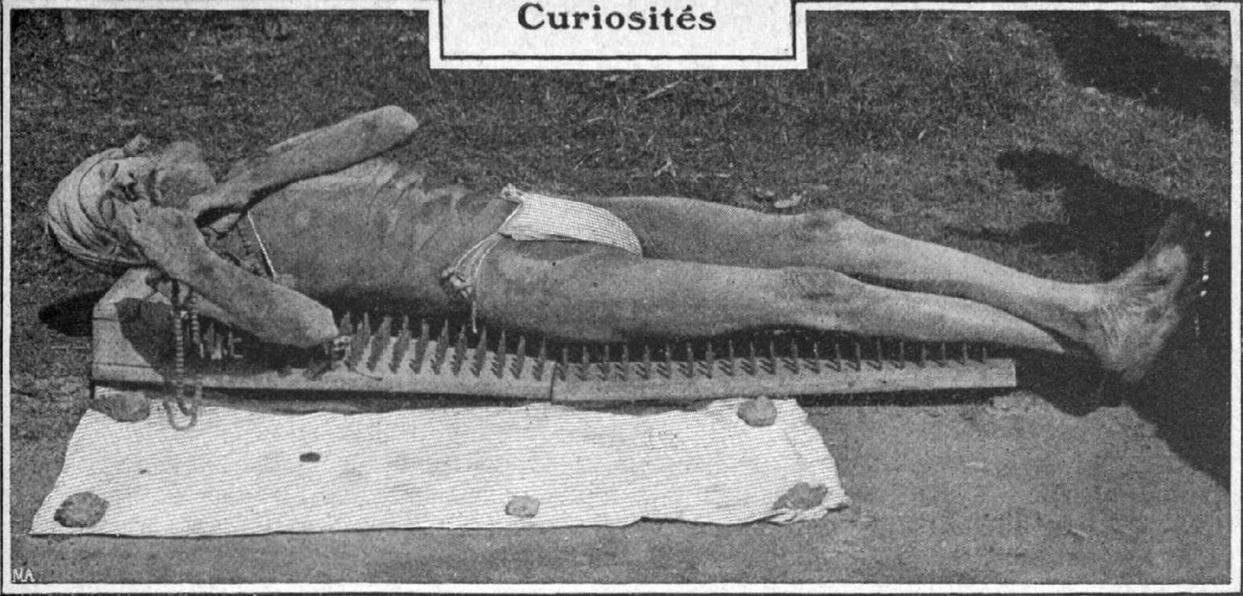
S. F. Edge a établi le RECORD DE 24 HEURES en automobile sur l'autodrome de Brookland (28 et 29 juin). Durant le tour du cadran, il a parcouru la distance extraordinaire de 2.515 kilom., soit une moyenne de 106 kilom. à l'heure. Deux autres voitures l'accompagnaient, sur lesquelles les conducteurs se relayaient toutes les deux heures.



L'équipe du SPORT NAUTIQUE DE GAND vient de remporter pour la seconde fois à Henley (Angleterre) le Grand Challenge Cup, battant le Christ Church d'Oxford, par une longueur (6 juillet). Les rameurs français ne sont plus admis à Henley.



LA TRAVERSÉE DE PARIS A LA NAGE (professionnels), disputée le 7 juillet, a été remportée par Billington, Anglais, qui a couvert la distance en 2 h. 18 m. 27 s.; mais la révélation de la course fut le jeune Estrade, âgé de 16 ans, second à 6 minutes du vainqueur.



(Cl. Underwood and Underwood)

UN MENDIANT HINDOU

A voir ce corps vivant étendu sur des centaines de pointes acérées, on pourrait croire que le patient endure les plus cuisantes douleurs. Au contraire, ce qui semble une claie de souffrance devient un lit de rose pour le yoghi, ou sage hindou. Sur le tapis, les passants jettent leur aumône.

Ceux qui veulent souffrir

Le mouvement d'étude et de curiosité vers tous les phénomènes de l'occultisme s'accroît de plus en plus de nos jours. Quel rapport ont avec les différents cas scientifiques observés, les pratiques surnaturelles auxquelles, dans certains pays, se livrent toute une catégorie d'individus ?



DEPUIS vingt ans, les sciences occultes préoccupent bon nombre d'esprits, et c'est de l'Inde surtout que nous viennent les récits les plus merveilleux et les plus difficiles à contrôler en même temps.

Quelle est donc cette fièvre qui s'est emparée des esprits, à une époque de sens pratique et rassis ?

Comment expliquer cette passion du mystère, alors que la raison soumet tout à ses lois ?

Ne semble-t-il pas qu'à mesure qu'avance le char triomphal de la science qui, tous les jours, marque une étape nouvelle, quelques-uns s'impatientent de sa lourdeur et de sa lenteur, de ses minutieuses précautions qui ne veulent rien laisser d'inconnu derrière elles.

N'a-t-elle nié la plupart des grandes découvertes, cette science sceptique et méticuleuse ? N'a-t-elle ri du phonographe, et un grave savant n'a-t-il pas pincé le nez de l'expérimentateur interloqué, en lui disant :

— Vous êtes ventriloque, mon ami ! Me prenez-vous pour un imbécile ?

Et pourtant la science a raison de ne rien admettre qui ne soit expliqué.

Les forces de la nature sont si nombreuses que plusieurs restent encore à découvrir. Certains hommes nous disent que nous sommes des êtres veules, de simples impulsifs qui nous laissons vivre, avec le seul souci de notre bien-être et de nos plaisirs, et que nous ne nous doutons même pas de ce que pourrait notre volonté entraînée par une gymnastique rationnelle du vouloir dominant le désir.

C'est le principe des sages de l'Inde, les

Yoghi, mot qui signifie « les unis ». Ils sont les adeptes de la *Yogha*, « l'union », qui est l'union avec la divinité. Elle est enseignée par un livre très curieux, le *Bhagavad-Ghita* qui prêche le renoncement personnel, la domination de soi, l'austérité de la vie, la méditation, la contemplation des lois harmoniques de l'univers.

Le but de cette existence est d'atteindre le Nirvana, l'état de réintégration anticipée de l'âme humaine dans l'infini. C'est le moyen d'arriver à l'état de sainteté.

Le mot *fakir* n'est pas hindou; il est d'importation arabe et signifie « pauvre » ou « mendiant ».

Le premier phénomène qui frappe le voyageur arrivant aux Indes, ce sont les bâtons de Moïse. On se rappelle que la Bible nous montre les mages d'Égypte changeant leurs bâtons en serpents devant le Pharaon, pour prouver leur puissance, et Moïse faisant de même, mais produisant un plus gros serpent qui mangea tous les autres.

Des jongleurs vous montrent leurs bâtons qui sont rigides et paraissent être de vrais bâtons, et qui, par une jonglerie quelconque, se changent en serpents.

Le spectacle n'est pas divertissant; ils le savent : ils l'écourtent en rappelant ces serpents et en leur rendant leur forme première, celle d'un bâton.

SINGULIERS PHÉNOMÈNES DE SUGGESTION

Nous avons rencontré dernièrement une très jolie Parisienne qui revenait de Ceylan. Elle nous racontait avoir vu là le phénomène suivant qui est légendaire.

Des Djorghis avaient déposé devant elle un vase sans double fond sur le sol; ils y avaient mis de la terre, l'avaient arrosée et y avaient enfoui une graine.

Ils avaient alors annoncé que cette graine allait pousser et devenir en cinq minutes une plante complète. Alors le « maître contemplatif » s'était accroupi devant le pot de terre, et devenu complètement immobile, il regardait, « des ses yeux de feu », l'endroit où la graine enfouie dégagait en effet une tige; et cette tige grandissait, il y poussait des feuilles et elle devenait une plante complète que l'on pouvait toucher et cueillir.

On se demande si ce sont là des prestidigitateurs ou si les personnes qui assistent à ces séances ne sont pas la proie d'une suggestion par l'explication préalable du phénomène.

Il y a, à ce sujet, une bien curieuse histoire qui a été racontée, il y a une vingtaine d'années, dans une revue anglaise.

Dans une ville de l'Inde, trois officiers anglais voulurent assister à une séance où des Yoghis mettaient un enfant dans un panier d'osier, transperçaient le panier avec un sabre; l'enfant criait, le sang coulait et l'enfant n'avait rien.

L'un des officiers devait prendre des notes sur un calepin et décrire l'expérience. Le second devait dessiner ces phases en rapides croquis. Le troisième devait prendre une série de clichés instantanés avec un excellent appareil photographique. Le moment arrivé, les profanes sont assis en rond autour de la chambre. Les Yoghis groupés au centre, commencent par réclamer un silence absolu pendant la séance quoiqu'il arrive. Alors ils décrivent à l'avance, toutes les péripéties de la tragédie qui va se jouer devant eux.

Les Yoghis s'écartent du centre et y amènent le panier en osier. Ils l'ouvrent et montrent qu'il n'y a rien de caché, rien de truqué. L'enfant est introduit dans la pièce, pour qu'on puisse le reconnaître et s'assurer de sa vitalité. L'enfant parle et rit. Il est enfermé dans le panier qui est alors solidement ficelé et l'on entend le babil de l'enfant.

Le drame commence. Les Yoghis accroupis en rond à une certaine distance du panier restent immobiles et silencieux, sauf leur chef qui se dispute avec l'enfant, finit par saisir une sorte de yatagan et le plonge avec vigueur à travers le panier.

L'enfant pousse un cri déchirant. Le sang coule à travers l'osier; il fait une large mare sur le carrelage de la chambre; les spectateurs sont frémissements.

Les cris de l'enfant continuent, mais en s'affaiblissant, comme s'il mourait, et en s'éloignant, comme s'il partait.

On n'entend plus rien. Les Yoghis se lèvent, détachent les cordes qui entourent le panier, l'ouvrent et le montrent vide aux yeux des spectateurs. L'enfant a disparu.

Le panier est refermé de nouveau. Les Yoghis reprennent leur place, et leur chef appelle l'enfant d'une voix tendre.

Au loin, et faiblement, la voix de l'enfant répond. Elle se rapproche; elle est maintenant dans la chambre; elle est dans le panier, et ce sont des rires enfantins à gorge déployée.

On ouvre le panier : l'enfant en sort en sautant et en riant.

Les officiers anglais quittent les Yoghis



LA PÉNITENCE DU FEU

(Cl. Underwood and Underwood),

Il n'est pas rare de voir des pénitents, tels ceux du mont Abu, aux Indes, s'exposer aux tortures du feu pour le rachat de leurs péchés.

et se communiquent leurs impressions : le panier n'avait pas de double fond. Le sol carrelé n'avait point de trape. Comment expliquer pareil escamotage ?

OU LES YEUX CROIENT VOIR, L'APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE N'ENREGISTRE RIEN

Les clichés ? Il n'y a que les clichés qui pourront dire la vérité. S'ils ont recueilli les mêmes faits, il n'y aura plus à douter.

Dans le cabinet noir, tous trois surveil-

lent le développement des plaques : La première montre les Yoghis assis en rond et le vide au milieu de la pièce. Point de panier ; la seconde montre toujours le vide. On distingue nettement le carrelage au centre de la pièce : ni panier, ni enfant. Et ainsi de suite jusqu'au dernier cliché !

Les officiers sortent stupéfaits du cabinet révélateur. Ils se regardent avec effarement et se demandent s'ils sont fous.

Enfin ils partent d'un grand éclat de rire. Ils rient d'eux-mêmes : ils ont été

l'objet d'une suggestion collective. On leur avait raconté ce qu'ils allaient voir, ils ont cru le voir, et, seul, l'appareil photographique n'a pas été suggestionné.

L'Inde est ainsi pleine de bizarreries de ce genre : Ici c'est un Yoghi qui se promène dans la rue avec une corde, vous accoste et promet pour quelques pièces de monnaie, de lancer sa corde en l'air, de l'accrocher à l'invisible, et de grimper après elle, ce qu'il fait d'ailleurs pour disparaître avec la recette..

Simple hallucination dont le Djorghhi choisit le sujet susceptible d'en recevoir la suggestion.

Quant aux Yoghis de la basse classe, ils se bornent à l'immobilité, aux poses invraisemblables maintenues indéfiniment, et aux supplices supportés avec un apparent stoïcisme.

Tel de ces fanatiques se pend à une branche par les pieds, et reste vingt-quatre heures dans cette position sans éprouver aucune incommodité, répondant à tous ceux qui l'interrogent et murmurant des prières.

D'autres restent accroupis, les bras croisés derrière le dos, ou bien une jambe repliée sur l'estomac, et l'autre sur le dos. Et cette pose dure des semaines.

Celui-ci tient un bras en l'air pendant des années, le poing fermé, et, à la longue, les ongles ont poussé dans la paume de la main et l'ont traversée, se faisant un passage sans blessure, ce que chacun peut vérifier en déposant une obole sur le tapis.

En voici un qui se tient à genoux, un autre qui reste debout sur un pied, un troisième qui, appuyé sur une corde, ne s'est ni couché, ni assis depuis deux ans. Du moins on l'affirme...

Sur une longue planche hérissée de clous, la pointe en l'air, un Yoghi nu, le bassin recouvert d'un simple pagne comme le Christ en croix, s'étend doucement, la figure souriante, comme sur un lit de roses. On lui attache les mains et les pieds, ou bien on les laisse libres, et bientôt on voit le patient prendre une pose qui semble indiquer le rêve extatique et la joie intérieure la plus intense.

Peut-être n'est-ce qu'une comédie; les clous sont si rapprochés les uns des autres et si égaux, que chacun ne supporte qu'une très faible partie du corps et ne pénètre pas dans les chairs.

Autre spectacle : un Djorghhi se fait pendre par les pieds à une haute branche d'arbre. On lui entoure la tête et le corps

d'un linge; on lui attache les mains derrière le dos, et on le balance ainsi sur un foyer ardent.

Mais voici qui dépasse notre compréhension. Le fait n'est pas commun mais on peut le voir : c'est un Atta-Djorghhi qui s'enterre la tête dans le sable pendant une journée, et indique par de rares mouvements, qu'il se porte à merveille.

UN BRAHME QUI SE FAIT ENTERRER PENDANT DIX MOIS

Un brahme a fait mieux, il y a une vingtaine d'années. Il s'est engagé devant le Radjah Radjet-Singh à rester dix mois enterré. Il l'autorisait à mettre des gardes autour de son tombeau. Des officiers anglais à qui le Radjah communiqua la proposition, demandèrent à placer sur le tombeau, des sentinelles anglaises. Le brahme s'y refusa, disant que les Anglais n'étaient pas de sa religion et que leur impureté lui porterait malheur. Il fallut se contenter des gardes du Radjah et des adeptes du brahme.

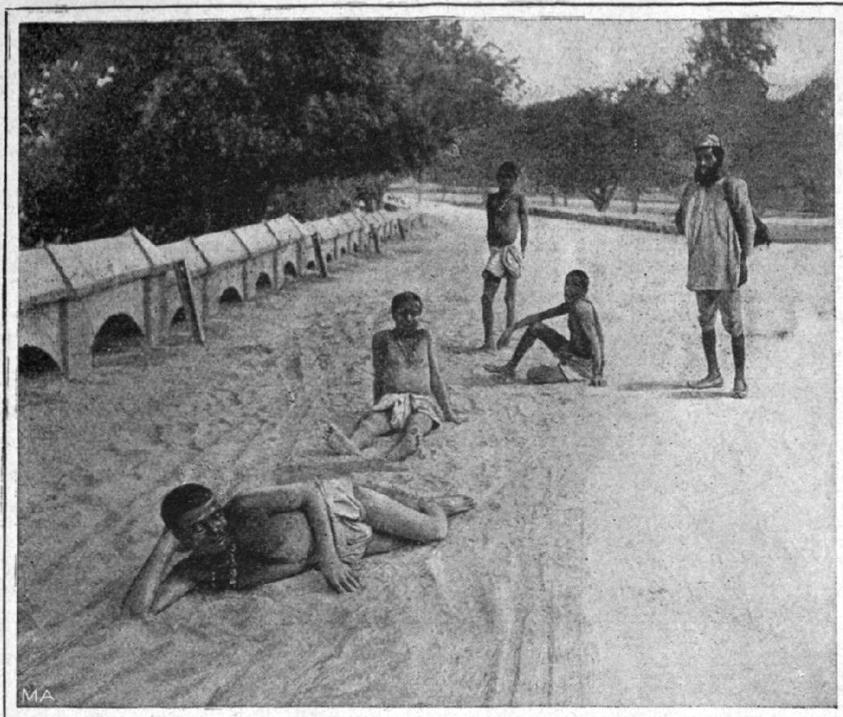
Au jour dit, le brahme se présenta devant le Radjah et les officiers anglais. On le conduisit près de la tombe. Il se coucha sur le sol et ne tarda pas à tomber en catalepsie. Un de ses élèves lui ouvrit la bouche, lui replia la langue sous le palais, et y mit une fève. Puis il lui boucha tous les orifices du corps, sauf la bouche, avec de la cire.

Cela fait, le brahme fut cousu dans un sac, devant les témoins de la scène, placé dans un cercueil cadennassé et scellé par le Radjah et d'autres, et descendu dans le tombeau qui fut muré. On rejeta la terre sur le caveau, et l'on y sema de l'orge.

Les gardes veillèrent, l'orge poussa, on la récolta; on en sema de nouveau, et après la deuxième récolte, c'est-à-dire au bout de dix mois, le tombeau fut ouvert en présence du Radjah et des mêmes témoins.

Les sceaux étaient intacts. On ouvrit la bière, on sortit le brahme de son sac. Il paraissait mort; un peu de chaleur était à peine sensible au sommet de la tête.

Les adeptes du brahme se mirent aussitôt à enlever la cire, à frictionner le corps, à le laver à l'eau chaude, et au bout de deux heures de ce manège, on sentit le cœur battre de nouveau, le pouls se ranimer, et l'on vit le brahme ouvrir les yeux, puis la bouche; on lui délia la langue; on on sortit la fève très diminuée, et le brahme commença à parler, à se mouvoir, et finalement se leva et se déclara très bien portant quoiqu'un peu faible. L'absence de gardes anglais donne à réfléchir...



UN APPRENTI FAKIR

Il y a des écoles de fakirs. Les enfants se préparent au métier en s'exerçant à supporter, le corps nu, l'ardeur du soleil, surveillés par un professionnel dont ils suivent les précieux conseils.

Voilà ce que l'on voit dans l'Inde, et bien d'autres choses encore, en fait de merveilleux, ne fut-ce que la soumission de trois cent millions d'âmes à une poignée d'Anglais.

L'Inde cependant n'a pas le privilège du merveilleux. L'Islam en est plein, avec ses derviches tourneurs, ses derviches hurleurs, et les Aïssaouahs d'Algérie et de Tunisie. Le Thibet est plein de miracles de ce genre.

Le Père Huc, dont le livre a fait fureur il y a un demi-siècle, et qui, comme missionnaire, a fait le premier un voyage invraisemblable de Pékin aux Indes, par caravane, à travers le désert de Gobi, la Mongolie et le Thibet, raconte qu'il a vu en Mongolie un bonze s'ouvrir le ventre avec un sabre, en présence de milliers de témoins, sortir ses

Carré de Montgeron, conseiller au Parlement, a écrit un volume de huit cent quatre-vingt deux pages in-quarto sur les

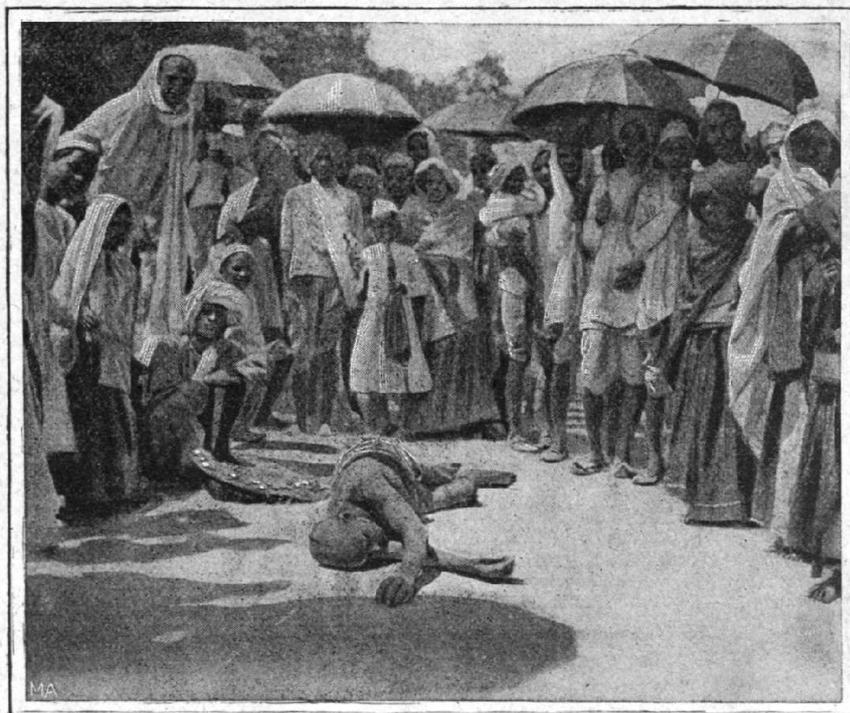
entrailles, les montrer à tous, les remettre en place, se recoudre le ventre et s'en aller dîner avec une copieuse recette.

Nos chirurgiens n'en font-ils pas autant sur le ventre des autres?

CE QUE L'ON PEUT VOIR CHEZ NOUS

Et tout cela n'est rien auprès de ce qu'on a vu en Europe, en France, à Paris même, au dix-huitième siècle, sur la tombe du diacre Paris, alors que Louis XV inquiet de la folie qui s'emparait des Parisiens, fit fermer en 1732 le cimetière de Saint-Médard sur la porte duquel un plaisant écrivit ce distique :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.



L'ENTRAÎNEMENT

Exposé à un soleil ardent, privé de nourriture, et s'efforçant de suspendre sa respiration, ce fanatique entraîne son corps à l'insensibilité.

miracles de saint Médard, et il donne toutes les attestations les plus formelles des témoins et des médecins. Le livre s'appelle *La Vérité des miracles de M. de Paris*.

On y trouve, à la page 32, le procès-verbal suivant que citait un article de M. Gazier, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Le procès-verbal énumère les témoins du fait qui a eu lieu au Palais de Justice de Paris, dans l'appartement du receveur des épices : Armand Arouet, le conseiller de Montgeron, un docteur en Sorbonne, un chanoine de Bayeux, trois bourgeois de Paris, milord Perth, M. de Boisbessin et les deux frères Archambault, qui tous sont des fervents du diacre Pâris et ont fait venir en ce lieu une convulsionnaire, car les miracles continuent, même après la fermeture du cimetière :

« Le 12 mai 1736, entre huit heures et dix heures du soir...

« La nommée Marie Sonnet étant en convulsion, la tête sur un tabouret et les pieds sur un autre, les dits tabourets (de fer) étant entièrement dans les deux côtés d'une grande cheminée et sous le manteau d'icelle, en sorte que son corps était en l'air au-dessus du feu qui était d'une violence

extrême, et qu'elle est restée l'espace de trente-six minutes en cette situation, en quatre différentes reprises, sans que le drap dans lequel elle était enveloppée, n'ayant pas d'habits, ait brûlé, quoique la flamme passât quelquefois par-dessus. »

Suivent les signatures, et un post-scriptum également signé de tous les témoins :

« Pendant qu'on signait le procès-verbal, la dite Sonnet s'est remise sur le feu, en la manière ci-dessus énoncée, et y est restée pendant neuf minutes, paraissant dormir au-dessus du brasier qui était très ardent, y ayant eu quinze bûches et un cotterêt de brûlés pendant lesdites deux heures et quart. »

Or, sait-on qui était cet Armand Arouet, le receveur des épices du Parlement?

Le propre frère de Voltaire.

Ces gens étaient-ils fous ou de simples farceurs? Il est bien difficile de raisonner sur de tels documents.

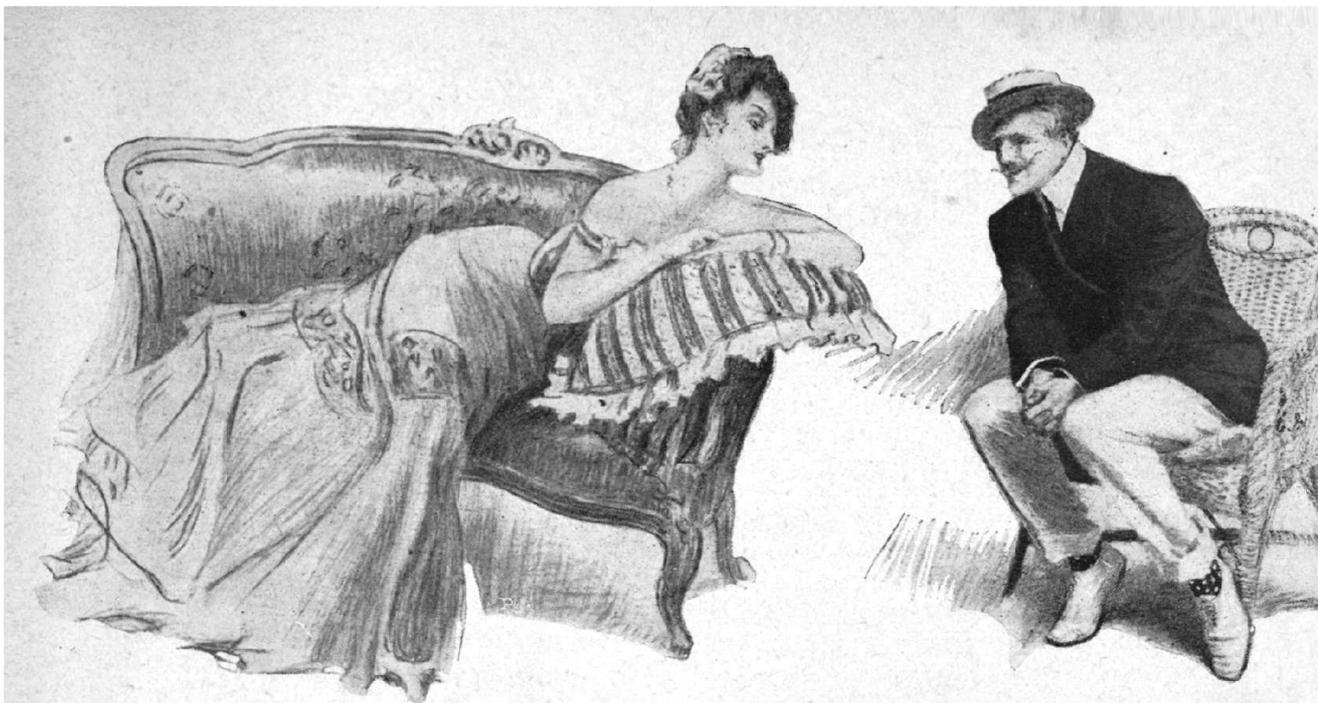
Le merveilleux, le mystère nous entoure de toutes parts; mieux vaut dire « l'inconnu », et mieux encore « l'inexpliqué ».

C'est à la science à examiner ces faits, à les contrôler et à nous dire ce qu'il faut en penser.



VISIONNAIRE EN EXTASE

Dans le détachement des choses matérielles, ce contemplatif cherche à s'unir à la divinité.



HEDWIGE ET ZDISLAS FONT CONNAISSANCE.

C'est ainsi, en une de ces toilettes claires et légères qu'au plus rigoureux de l'hiver impose aux femmes la température élevée des appartements polonais, que le jeune comte vit Hedwige pour la première fois (Page 138, col. 1.)

LE MAJORAT⁽¹⁾

Roman inédit par

Marie Anne de BOVET

Le long de la route à travers prés et bois, chaumes et labours, étangs et rivières, en cette tiède journée d'un radieux automne, emportée au mouvement vigoureusement rythmé des quatre ardents trotteurs, Hedwige regardait, curieuse, semblant prendre possession de cette terre nouvelle.

Quand on se trouva en vue de la sombre et majestueuse masse bleue de la forêt de Chlybów surgissant sur l'horizon brus-

quement barré, les chevaux furent mis au pas pour gravir une longue côte. La journée s'avancait. Tout d'un coup, éclaircissant sa grosse voix souvent enrouée, et parlant en français, à cause des gens sur le siège, le comte prit la parole.

— Jusqu'à présent, Wisia (1), je n'avais voulu te parler de rien, pour ne pas te gâter l'amusement du voyage. Mais avant

(1) Diminutif d'Hedwige.

(1) RÉSUMÉ DES NUMÉROS PRÉCÉDENTS (Je sais tout, nos 27, 28, 29 et 30).

Fiancé à une jeune fille noble, le comte Ludomil Koszłowski s'est vu supplanter par Wladislas, son frère, auquel il a voué une haine mortelle. C'est Ludomil qui, en sa qualité d'aîné, possède, aux environs de Cracovie, le domaine des ancêtres, Chlybów, un magnifique bien de majorat, et, malgré deux mariages, il n'a pas d'héritier mâle. Wladislas, au contraire, a quatre garçons et est déjà grand-père.

Le majorat passera donc entre les mains du frère cadet ou de ses descendants. Cette pensée angoissante assaille parfois Ludomil, mais il a l'espoir que la comtesse Marysia, sa femme, dont la délivrance approche, lui donnera un héritier.

Le souci d'un procès amène à la ville le noble Polonais. Il y rencontre un de ses cousins, Taddeusz Koszłowski, un joueur, à qui rien n'a réussi dans la vie; pour comble d'infortune, sa

d'arriver, je dois te dire deux ou trois petites choses.

Cet accent, d'ordinaire tellement impératif, semblait troublé par quelque embarras.

— Tu sais, mon enfant, que tu n'as ni père ni mère et que c'est moi qui les remplace. Aussi aurais-je voulu, comme ma fille, te prendre dans ma maison. Mais elle est bien vide, bien triste. Je suis vieux ; je ne suis pas toujours de bonne humeur. Mon fils vient de me quitter pour son année de service, puis tu n'es pas encore d'âge à vivre sans une femme auprès de toi. Ce ne serait pas convenable, ce ne te serait même pas agréable. D'autre part, tu as passé celui des gouvernantes. Les dames de compagnie, la meilleure n'en vaut rien. Voici donc ce que, pour ton bien, j'ai décidé. Mon vieux camarade, le conseiller Dogdanowicz, a pris sa retraite dans une terre que je lui loue à la porte de Chlybów. Sa femme est gaie et très bonne. Elle adore la jeunesse. Elle se fait une fête de recevoir ma filleule. Chez ces excellents amis tu seras comme chez toi, et, hors que tu n'y habiteras point, tu seras chez toi aussi à Chlybów. Cet arran-

gement te plaira, Wisia, j'en suis certain. *Dobrze* (1) ?

Quoique décontenancée un peu, Hedwige ne sut que répondre affirmativement.

— Au surplus, reprit-il, ce ne sera pas pour longtemps sans doute. Bientôt c'est chez un mari que tu seras... chez toi.

Certes, c'était une déception pour elle de ne pas vivre et trôner dans ce Chlybów dont, dès sa plus tendre enfance, elle avait ouï dire par Magda Bogusz tant de merveilles.

A U TERME DU VOYAGE.

La grandeur, encore féodale un peu, de ce domaine ne lui apparut qu'après quelque temps. Et au surplus se trouvait-elle aussi bien que possible dans le petit dwo, où un appartement lui avait été aménagé avec quelques préoccupations de confort occidental. Ses hôtes étaient aux petits soins pour elle. La faible distance séparant Dybkowka de Chlybów lui permettait d'être aussi souvent chez son

(1) *Est-ce bien ?* Expression d'usage continuuel en polonais.

RÉSUMÉ (suite).

femme l'a rendu père de six enfants, et un septième est attendu. Quand les deux hommes se quittent, après une longue conversation échangée à voix basse dans un café, le parent pauvre a de l'or dans ses poches. (Je sais tout, n° 27.)

Quelques semaines se passent. Les couches de la comtesse Marysia ont lieu, en présence d'un médecin appelé par le mari. La nouvelle se répand dans Chlybów que le nouveau-né est un garçon. A peine l'a-t-on laissé entrevoir à la mère ; c'est une nourrice qui est chargée de l'allaiter. Quant à la femme de Taddeusz, elle a mis au monde un enfant qui — apprend Ludomil à la comtesse — est mort presque immédiatement. Et le comte ajoute que son cousin va quitter l'Europe avec toute sa famille pour aller exploiter au loin une entreprise de pétrole, commanditée par lui, Ludomil. (Je sais tout, n° 28.)

On donne à l'héritier de Chlybów le nom de Zdislas. Il est élevé magnifiquement. Dans la famille, on le trouve gentil, mais point du tout Koszłowski. Il lui manque, notamment à la hanche, une certaine « fraise » dont s'enorgueil-

lissent tous ceux de la race. A l'Université de Cracovie, où Ludomil l'envoie après la mort de la comtesse, le jeune homme se lie avec un sien cousin, petit-fils de Wladislas Koszłowski, ce frère ennemi, maintenant défunt, de Ludomil, père de Zdislas.

Pendant ce temps, aux environs de Versailles, grandit, sous le toit d'un vieux magistrat et de sa femme, une jeune fille mystérieusement confiée à leurs soins à l'époque où précisément Zdislas venait de naître. Ces braves gens ne savent rien d'elle, sinon qu'elle s'appelle Hedwige et que ses parents sont de noblesse polonaise. (Je sais tout, n° 29.)

Le comte Ludomil rend de fréquentes visites à la famille qui a élevé Hedwige. Il se donne comme le parrain de la jeune fille, mais les époux Bressolles — ainsi s'appellent les parents d'adoption — soupçonnent que ce parrain pourrait bien n'être avec le père qu'une seule et même personne. Cette conviction se fortifie chez eux quand le comte leur annonce que le temps est venu pour Hedwige, qui va atteindre sa vingtième année, de retourner au pays des siens. (Je sais tout, n° 30.)



LE BAL DES PAYSANS.

Jusqu'à l'aube arrivèrent au château les échos de la musique qui faisait danser les gens de Chlybów. (Page 140, col. 2.)

parrain que chez les Bogdanowicz. Les écuries étaient à sa disposition, une jolie jument hongroise réservée pour son usage personnel, ainsi qu'une paire de

poneys blancs houtzouls (1) que bien vite

(1) Race originaire d'un district montagneux dans le sud de la Galicie.

elle eut appris à conduire, attelés à un tonneau anglais.

Tout d'ailleurs dans cette vie de campagne, large, opulente, un peu rude, plaisait à Hedwige. Les neiges venues, elle aimait les longues courses en traîneau à l'allure folle de deux, de quatre, de six trotteurs faisant voler derrière eux une poussière glacée sous leurs fers, le carillon de clochettes fixé au garrot tintinnabulant joyeux et clair dans l'air sonore, d'une pureté de cristal. Comme elle était éclatante de jeunesse, de santé, de fraîcheur, avec ses magnifiques cheveux d'or coiffés à racine droite sur le front pur, la lumière étincelante de ses yeux d'un gris violet, un peu impérieux et hautains s'ils n'eussent été si gais et si rieurs, ainsi que ses lèvres de cerise, assez fortes, sur des dents blanches et saines, qui, à elles seules, disaient la santé débordante, la vie intense de ces vingt ans en belle fleur.

C'est ainsi, en une de ces toilettes claires et légères qu'au plus rigoureux de l'hiver impose aux femmes la température élevée des appartements polonais, c'est ainsi que pour la première fois la vit le jeune comte Zdislas, venu au château pour les fêtes de Noël. Il faisait son volontariat dans un régiment de uhlands cantonné très loin, à Monasterzyska, au delà de Stanislawów, et n'avait pas souvent de permission.

L'AUBE D'UNE IDYLLE.

Pendant tout le congé du jeune freinilegier, Dybkowka dina à Chlybów et Chlybów soupa à Dybkowka, à moins que ce fût le contraire. Les jeunes gens montèrent à cheval de compagnie.

Une gentille familiarité bien vite était née entre eux.

Zdislas s'étonna bien un peu d'abord de n'avoir jamais ouï parler d'Hedwige. Mais son père ne parlait guère et on le questionnait moins encore. En rejoignant son corps il y emporta le souvenir d'un Chlybów ensoleillé, bien différent de la mélancolique demeure où il avait grandi.

Pâques ramena en permission brève le jeune comte Zdislas.

Après les grandes manœuvres, Zdislas revient définitivement. C'était la chasse à présent. Il y apporta plus d'ardeur que naguère. La tâche lui incombait d'être le chevalier de sa belle cousine, à quoi il s'y employait du meilleur cœur. Mieux que jamais se plaisait-il à Chlybów et

c'est de fort mauvaise grâce qu'il fit quelques absences dans le royaume, chez les cousins Gedlicki, à Léopol, où prend contact la noblesse galicienne, car c'est le siège du gouvernement de la province. Il y fût allé plus volontiers si le vieux comte avait jugé à propos d'y conduire sa filleule. Mais pour des motifs qu'on ne lui demanda point, celui-ci préféra demeurer à Chlybów. A une remarque faite sur ce sujet par Mme Bogdanowicz, il répondit qu'étant un vieil ours, il n'avait rien des qualités requises pour conduire une jeune fille dans le monde et qu'Hedwige se plaisant à la campagne, les prétendus plaisirs de la ville lui étaient inutiles.

— Mais comment se mariera-t-elle, si elle ne connaît personne ?

Évasivement il grogna plutôt qu'il ne répondit :

— Elle n'a que vingt ans... Rien ne presse.

Les quelques voisins qu'on voyait, ceux aussi qu'on ne voyait pas et qui n'en glo-saient que davantage sur ce qui se passait ou ne se passait point à Chlybów hochaient la tête, sagaces.

— Bien imprudent, le comte Koszowski d'avoir mis cette jolie fille à proximité de son fils.

— Ils feraient un gentil couple.

Devant certaine grande dame fort experte à ces choses, quelqu'un prétendait que l'art se perd de dire à une femme qu'on l'aime.

— Eh ! à quoi bon ? répliqua-t-elle. La femme le sait avant que l'homme le sache lui-même. Et on trouve bien assez moyen de s'entendre. L'amour est une romance sans paroles.

Zdislas l'avait bien chantée sans doute, car sans qu'il eût dit mot, Hedwige un jour — pourquoi celui-là plutôt que la veille ? — s'était su aimée, avait su qu'elle aimait. Une vibration était passée dans l'air, un frisson dans l'âme, dans les yeux une flamme, dans le sang une chaleur ; tous deux avaient rougi et s'étaient tus. Rien de plus.

Le jeune comte au surplus était trop homme d'honneur pour avoir parlé à Hedwige avant de s'être assuré l'assentiment paternel.

Ce n'est pas seulement avec émotion, mais avec appréhension qu'il se disposa à entamer cet entretien. Qu'allait dire son père ? Ne le trouverait-il pas trop jeune avec ses vingt et un ans tout juste révolus ? Mais non. Il le lui avait dit un jour :

— Zdisiek, tu te marieras jeune. Je veux

avant de mourir voir un héritier pour Chlybów.

Mais il y aurait d'autres obstacles peut-être. Ce matin où Zdislas se présenta dans la chancellerie de son père, il eut le sentiment qu'il allait jouer son bonheur sur un coup de dé.

Ayant parlé, il se demanda d'abord si, dans son trouble, il ne se serait pas fait comprendre. Après un bref silence qui lui parut bien long, mesuré aux battements de son cœur :

— Pourquoi pas ? dit tranquillement le vieux comte.

Mais, du geste arrêtant l'explosion de joie de son fils :

— Toutefois, continua-t-il, je dois t'informer d'une chose qu'à présent tu as le droit de connaître. Tu m'as entendu parler d'un frère de ta mère, le lieutenant André Brzezinski, qui s'est tué à la suite d'une grosse perte de jeu. Avait-il le pressentiment que sa malheureuse passion l'entraînerait à cette résolution tragique?... Peu avant sa mort, il m'avait livré le secret d'une liaison qui, dans quelques mois, devait le rendre père. Pour des motifs qu'il ne m'appartient pas de te révéler, le mariage à ce moment lui était impossible. « Au cas », me dit André, « où il m'arriverait malheur, je te confie la mère et l'enfant. Je suis plus sûr de toi que de ma propre famille, où l'on est égoïste et qui n'est pas riche. Si, moi venant à leur manquer, tu me promets ta protection pour l'une et pour l'autre, je serai tranquille, quoi qu'il advienne. » J'ai promis. Peu après le pauvre garçon se faisait sauter la cervelle. Précisément en même temps que tu naissais, Zdislas, l'enfant d'André venait au monde, et sa mère mourait en lui donnant le jour. Fidèle à ma parole, je l'ai recueillie, je l'ai tenue sur les fonts baptismaux, je l'ai fait élever en France, comme une fille de gentilhomme, et quand le moment m'a semblé opportun, pour diverses raisons superflues à t'expliquer, je l'ai ramenée dans son pays. Cette enfant, c'est Hedwige.

— Elle, la fille de mon oncle André?... Alors elle est ma cousine germaine.

— Si tu veux. Mais légalement, vous n'êtes rien l'un à l'autre.

Impétueusement Zdislas s'écria :

— Eh ! que m'importe, à moi ? Elle est de mon sang d'ailleurs...

— J'ajouterai même que sa mère aussi était de noblesse. N'était l'irrégularité de sa naissance, elle serait en tous points digne d'entrer dans notre maison.

— Cette irrégularité, mon père, vous êtes seul à la connaître...

— Les bans seront publiés à l'église et communiqués au *starostwo* (1)...

Avec un peu d'angoisse le jeune homme regarda son père.

— A cela, continua le vieux comte, tu répondras sans doute que les paysans d'ici, cela t'est bien égal...

— Et les autres, mon père, s'ils ont des remarques à faire, qu'ils viennent donc me les adresser.

— Nous serons deux, pour leur répondre. Mais sois tranquille, Zdisiek : personne, je crois, ne s'y risquera.

Avec emportement, l'amoureux se jeta sur les mains du vieux comte et les baisa.

— Ah ! vous êtes bon, mon père...

LE MARIAGE DE ZDISLAS.

Comme pour donner un démenti à cette assertion, le vieux comte, tout d'un coup, se fit rude.

— Allons, dit-il en se dégageant, vas-tu pleurer comme une femme ?

— Tu ferais mieux d'aller à Dybówka. Sais-tu seulement si elle veut de toi, cette petite ?.. Arrangez-vous ensemble et qu'on me laisse tranquille pour aujourd'hui.

Zdislas ne se le fit pas dire deux fois. Il s'arrangea très bien avec Hedwige et on ne déranger plus le vieux comte ce jour-là. Quand, le lendemain, vint l'embrasser celle qui allait être sa fille, il s'était adouci.

— C'est bon, c'est bon, dit-il, bourru... Soyez heureux ensemble et donnez-moi bien vite un beau petit-fils.

Les amoureux n'ont pas d'histoire, ou plutôt n'en ont qu'une. Les yeux dans les yeux, ces deux beaux enfants vécurent leur rêve éveillé. La révélation relative à sa naissance, que le comte avait dû faire à Hedwige, l'émut un peu. Mais qu'importait cela ? Elle allait être la comtesse Zdislas Koszłowska — bien plus, la femme de celui qu'elle aimait. Le jour vint enfin où le vieux curé qui avait baptisé l'héritier de Chlybów lui donna la bénédiction nuptiale. Personne n'avait été prié à la cérémonie.

Vers quatre heures, le vieux comte était monté en voiture. Accompagné de son valet de chambre Szymek, il allait, pour y passer quelques jours, à son domaine de la montagne.

Au bout d'un instant Hedwige envoya dire

(1) La préfecture.

— Vous n'avez pas besoin de moi, mes enfants. C'est mieux que je vous débarrasse de mon visage grognon. Et d'ailleurs, j'ai à délimiter une grande coupe de bois...

Pour le retenir on n'avait que faiblement insisté. A quoi bon, n'est-ce pas, puisqu'il ne tolérait point la contradiction ? Seuls à présent, seuls avec leur bonheur, dont ils étaient comme interdits, las un peu de cette journée d'émotion et de surexcitation, de tout ce bruit auquel succédait, bienfaisant, le silence intime et doux de l'élégant boudoir aménagé pour la jeune comtesse par le grand tapissier de Vienne, ils prenaient le thé, le maître d'hôtel renvoyé bien vite, Hedwige faisant pour la première fois acte de maîtresse de maison dans cette demeure qui était la sienne désormais. Ils causaient, très incohérents, un peu fous, de leurs projets de voyage, pas décidés encore pour la Norvège ou pour l'Ecosse, une seule étape étant certaine, celle de Versailles où elle voulait, avant toute chose, embrasser les Bressolles. Mais on avait bien le temps, toute la vie... rien ne pressait. En attendant elle allait dans sa chambre, changer sa robe blanche contre un costume plus pratique. Rieuse, elle échappa aux bras qui voulaient la retenir et disparut.

Alors seulement Zdislas s'aperçut que, de la journée, il n'avait pas encore pensé à fumer une cigarette.

— S'il vous plaît, éclairé monsieur le comte, quelqu'un qui prie beaucoup (1) pour être reçu.

— Son nom ?

— Il n'a pas voulu le donner. Mais il dit que monsieur le comte le connaît.

— C'est bien moi qu'il demande, tu es sûr ?

— Très sûr. Il a même paru content d'apprendre que l'éclairé monsieur le comte aîné n'est pas au château.

— Fais-le entrer dans ma chancellerie.

Sortie de sa chambre, Hedwige s'étonna de ne pas trouver son mari, davantage de le savoir occupé avec un visiteur. Étant venue entr'ouvrir la porte de la chancellerie, sa surprise s'accrut de voir Zdislas en sortir précipitamment, très pâle à ce qu'il lui sembla, pour lui dire :

— Pardonnez-moi, ma chérie... j'ai là quelqu'un... une affaire de grande conséquence... Je vous expliquerai... Quelques minutes seulement...

Au bout d'un instant, Edwige envoya dire à son mari qu'elle le demandait, le domestique revint :

(1) Formule polonaise.

— L'éclairé monsieur le comte est sorti avec ce monsieur.

Que signifiait cela ? Une terrible angoisse s'empara d'elle. Qu'eût-ce été si, à l'issue du mystérieux colloque, elle avait vu Zdislas, blanc comme un linge, s'évader plutôt que sortir par une porte de derrière, et, après avoir donné un ordre aux écuries, courir, tel un fou, dans la direction de Dybkowka ?

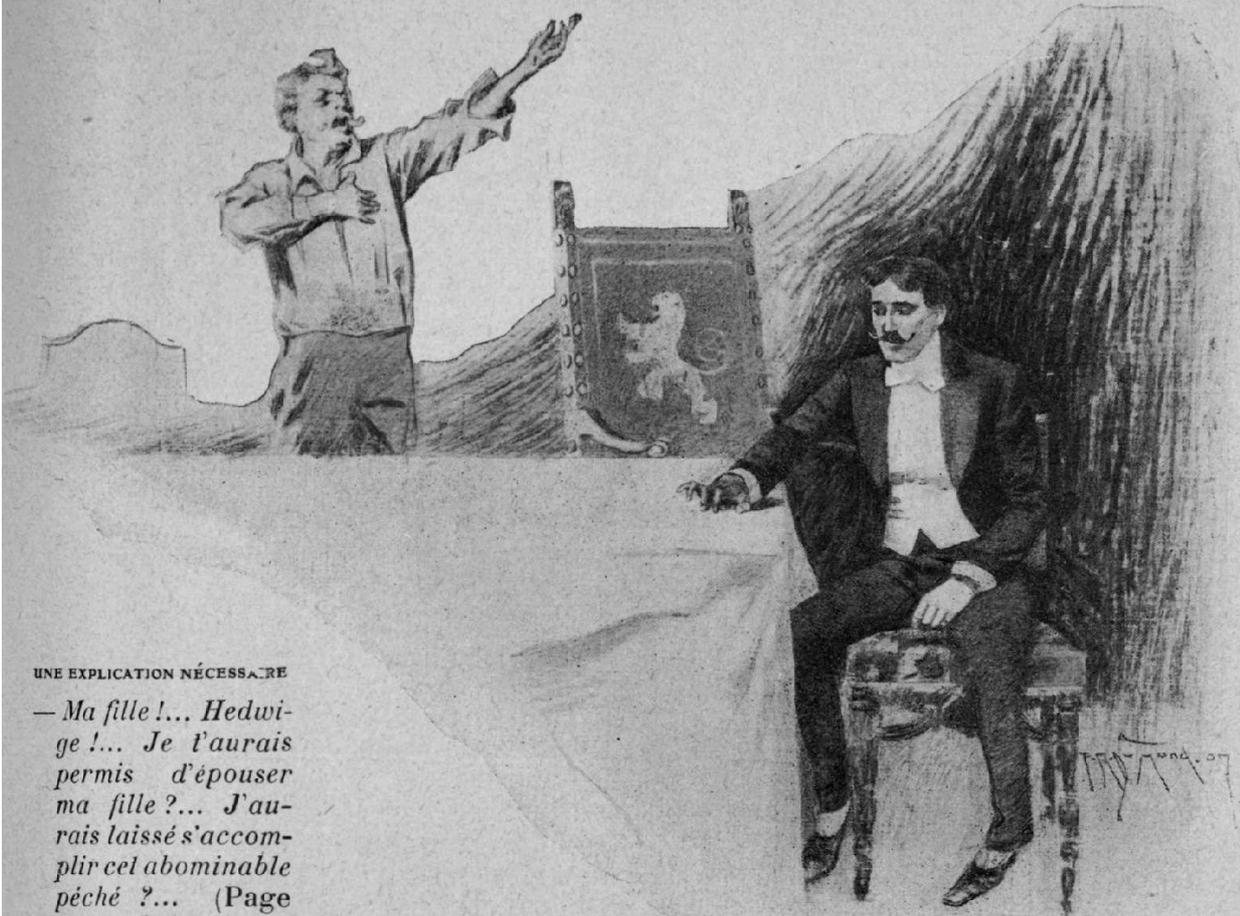
Ce n'est pas avec une moins vive surprise que le reçurent les Bogdanowicz. Très alarmés d'abord, devant cette physiologie bouleversée, ils crurent que quelque chose était arrivé à la jeune comtesse.

— Non, non, rien du tout... Mais, madame, je vous en supplie, montez à Chlybów. Une affaire imprévue... une affaire de haute gravité, de toute urgence, m'oblige à m'absenter jusqu'à demain. Ne vous effrayez pas et surtout rassurez Wisia. Dites-lui qu'elle me pardonne... Je lui expliquerai... elle comprendra...

LES ANGOISSES DE ZDISLAS.

Prenant à peine le temps de baiser la main de Madame la conseillère, clouée sur place par la stupeur, déjà il avait sauté dans la voiture et le cocher avait touché avant qu'elle eût pu lui répondre un mot. C'était une femme de tête. Sans s'attarder à commenter avec le conseiller cette conduite extraordinaire, elle fit atteler le petit *wózek*, son embonpoint la disposant mal aux courses pédestres. Peu après, ayant composé ses esprits, elle s'évertuait à apaiser l'iritation d'Hedwige, à calmer ses alarmes, car la jeune femme ne savait trop ce qui l'emportait dans son esprit troublé. Mme Bogdanowicz ne la quitta point de toute la nuit, triste nuit de nocces, pendant laquelle, jusqu'à l'aube, arrivèrent au château les échos de la musique, râlante, mais inlassable, qui, pour les associer à la joie des maîtres, faisait danser les gens de Chlybów.

Ropsza, le domaine de la montagne vers lequel le jeune comte Zdislas courait de toute la vitesse de son vigoureux attelage, se composait uniquement d'une forêt de sapins et de pâturages à moutons, avec un pavillon de chasse où parfois les Koszowski allaient, aux jours de canicule, respirer la fraîcheur. La distance était d'une dizaine de lieues. Souventes fois Zdislas avait fait ce chemin dont lui plaisait la



UNE EXPLICATION NÉCESSAIRE

— Ma fille !... Hedwige !... Je l'aurais permis d'épouser ma fille ?... J'aurais laissé s'accomplir cet abominable péché ?... (Page 142, col. 1.)

sauvage grandeur. Ce soir, elle lui semblait sinistre. A une méchante auberge endormie déjà, où on fit halte pour laisser souffler les chevaux, il but un verre de thé additionné de rhum. Dans la fraîcheur nocturne, il frissonnait de fièvre. Longtemps encore on roula sans bruit sur le lapis d'aiguilles desséchées, dans l'ombre épaisse du chemin en nef de cathédrale. Il était près de minuit quand on se trouva en vue de la maison. Une faible lumière tremblotait à l'une des fenêtres, celle de la chambre du comte, qui avait dû arriver trois heures plus tôt. Avant que les furieux aboiements du chien de garde eussent réveillé le *strosz* (1), une voix rude avait crié :

— Qui est là ?

Le comte Ludomil crut être le jouet d'une hallucination quand il entendit répondre :

— Moi... Zdislas !

— Toi ?.. Que signifie ?.. Il est arrivé quelque chose ?.. Wisia ?..

Toujours ces questions incohérentes et

(1) Gardien de maison.

saugrenues que provoquent les profonds étonnements. Et toujours la réponse vague :

— Non, non, il n'est rien arrivé... Wisia va bien... Ne vous effrayez pas... Seulement, mon père, il fallait que je vous parle, sans retard. Alors je suis venu.

Le vieux comte regardait son fils et se demandait s'il n'était pas atteint d'aliénation mentale.

— Eh bien ! s'exclama-t-il avec impatience, parleras-tu ?

Brusquement le jeune homme prit son parti. Le regardant en face comme jamais il n'en avait eu la hardiesse, d'une voix méconnaissable :

— Qui est Hedwige ? demanda-t-il.

A cette question d'apparence extravagante, il lui parut que le vieillard avait tressailli.

— Ah ! ça, mon garçon, est-tu fou ?

— Qui est Hedwige, mon père ?

— Au lieu de te répondre, je devrais et jeter un seau d'eau sur la tête pour remettre tes esprits. Ne le sais-tu donc point ? Elle est la fille naturelle d'André Brzezinski, mon beau-frère...

— Ce n'est pas vrai.

Où Zdislas avait-il trouvé le courage de parler ainsi à son père? Celui-ci en demeura pétrifié. Puis, un afflux de sang montant à ses joues tannées, qui devinrent pourpres :

— Tu oses! cria-t-il, suffoquant de colère...

Singulièrement néanmoins, aussitôt il se calma.

— Voyons, mon garçon, c'est le bonheur qui t'a tourneboulé la cervelle.

— Mon père, dit Zdislas, après votre départ, j'ai reçu quelqu'un qui, pour me parler, venait du fond de la Bukovine. Afin de devancer la célébration de mon mariage, il avait fait diligence, mais une correspondance de train manquée l'avait retardé de plusieurs heures. Cet homme, c'est Adam Bogusz.

De rechef, il crut percevoir chez son père quelque trouble. Avec tranquillité cependant, prenant une nouvelle cigarette, car il avait laissé éteindre l'autre, celui-ci demanda :

— Et puis après?

— Adam Bogusz est venu pour me révéler un secret concernant la naissance d'Hedwige.

— Vraiment?

— Un secret dont la connaissance devait m'empêcher d'être son mari. Mon père, mon père — et l'accent de Zdislas se faisait éperdu — de qui est-elle la fille?... Dites-le moi.

— Puisque Bogusz t'en a informé, tu le sais donc sans doute mieux que moi-même.

— Non, car ce qu'il m'a dit, je ne puis le croire... Et pourtant je n'ai pu lui prouver qu'il se trompe ou qu'il ment. C'est une telle chose, mon père, que je ne peux pas, non, je ne peux pas vous la répéter.

De nouveau courroucé, rudement le vieux comte jura.

— Eh! *pszakrew!* parle donc, ou bien nous serons encore ici demain. Parle, je te l'ordonne.

— Mon père, Hedwige n'est pas la fille de mon oncle André... Elle est... elle est la vôtre.

— Ma fille!... Hedwige!... Je t'aurais permis d'épouser ma fille?... J'aurais laissé s'accomplir cet abominable péché?... Et pour que tu croies ton père capable d'une action aussi scélérate, une action sans nom, il a suffi des ragots d'un bonhomme en enfance... Tu es ivre ou tu es fou.

Mais lui, le pas franchi à présent, avait recouvré quelque fermeté.

— Je ne suis ni fou ni ivre et Adam Bogusz a toute sa tête. Moi aussi, quand il il a dit cela, j'ai bondi. Et lui-même il pleurerait en me baisant les mains. Mais enfin il a des preuves... des preuves certaines qu'elle est... qu'elle est ma sœur.

C'était déchirant, cette plainte. D'une voix que nul jamais ne lui avait connue aussi douce, le vieux comte dit à son fils :

— Calme-toi, Zdisiek. Il y a là en effet quelque malentendu qu'avec ton imagination de femme tu as eu le tort de prendre au tragique et qui d'un seul mot sera dissipé sans doute. Explique-toi posément... je te promets de ne pas me fâcher.

— Voici. Au moment où je naissais à Chlybów, une autre femme vous donnait une fille. Sa mère étant morte en la mettant au monde, c'est votre sœur de lait qui la recueillit. On avait fait venir de Silésie une nourrice qui, ne parlant pas un mot de polonais, ne pouvait commettre aucune indiscretion. Afin d'expliquer sa présence dans leur maison, les Bogusz avaient dit que c'était une de leurs petites-filles. Après quelques semaines, Magda est partie avec la nourrice et le nourrisson. A Oderberg vous l'avez rejointe et de là vous êtes allés en Tyrol, où l'enfant a été baptisée, enfin en France. La suite, c'est ce que vous m'avez dit vous-même.

— Fort bien. Mais qu'est-ce que cela prouve, ce que Magda a pu conter à son mari? Avait-elle à lui confier le secret d'André Brzezinski?

— Ce n'est pas tout. Il y a la fraise... la fraise de sang.

A ce coup, le comte ne fut pas maître d'une violente contraction de ses doigts osseux, laquelle n'échappa point à Zdislas. Brusquement levé, celui-ci alla vers son père, et écartant la chemise de nuit entr'ouverte sur l'ample poitrine que l'âge encoren'avait pas creusée, il mit à découvert, au-dessous du sein gauche, une tache d'un rouge violacé, affectant assez exactement la forme d'une fraise.

— Cette marque, mon père, il est bien étrange que jamais je n'en aie entendu parler. Depuis tantôt seulement je connais l'histoire de l'aïeule Basia et de la fraise; pour la première fois je viens de la voir. Eh bien! Hedwige l'a aussi, sur l'omoplate droite.

— En vérité? Mon ancien régisseur sait les marques que porte sur le corps la comtesse Zdislas Koszłowska?

— Vous oubliez qu'elle a vécu sous son

toit au premier âge. Mme Bogusz elle-même lui avait montré la fraise.

Avec humeur le comte grommela :

— Au diable les femmes ! S'il en est une capable de tenir sa langue, j'aurais pourtant cru en celle-là.

— C'est que son mari aurait objecté à ce qu'elle s'occupât d'un enfant inconnu, de naissance irrégulière... Il était de nature timorée, vous l'avez souvent dit, et très dévot. Dès que c'est de vous qu'il s'agissait, du frère de lait de sa femme, du maître, il n'avait qu'à s'incliner.

— Vieil idiot !...

L E COMTE LUDOMIL S'EXPLIQUE.

Et dardant sur son fils un regard si étincelant que celui-ci baissa les yeux,

— Quand cela serait ? reprit-il. Cette fameuse fraise, l'as-tu donc, toi qui parles ?

— J'en ai fait la remarque à Bogusz. Fort justement il m'a répondu : « On peut être Koszowski sans l'avoir, mais on ne peut l'avoir sans être Koszowski. »

— Il t'a répondu une ânerie. Depuis trois générations, n'a-t-elle pas pu être portée par les femmes dans d'autres familles ? Ta grand'tante Natska l'avait, la fraise, et elle m'a dit l'avoir transmise à deux Jedlicki.

— Hedwige n'est pas Jedlicka... et les Brzezinski ne sont pas de notre sang.

Les répliques se heurtaient, rapides, cinglantes comme des battements d'épées. Le visage du vieux comte s'empourprait. Un instant il hésita.

— Sais-tu donc qui était la mère d'Hedwige ? Tout ce que je t'ai dit, c'est qu'elle était de noblesse. Pourquoi n'aurait-elle pas été une Jedlicka ?

L'éclat métallique de son regard rivé sur celui de Zdislas jetait le trouble dans l'esprit bouleversé du jeune homme.

— Le secret que, sur l'honneur, je m'étais engagé à ne dévoiler jamais, m'obligeras-tu donc à te le livrer en me parjurant ?

Un silence tomba, lourd comme un pierre. D'une voix basse et accablée, Zdislas reprit :

— Je ne l'avais pas remarqué, mon père... ce sont choses dont les étrangers sont meilleurs juges... Mais à présent, c'est positif, je le reconnais : Wisia vous ressemble. Même couleur de cheveux, même forme de nez, mêmes yeux... La taille aussi, le port... Elle vous ressemble, mon père.

Le comte s'énervait. Haussant les épaules :

— Fort bien, dit-il. Mais cette ressemblance qui te frappe tellement depuis que Bogusz te l'a fait constater, veux-tu me faire le plaisir de me dire comment il la connaît, lui qui n'a jamais vu Wisia ? Car ce n'est pas, je présume, quand elle venait de naître qu'il s'en est aperçu. Et aussi, voilà que j'y pense, comment a-t-il su que tu te mariais et qui tu épousais... et que Mlle Hedwige Brzezinska serait une seule et même personne avec le poupon qui, voici vingt et un ans, a vagi chez lui pendant quelques semaines ? Qui donc l'a si bien renseigné ? T'es-tu inquiété de cela ?

— Il a su mon mariage par le *Slowo Polskie*. Le nom de ma fiancée ne lui représentait rien, il est vrai. C'est quelqu'un qui lui a révélé l'identité de Wisia.

— Ah ! ah !... Et qui cela ?

— L'avocat Dorosz, de Cracovie.

Un formidable éclat tenant du rire et du rugissement fit tressauter Zdislas sur sa chaise.

— Dorosz !... Cette canaille de Dorosz !... Que ne le disais-tu plus tôt ? Tout s'explique... As-tu donc oublié que, démasqué, par moi dans ses tripotages louches, contrecarré dans ses ambitions politiques, cette fripouille m'a voué une haine à mort ?

Il se promenait de long en large, ainsi qu'un fauve en cage, et son pas pesant ébranlait le plancher.

— Je comprends tout, morbleu !... Il m'a mouchardé. Il a rapproché de menus faits. Il a découvert en Bukovine ce vieil imbécile, il lui a tiré les vers du nez. Et il te l'a expédié précisément le jour de tes noces, pour faire un scandale.

S'arrêtant devant son fils, il lui cria, impatienté :

— Ne vois-tu donc pas la manigance ?

Mais Zdislas hochait la tête.

— Ce n'est pas lui, dit-il, qui a inventé la fraise.

— La fraise ?... Oui, au fait, comment peut-il en connaître l'existence ?

— Il s'est battu avec vous autrefois.

— C'est ma foi vrai. J'oubliais avoir fait à ce faquin l'honneur de lui accorder réparation pour une paire de gifles administrées en plein Rynek. C'était au moment de ta naissance, Zdiek, à l'occasion d'un propos... Bien à son corps défendant certes, pour que tout Cracovie ne lui tourne pas le dos, il m'avait envoyé ses témoins. Nous nous sommes alignés au sabre. J'avais le torse nu : il avait, lui, gardé son gilet de flanelle. Il tremblait comme un paquet de gélatine. J'ai eu pitié de cette

espèce et l'ai piqué au bras, quand il ne tenait qu'à moi de l'embrocher tout cru. Plût à Dieu que je l'eusse fait ! Et ce sont de telles vermines qui viennent jeter le trouble et le scandale dans nos familles, *pszakrew* !...

Zdislas laissait s'évaporer cette colère. Quand son père se tut enfin, à bout d'haleine, il revint à la charge.

— Cela ne nous explique pas comment il se fait que Wisia porte la même marque.

L'observation fut une douche sur l'ébullition du comte. Sèchement, il répliqua :

— Que viens-je donc de te dire au sujet des Jedlicki ?

Les yeux fixés à terre, un pli têtu barrant son front, le jeune homme demeura silencieux. Puis, brusquement :

— Vous vouliez me faire serment tout à l'heure que Wisia n'est pas ma sœur.

— Et je le veux toujours, morbleu !

— Eh bien ! jurez-moi autre chose, voulez-vous ? Jurez-moi que la mère de ma femme est une Jedlicka. Jurez sur votre honneur de gentilhomme, mon père.

Il sembla que le comte allait parler ; mais les mots expirèrent sous sa moustache.

— Jurez, mon père, sur votre salut éternel.

Les lèvres du vieillard, cette fois, ne s'entr'ouvrirent même point et sa tête se détourna.

— Vous le voyez, cria son fils avec désespoir, vous ne voulez pas, vous ne pouvez pas... Et moi, je reste avec cette flèche empoisonnée dans le cœur. Tant qu'elle y sera, vous le comprenez pourtant bien, je ne reparaitrai pas à Chlybów. Je m'enfuirai plutôt au bout du monde... à moins que je me tue sous vos yeux.

Il avait saisi les mains de ce colosse, et lui, si frêle, une force singulière les lui faisait serrer à les broyer. Le comte se dégagea, d'un mouvement brusque, tellement que Zdislas chancela.

— Zdislas, dit enfin le comte Ludomil d'une voix sourde et altérée profondément, sur mon honneur et sur mon salut, aussi vrai que je crains Dieu et que je l'aime, je te le jure : Hedwige n'est pas ta sœur.

Avec force, il répéta :

— Elle n'est pas ta sœur. Le coquin et l'imbécile cependant qui se sont ligüés contre moi ont dit la vérité... une partie de la vérité. Elle est ma fille.

Ce fut au tour de Zdislas à se demander si la raison de son père ne s'égarait point.

— Hedwige est bien ma fille, répéta-t-il. C'est toi qui n'es pas mon fils.

— Moi !... Mais alors, ma mère ?...

D'un geste impérieux, le comte lui imposa silence.

— Feu ma femme était une sainte, que Dieu l'ait en son paradis !... Ecoute-moi, Zdislas, sans m'interrompre.

Tout à fait maître de lui à présent, il parla. Il dit d'abord l'origine de sa haine pour son frère cadet, puis la déception que lui avait causé l'infécondité de sa première union, ces dix années ensuite vécues avec la comtesse Marie, sans autre postérité que les deux petites filles mortes au berceau. Il dit la fureur qui lui tenaillait le cerveau comme une idée fixe à la pensée que le majorat tomberait aux mains de ce frère exécré ou de ses enfants. Il arriva à cette grossesse inespérée dont ses cheveux gris, dont la santé précaire surtout de sa femme faisaient la dernière carte sans doute sur laquelle il jouait Chlybów.

— Pour avoir la certitude que mes vœux seraient satisfaits, j'aurais donné tout le sang de mes veines. Tout ce qu'on peut faire pour fléchir Dieu : vœux, charités, prières ferventes, je l'avais fait. De l'avouer j'ai honte : moi homme de sens et bon chrétien, j'ai songé à des pratiques de sorcellerie... Ayant pris des informations discrètes, j'avais appris qu'un charlatan juif était fortement soupçonné d'opérer à l'occasion des suppositions ou des substitutions d'enfants. Eh bien ! je m'étais résolu à entrer chez lui. Sur le seuil de sa porte, j'ai hésité pourtant, comme celui qui, pour la première fois, va voler. Tout est écrit dans le ciel... A cette minute même une circonstance fortuite a décidé des choses.

MARIE ANNE DE BOVET.

(La fin au prochain numéro).

